L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

II.

LES RACES ET LA NATIONALITÉ. — LES FINNOIS, LES TATARS, LES SLAVES (1).

Terre vierge récemment découverte, encore privée d'habitans ou parcourue seulement par quelques tribus nomades, la Russie nous offrirait bientôt le même spectacle que les États-Unis ou l'Australie. Elle serait de ces pays où, laissant derrière elle les vieilles institutions qui protégèrent son enfance, la civilisation s'ouvre sur un sol neuf une carrière plus large et plus active. Abandonnée à la colonisation européenne, elle rivaliserait rapidement avec l'Amérique, car, selon une remarque déjà faite par Adam Smith, alors qu'aucune des colonies modernes n'avait encore pris un grand développement, rien, une fois que les fondations en sont bien assises, n'égale la rapide prospérité d'une colonie qui sur une terre libre peut construire un édifice entièrement nouveau. C'est sa population déjà ancienne, avec ses vieilles mœurs et ses vieilles traditions, qui a fait l'infériorité de la Russie; c'est elle qui, en la fermant à l'émigration de l'Occident, lui enlève les chances de cette prodigieuse croissance des terres coloniales. En contraste profond avec l'Europe occidentale, le sol russe était incapable de servir de berceau à la culture européenne, mais il est admirablement propre à la recevoir. En est-il de même des peuples qui l'occupent? Les conditions physiques ne sont point seules à déterminer le sort d'un pays, elles ne peuvent rien

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1873.

sans l'homme, sans la race qui doit en tirer parti. La nature a préparé en Russie la place d'un vaste empire; l'histoire y a-t-elle conduit un peuple capable d'y former une grande nation? Nous devons nous faire pour le peuple la même question que pour le pays. Appartient-il à l'Europe ou à l'Asie? A-t-il avec nous une parenté d'origine qui lui donne pour notre civilisation une aptitude innée, ou bien, étranger par le sang comme par l'éducation à la famille européenne, est-il par sa naissance condamné à demeurer un peuple asiatique sous les vêtemens d'emprunt qu'il a dérobés à l'Europe?

La solution de cette question, que les Russes comme leurs adversaires ont retournée sous toutes les faces avec une égale passion, n'intéresse rien moins que la capacité de civilisation du peuple russe. On a de notre temps, en certain pays, fait jouer à l'ethnographie et à l'étude des races un rôle aussi déplacé qu'équivoque en leur déférant le jugement de questions de nationalité qu'en tout cas elles ne pouvaient trancher toutes seules. Ces exagérations intéressées ne nous doivent point faire perdre de vue la portée réelle de semblables recherches; il n'en est pas moins vrai que pour connaître un peuple, un peuple nouveau surtout, qui n'a pu manifester encore son génie propre, il faut avant tout connaître les élémens dont il se compose, les races d'où il est sorti. En Russie, poser un tel problème, c'est se demander si la civilisation occidentale a pu être greffée par Pierre le Grand sur la vieille Moscovie, ou si, faute d'une séve européenne, elle ne peut prendre sur ce tronc étranger. A côté de cette question de la filiation et de la valeur native de la nation russe s'en place une autre tout aussi importante pour le politique, celle du degré de cohésion de ce vaste empire. L'unité physique du sol ne suffit pas pour assurer l'unité politique, il faut aussi l'union matérielle ou morale des populations, une certaine parenté du sang ou de l'esprit, sans quoi pas d'unité nationale, et sans celle-ci pas de force réelle. Y a-t-il en Russie, comme en France ou en Italie, une nationalité compacte, fortement cimentée par l'histoire, ou bien est-ce, comme la Turquie ou l'Autriche, une marqueterie de peuples hétérogènes ayant chacun ses traditions et ses intérêts?

I.

Le sol russe est fait pour l'unité. Nulle part il n'y a sur une telle surface une telle homogénéité; en même temps nulle part il n'y a plus de races diverses. Le contraste qui se montre partout en Russie est à cet égard des plus frappans. L'aire géographique la plus uniforme est occupée par les familles humaines les plus différentes. Races, peuples, tribus, s'y multiplient et s'y subdivisent à l'infini,

et leurs divisions sont accusées et augmentées par celles du genre de vie, des langues, des religions. On y trouve toutes les confessions chrétiennes, des orthodoxes, des arméniens, des catholiques, des protestans; on y trouve toutes les croyances de l'Asie avec celles de l'Europe, et chacune avec ses sectes, juifs talmudistes et karaïmes, mahométans sunnites et chiites, bouddhistes, chamanites et païens de toute sorte. La seule énumération des diverses races de la Russie d'Europe est effrayante; on n'en compte pas moins d'une vingtaine, et si l'on ne veut oublier aucun groupe, aucune peuplade, il faut doubler ou tripler ce chiffre.

Les Russes ont plusieurs cartes ethnographiques de leur patrie, et n'en ont pas une qui les satisfasse. Celle de M. de Kœppen paraissait excellente, et la Société géographique de Pétersbourg vient d'en entreprendre une nouvelle. Les Russes ont fait plus : dans le musée Dachkof, fondé à Moscou à l'occasion du congrès slave de 1867, ils ont essayé de donner une représentation à la fois scientifique et pittoresque, comme une carte vivante et animée des différentes populations de l'empire. A l'aide de mannequins de grandeur naturelle et de figures en cire sculptées par les meilleurs artistes d'après les moulages les plus exacts, on a réuni, dans toute la variété de leurs types et de leurs costumes, les peuples et les tribus de la Russie. Au nord de la vaste salle qui sert de carte se voient dans leurs vêtemens de peau de renne le Samoyède, qui rappelle l'Esquimau, et le Lapon, qui ressemble au Mongol. Au-dessous, à l'ouest, viennent le paysan finnois de la Finlande et le paysan esthonien des provinces baltiques, trahissant tous deux par leur face plate une lointaine parenté avec le Lapon et le Samoyède. A l'est sont les représentans des autres groupes de la race finnoise disséminés dans le bassin du Volga, du nord au sud de l'empire, et montrant des traits de moins en moins européens, de moins en moins nobles : des Permiens, des Votiaks, des Tcheremisses, des Mordvines et des Tchouvaches, au milieu desquels se distingue par sa beauté orientale une jeune Tatare de Kazan. En face, à l'occident, sont les paysans letton, samogitien et lithuanien, puis le Biélo-Russe, au visage carré, contrastant avec un marchand et un artisan juifs à la mine longue, au nez effilé. Au milieu de la salle, sur une large estrade, figure le maître de l'empire, le Grand-Russe, dans toute la diversité de ses métiers et de ses costumes provinciaux, — les hommes en *lapti* d'écorce ou en grandes bottes, avec la blouse rouge ou le long caftan, les femmes en riches sarafanes, avec des *kokochniks* en forme de diadème ou des *potcheloks* en forme de couronne. Au-dessous des Grands-Russes se tiennent les Petits-Russes, aux traits plus fins, aux vêtemens plus élégans, les hommes coiffés de hauts bonnets de peau de mouton, les jeunes filles de fleurs entrelacées de rubans. Derrière les Petits-Rus-

siens viennent les Polonais et, de l'ouest à l'est, toutes les nombreuses populations du sud de l'empire, un couple moldave de Bessarabie, un mourza ou prince tatar de Crimée, voisin d'un mendiant tsigane, une fiancée caraïte, fille d'un de ces Juifs, ennemis des autres, qui prétendent descendre des dix tribus déportées par Nabuchodonosor, — deux colonistes allemands de la Nouvelle-Russie ou du Bas-Volga, encore aussi différens des Russes par le type et le costume qu'au jour de leur émigration. Au sud-est figurent les tribus musulmanes ou bouddhistes des steppes orientales, avec leurs traits asiatiques, leurs habits éclatans : Kirghiz portant la *tubéteika*, sorte de bonnet pointu, Kalmouks des gouvernemens de Stavropol et d'Astrakan, au visage complétement chinois, vêtus du *bechmet* de soie ou de velours aux couleurs les plus tendres. A côté est une femme bachkire d'Orenbourg ou de Samara, en *khalat* de drap rouge et coiffée du *kachbaru* orné de pièces de monnaie. A l'extrême sud se montrent les peuples du Caucase, les plus beaux du monde par les traits, les plus élégans par le costume; c'est un marchand arménien en simple caftan noir, un de ces marchands établis dans le sud-est de l'empire, un Tcherkesse ou Circassien chaussé de maroquin rouge, portant le caftan garni de cartouchières et le *bachlik* de poil de chameau, qui sert tour à tour de capuchon et de manteau, — un Géorgien aux *lapti* de cuir, vêtu d'un *arkhalouk* et d'un *tchokha* aux longues manches brodées, fendues sur le devant. Une Mingrélienne en robe de soie bleu clair porte le *letchaki*, long voile de mousseline, et une femme kurde des bords de l'Araxe, en chemise de soie et en pantalon de satin rouge, a un anneau passé à travers les narines. L'Arménienne, en *khalat* vert, s'enveloppe d'un de ces immenses voiles dont s'entourent pour sortir les femmes du Caucase; la Géorgienne en robe de satin noir, avec un corsage violet clair et un bandeau de brocart pour coiffure, danse en agitant un tambour de basque. Derrière la grande salle, dans une niche obscure, un groupe à demi nu des derniers guèbres de Bakou adore le feu sacré. L'impression bigarrée que donne ce musée, où un seul état offre tant de types humains, une simple carte ethnographique de la Russie la donne presque au même degré. Les couleurs ont à peine assez de nuances pour qu'on en puisse assigner une à chaque tribu, et par leur variété et leurs bizarres entrelacemens elles rappellent les cartes géologiques des pays aux formations les plus compliquées. Devant la carte de M. de Kœppen, comme dans le musée Dachkof, il semble qu'il n'y ait que confusion parmi les populations de ce pays, où la terre et la nature inanimée ont une telle unité.

Cette quantité de races diverses, qui semble si peu en harmonie avec elle, la configuration de la Russie l'explique. Sans frontière dé-

finie du côté de l'Asie ni du côté de l'Europe, avec des rives plates et basses sur toutes ses mers, la Russie a été ouverte à toutes les invasions, elle a été la grande route d'émigration d'Asie en Europe. Nulle part les couches des alluvions humaines n'ont été plus nombreuses, nulle part elles n'ont été plus mêlées, plus brisées et disloquées que sur ces espaces aplanis où chaque flot poussé par le flot suivant ne rencontrait d'obstacle que dans la vague qui l'avait précédé. A l'époque historique seule, il est difficile d'énumérer les peuples qui se sont établis sur le sol russe et y ont formé des empires plus ou moins durables, Scythes, Sarmates, Goths, Avares, Bulgares, Ougres ou Hongrois, Khazars, Petchénègues, Koumans, Lithuaniens, Mongols, Tatars, sans compter les vieilles migrations des Celtes et des Germains et toutes celles des peuples dont les noms mêmes ont péri, mais dont les plus obscurs ont pu laisser dans la population russe une trace aujourd'hui impossible à retrouver.

La configuration de la Russie la livrait aux invasions de toutes les races, la structure du sol russe interdisait à ces races de s'y constituer en nations, en peuples indépendans les uns des autres. Au lieu de provenir de la lente élaboration des conditions physiques, cette multiplicité de races et de tribus n'était qu'un héritage historique. En dehors des landes glacées du nord, où ne peuvent vivre que des peuplades de chasseurs ou de pêcheurs, en dehors des steppes de sable ou de sel du sud-est, faites pour des pasteurs nomades, cette complexité de races et de tribus, loin d'être le résultat d'une adaptation au sol, loin d'être en harmonie avec les conditions de la vie, était en opposition avec elles. Au lieu de diversifier les races, les influences du milieu tendaient à les rapprocher et à les ramener à l'unité. Le sol leur refusait des frontières, des barrières, entre lesquelles elles pussent se retrancher, se grouper et mener une vie isolée. Dans l'immense quadrilatère compris entre l'Océan-Glacial et la Mer-Noire, entre la Baltique et l'Oural, pas une montagne, rien de ce qui partage, rien de ce qui divise. Dans toutes ces plaines, aucun de ces compartimens naturels qui servent de limite et comme de cadre aux peuples. Sur cette surface, les différentes races ont été obligées de se répandre comme au hasard, ainsi que des eaux qui ne trouvent pas de faîte pour les séparer, point de bords pour les contenir. Alors même que les coutumes, la religion, la langue, les empêchaient de se mêler, elles étaient contraintes de vivre à côté les unes des autres, de se pénétrer, de s'entre-croiser de toute façon, comme des rivières qui se jettent dans le même fleuve, et qui à leur confluent roulent sans les confondre leurs eaux dans le même lit. Ainsi épars et juxtaposés, souvent enclavés les uns dans les autres, les peuples et les tribus de la Russie n'ont pu atteindre à une

pleine individualité nationale. Épuisées en se déversant sur un trop grand espace ou réduites à un état fragmentaire et comme brisées en morceaux, toutes ces races se sont plus facilement laissé soumettre à une domination unique, et sous l'empire de cette domination se sont plus rapidement unifiées et fondues les unes dans les autres. De cette fusion, commencée depuis des siècles sous l'empire du christianisme et de la souveraineté moscovite, est sorti le peuple russe, cette masse de plus de 55 millions d'hommes, qui dans l'empire forme comme une mer où les débris des autres populations, encore debout au milieu ou autour d'elle, s'éboulent peu à peu.

C'est de ce peuple qui se donne le nom de russe qu'il faut trouver la filiation. Occupant le centre de l'empire entre les races diverses qu'il a repoussées aux extrémités, il contient encore de nombreuses enclaves finnoises et tatares, demeurées comme des témoins de l'étendue de l'aire géographique anciennement occupée par leurs races. Dans leurs cartes ethnographiques, les Russes représentent les diverses populations de leur pays en leur distribution locale actuelle. C'est là le procédé le plus naturel, mais il ne peut donner qu'un moment, une phase transitoire de la répartition des races dont chaque modification exige une carte nouvelle. On prend un signe extérieur, la langue, et l'on compte pour Russes et Slaves tous les hommes qui parlent russe. Aucune méthode de dénombrement n'est plus simple, seulement il ne faut point oublier qu'une telle classification des peuples ne prouve rien quant à l'origine, et que pour la race la langue est de tous les signes le plus équivoque. Pour adopter l'idiome russe, les tribus finnoises ou tatares en train de se russifier ne changent pas le sang de leurs pères, pas plus que les Celtes des Gaules ou les Ibères d'Espagne n'ont pris un sang latin avec une langue latine. Au point de vue de la connaissance des origines d'un peuple, ces cartes ethnographiques, uniquement fondées sur le langage, apportent des données et non des résultats. Pour une telle recherche, il faut réunir des élémens bien plus complexes; avant la philologie, il faut consulter l'anthropologie, c'est-à-dire la constitution physique, les traits mêmes des populations, ce qu'elles ont directement hérité de leurs ancêtres, et malheureusement les types ne se laissent pas dénombrer et classer avec la même précision que les langues ou les religions.

Ce qui nous importe cependant pour déterminer la place des Russes parmi les familles humaines, c'est moins la répartition actuelle des races de la Russie que la composition même de ce fond national russe, qui tend à engloutir toutes les autres populations. Quelle part ont eue, dans la formation du peuple russe, ces divers élémens dont nous voyons encore au milieu ou autour de lui les

restes épars? C'est là une des questions qu'agitent le plus les Russes, que soulèvent le plus leurs adversaires. Pour la poser comme la posent les uns et les autres, le fond du peuple russe est-il européen ou asiatique? Est-il slave, frère et voisin du Latin et du Germain, et par le même sang appelé à une civilisation analogue, ou bien est-il touranien, tatar ou mongol, destiné par sa constitution même à ne prendre que les formes d'une culture étrangère à sa race? Si ce problème a reçu les solutions les plus contradictoires, c'est qu'il a été plus débattu par la passion, par la rancune ou l'orgueil national que par l'étude et l'observation, et que des deux côtés on ne s'est pas assez souvenu que l'impartialité est la première condition de toute recherche scientifique.

II.

Du chaos apparent de l'ethnographie russe émergent nettement trois élémens principaux, le finnois, le tatar et le slave, qui aujourd'hui a en grande partie absorbé les deux autres. En dehors des Juifs de l'ouest, des Roumains de Bessarabie et des Allemands des provinces baltiques ou des colonies du sud-est, en dehors des Kalmouks des steppes du Bas-Volga, des tsiganes répandus çà et là, des Circassiens, des Arméniens, des Géorgiens, de la babel du Caucase, tous les peuples, toutes les tribus qui ont envahi la Russie dans le passé, tous ceux qui l'habitent aujourd'hui, se rattachent à l'une de ces trois races. Aussi haut que l'on remonte dans l'histoire se retrouvent sur le sol russe, sous un nom ou sous un autre, des représentans de chacun de ces trois groupes, et leur mélange n'est pas encore tel qu'il nous cache leur origine, leurs caractères distinctifs ou l'aire primitive de leur domination respective.

La race finnoise paraît celle qui a le plus anciennement occupé le plus vaste territoire dans ce que nous appelons aujourd'hui la Russie. Elle est manifestement étrangère à la souche âryenne ou indo-européenne, d'où avec les Celtes, les Latins, les Germains et les Slaves sont sortis la plupart des peuples de l'Europe. Les classifications ethnologiques placent généralement les Finnois dans un groupe plus ou moins vaste, portant l'étiquette de touranien, allophyle, mongolique, mongoloïde, dénominations plus ou moins justes d'un cadre aux contours indécis, qui ressemble parfois à une sorte de *caput mortuum* où philologues et anthropologistes auraient rejeté les peuples de l'Europe et de l'Asie qu'ils ne pouvaient classer parmi les Aryens et les Sémites. Dans l'intérieur de cette race mongolique qui, du Japon à la Hongrie, embrasse tant de familles humaines, les Finnois sont le plus souvent rattachés à un rameau désigné sous le nom d'*ouralo-altaique*, l'es-

pace compris entre les chaînes de l'Oural et de l'Altaï ou le voisinage de ces montagnes paraissant le point de départ des peuples de ce rameau. Les Mongols proprement dits sont, ainsi que les Tatars, rangés à côté des Finnois dans ce groupe ouralo-altaïque, qui laisse au contraire en dehors de lui les Chinois et les autres grandes nations de l'Asie orientale. Cette classification est celle qui semble le mieux répondre aux faits; il est seulement à remarquer que pour les deux sciences sur lesquelles reposent toutes les études ethnographiques, pour la philologie comme pour l'anthropologie, ce groupe ouralo-altaïque est loin de présenter la même homogénéité que le groupe âryen ou le sémite. La parenté entre les différentes familles qui le composent est bien moins saisissante, bien moins intime qu'entre le Latin et le Germain, elle paraît plus reculée qu'entre le brahmine ou le guèbre de l'Inde, et le Celte de l'Écosse ou de la Bretagne. Cette parenté semble remonter à une époque où l'homme, s'il possédait la parole, n'en connaissait que les premiers élémens, et au fond elle est peut-être moins étroite qu'entre l'Indo-européen et le Sémite.

Au point de vue philologique, les races touraniennes ou ouralo-altaïques se distinguent par des langues agglutinatives, c'est-à-dire où la déclinaison et la conjugaison se font par simple juxtaposition, au lieu d'unir et de fondre l'une dans l'autre la racine et la terminaison jusqu'à les rendre méconnaissables, comme dans nos langues à flexions. Ces langues agglutinatives, qui, selon Max Muller, caractérisent des peuples nomades, toujours obligés par leur vie voyageuse de ne pas laisser altérer la physionomie de leurs mots, ne montrent point entre elles d'aussi intimes relations que les idiomes âryens ou sémitiques, ce qui est d'autant plus remarquable que par l'absence des flexions elles paraissent moins susceptibles de corruption et de déguisement. Leur parenté, au lieu de se montrer à la fois dans l'unité des racines et la concordance des formes grammaticales, se réduit à des ressemblances de structure et de procédés, en sorte que leurs liens généalogiques sont ou plus éloignés ou plus difficiles à suivre.

Au point de vue anthropologique, l'unité de ce vaste groupe n'est pas beaucoup plus intime. Les caractères extérieurs par lesquels on distingue aisément d'autres races, la couleur de la peau et la qualité des cheveux, sont ici de mauvais guides : ils laisseraient en dehors de la race mongolique la plupart des Finnois et même des Tatars. Les caractères anatomiques sont les seuls qui puissent s'appliquer à tous les rameaux de la souche mongolique; encore parmi les peuples ouralo-altaïques les plus essentiels varient-ils jusqu'à disparaître complétement. Les plus importans sont ceux que fournit la tête, et parmi eux le plus général et le plus persistant est la saillie

des pommettes. Dans la famille finnoise même, on trouve ces vestiges mongoliques à des degrés fort différens, accusés et frappans chez certaines tribus, comme chez les Lapons, fort affaiblis ou corrigés chez d'autres, comme chez les Finnois de Finlande.

Il est à remarquer que ces caractères craniologiques, ainsi que d'autres, voisins et moins favorables, comme un certain prognathisme ou proéminence des mâchoires, se sont rencontrés chez beaucoup des anciennes populations de l'Europe dont l'archéologie préhistorique a récemment découvert les traces. La plupart des tribus humaines de l'âge de la pierre brute et surtout de l'époque quaternaire dont les restes ont été retrouvés dans les grottes de l'occident de l'Europe semblent avoir appartenu à cette race mongolique, dans laquelle on classe les Finnois (1). Ces races primitives paraissent avoir occupé tout le nord et le centre de notre partie du monde avant l'émigration des Celtes, les premiers venus en Europe de la race âryenne. Ce n'est point seulement dans les cavernes souterraines, parmi les débris des mammifères de l'époque géologique antérieure à la nôtre, c'est peut-être jusque dans les traits des populations européennes qui ont pris leur place que ces races primitives ont laissé des vestiges de leur passage. Recouverts par les invasions postérieures et comme enfouis sous les couches successives des tribus âryennes, ces anciens habitans de l'Europe ont disparu pour l'œil du vulgaire; celui de l'anthropologiste croit parfois saisir sur des visages contemporains, au milieu des pays les plus civilisés de notre Occident, des traces encore vivantes de ces premiers Européens (2).

Au lieu d'être exclusivement asiatique, l'élément touranien pourrait avoir joué dans notre Occident un rôle ethnologique en même temps qu'un rôle historique; il peut avoir été comme le premier fond, le *substratum*, depuis longtemps disparu, des populations du centre de l'Europe. Une telle conjecture devient moins invraisemblable quand on se rappelle à quel point certains peuples de ce groupe, comme les Magyars de Hongrie, ont par le changement de milieu et le croisement avec les Aryens perdu la plupart des caractères physiques de leur race. Quelques savans ont été jusqu'à regarder les Finnois du nord-ouest de la Russie comme les débris de ces tribus quaternaires qui, chassées du centre de l'Europe par les peuples indo-européens, se seraient réfugiées aux bords de la Baltique, dans des terres basses récemment émergées. Il est plus probable qu'au lieu de provenir

(1) Voyez l'ouvrage d'ethnologie générale le plus récent, *Allgemeine Ethnographie*, von Dr Fr. Müller; Vienne 1873, p. 67.

(2) Nous pouvons renvoyer à ce sujet à la *Race prussienne* de M. de Quatrefages, bien que ce savant nous paraisse avoir exagéré l'infériorité de la race finnoise, et que dans le cas particulier de la Prusse il ait pu grossir outre mesure le rôle de l'élément finnois aux dépens des élémens slave et germanique.

directement de ces populations primitives, auxquelles ils semblent généralement fort supérieurs, les Finnois de Russie n'ont avec elles qu'une parenté lointaine, et qu'eux-mêmes ne sont descendus de l'Oural qu'à une époque postérieure. Quelle qu'ait été la date de leur émigration, on peut les regarder comme établis en Europe au moins aussi anciennement que les plus anciennes populations âryennes, qui dans leur invasion ont dû, comme les barbares du ve siècle, faire route au-dessous d'eux par les steppes du midi. Fixés en Europe à une époque aussi reculée qu'aucune de nos familles européennes, aussi autochthones ou aborigènes qu'aucune, les Finnois ont eu plus tard une part considérable dans les invasions de la fin de l'empire romain. Les plus terribles des barbares, les Huns, semblent avoir été d'origine finnoise, comme aussi les Avares, les Bulgares et les Hongrois, le seul peuple contemporain directement issu de cette souche.

Le rang ethnographique de la famille finnoise déterminé, il nous reste à chercher quelle part lui revient dans la formation du peuple russe, et quelles aptitudes physiques ou morales elle lui a léguées. Le travail d'absorption qui la fait disparaître partout en Europe, excepté en Hongrie, se poursuit en Russie depuis des siècles, et n'y est moins avancé que parce qu'il y est plus récent. Lentement refoulés ou engloutis par les races rivales, les Finnois, dans leur submersion, ont laissé çà et là sur la Russie d'Europe des îlots qui témoignent de leur expansion primitive, ainsi que des buttes de formations anciennes dans une plaine où les eaux ont emporté les terrains originaires et tout recouvert de leurs alluvions. Les groupes finnois dispersés dans l'empire sont singulièrement différens par le degré de culture, par la religion comme par les langues et dialectes. Ils comptent au plus 4 ou 5 millions d'âmes, et pour tous les élémens de la civilisation ils offrent plus de diversité que les grandes familles latine ou germanique. Leurs rapports de parenté ont été découverts par les anthropologistes et les philologues; ils ont longtemps échappé à la masse des intéressés, qui n'ont ainsi jamais pu avoir une conscience nationale commune, et sont demeurés vis-à-vis les uns des autres dans un isolement moral aussi grand que leur isolement géographique.

La race finnoise, qui en dehors de la Hongrie est presque tout entière comprise dans la Russie d'Europe, s'y divise en une douzaine de tribus différentes, que l'on a classées en trois ou quatre familles, et dont la distribution géographique est le point capital de l'ethnologie russe. C'est d'abord au nord la famille ougrienne, la seule qui ait encore des représentans en Asie. Elle ne comprend plus en Russie que deux petites peuplades de quelques milliers d'âmes menant à peu près la même vie que le Samoyède, et comme lui professant le chamanisme : les Ostiakes, dans la Sibérie occidentale, les

Vogules, dans le nord de l'Oural; mais à cette famille, qui renferme les tribus finnoises les plus misérables et les plus dépourvues de culture, se rattache le seul peuple finnois qui ait joué un rôle en Europe et soit arrivé à une haute civilisation, les Magyars de Hongrie. Au nord-est vient le rameau permien, comptant de 300,000 à 400,000 âmes, chaque année diminuées par une rapide russification, et réparties entre la tribu des Permiens dans le bassin de la Kama, celle des Votiaks sur la Viatka, celle des Zyriaines dans les déserts glacés de la Petchora, toutes trois orthodoxes, les deux premières adonnées à l'agriculture, la dernière à la chasse. Au-dessous vient la famille du Volga, appelée aussi bulgare, du peuple, aujourd'hui slavisé, qui du Volga est descendu sur le Danube. A ce groupe appartiennent encore les trois plus importantes tribus finnoises de la Russie proprement dite, les Tchérémisses, qui, au nombre d'environ 200,000, habitent la rive gauche du Volga, autour du gouvernement de Kazan, — les Mordvines, qui, subdivisés en deux branches, comptent de 500,000 à 600,000 âmes, au cœur même de la Russie, entre le Volga et l'Oka, dans les gouvernemens de Nijni-Novgorod, Pensa, Simbirsk, Tambof, Saratof, — les Tchouvaches, à peu près aussi nombreux, dispersés sur les rives du Volga, dans l'ancien territoire des Tatars de Kazan, dont ils ont adopté la langue. Enfin au nord-ouest vient la famille finnoise même, dont les principaux représentans sont les Finnois de la Finlande, les *Suomi*, comme ils se nomment eux-mêmes, à peu près les seuls de leur race en Russie qui aient un sentiment national, une patrie, une histoire et une littérature, les seuls qui aient quelque chance d'échapper à la lente absorption où s'engloutissent tous leurs congénères. Ils forment les cinq sixièmes de la population du grand-duché de Finlande, mais une population presque toute rurale, l'élément suédois, mêlé d'allemand et de russe, dominant toujours dans les villes. Dépassant le chiffre de 1,500,000 âmes dans le grand-duché, les Suomi comptent encore pour environ 200,000 dans la population des gouvernemens russes voisins. Pétersbourg est, à vrai dire, bâti en plein pays finnois, ses alentours immédiats sont seuls russifiés, et cela tout récemment. Il y a un demi-siècle à peine, on ne comprenait point le russe dans les villages situés aux portes de la capitale; aujourd'hui encore elle est à peu près de tous côtés environnée de tribus finnoises ou de leurs débris. Au nord-ouest, ce sont les Suomi de la Finlande qui descendent presque jusqu'à ses faubourgs, à l'ouest les Karéliens et les Tchoudes, qui, après avoir longtemps occupé un vaste territoire, sont les uns et les autres en train de disparaître; au nord-ouest, ce sont 900,000 Esthoniens, peuple d'origine peut-être plus mêlée, qui, soumis pendant quatre à cinq siècles à la domination des seigneurs allemands, a dans l'Esthonie et la Livonie

septentrionale résisté à la germanisation. A cette branche finnoise appartiennent encore les Lives, qui ont laissé leur nom à la Livonie, et qui, refoulés par les Lettons et les Allemands, n'occupent plus qu'une étroite bande de terre le long de la mer, à la pointe septentrionale de la Courlande; à elle enfin se rattachent les Lapons, le plus laid physiquement, le moins développé moralement, des rameaux de cette branche, dont il a peut-être seul conservé le genre de vie et les traits primitifs. Il semble que les Lapons ont jadis occupé toute la Finlande avant d'avoir été repoussés par les Suomi dans les régions hyperboréennes où ils sont confinés aujourd'hui. Quelques autres peuples de la Russie, comme les Bachkirs, qui, forts de plus d'un demi-million d'âmes, habitent au pied de l'Oural les gouvernemens orientaux de la Russie d'Europe, doivent, pour le fond de leur population, être compris parmi les tribus d'origine finnoise, bien qu'ils soient musulmans et parlent une langue tatare.

Telle est l'extrême division de cette race professant toutes les religions, du chamanisme à l'islamisme, et de l'orthodoxie grecque au luthéranisme, menant tous les genres de vie, depuis celle du nomade lapon jusqu'à celle du cultivateur esthonien, ayant reçu le culte et parfois les langues des uns et des autres, partout dominée par des peuples d'origine étrangère, russifiée après avoir été en partie tatarisée, en sorte que tout s'est joint pour la réduire en fragmens impuissans. A considérer la répartition géographique de ces tribus, du gouvernement d'Astrakan à la Néva, on voit que tout l'ancien grand-duché de Moscou et les apanages voisins étaient compris dans leur ancien territoire. Leur diffusion apparaît encore plus grande, si l'on observe les noms géographiques, car dans beaucoup de contrées aujourd'hui entièrement russes les noms de lieux, de villages ou de rivières sont demeurés finnois. Moscou, comme plus tard Pétersbourg, comme avant elle Novgorod, a été bâtie en plein pays finnois. Il en a été de même de Souzdal, de Vladimir, de Tver, de Riazan, de toutes les capitales des kniazes russes. En présence de tels faits, il est permis de regarder, dans tout le centre et le nord de la Russie, l'élément finnois comme ayant une part considérable dans la formation de la population. Ce n'est pas seulement la distribution géographique des races et l'histoire qui conduisent à cette induction, ce sont aussi les traits du peuple russe. Sans cette marque anthropologique, on pourrait se demander si les colons qui ont apporté la langue slave en Russie se sont mêlés aux indigènes, ou si, comme les Anglo-Saxons en Amérique, ils les ont simplement repoussés en prenant leur place. Un examen attentif montre que l'un et l'autre phénomène ont eu lieu simultanément, et que, pour admettre l'un, il ne faut point rejeter l'autre. La répartition actuelle de leurs tribus fait croire que les Finnois ont été en

effet repoussés par les Slaves de deux côtés, à l'ouest vers la Baltique, à l'est vers l'Oural et le cours moyen du Volga; le visage du peuple russe prouve qu'il n'y en a pas moins eu un mélange dont il porte encore la trace. La façon dont l'élément russe absorbe aujourd'hui ces groupes finnois intérieurs ou extérieurs, comme une mer qui ronge ses côtes, fait comprendre ce qu'il a dû faire dans le passé. Par leur russification même, toutes ces tribus accroissent la part ethnologique de leur race dans la nation qui les engloutit. C'est comme un courant perpétuellement renouvelé, comme des sources finnoises qui, se déversant depuis des siècles dans les veines du peuple russe, y augmentent toujours la proportion du sang finnois. La langue russe pourrait fournir d'autres signes de cette fusion, mais un sérieux travail de confrontation entre le russe, les autres idiomes slaves et les dialectes finnois est encore à faire, et les résultats en seraient peut-être plus curieux au point de vue de l'influence morale des anciens Finnois et de leur degré de civilisation que concluans pour leur mélange avec les Slaves. La russification des Finnois, leur répartition géographique, l'empreinte qu'ils ont laissée sur les traits russes, empreinte aussi frappante à un second voyage qu'à un premier, sont les deux grandes preuves de cet alliage finnois : la première la fait supposer à l'esprit, la seconde la fait voir aux yeux.

Quel est ce type, dont tant de Russes portent la marque? Les tribus finnoises de Russie diffèrent considérablement par les caractères physiques comme par le degré de culture. Quelques-unes, comme les Tchouvaches et les Lapons, accusent assez fortement un type mongolique; d'autres, les plus importantes, comme les Finnois de Finlande et les Esthoniens, grâce à des influences de milieu ou plutôt à des alliances de race dont la trace est perdue, offrent des traits plus nobles et décidément plus voisins du type caucasique que de celui des peuples de la Haute-Asie. Tous ces groupes cependant gardent certains caractères communs qui n'ont guère disparu que chez le peuple magyar, celui qui, le plus mêlé avec l'Europe, s'est le plus modifié. Le squelette est moins robuste que chez les Aryens et les Sémites, les jambes sont plus courtes et plus grêles. Les tribus finnoises inférieures sont les seules qui présentent une tendance au prognathisme, fréquent chez les races européennes analogues de l'époque quaternaire; comme les Aryens, les Finnois ont en général la tête orthognathe, mais avec les os des pommettes plus saillans. Si le visage est orthognathe comme chez les Aryens et les Sémites, c'est-à-dire sans projection des mâchoires, la tête est le plus souvent ronde, courte, peu développée par derrière, en un mot brachycéphale, comme chez l'une des deux principales races géologiques éteintes de l'Europe. La face est généralement aplatie, les arcades

sourcilières sont droites au lieu d'être courbées, les yeux petits; le nez est large, la bouche grande, avec des lèvres épaisses. C'est un portrait peu gracieux, tenant à la fois du type caucasique et du mongolique, se rapprochant plus de l'un ou de l'autre selon les tribus et selon leur position géographique. Ces caractères plastiques se retrouvent fréquemment chez les Russes, surtout chez les femmes, qui partout conservent plus longtemps et plus fidèlement l'empreinte de la race. L'aplatissement du visage en premier lieu, la proéminence des pommettes en second, sont les deux plus répandus et les deux plus manifestes de ces vestiges finnois, que, par une regrettable confusion, un grand nombre de voyageurs attribuent aux Tatars ou aux Mongols. De pareilles traces, plus ou moins accentuées selon les classes, les contrées, le plus ou moins grand mélange des races, se laissent découvrir dans toute l'aire géographique où sont disséminées les tribus finnoises, c'est-à-dire dans la plus grande partie de la zone des forêts et dans presque les deux tiers de la Russie d'Europe.

En face des marques de parenté de cette race à demi disparue et de la plus nombreuse des nations européennes, l'observateur se demande quelles sont les aptitudes, le génie, la capacité de civilisation des Finnois. Est-il vrai que leur alliance soit pour la Russie une cause irrémédiable d'infériorité? Il est permis d'en douter. Dans leur isolement et l'extrême fractionnement de leurs tribus, sur les terres ingrates où ils sont relégués, les Finnois n'ont pu parvenir à un développement original; en revanche, ils ont partout montré une singulière facilité à s'assimiler aux races plus avancées, chaque fois qu'ils ont été en contact avec elles. Leur absorption intellectuelle a été encore plus rapide que leur absorption physique. Il en est d'eux comme du pays où se rencontrent la plupart de leurs débris, comme du sol russe : ils se laissent aisément conquérir à une civilisation qui n'a pu naître chez eux; si par le sang ils n'appartiennent pas à l'Europe, ils se laissent facilement annexer par elle. La religion en est la meilleure preuve. La plupart sont depuis longtemps chrétiens, et c'est cette acceptation du christianisme qui, plus que toute chose, a préparé leur fusion avec les Slaves, leur assimilation à l'Europe civilisée. De la Hongrie à la Baltique et au Volga, les Finnois ont embrassé avec une égale facilité les trois principales formes historiques du christianisme, et la plus moderne, le protestantisme, a mieux réussi dans leurs tribus de Finlande et d'Esthonie que chez les peuples celtes et latins.

Veut-on chercher dans ses langues le signe le plus net de l'intelligence d'une race, certains Finnois, les Suomi de Finlande comme les Magyars de Hongrie, ont porté leurs langues agglutinatives à une perfection qui, pour la force, la beauté et la richesse, les a fait comparer

aux plus complexes de nos langues à flexions. Ils ont pour la musique, pour la poésie un goût inné, dont les germes se rencontrent chez les plus barbares de leurs tribus nomades, et qui a valu à la Finlande toute une littérature populaire, tout un cycle poétique indigène, avec une épopée dont les nations les plus avancées de l'Occident se feraient honneur. A ces qualités d'âme et de sentiment s'en joignent d'autres d'intelligence et de raison. Si les Finnois ont quelque parenté avec les Mongols, ils ont les vertus de cette race, qui, là où elle se trouve en lutte avec elle, soutient si bien la concurrence de la nôtre : ils en ont la solidité, la patience, la persévérance. C'est peut-être pour cela qu'à tous les pays, à tous les états, où ils ont formé un élément considérable, les Finnois ont communiqué une singulière force de résistance, une singulière vitalité.

Ces qualités se sont manifestées avec éclat chez les Magyars, qui en dépit de leur petit nombre ont maintenu leur domination entre les Allemands, les Slaves et les Turcs; elles se montrent modestement chez les Bulgares, le plus rude, le plus travailleur, le plus moral des peuples chrétiens de la Turquie, et si l'élément finnois a réellement joué un rôle important dans ses provinces occidentales, la Prusse lui doit peut-être quelque chose de la solidité, de la ténacité, qui ont fait sa fortune. En Russie même, les Finnois, loin d'être partout inférieurs aux Russes proprement dits, laissent voir parfois à plus d'un égard une réelle supériorité. Si rien n'est plus pauvre que l'*izba* d'un Tchouvache du Volga avec son toit d'écorce et son unique fenêtre, les maisons de bois des paysans de la Finlande sont plus vastes et plus commodes que celles de beaucoup de mougiks russes. Sur une terre plus ingrate dont le sol de granit suffit rarement à leur nourriture, ils sont plus travailleurs et plus économes, et se sont fait une juste réputation de probité et d'honnêteté. Il est seulement difficile de décider si cette supériorité morale des Finnois occidentaux doit être attribuée à la différence de race, ou à la différence de religion, ou simplement à un plus long et plus large usage de la liberté. Toujours est-il qu'au milieu des paysans finlandais, au menton rasé, aux vêtemens courts, le voyageur européen se sent moins étranger que parmi les paysans russes, qui lui sont plus parens par le sang. Le Finnois de Finlande a été favorisé par la liberté civile et politique; l'Esthonien, demeuré jusqu'au commencement du siècle serf du seigneur allemand, ne s'en montre pas moins par certaines qualités au-dessus du mougik russe. Plus travailleur, plus patient, il a été dans ces derniers temps appelé avec profit sur les terres de plusieurs propriétaires de Russie, et il s'est ainsi fondé plusieurs colonies esthoniennes dans les gouvernemens voisins de Saint-Pétersbourg, de Pskof et jusque dans la lointaine Crimée. Enfin veut-on se rendre compte de ce que, sous l'influence des autres races et dans

leur mélange avec elles, savent devenir pour la beauté du corps et la vigueur de l'esprit des peuples d'origine finnoise, il suffit de regarder les Magyars, une des races les plus belles, comme une des plus énergiques de l'Europe. S'il y a infériorité, ce n'est ni au point de vue politique, ni au point de vue militaire, car les Magyars ont été de tout temps une des nations les plus guerrières de l'Europe, et, comme on l'a remarqué, ils sont, à travers toutes les révolutions, demeurés plus attachés aux institutions libres que la plupart des peuples âryens, slaves, latins ou germains.

III.

La seconde des trois grandes sources d'où l'on peut faire découler le peuple russe, celle-là plus particulière à la Russie, plus décidément asiatique, a reçu de l'usage le nom de tatare. Jamais dénomination plus équivoque ne s'est introduite dans l'histoire, dans la philologie, dans l'ethnographie. A son apparition en Russie, ce nom de Tatar était porté par une des tribus mongoles qui fondèrent l'empire de Ginghiz-Khan. Dans sa terreur de ces nouveaux barbares, qui lui semblaient sortis de l'enfer, l'Europe du XIII[e] siècle transforma leur nom par une réminiscence classique en celui de Tartares, et l'étendit à la foule hétérogène des peuples entraînés à la suite des sauvages conquérans. Enlevé aux tribus auxquelles il appartenait, ce nom mongol de Tatar a fini par désigner la branche de la race ouralo-altaïque dont le Turkestan a été le point de départ, et dont les Turcs sont les principaux représentans. Les Tatars demeurés aux bords du Volga sont proches parens des Turcs, ou mieux, ce sont des Turcs au même titre que les Ottomans, sortis du même berceau et parlant des dialectes d'une même langue; toute la différence est qu'ils ont envahi l'Europe par une autre route et qu'ils n'ont embrassé l'islamisme qu'après leur invasion. Turc et tatar sont devenus à peu près synonymes en philologie comme en ethnographie, bien que le premier terme soit le seul autorisé par la vérité historique. Aujourd'hui encore les rejetons des tribus du Turkestan qui, sous la pression ou la conduite des Mongols, se sont établies en Russie n'ont point perdu le souvenir de leur origine; les Tatars de Kazan ou d'Astrakan se donnent à eux-mêmes le nom de Turcs, que l'ancienne gloire des Osmanlis et la communauté de religion leur ont rendu plus cher.

Le rameau turc est plus voisin du rameau finnois que du mongol; tous deux se sont souvent rencontrés et unis à tel point qu'il est encore des tribus, comme les Bachkirs, chez lesquelles il est difficile de démêler la part de chacun. Cela est encore moins aisé chez certains peuples éteints, comme les Huns, les Avares et les Bulgares,

chez lesquels le sang finnois semble l'avoir emporté, les Alains et les Roxolans, qui semblent avoir été en majorité Turcs ou Tatars. L'union du Turc et du Mongol a été plus rare, et l'antagonisme des deux rameaux plus décidé. Il n'y a guère en Europe qu'un exemple de leur fusion : ce sont les Tatars-Nogaïs, qui habitaient dans les steppes du Kouban et de la Crimée, et dont un grand nombre a émigré en Turquie dans les années qui suivirent le siége de Sébastopol. Les traits de ces nomades témoignent manifestement d'un fort alliage avec les Mongols. Ils en ont gardé la taille trapue, les yeux relevés obliquement vers l'angle extrême, le nez épaté, le menton dénué de barbe. C'est là un cas isolé parmi les Tatars. En général, si le visage des Turcs de Russie indique un croisement de race, c'est plutôt avec les Finnois ou les populations caucasiques.

Il y a encore aujourd'hui dans la Russie d'Europe un peuple d'origine mongole, c'est, dans la dépression caspienne sur les rives du Volga, les Kalmouks. Au nombre d'environ 150,000, ils promènent leurs tentes avec leurs chameaux et leurs troupeaux dans les steppes arides des gouvernemens d'Astrakan et de Stavropol. Ce sont ces 40,000 ou 50,000 familles nomades, errant à une extrémité de l'empire, dont le nom a si souvent été appliqué comme un sobriquet au peuple russe. A première vue, leur type à la chinoise les distingue presque aussi nettement des Tatars que des Russes, et dans ces régions du Bas-Volga, encore aux trois quarts asiatiques et de sang si mêlé, l'isolement ethnologique du Kalmouk est sensible à l'œil le moins exercé. Chose remarquable, au lieu d'y être entrés à la suite de Batou et des successeurs de Ginghiz, ces Mongols du Volga ne se sont établis dans cet angle désert de la Russie qu'à une époque relativement récente. C'est à la fin du XVIIe siècle et comme vassaux du gouvernement russe qu'après une longue migration des frontières de la Chine au fleuve Oural ces sujets spirituels du dalaï-lama du Thibet entrèrent dans les steppes du Volga. Profitant de la rivalité héréditaire des tribus mongoles et des tribus tatares, la Russie employa avec succès ces nouveau-venus dans ses guerres contre les Turcs et les Tatars de Crimée; mais les tentatives du gouvernement de Pétersbourg pour les mettre dans une dépendance plus directe en décidèrent le plus grand nombre à reprendre le chemin de leur première patrie. Ils partirent en masse, donnant au XVIIIe siècle le spectacle des grandes migrations de peuples de l'antiquité. Dans l'hiver de 1770, de 200,000 à 300,000 Kalmouks passèrent avec leurs troupeaux le Volga et l'Oural sur la glace. Le dégel arrêta les autres, qui se décidèrent à rester en Russie, pendant que, malgré les attaques des Kirghiz, leurs frères regagnaient leurs anciennes demeures dans l'empire chinois.

Les Kalmouks demeurés dans les steppes caspiennes sous la souveraineté russe sont encore bouddhistes; ils ont pour chef un grand-lama nommé depuis le commencement du siècle par le tsar, et dont la résidence est dans le voisinage d'Astrakan. C'est un fait qui sur leur destinée respective a eu une influence capitale que les trois principaux rameaux de la race ouralo-altaïque se sont partagés entre les trois principales religions du vieux continent. Le Finnois s'est fait chrétien, le Turc ou Tatar musulman, le Mongol bouddhiste. A cette distribution ethnologique des croyances, il y a peu d'exceptions dans une branche ou l'autre. Cette seule répartition des trois groupes sous les trois étendards religieux les plus hostiles ne se peut entièrement expliquer par la position géographique et les influences de l'histoire. Avec un égal manque d'invention et d'originalité, elle suffirait à montrer dans le tempérament et la constitution morale des trois familles humaines, qui ont emprunté aux Aryens et aux Sémites les trois conceptions religieuses les plus opposées, des différences considérables. Quant aux effets, ils ont été énormes. C'est dans cette diversité de croyances par-dessus toute autre chose qu'il faut chercher les causes du sort si différent de ces trois groupes, et en particulier des deux plus voisins, le finnois et le tatar. C'est la religion qui a préparé l'un à la vie européenne; c'est la religion qui y a soustrait l'autre. Avec l'islamisme, le Tatar a eu une civilisation plus précoce et plus nationale; il a construit des villes florissantes comme Kazan, il a fondé en Europe et en Asie des états puissans; avec l'islamisme, il a eu un passé plus brillant, mais avec lui il est exposé à un avenir plus difficile : la foi musulmane, qui l'a préservé de l'absorption de l'Europe, l'a en même temps laissé en dehors de sa civilisation.

Ce sont les Tatars qui ont si longtemps valu aux Russes le nom de Mongols, et les Tatars eux-mêmes n'y ont aucun droit. Devant la réforme aujourd'hui entreprise au Japon par une sorte de Pierre le Grand asiatique, on ne peut savoir si de semblables épithètes seront toujours une injure; elles n'en doivent pas moins être abandonnées à l'égard des Russes, non parce qu'elles sont blessantes, mais parce qu'elles proviennent de l'ignorance ou d'une équivoque (1). Les Russes n'ont point dans leurs veines de sang mongol; ont-ils beau-

(1) Pour éviter tout malentendu, il faut se rappeler qu'en ethnologie les termes de *mongolique* et de *mongol* sont loin d'être synonymes, et que l'un est beaucoup plus général, plus compréhensif que l'autre. Le mot mongolique s'applique à une des grandes races humaines appelée jadis race jaune, par opposition à la race blanche, caucasique ou méditerranéenne. Dans cette race mongolique se classe la branche ouralo-altaïque, qui se subdivise à son tour en plusieurs rameaux, dont les principaux sont le finnois, le tatar ou turc et le mongol, de même que de la souche caucasique provient la branche aryenne ou indo-européenne, qui se subdivise également en plusieurs rameaux, le celte, le germain, le slave, l'iranien, etc.

coup plus de sang tatar? S'il n'y avait eu en Russie d'autre invasion tatare ou turque que celle du XIIIe siècle, la solution de cette question serait aisée. On se convaincrait promptement que le peuple russe a moins de sang tatar que le peuple espagnol de sang arabe. En Espagne, les Arabes sont demeurés bien plus longtemps : ils ont occupé une bien plus grande portion du territoire; ils se sont établis en bien plus grand nombre et ont tenu la péninsule sous leur domination directe. En Russie, les Tatars, entrés au XIIIe siècle, ont été repoussés aux extrémités dès le XVIe siècle; ils n'ont guère régné que sur une moitié de la Russie d'Europe, et la plus grande partie de ces possessions, ils les ont maintenues non pas sous leur domination directe, mais seulement sous leur suzeraineté; ils n'ont pas détruit les souverainetés russes, mais se sont contentés de les rendre tributaires. Les Arabes ont occupé les plus belles parties de l'Espagne, celles qui sont encore aujourd'hui les plus fertiles et les plus peuplées; les Tatars se sont répandus dans les parties encore les moins habitées de la Russie, sur les steppes du sud et de l'est. Dans le centre, ils ne se sont avancés que le long des fleuves, remontant le Volga et ses affluens, comme le montre encore leur répartition actuelle. Ce n'était même point au milieu des Russes que pénétraient ces colons tatars; les Russes avaient à peine atteint le bassin central du Volga et le confluent de ce fleuve avec l'Oka à Nijni-Novgorod; c'était au milieu de tribus finnoises dont nous voyons encore les débris dans les Mordvines, les Tchérémisses, les Tchouvaches, et dont plusieurs, comme ces derniers, se sont laissé tatariser. Les Turcs de Russie n'ont point, comme les Arabes d'Espagne, développé une riche et industrieuse civilisation; loin de s'adonner tous à la vie sédentaire et agricole, ils étaient en grande partie demeurés nomades. Leurs villes étaient peu nombreuses, et les plus grandes petites en comparaison des capitales des Maures d'Espagne. Avec un territoire trois ou quatre fois plus grand, il est douteux que la Horde-d'Or ait jamais approché de la population du khalifat de Cordoue. L'analyse des deux langues fournit les mêmes remarques. L'influence de l'arabe sur l'espagnol dans le vocabulaire comme dans la prononciation paraît avoir été plus grande que celle du turc ou tatar sur le russe.

Les musulmans de Russie ont-ils eu sur la formation de la population chrétienne une plus grande influence, parce que, au lieu de les expulser violemment ainsi que la catholique Castille, la Moscovie orthodoxe leur a laissé leur religion et leur nouvelle patrie? Le contraire est peut-être plus vraisemblable. En Russie comme en Espagne, les motifs de séparation entre les vainqueurs et les vaincus restaient les mêmes au temps de la domination de la croix qu'au temps de sa sujétion; ils se résumaient tous dans la religion, qui entre les deux races mettait une barrière difficile à franchir : de l'une

à l'autre, avant comme après la libération du sol national, il n'y avait qu'un chemin, l'apostasie. Si la prédication et l'intérêt ont fait des conversions parmi les musulmans de Russie, il s'en est dû faire bien davantage parmi ceux d'Espagne, soumis pendant de longues années au prosélytisme le moins scrupuleux, jusqu'au jour où ils n'ont pu conserver leur foi qu'au prix de leurs biens et de leur patrie. En Russie, jamais pareil choix n'a été imposé aux mahométans. Pour diminuer chez eux la puissance de l'élément tatar et mahométan, les tsars n'ont point eu besoin de recourir à de telles barbaries. Ce que le plus aveugle fanatisme a fait faire violemment à l'Espagne, à son éternel dommage, s'est fait lentement, graduellement par la Russie. Elle n'a eu qu'à laisser opérer la nature. A côté du phénomène d'absorption, d'assimilation des élémens finnois, il y a eu chez elle pendant des siècles un phénomène inverse de sécrétion, d'élimination des élémens tatars et musulmans qu'elle ne pouvait assimiler. Depuis leur soumission, un grand nombre de Tatars ont quitté la Russie, ne voulant pas être les sujets des infidèles dont ils avaient été les maîtres. Devant le progrès des armes chrétiennes, ils se sont repliés spontanément sur les terres où dominait encore la loi du prophète. Après la destruction des khanats de Kazan et d'Astrakan, ils tendent à se concentrer dans la Crimée et les steppes voisines, dans ce que le XVIIIe siècle appelait encore la Petite-Tatarie. Après la conquête de la Crimée par Catherine II, ils ont repris leur exode vers l'empire de leurs frères osmanlis, vers la Turquie et la Circassie, et de nos jours même, après la guerre de Sébastopol et la soumission du Caucase, l'émigration des Tatars et des Nogaïs a repris sur une immense échelle, en même temps que celle des Tcherkesses. Dans la Crimée, on peut calculer que, depuis la conquête de Catherine II, la population tatare, diminuée déjà de plus de moitié du temps de la tsarine, a été encore réduite des deux tiers de nos jours, en sorte qu'elle ne forme pas le cinquième de ce qu'elle était lors de l'annexion à la Russie. De 1860 à 1863, près de 200,000 Tatars ont quitté le gouvernement de Tauride, abandonnant 784 *aouls* ou villages, dont les trois quarts sont demeurés déserts comme les *despoblados* laissés par l'expulsion des Maures sur les cartes d'Espagne. Par la défaite et l'exil volontaire, en dehors même de toute absorption et de tout mélange, les Tatars ont été ainsi réduits à ne plus former que des groupes minimes, que des îlots inoffensifs dans des pays où ils avaient régné des siècles, dans ceux même, comme la Crimée, dont ils étaient, il y a cent ans, les seuls habitans.

Des exemples récens nous montrent la diminution naturelle et spontanée de l'élément tatar et mahométan en Russie; l'exemple voisin de la Turquie d'Europe, où, jusqu'à l'émancipation de la Grèce

et des principautés danubiennes, les Turcs ne formaient que le tiers ou le quart de la population, nous montre qu'au temps même de leur domination les Tatars ont pu, dans leur propre empire, être en minorité numérique. La marche suivie par ces envahisseurs et la position actuelle des groupes tatars le long des fleuves, dans des contrées déjà occupées par les Finnois, donnent à penser qu'ils n'ont été en majorité qu'autour de leurs capitales du Volga et dans les contrées, comme la Crimée et les steppes du sud-est, destinées par la nature même à la vie nomade. Le chiffre des armées des khans, au temps de leur puissance, ne nous doit pas faire illusion sur le nombre de leurs sujets. Dans ces armées tatares, tout homme valide accourait au service; à défaut du fanatisme ou du patriotisme, l'appât du gain était suffisant pour ne laisser personne manquer sa place dans ces expéditions, dont le principal but était le pillage. Un khan de Crimée pouvait réunir de 100,000 à 150,000 guerriers sans avoir un million de sujets. Dans le centre de la Russie, les Tatars ne pénètrent guère qu'à main armée sans jamais s'y établir. Ainsi la Moscovie resta vis-à-vis d'eux, au point de vue de la population, dans une situation analogue à celle où demeurèrent longtemps la Serbie, la Hongrie, la Roumanie et la Grèce vis-à-vis des Turcs, qui dans toutes ces contrées n'eurent jamais que de rares colonies. Si l'on veut comprendre l'influence de l'élément tatar sur les Russes, ce sont les Grecs et les Slaves de Turquie qu'il faut regarder, de même que pour se rendre compte de la position des Ottomans en Roumélie, s'ils venaient jamais à perdre leurs possessions européennes, c'est sur les Turcs de Russie qu'il faut jeter les yeux. Rarement il y eut deux situations aussi identiques que celle des Russes sous le joug tatar et celle des Slaves du sud sous le joug turc. Dans les deux cas, on voit en présence les mêmes races, dans les deux cas les mêmes religions, en sorte que, les acteurs étant les mêmes sous différens noms, il n'y a que la scène de changée. Au milieu de toutes ces analogies, les Moscovites ont eu un grand avantage sur les Bulgares ou les Serbes; ils ont été les vassaux et les tributaires, jamais les sujets directs des Turcs. Aussi est-il permis de croire qu'il n'y a pas eu plus de mélange des deux races sur les bords du Volga que sur ceux du Bosphore. S'il y en eut par les mariages, par le rapt et la polygamie, s'il y en eut par les conversions sincères ou contraintes, ce fut plus probablement aux dépens des Slaves au temps de leur sujétion, et par toutes ces voies le sang chrétien s'introduisit plus facilement dans les veines du musulman que le sang de celui-ci dans les veines du chrétien.

On a souvent remarqué combien de tout temps ont été rares, anormales, les conversions des mahométans au christianisme, on a moins observé que le passage inverse de la doctrine du Christ

à celle de Mahomet avait été beaucoup plus fréquent. Toute l'Asie occidentale, la Syrie et l'Asie-Mineure, toute l'Afrique septentrionale, l'Égypte et la Barbarie n'en témoignent que trop. Dans l'Europe même, dont les extrémités seules ont été entamées par l'islamisme, les Serbes de Bosnie, les Albanais, les Pomaks ou Bulgares mahométans, certains Grecs de Candie et les populations d'origine grecque ou gothique de Crimée ont montré le même phénomène, tandis qu'il serait difficile de citer un peuple, presque une seule tribu musulmane, qui ait jamais embrassé la foi chrétienne. La raison n'en est pas seulement que l'islam est mieux adapté à certaines races et à certains pays; elle doit être aussi cherchée dans la position réciproque des deux religions. L'islamisme est une doctrine plus nouvelle que le christianisme et en grande partie dirigée directement contre lui; c'est une foi plus simple au point de vue dogmatique, et, en apparence au moins, plus rigoureusement monothéiste, plus éloignée de tout anthropomorphisme. Le musulman émigre ou dépérit devant le chrétien, il ne se convertit point, et le mélange des deux races ne peut avoir lieu que par la conversion de l'une à la foi de l'autre. Certes en Russie l'exemple ou l'intérêt, le prosélytisme privé ou officiel, ont depuis trois ou quatre siècles fait au profit du christianisme plus d'une conquête parmi les Tatars. Quelques-unes des grandes familles russes proviennent de cette source, et avec le baptême ont échangé le titre de *mourza* tatar pour celui de *kniaz* russe; mais ces apostasies, alors même qu'elles se faisaient en troupe, ont toujours été relativement rares, incapables de troubler la pureté du sang moscovite. Elles avaient lieu parmi des populations en partie déjà mêlées elles-mêmes à leurs nouveaux maîtres chrétiens ou à leurs anciens sujets finnois. En dehors de la Russie et de ses habitans slaves, les Tatars devaient avoir subi un certain croisement avec les races caucasiques, d'abord dans leur berceau même, dans le Turkestan, où de temps immémorial ont habité de nombreuses tribus persanes et iraniennes, comme les Sarthes, puis sur les routes d'invasion, dans le Caucase, où la communauté de religion facilitait des alliances que la beauté des Circassiennes dut faire souvent rechercher des Turcs de Russie comme de ceux du Bosphore.

Si dans les veines du peuple russe s'est introduit un notable courant de sang tatar, ce n'est point des hordes de Batou et des envahisseurs du XIIIe siècle qu'il découle, c'est des peuples congénères qui pendant des milliers d'années ont parcouru ou habité le midi de la Russie, depuis les Scythes de l'antiquité jusqu'aux Khazars, aux Petchénègues, aux Koumans ou Polovtzi du moyen âge. Sous le nom de Scythes, les anciens ont, comme ils le faisaient souvent, confondu des populations qui n'avaient entre elles aucune parenté ethnolo-

gique. Il se peut même qu'il y ait eu parmi ces Scythes quelques tribus âryennes; mais la plupart étaient manifestement d'origine finno-turque. La chose est encore plus certaine pour les Khazars, les Koumans et les autres nomades, qui jusqu'à la grande invasion tatare se disputèrent le sud de la Russie. Longtemps ces peuples évanouis furent les seuls occupans de ces immenses contrées, dont les Grecs et les Italiens ne connaissaient que les côtes. En faut-il conclure qu'ils soient les ancêtres de la mince population de ces pays encore à demi déserts? Le territoire de tous ces peuples, des Scythes d'Hérodote aux Tatars de Rubruquis, était la zone déboisée, la zone des steppes, où la population est encore ou très disséminée, ou très récente. Pour livrer les plaines à la culture, il a d'abord fallu en chasser ces nomades. Les Scythes et tous leurs congénères finno-turcs étaient des peuples pasteurs, qui menaient avec leurs chariots et leurs troupeaux, dans les steppes en-deçà du Volga et du Don, la vie que leurs frères kirghiz mènent au-delà. Tous ces peuples si redoutés de l'Occident et qui disparaissent si vite étaient aussi peu nombreux que les tribus d'Asie, de même race, qui conservent aujourd'hui le même genre d'existence. Une famine, une épidémie, une bataille suffisait pour les anéantir. Ils se détruisaient les uns les autres sans presque laisser d'autres vestiges que leur nom. C'est dans la moitié méridionale de la Russie qu'il faut chercher les traces de l'élément scythe ou tatar, et c'est de l'ouest et du nord, c'est des régions boisées que sont venus peu à peu, et pour ainsi dire sous nos yeux, les habitans actuels de la Russie méridionale. Descendus pour la plupart des contrées restées à l'abri des incursions de ces nomades, et par leur conformation même peu propres à leur genre de vie, les Russes de la Nouvelle-Russie ou de l'Ukraine n'ont souvent pas plus de parenté avec le Scythe, le Kouman ou le Tatar que les colons allemands, grecs ou slaves établis dans les mêmes régions.

IV.

L'influence des Tatars en Russie a été grande; elle a été immense, mais plutôt historique qu'ethnologique, elle a tenu à la conquête plutôt qu'au mélange de races. Elle ressemble bien plus à l'influence germanique en France ou en Italie qu'à l'influence anglo-saxonne en Angleterre. Pour repousser un préjugé vulgaire, il ne faut pas cependant se jeter dans l'excès opposé : l'influence ethnologique des Tatars a été minime; elle n'a point été absolument nulle. Sur plus d'un point, il y a eu mélange entre eux et le peuple d'où sont sortis les Russes, sur les bords du Dniéper, lorsque les princes de Kief recueillaient les débris des Polovtzi ou des Petché-

nègues, sur le même fleuve ou sur le Don parmi les Cosaques, sur le Volga même et ses affluens; mais, quoi qu'on fasse, on trouvera leur influence toujours inférieure à celle des Finnois dans les régions du nord, d'autant plus que les Tatars eux-mêmes ont souvent été croisés de Finnois. Qu'on exagère ou diminue le rôle des Tatars dans la race russe, il n'en est pas moins essentiel de connaître les aptitudes, le génie et la situation actuelle de ce peuple, qui dans l'histoire de la Russie a tenu une si grande place et en occupe encore une importante sur son territoire. Quels sont aujourd'hui ces Tatars dont le nom est devenu synonyme de barbares? Qu'ont les Russes à en craindre? qu'ont-ils à en espérer?

Les Tatars ont subi tant d'alliages qu'au point de vue physique même il n'est pas toujours facile de les réunir sous un même type. Leur visage témoigne souvent du mélange des races, et dans de petites régions, sur un nombre d'hommes relativement faible, les types sont parfois fort différens. Dans la seule Crimée, où les émigrations successives les ont réduits à une centaine de mille, on trouve la plus grande diversité. Dans les steppes de l'est se rencontre le Nogaïs au nez aplati, aux yeux relevés en dehors, au type parfois presque mongol, kalmouk, — dans les montagnes de la côte sud-ouest, un visage ovale, des sourcils arqués, un nez droit, parfois aquilin, un type tout caucasique, âryen, presque grec. Dans les deux cas, c'est l'effet du mélange des races : le Nogaïs est la seule tribu tatare fortement croisée de Mongol; les Tatars du sud-ouest descendent en grande partie des Grecs de la côte ou des Goths de l'intérieur, qui, devant les invasions tatares, se sont réfugiés dans les montagnes, et n'ont été convertis à l'islam qu'un siècle ou deux avant de tomber sous le pouvoir de la Russie. On peut signaler des différences analogues chez les Turcs ottomans, selon les provinces, les villes et les classes, selon le degré de mélange avec les races conquises, en sorte que le rameau tatar n'a pas aujourd'hui beaucoup plus d'homogénéité anthropologique que le rameau finnois. C'est peut-être à Pétersbourg, au musée de l'Hermitage, sur les admirables bijoux trouvés dans les tumuli de Crimée, aux portes de Kertch, l'ancienne capitale du Bosphore cimmérien, le royaume de Pharnace, qu'il faut chercher le portrait des premières tribus tatares ou finno-turques de Russie. Là, sur des boucles de ceinture d'or ou sur des coupes d'argent, revit après plus de vingt siècles le cavalier ou l'archer scythe en longues bottes, en pantalon serré, en tunique courte rappelant la blouse du paysan russe. En dehors de ces bijoux grecs de Kertch, aussi supérieurs à ceux de Pompéi que l'art d'Athènes le fut à celui de Rome, des figures analogues ornent des bijoux moins fins découverts dans les tombeaux des steppes du sud, et qui semblent l'œuvre des Scythes eux-mêmes, déjà assez épris de l'art grec pour

l'imiter. Dans ces portraits, où la noblesse du style n'enlève rien à la vérité, les Scythes ont généralement le front peu élevé, plus large à la base qu'au sommet, les sourcils droits, rigides, ou légèrement relevés en dehors, le nez court et gros, et à l'opposé du type mongolique, dont l'ensemble s'éloigne déjà fortement, le menton et les joues sont garnis d'une barbe épaisse. De pareils traits se retrouvent parfois chez les paysans russes, et ont une certaine analogie avec ceux des Tatars actuels de Russie. Une face moins plate que celle des Finnois, élargie au-dessus du front, grâce à une légère proéminence des pommettes, un nez lourd souvent relevé, des yeux petits, tels sont les caractères qui sont communs à la plupart des Tatars sans toujours les distinguer. Plus nobles que ceux des tribus finnoises inférieures comme les Lapons, les traits actuels de la plupart des Tatars de Russie, comme ceux des Finnois de l'Occident et des Turcs de Constantinople, se rapprochent souvent plus de notre type caucasique que du mongolique de l'Asie orientale.

C'est dans la Crimée et sur la côte voisine, dans ce qu'on appelait encore au dernier siècle la Petite-Tatarie, qu'il est le plus aisé d'étudier les mœurs et le caractère des Tatars. Il n'y a pas cent ans qu'ils en étaient les maîtres et presque les seuls habitans. Grâce à des émigrations répétées, ils y sont aujourd'hui à peine plus nombreux que les colonistes allemands, grecs ou bulgares, qui sont venus prendre leur place; dans certaines parties de la péninsule cependant, dans les plus arides et les plus vastes, on sent qu'ils sont encore chez eux. Dans les steppes du centre et du nord, peu propres à la culture, ils continuent leur existence nomade. Dans la région fertile, ils ont encore des villes dont ils forment la principale et presque l'unique population, comme Karassu-Bazar et Baghshi-Saraï, l'ancienne capitale des khans. Là, autour des jardins et des fontaines de marbre du palais des khans, vit une population musulmane plus purement orientale, plus asiatique que celle des villes de la Turquie d'Europe ou des échelles de l'Asie-Mineure. Là le voile et le confinement des femmes règnent dans toute la rigueur de la loi mahométane, et rien, si ce n'est la solitude des salles du palais, ne rappelle la chute de la puissance tatare. Les Tatars de Baghshi-Saraï et de Karassu-Bazar sont marchands et agriculteurs. Il en est de même de ceux du Volga; habitans d'un pays à sol fertile, ils ont pour la plupart quitté la vie nomade et sont artisans ou marchands dans les villes, laboureurs dans les campagnes. A Kazan, l'ancienne capitale du plus puissant des trois khanats sortis du démembrement de la Horde-d'Or, les Tatars habitent un quartier à part, situé au pied de leur ancienne ville, et relégué loin du Kremlin, que leur ont enlevé les tzars orthodoxes. Leur ville a l'air propre, tranquille et prospère. Ils y ont leurs mosquées et

leurs écoles, leurs bains et leurs bazars, et, grâce à la lecture du Koran, comme les protestans à celle de la Bible, ils sont parfois plus instruits que les Russes. A Kazan ainsi qu'en Crimée, les Tatars ont gardé la spécialité de certaines industries orientales, comme la confection d'objets en cuir et en maroquin : bottes, babouches, selles, étuis, fourreaux. Certains ont conservé la force musculaire qu'un proverbe attribue aux Turcs, et ce sont des Tatars qui servent de portefaix à la foire de Nijni. Le haut commerce ne leur est pas fermé, et plus d'un de leurs négocians de Kazan est arrivé à une fortune considérable. Bien qu'au moral comme au physique il y ait entre eux de grandes différences, ils sont souvent travailleurs et économes, et ils se distinguent par la moralité domestique et l'union des familles. Pour toutes ces qualités, les Turcs de Russie se sont généralement montrés supérieurs aux Turcs de l'empire ottoman, supériorité qu'ils doivent peut-être à leur sujétion politique; pour d'autres, ils sont souvent préférés aux Russes par les Russes mêmes. Plus propres, plus probes, plus sobres, ils sont recherchés pour plusieurs métiers, et se sont fait de certaines places, de celles qui exigent le plus de confiance, d'activité et d'honnêteté, une sorte de monopole. Les grandes familles russes qui ont des villas sur la côte de la Crimée ne craignent pas d'admettre dans leur intérieur des domestiques tatars, et les hôtels ou les restaurans de Pétersbourg préfèrent leur service, en sorte que dans les grandes villes l'étranger est souvent, sans le savoir, servi par le moins européen des habitans de la Russie.

Les qualités des Tatars viennent en grande partie de leur religion, qui de la sobriété leur fait un devoir strict; leurs défauts, les causes qui retardent leur progrès, en viennent presque uniquement. La race ne semble inférieure qu'à un point de vue, le manque d'originalité. Les anciennes villes tatares ont péri avec leurs édifices; pour retrouver les restes de leur civilisation, il faut aller jusqu'au fond du Turkestan, aux admirables monumens de Samarkand. En Russie, rien n'est plus rare que des constructions tatares. En Crimée, il ne reste d'eux que quelques mosquées, dont les plus belles sont peu remarquables, — à Kazan, une bizarre pyramide, qu'on leur attribue à tort. C'est dans une ville depuis longtemps détruite, à Bulgary, près de la rive gauche du Volga, que nous avons vu les plus intéressantes ruines orientales de Russie, deux espèces de turbés à coupoles qui seront bientôt écroulés, et dont l'élégante architecture rappelle de loin les belles tombes des environs du Caire. Chez les Turcs du Volga et de l'Asie centrale comme chez ceux du Bosphore, dans l'architecture comme dans la poésie, l'imitation du génie arabe ou persan remplace l'originalité. Un tel défaut condamnait ces peuples à ne pouvoir s'élever à une certaine civilisation sans

l'impulsion étrangère; leur religion les réduit à ne pouvoir dépasser celle qu'ils avaient reçue de leurs voisins musulmans qu'en perdant leur indépendance.

A le bien prendre, le grand vice de l'islam, sa grande cause d'infériorité politique n'est ni dans son dogme ni dans sa morale, elle est dans la confusion du spirituel et du temporel, de la loi religieuse et de la loi civile. Le Koran étant à la fois la Bible et le code, la parole du prophète tenant lieu de droit, les lois et les coutumes sont à jamais consacrées par la religion, et par ce seul fait toute civilisation musulmane est forcément stationnaire; le progrès indéfini, qui constitue l'essence de notre civilisation chrétienne, est impossible, et, quelle que soit la rapidité apparente de son développement, la société, dans son ensemble, est réduite à l'immobilité. Cette infériorité de l'islamisme est publique plutôt que privée, elle affecte les nations musulmanes plutôt que les individus, qui sous l'influence étrangère peuvent accepter des progrès et des coutumes qui n'eussent pu sortir de leur milieu. Il peut arriver aux mahométans ce qui, dans les sociétés chrétiennes, est arrivé aux israélites, non moins enchaînés par la loi religieuse, et qui, restés sous sa domination en corps de nation, n'eussent pu s'élever à une civilisation plus complète que celle des peuples musulmans. Pour ceux-ci comme pour les Juifs, la domination chrétienne peut par là être un bien, l'émancipation morale sortant de la servitude politique. C'est ainsi que dans les endroits où les Tatars russes sont en minorité et où ils ont le plus subi l'influence étrangère ils ont abandonné le principal signe extérieur de l'islamisme, le voile et la réclusion des femmes : encore en strict usage au centre de la Crimée, à Baghshi-Saraï, le voile a été rejeté par les musulmanes de la côte sud comme par celles de Kazan. Les mêmes influences font disparaître la polygamie, comme elles ont mis fin à l'esclavage. Les Tatars isolés en petits groupes dans la Russie tendent ainsi à passer par les mêmes phases que les Juifs, qui en gardant leur culte acceptent peu à peu notre manière de vivre. L'islamisme ne sera point un plus grand obstacle à leur entrée dans notre civilisation que ne l'est le judaïsme, bien plus embarrassé d'étroites prescriptions ritualistes. Sans se confondre avec la masse de la population, gardant plus ou moins longtemps leurs langues particulières, les musulmans demeurés en Russie y formeront une classe aussi paisible et laborieuse que les autres, jouant un rôle à peu près analogue à celui des Juifs et des Arméniens, avec cette différence à leur avantage que, vivant dans la campagne comme dans les villes, pratiquant l'agriculture comme le négoce, leur agglomération dans les provinces de l'est ne saurait donner lieu aux mêmes inconvéniens économiques que dans les provinces de l'ouest l'aggloméra-

tion des Juifs, tous voués à la vie urbaine et à une seule carrière.

Au point de vue politique, les Tatars de la Russie d'Europe n'offrent déjà guère plus de difficultés au gouvernement russe que ses sujets juifs ou finnois. On l'a vu dans la guerre de Crimée; bien qu'ils formassent encore à peu près la moitié de la population, ils n'ont rendu aucun service aux envahisseurs, parmi lesquels étaient leurs coreligionnaires et presque leurs compatriotes du Bosphore. S'ils préféraient dans leur cœur la domination de la Porte à celle des tsars, ils avaient déjà appris à connaître la force de la Russie, et ils sentaient que, si jamais ils lui pouvaient être arrachés, ce serait pour retomber bientôt sous sa domination. La chute de Khiva et la dépendance des autres khanats du Turkestan leur ont enlevé leurs dernières illusions. Divisés comme les Finnois en petits groupes isolés et enclavés de tous côtés entre les Russes, les Tatars de Russie ne forment plus un peuple; pour eux, la religion a nécessairement pris la place de la nationalité, et des émigrations répétées les ont délivrés des fanatiques. Partout en Europe, dans les lieux mêmes où ils ont le plus longtemps régné, les Tatars tendent à être en minorité, et cette disproportion ira en augmentant devant la colonisation de l'est russe. Dans le gouvernement de Tauride, l'ancienne Petite-Tatarie, où ils étaient encore 300,000 lors de la guerre de Crimée, l'émigration les a réduits à 120,000 âmes, et vis-à-vis des chrétiens ils sont à peine dans la proportion de 1 à 5; ils n'ont gardé la majorité que dans les steppes du nord et les montagnes du sud-ouest. En Europe, en comptant les habitans du Caucase septentrional, la Russie n'a que 3,200,000 sujets mahométans. En laissant de côté le Caucase, dont les deux versans sont réunis dans une même circonscription politique, le nombre des musulmans tombe à 2,360,000 (1), et là-dessus, pour avoir les vrais Tatars, les descendans du peuple de la Horde-d'Or, il faut déduire plus d'un tiers pour les Bachkirs et les autres tribus tatarisées où prédomine le sang finnois. Environ 1,500,000 âmes forment tout le résidu de cette race turque ou tatare qui a si longtemps dominé la Russie et terrifié l'Europe. Dans l'Asie russe, ils ont pour congénères en même temps que coreligionnaires les Kirghiz, le plus étendu de tous les rameaux turcs, les Turcomans et les Osbegs dans le Turkestan, et dans le Caucase les Kumuks et quelques autres petites tribus. En Europe, les musulmans ne forment la majorité, c'est-à-dire plus de la moitié de la population, que dans un seul gouvernement, celui d'Oufa, et cela grâce aux Bachkirs et dans un gouvernement de l'Oural à demi asiatique. Dans les autres gouver-

(1) *Statistitcheski Vréménik* de 1871. — *Naselenie, Evropeiskoï Rossii po veroispovedaniam.*

nemens où ils sont le plus nombreux, dans ceux de Kazan, d'Orenbourg et d'Astrakan, ils n'atteignent pas le tiers de la population totale. Sur le Volga même, contrairement aux préjugés courans, la majorité a passé aux chrétiens. Ainsi réduits, on voit qu'ils ne sauraient être d'un grand embarras pour la Russie, et qu'en leur accordant les mêmes libertés qu'à ses autres sujets le tsar peut leur imposer les mêmes charges.

V.

Au-dessus des Finnois et des Tatars, dont en Russie le rôle ethnologique a été fort inégal, vient la race qui a subjugué ou absorbé les autres, celle dont le nom sonne fièrement à toute oreille russe, la race slave. Sur la place et la parenté des Slaves, point de doute possible. Comme les Latins, les Celtes et les Germains, ils font partie de cette grande race âryenne à laquelle semble échue la domination du monde. De cette communauté d'origine, ils ont pour garans leur type physique, leurs langues, leurs premières traditions. Ainsi que le grec, le latin et l'allemand, les langues slaves ne sont, à vrai dire, que des dialectes de cet idiome indo-européen dont le sanscrit est le plus ancien type. Ainsi que ceux de l'Allemagne, les contes et les légendes slaves reproduisent et complètent les données d'où sont sortis les mythes de l'Inde et de la Grèce. Pas plus que nous, les Slaves ne sont asiatiques, ou, s'ils le sont, ils ne le sont pas autrement que nous. Leur établissement en Europe remonte au-delà de toute époque historique. On ne sait qui des Slaves ou des Germains ont les premiers quitté l'Asie; en tout cas, leur émigration a dû se faire à peu d'intervalle. Entre les grandes tribus âryennes qui se partagent l'Europe, il est difficile de décider du degré de parenté; quelques savans ont voulu voir un lien plus intime entre les Slaves et les Germains, mais par leurs langues les Slaves semblent à peu près aussi loin de leurs voisins de Germanie que des Hellènes et des Latins; pour le caractère, ils se rapprochent plus de ces derniers. Aryens comme nous, les Slaves, comme les Celtes, les Hellènes, les Latins et les Germains, appartiennent à la branche occidentale, à ce qu'on pourrait appeler la branche européenne des Aryens. Dès les temps les plus anciens, on les trouve établis en Europe sur la Vistule et sur le Dniéper.

A travers les obscurités de l'histoire, il est difficile de découvrir le type primitif des premières tribus slavonnes. Celtes, Germains ou Slaves, l'antiquité classique confondait tous les peuples étrangers sous le nom de barbares, les peignant des mêmes couleurs, leur attribuant des mœurs analogues, ce qui permettrait peut-être de supposer qu'au moral comme au physique ces tribus ne différaient pas

encore autant qu'elles l'ont fait depuis, et conservaient plus de traces de leur commune origine. D'après ces descriptions, souvent également appliquées aux barbares des races voisines, les anciens Slaves que nous reconnaissons sous les noms d'Antes, de Vendes, de Slovènes, et peut-être aussi de Sarmates, semblent avoir été grands et robustes, avoir eu les yeux gris ou bleus, les cheveux châtains, rouges ou blonds, traits qui se retrouvent encore souvent d'un bout à l'autre de la Russie. L'anthropologie archéologique ne nous donne pas de renseignemens beaucoup plus précis. Les plus anciens tombeaux slaves ont fourni, dit-on, par exemple aux environs de Cracovie, des crânes de la forme allongée ou dolichocéphale qui caractérise le plus pur type âryen. Par suite d'un précoce mélange avec les races ouralo-altaïques, les Finnois ou les tribus voisines, beaucoup des peuples slaves aujourd'hui existans ont perdu ce trait caractéristique de la race indo-européenne, ou ne le possèdent qu'à un degré inférieur à la plupart des peuples latins ou des Germains. Aussi, dans les classifications ethnologiques uniquement fondées sur la forme du crâne, ont-ils été parfois placés à côté des Finnois parmi les brachycéphales ou peuples à tête courte, tandis que leurs frères âryens étaient avec les Sémites rangés dans la classe dolichocéphale (1). Quelque défectueuse que soit une pareille classification, appuyée sur un seul caractère, elle a l'avantage de montrer que, par leur mélange avec les Finnois, les Russes ne se sont pas autant éloignés des autres Slaves qu'on est porté à se l'imaginer.

Il est plus difficile d'esquisser les aptitudes intellectuelles de cette race, qui dispute le monde aux Latins et aux Germains. C'est dans une longue carrière de civilisation, c'est par les lettres, les arts, les institutions politiques, que se dessine le génie des races et des nations. La plupart des Slaves sont trop jeunes à la vie nationale ou à la culture européenne pour que leur individualité ait pu se mettre dans le même relief que celle de leurs rivaux. Longtemps méprisés par les peuples de l'Occident, qui de leur nom (Esclavons) ont tiré le mot d'esclaves, dédaignés par leurs voisins d'Allemagne, qui ne veulent voir en eux qu'une pure matière ethnologique (*ethnologische Stoff*), les Slaves n'ont probablement dû l'infériorité de leur rôle qu'à leur position géographique. Restés à l'orient et comme à l'entrée de l'Europe dans sa partie la plus massive et la plus exposée aux invasions de l'Asie, ils ont été naturellement les derniers civilisés et ceux qui l'ont été le moins profondément. Ne pouvant élever de prétentions sur la culture de l'Europe moderne, quel-

(1) Voyez la classification craniologique la plus complète de ce genre donnée par un savant suédois, Anders Retzius, *Ethnologische Schriften*; Stockholm 1864.

ques Slaves ont fait valoir des droits sur celle de l'antiquité. Des écrivains serbes ou bulgares ont imaginé de réclamer comme un patrimoine des Slaves la plus grande part de la civilisation grecque, du Thrace Orphée au Macédonien Alexandre. De pareilles prétentions, appuyées sur les chants populaires des Bulgares de Macédoine et sur de confuses notions ethnologiques, reposent malheureusement plutôt sur le patriotisme que sur la science. Comme ils étaient demeurés presque entièrement étrangers à la discipline de Rome et de la Grèce, les Slaves par leur situation, par leur langue ou leur religion, sont restés plus ou moins à l'écart des grands foyers intellectuels de l'Europe moderne, et n'ont pu prendre à son œuvre la même part que les deux autres grandes familles européennes. Il n'y a point à le nier : comme la civilisation antique, la civilisation moderne, celle dont ils jouissent eux-mêmes et dont ils se font les apôtres, s'est faite presque sans eux. Les Russes et les Slaves du sud n'y ont point apporté une pierre, et l'édifice se fût aisément passé du concours des Slaves occidentaux de Pologne et de Bohême. Il n'eût point existé de Slaves, l'Europe se fût terminée aux Alpes de Carniole et au Bœhmerwald, que la civilisation n'eût point été moins complète, tandis qu'on ne saurait, sans la mutiler, lui enlever l'œuvre d'une des grandes nations latines ou germaniques. Relégués à l'extrémité de la chrétienté, les Slaves n'ont guère pu lui servir que par leurs armes, en gardant ses frontières, de la Save et du Danube au Dniéper et au Volga, contre les incursions de l'Asie.

Ce n'est point le génie qui a fait défaut à la race, il s'est montré dans le peuple, il s'est montré dans de grands hommes. Par un fait digne de remarque, ce sont des Slaves qui ont ouvert la voie à l'Occident dans les deux grands mouvemens qui ont inauguré l'ère moderne, dans la renaissance et dans la réforme, dans la découverte des lois de l'univers et dans la revendication de la liberté de la pensée humaine. Le Polonais Kopernik a été le devancier de Galilée, le Tchèque Jean Huss le précurseur de Luther. Ce sont là de glorieux titres pour les Slaves; mais la propriété leur en est contestée par les Allemands, car le malheur a voulu qu'après s'être établie dans la patrie de leurs grands hommes une race rivale ait pu leur en disputer jusqu'au nom. Les Slaves, en tenant compte des empiétemens séculaires de l'Allemagne sur eux et du fond slave de la population de la Prusse et de la Saxe orientale, auraient peut-être plus de droits à réclamer comme leurs beaucoup des grands noms dont se vante l'Allemagne. Au-dessous de Kopernik et de Jean Huss, les deux peuples slaves les plus unis à l'Occident par la situation et la religion, la Pologne et la Bohême, pourraient citer un long catalogue d'hommes distingués dans les lettres, dans les sciences,

dans la politique et dans la guerre. Chez les Slaves du sud, une petite république comme Raguse a pu à elle seule fournir toute une galerie d'hommes de talens de tout genre (1). Là où l'éloignement de l'Occident et l'oppression étrangère ont rendu l'étude impossible et empêché tout nom propre de se produire, le peuple lui-même témoigne de son génie dans des chants qui n'ont rien à envier aux plus belles poésies de l'Occident. Pour cette littérature populaire, impersonnelle, que nous admirons tant dans les *romanceros* espagnols et les ballades de l'Écosse ou de l'Allemagne, les Slaves ne le cèdent ni aux Latins ni aux Germains, et l'emportent peut-être sur les uns et les autres. Rien n'est plus vraiment poétique que les *pesmés* serbes et les *doumi* de la Grande-Russie et de la Petite-Russie, car, par une naturelle compensation, c'est chez les Slaves les moins initiés à la culture occidentale que la poésie populaire a eu la plus libre floraison. La Pologne et la Russie ont depuis environ un siècle, les petits peuples slaves, la Bohême et la Croatie, depuis trente ou quarante ans, une littérature nationale et multiple, dont l'ignorance de leurs langues a seule empêché la diffusion en Europe. Tous, grands et petits, marchent chacun selon ses forces dans la carrière intellectuelle où Latins et Germains les ont précédés.

Apporteront-ils à notre culture européenne une originalité personnelle, apporteront-ils à nos recherches scientifiques, à nos conceptions poétiques, religieuses ou politiques, un nouveau point de vue, un nouveau sentiment? C'est là une des questions les plus sérieuses et les plus grosses pour l'avenir. Peut-être les Slaves sont-ils venus trop tard pour se faire un Panthéon ou un Walhalla de grands hommes aussi glorieusement rempli que ceux des Latins et des Germains; peut-être dans la littérature et dans l'art l'âge héroïque, l'âge des grandes créations est-il passé, et dans les sciences les grandes lois aisément accessibles à l'esprit humain sont-elles découvertes et sommes-nous réduits pour longtemps aux inventions de détails et aux applications. Les Slaves, les Russes en particulier, n'ont pas pour leur race moins d'ambition intellectuelle que d'ambition matérielle. Avec la témérité de la première jeunesse, qui, avant d'avoir appris toutes les leçons de ses maîtres, rêve déjà de les devancer, ils montrent vis-à-vis des vieux peuples de l'Occident un dédain que nous devons pardonner à la présomption de leur âge. Ils se flattent déjà de résoudre les problèmes qui s'agitent stérilement chez nous, et croient avoir le secret de la régénération

(1) Sur la civilisation des Slaves du sud comme sur celle des Tchèques, on peut consulter avec profit *le Monde slave* de M. Louis Leger, un de nos compatriotes qui s'est livré avec le plus de succès à la difficile étude de ces peuples, que leur lutte contre le germanisme rend aujourd'hui si intéressans pour la France.

morale et politique de l'Europe et du monde chrétien. L'avenir en décidera. En attendant qu'ils élargissent et renouvellent notre civilisation, ils se l'approprient et l'étendent territorialement; après n'avoir eu longtemps d'autre rôle que d'en garder les frontières, ils les reportent en avant : de l'arrière-garde de l'Europe, ils sont devenus son avant-garde dans la conquête de l'Asie.

Considérés dans leur tempérament moral, les Slaves présentent un ensemble de défauts et de qualités qui les place peut-être plus près des Latins et des Celtes que de leurs voisins les Germains. Au lieu du flegme germanique, ils montrent souvent, jusque sous le ciel du nord, une vivacité, une chaleur, parfois une mobilité et une pétulance, une exubérance et un penchant à tout outrer, qui ne se retrouvent point toujours au même degré chez les peuples du midi. Chez les Slaves du sang le moins mêlé, cette disposition a produit dans la vie politique un esprit remuant, inconstant, anarchique, un esprit d'incohérence, de division, de morcellement, qui a rendu difficile leur existence nationale, et qui, après leur position géographique, a été le grand obstacle au progrès de leur civilisation. La faculté qui distingue le plus généralement toute la race, indépendamment des alliages de ses divers peuples, est une certaine flexibilité, une certaine élasticité de tempérament et de caractère, des organes et de l'intelligence, qui la rend propre à recevoir et à reproduire toutes les idées et toutes les formes. On a souvent parlé du don d'imitation des Slaves : il s'applique à tout, aux mots comme aux pensées; il s'étend à tous les âges, à toutes les classes. Ce don tant remarqué, cette malléabilité slavonne du Polonais comme du Russe n'est peut-être au fond qu'un des résultats de leur histoire et par suite de leur position géographique. Derniers venus à la civilisation et longtemps inférieurs aux races voisines, ils ont toujours été à l'école d'autrui; au lieu de vivre d'invention, ils ont vécu d'emprunt, et l'esprit d'imitation, d'assimilation, est devenu leur faculté maîtresse, parce que c'était pour eux la plus utile aussi bien que la plus exercée.

Le retard de leur développement, en même temps que l'imperfection de leurs frontières et de leurs cadres géographiques, n'ont point laissé les différentes tribus slaves arriver à une individualité aussi tranchée, aussi complète que celle des nations latines ou germaniques. Aussi haut que l'on peut remonter dans le passé, on les trouve cependant divisées en deux groupes que les influences historiques devaient pousser à un fatal antagonisme. A l'est, vers le Dniéper, ce sont les Slaves orientaux, d'où avec les Russes sont sortis les Slaves du sud, Bulgares, Serbes, Croates et Slovènes. A l'ouest, sur la Vistule et l'Elbe, ce sont les Slaves occidentaux ou Lékites,

souche des Polonais, des Tchèques et des Slovaques, et d'autres peuples aujourd'hui détruits ou absorbés par les Allemands et dont les Wendes présentent encore un débris dans la Lusace saxonne et prussienne. Entre ces deux grandes branches des Slaves, et formant comme un coin entre elles, apparaît au nord, sur le Niémen, un groupe étrange, d'origine incontestablement indo-européenne et cependant isolé parmi les familles de cette race, se rattachant incontestablement aux Slaves, mais formant plutôt une branche voisine de la branche slave qu'un rameau de cette branche, — c'est le groupe lette ou lithuanien. La position géographique de chacune de ces trois tribus a décidé de leur histoire, et a fait aux deux principales des destinées ennemies. A l'ouest, les Slaves occidentaux ont rencontré l'influence de Rome, à l'est les Slaves orientaux celle de Byzance, et de là est sorti un antagonisme qui pendant des siècles a mis aux prises les deux plus grands peuples slavons. Unis par la communauté d'origine et le voisinage de la langue, ils se sont trouvés séparés par tout ce qui est le plus fait pour lier les hommes, par la religion, par l'écriture et le calendrier, par les élémens mêmes de la civilisation. De là entre la Russie et la Pologne une lutte morale autant que matérielle, lutte qui, après avoir failli anéantir l'une, a coûté l'existence à l'autre, comme si des Karpathes à l'Oural, sur cette surface plane si unie dans son immensité, il ne saurait exister à la fois deux états distincts.

Relégué au nord dans des forêts marécageuses, comprimé entre ses deux grands voisins, le groupe central, le lithuanien, est demeuré pendant longtemps fermé à toute influence de l'Orient et de l'Occident. Il a été de tous les peuples de l'Europe le dernier à recevoir le christianisme, et encore aujourd'hui ses langues sont de tous les idiomes européens les plus voisins du sanscrit. Nulle famille humaine n'a eu moins de migrations, nulle n'a habité un territoire aussi compacte, et aucune n'a été à ce point morcelée par l'histoire, par les conquêtes et la religion. Pressés entre des races plus vigoureuses qui les absorbent petit à petit, les Lettes sont aujourd'hui réduits à environ 3 millions d'âmes, parlant trois langues, le lithuanien, le samogitien et le letton, partagés entre deux états, la Russie et l'Allemagne, sans compter le royaume de Pologne, dont ils occupent le nord-est. Disputés par trois nations, les Allemands, les Polonais et les Russes, qui ont tour à tour pris pied chez eux, ils ont reçu la religion des uns et des autres, et se trouvent ainsi divisés en catholiques, en orthodoxes et en protestans. Leurs deux groupes principaux, le lithuanien et le letton, ont eu des destinées dont l'opposition répond à tous ces contrastes. Le premier, le plus nombreux, a joué longtemps un rôle considérable entre la Russie et la Pologne, et a été un moment avec les Jagellons sur le point de saisir l'hégé-

monie du monde slave. Unie pendant quatre siècles à la Pologne sans se confondre avec elle, agrandie aux dépens des anciennes principautés russes, la contrée à laquelle les Lithuaniens ont donné leur nom a été annexée à la Russie lors des premiers partages de la Pologne, et est demeurée entre ces deux pays l'objet d'une contestation historique qui est le principal obstacle à leur réconciliation. Mêlés aux Polonais et aux Russes, qui les menacent d'une double absorption, les Lithuaniens proprement dits comptent encore dans l'ancienne Lithuanie environ 1,600,000 âmes, pour la plupart catholiques, et formant la majorité de la population dans les deux gouvernemens de Vilna et de Kovno. A côté persiste encore en Prusse un groupe de 200,000 Lithuaniens, représentans des anciennes populations de ce pays, dont le nom même vient d'un peuple de race lette (Prussiens, Borussiens) qui conserva sa langue jusqu'au XVIIe siècle. Le deuxième groupe vivant de cette race, les Lettons, tribu peut-être croisée de Finnois, compte à peu près 900,000 âmes. Ils forment la majorité des habitans de la Courlande et de la moitié méridionale de la Livonie; mais, convertis, assujettis et mis en servage par les chevaliers teutoniques, ils vivent encore sous la domination des seigneurs allemands des provinces baltiques, avec lesquels ils n'ont de commun que la religion, le luthéranisme. Comme les tribus finnoises en dehors de la Finlande, Lettons et Lithuaniens, dans leur petit nombre et leur extrême morcellement, sont par eux-mêmes hors d'état de former une nationalité.

C'est du cours supérieur du Dniéper et de la Dvina, à peu près du point de partage des eaux entre la Mer-Noire, la Baltique et la Caspienne, que sont partis les Slaves qui devaient former le ciment de la grande nation destinée à régner dans l'intervalle des trois mers. S'avançant le long des fleuves de l'ouest à l'est en rayonnant vers le nord et le sud, ils pénétrèrent dans les profondeurs des forêts, chassant devant eux les tribus finnoises, ou les coupant en plusieurs points, les séparant en massifs isolés pour les absorber peu à peu. Du mélange des deux races par l'assimilation de la plus rude à la plus cultivée, sous la double action d'une commune religion et d'un milieu commun qui tendait à les ramener toutes deux à l'unité, s'est formé un peuple nouveau, une nation homogène. En effet, à l'encontre de certains préjugés, il n'y a pas seulement en Russie des races plus ou moins fondues, il y a une nation, ce qu'on a de nos jours appelé une nationalité, aussi unie, aussi compacte, aussi consciente d'elle-même qu'aucune nation du monde. Avec toutes ses races diverses, la Russie n'est rien moins qu'une masse incohérente, une sorte de conglomérat politique ou de marqueterie de peuples, comme se la représentent certains esprits. Ce n'est point à la Turquie ou à l'Autriche, c'est plutôt à la France qu'elle ressemble

au point de vue de l'unité nationale. Si la Russie peut être comparée à une mosaïque, c'est à un de ces pavages antiques dont le fond est d'une seule substance et d'une seule teinte, dont le cadre seul est fait d'une bordure de différentes pièces, de différentes couleurs. La plupart des populations d'origine étrangère sont rejetées aux extrémités de la Russie et forment autour d'elle, surtout vers l'est et vers l'ouest, comme une ceinture d'une plus ou moins grande épaisseur. Tout le centre est rempli par une nationalité à la fois absorbante et expansive, au milieu de laquelle s'effacent de maigres colonies allemandes ou de minces enclaves finnoises ou tatares, sans cohérence et sans lien national.

VI.

Dans l'intérieur de cette Russie, au lieu des dissemblances et des contrastes, ce qui frappe le voyageur, c'est l'uniformité des populations et la monotonie de la vie. Cette uniformité que la civilisation tend à répandre partout se retrouve chez les Russes à un plus haut degré que chez aucun peuple de l'Europe. La langue même règne de Pétersbourg à l'Oural, sans cette variété de dialectes et de patois, sans ces perpétuelles dégradations de teintes que sur une bien plus petite surface présentent la plupart de nos langues occidentales. Les villes ont même figure, les paysans même air, mêmes habitudes, même genre de vie. Il n'est point de pays où les gens se ressemblent davantage, il n'en est point d'aussi dépourvu de cette complexité provinciale, de ces oppositions de type et de caractère qu'offrent encore l'Italie et l'Espagne, l'Allemagne et la France. La nation s'y est faite à l'image de la nature, et le peuple y montre la même unité, la même monotonie que les plaines qu'il habite.

Dans la nation, comme dans le sol russe, il y a cependant deux types principaux, deux élémens parlant deux dialectes différens et nettement séparés dans leur ressemblance même, ce sont les Grands-Russiens et les Petits-Russiens. Par leurs qualités comme par leurs défauts, ils représentent en Russie le contraste éternel du nord et du sud, et l'histoire n'a pas moins fait pour les diversifier que la nature. Les premiers ont leur principal centre à Moscou, les seconds à Kief. Étendus les uns au nord-est, les autres au sud-ouest, ces deux moitiés inégales de la nation russe ne correspondent pas exactement aux deux grandes zones physiques de la Russie. La faute en est en partie à la nature elle-même, en partie à l'histoire, qui, entravant le développement de l'une, a protégé celui de l'autre. Les steppes du sud, ouvertes à toutes les invasions, ont longtemps arrêté l'expansion du Petit-Russien, qui pendant des siècles est resté cantonné dans les bassins du Dniéper, du Bug et du Dniester, tandis que le

Grand-Russe s'étendait librement dans le nord et l'est, s'établissait dans l'immense bassin du Volga, et, maître de presque toute la région des forêts, des grands lacs à l'Oural, redescendait dans la terre noire et dans les steppes le long du Volga et du Don. Entre ces deux élémens principaux s'en trouve un troisième moins important auquel l'histoire, comme la nature, a fait un rôle plus ingrat : c'est le Biélo-Russe ou Blanc-Russien, habitant, dans les gouvernemens de Mohilef, Vitebsk, Grodno et Minsk, une région qui possède quelques-unes des plus belles forêts de Russie, mais dont le sol souvent marécageux est en général peu favorable à la culture. Plus voisins des Grands-Russiens par leur dialecte, les Biélo-Russes ont été rapprochés davantage des Petits-Russiens par les vicissitudes politiques, et souvent les deux tribus sont réunies sous le nom de Russes occidentaux. De bonne heure sujette de la Lithuanie, dont son dialecte était devenu la langue officielle, la Russie-Blanche fut, comme la plus grande partie de la Petite-Russie, réunie à la Pologne, et pendant des siècles elle demeura entre celle-ci et les tsars de Moscou l'objet d'une lutte dont elle saigne encore. Les Blancs-Russiens sont des trois tribus russes celle dont le sang slave est le moins mêlé; grâce à la stérilité de leur sol et à l'éloignement de la mer, ils n'en sont pas moins demeurés la plus pauvre et la moins avancée en civilisation. Les Biélo-Russes comptent de 3 à 4 millions d'âmes, les Petits-Russes de 13 à 14 millions, les Grands-Russes de 36 à 37 millions.

Le Grand-Russien forme l'élément le plus vigoureux, le plus expansif, de la nation russe; c'est aussi le plus mêlé. Le sang finnois a laissé plus de traces dans ses traits, la domination tatare dans son caractère. Avant l'avénement des Romanof, il formait à lui seul tout l'empire des tsars de Moscou, qui ne prirent le titre de souverains de toutes les Russies qu'avec Alexis, père de Pierre le Grand. De là le Grand-Russien, désigné sous le nom de *Moscovite*, a été considéré par certains étrangers comme le vrai, le seul Russe. Ce nom, bien qu'usité en Russie même, est impropre, car le Grand-Russe, produit de la colonisation de la Russie centrale par les Russes occidentaux avant l'invasion des Tatars, est antérieur à l'état et à la ville de Moscou. Si de son sein est sortie l'autocratie moscovite, il est impossible de couper les liens qui lui rattachent la grande république slave de Russie, dont le nom est encore un symbole d'activité et de liberté, Novgorod. Le moins slave de tous les peuples qui prétendent à ce nom, le Grand-Russien, a été le grand colonisateur de la race slave. Flétri par ses ennemis du nom de touranien et d'asiatique, il a comme les autres Slaves eu son point de départ en Occident, dans la Petite-Russie, dans la Russie-Blanche et à Novgorod. C'est de l'Europe qu'il a marché vers l'Asie, c'est des sources

de la Dvina et du Dniéper qu'il est parti pour cette gigantesque odyssée qui devait en cinq ou six siècles le mener par-delà l'Oural, la Caspienne et le Caucase. Nous avons une image des destinées et de la route du Grand-Russe dans le fleuve dont il a descendu le cours de la source à l'embouchure, et qui lui a pour ainsi dire tracé son itinéraire; comme le Volga, il a coulé de l'Europe à l'Asie. Quand avec Ivan III et Ivan IV, quand plus tard avec Pierre le Grand il fit un retour offensif vers la Baltique et l'Occident, il ne faisait que remonter à sa source, que chercher à retrouver sa base européenne. Toute son histoire a été une lutte contre l'Asie; ses conquêtes ont été un agrandissement de l'Europe. Longtemps vassal des khans tatars, la domination asiatique ne lui a jamais fait oublier son origine européenne, et, jusqu'au fond de la Moscovie, le seul nom d'Asiatique, d'Asiate, est pour le paysan russe demeuré une injure.

Vainqueur de l'Asie, le Russe de la Grande-Russie n'a pas traversé l'intervalle de six siècles et tout l'espace du Dniéper à l'Oural sans prendre sur sa route, au moral comme au physique, plus d'un trait des populations assimilées ou assujetties. Le corps et l'esprit ont plus de pesanteur que chez les Slaves moins mêlés, la beauté âryenne est plus rare. De son croisement avec les Finnois, le Grand-Russien a souvent retenu une face plate, des yeux petits, des pommettes proéminentes. De cette influence finnoise ou de l'oppression tatare, il a gardé quelque chose de plus âpre, mais aussi de plus vigoureux que les autres Slaves. Il a moins d'indépendance, de fierté, d'individualité; il a plus de patience, de persévérance, d'unité de vue et d'esprit de suite. Selon la remarque de Hertzen, si le sang slave s'est alourdi chez lui, le Grand-Russien, dans son mélange avec des races plus pesantes, a perdu la mobilité qui a été si fatale à d'autres tribus slavonnes. L'extrême ductilité slave a été corrigée par l'alliage étranger, et, dans sa fusion avec le cuivre ou le plomb finnois, l'élément russe a plus gagné en solidité qu'il n'a perdu en pureté. C'est peut-être à ce mélange que le Grand-Russien doit de l'avoir emporté sur tous ses rivaux et d'être devenu le noyau du plus grand empire du monde. Au lieu d'une anomalie, le triomphe de ces tribus de sang mêlé sur des concurrens moins mésalliés est un phénomène qui s'est souvent reproduit dans l'histoire. Ces peuples, issus d'un croisement de races, regagnent en vigueur ce qui leur manque en délicatesse. Ainsi la Prusse en Allemagne, le Piémont en Italie, ont donné à nos voisins l'unité qu'ils n'avaient pu recevoir d'élémens nationaux moins mélangés, et dans l'antiquité la Macédoine et Rome elle-même avaient déjà offert des exemples analogues.

Un des moins slaves parmi les peuples qui se glorifient de ce nom, les Grands-Russiens ne sont pas sans y avoir des droits. Pour

être croisés de Finnois ou de Tatars, ils ne sont devenus ni l'un ni l'autre, et de ce qu'ils ne sont point de pure race indo-européenne, il ne suit pas que ce soient des Touraniens. La langue et l'éducation historique ne sont pas leurs seuls titres au nom de Slaves. Le Russe de la Grande-Russie n'est point seulement slavon, comme la France ou l'Espagne sont latines, par les traditions et la civilisation, par adoption, pour ainsi dire par l'âme; le Grand-Russe est slave aussi par filiation directe, par le corps, par la race. Une part notable du sang de ses veines est slavonne et caucasique. La proportion est difficile, impossible à déterminer; elle varie suivant les régions, elle varie suivant les classes, qui longtemps ont formé des castes plus ou moins fermées. Elle est plus grande dans les pays d'ancienne colonisation, par exemple au bord des rivières le long desquelles les Slaves se sont jadis avancés. Parfois, en marchant du bord d'un fleuve dans l'intérieur des terres, on peut passer d'un type presque tout slave à un type presque tout finnois, jusqu'à reconnaître de simples Finnois russifiés, qui, en perdant leur langue, ont conservé leur costume. La part du sang slave dans la masse de la nation n'en reste pas moins considérable, si ce n'est prépondérante. Toutes les raisons qui nous ont montré chez le Russe un alliage finnois nous font retrouver chez lui un fond slavon. C'est d'abord l'histoire, puis la situation relative des différens groupes finnois, puis l'anthropologie et le type russe lui-même. La Grande-Russie n'a pas été soumise par les Slaves de Novgorod et de Kief en quelques brèves expéditions militaires. Ce ne fut pas une conquête, une simple occupation à main armée, sans autre révolution qu'un changement de dynastie ou de propriétaires du sol : ce fut une longue et lente colonisation, comme une infiltration sourde et séculaire des Slaves, qui a cela de remarquable, qu'elle a presque échappé aux annalistes contemporains, et que l'histoire en devine le début sans en pouvoir fixer les phases (1). A cela, il n'y a rien à comparer en Occident; mais pour donner une idée des résultats possibles d'une pareille occupation, et montrer comment, à une époque historique même, une race peut dans un pays succéder à une autre, on pourrait citer l'établissement des Angles et des Saxons dans l'Angleterre, qui alors était celte, et à laquelle on conteste peu aujourd'hui le nom d'anglo-saxonne. La colonisation de la Grande-Russie par les Russes occidentaux, à travers d'immenses forêts peu peuplées, dut être assez semblable à celle qui se poursuit encore de nos jours dans les provinces à demi désertes de l'est et du sud. On ne saurait se représenter ces forêts du nord à l'époque

(1) Cette importante question des origines historiques du Grand-Russien a été savamment discutée dans le tome II de la première année du *Vestnik Evropi*, par M. Kavéline, *Muili i Zametki o Russkoï istorii.*

finnoise comme aussi habitées que celles des Gaules ou même de la Germanie à l'époque de l'invasion romaine. Le climat, le sol, le genre de vie de ces populations souvent encore nomades et sans cesse exposées à être détruites par de nouvelles invasions ou entraînées par el es, s'opposent à de pareilles vues. Le peu de résistance qu'elles offrent à l'invasion russe témoigne également de leur petit nombre. Il en est de même d'un phénomène moins remarqué, de la grande distance physique et morale que présentent entre elles les différentes tribus finnoises encore éparses sur le sol russe. Un tel intervalle doit être antérieur à la colonisation slave, et rappelle de loin l'extrême morcellement des tribus indigènes de l'Amérique du Nord et de l'Afrique centrale. La colonisation russe était facile au milieu de ces peuplades éparpillées, dont plus d'une lui a dû probablement sa concentration en groupes relativement compactes, et peut-être la russification des Finnois n'a-t-elle pris des proportions considérables que lorsque ces tribus, agglomérées par la pression des nouveaux arrivans, ont été de tous côtés serrées par eux.

Il ne faut pas oublier du reste que le mélange n'est pas la seule façon dont deux races mises en présence réagissent l'une sur l'autre. Leur seul contact sur le même sol sans lutte à main armée suffit souvent pour déterminer la diminution de l'une au profit de l'autre. Ce phénomène, qui de nos jours s'est manifesté sur de telles proportions en Amérique et en Océanie devant les Européens, s'était produit jadis en Europe même lors de la disparition de ses populations primitives devant la race indo-européenne. N'est-il pas probable qu'en Russie le sang slave, c'est-à-dire le sang indo-européen, a eu sur le sang touranien les mêmes avantages que dans le reste de l'Europe? Quoique malheureusement on n'ait à ce sujet aucune donnée statistique, certains observateurs assurent qu'aujourd'hui même les populations finnoises tendent à diminuer partout où elles se trouvent en contact direct avec la population russe ordinaire, et cela indépendamment des mariages, qui sont généralement rares entre Finnois et Russes, indépendamment de tout mélange, par le seul fait du voisinage des deux races. Cette loi si générale ne dut-elle pas avoir une application plus marquée lorsqu'au lieu de se trouver en face de Russes déjà croisés avec eux les Finnois se trouvaient vis-à-vis de Slavès plus purs? En dehors de toutes conjectures sur les conditions du mélange des deux races et sur les conséquences de la concurrence vitale entre elles, les traits du peuple russe témoignent déjà de sa filiation slave. L'œil, qui dans le visage du paysan grand-russien reconnaît clairement un alliage finnois ou tatar, sent aussi vivement que le tout n'est ni finnois ni tatar; la preuve en est qu'en général le Grand-Russe se distingue à première vue du Finnois.

Issu d'une lente absorption de groupes slaves, finnois et parfois tatars, le Grand-Russien a rassemblé des fragmens hétérogènes épars et sans consistance, et de toutes ces parcelles de peuples il a formé un tout compacte dont les divers élémens, associés avant d'être confondus, se laissent encore reconnaître, de même que dans le granit le quartz, le feldspath et le mica, qui, mêlés sans être combinés, forment une des substances les plus dures qui soient au monde. Dans le peuple russe en effet, chez le Grand-Russien en particulier, différens élémens nationaux restent souvent dissemblables à l'œil : ils ne sont encore qu'agrégés, la fusion physique, physiologique des races, commencée depuis des siècles, n'est point encore achevée; la fusion morale, politique, la seule qui importe à la constitution d'un peuple, l'a devancée. Le type russe est encore en élaboration; mais, s'il est moins formé que ceux des peuples occidentaux, la nationalité russe n'est pas dans le même cas, et n'a rien à gagner à la disparition de traces d'origine que le peuple ne saisit point, ou dont les causes lui sont inconnues ou indifférentes. Dans la plus grande diversité de traits et de constitution des populations de Russie, il n'y a rien de ces oppositions violentes de types et de couleurs qu'un mélange séculaire est presque impuissant à effacer, et qui exposent certaines parties de l'Amérique à des luttes ou à des rivalités de races capables de mettre en péril la liberté en même temps que la sécurité. Pour l'unité ethnologique comme pour l'unité physique du sol et du climat, la Russie a l'avantage sur les États-Unis, où les nègres du sud seront pendant longtemps un plus grand embarras que les Tatars dans l'est russe.

Dans ce type russe encore à l'état d'ébauche, l'élément le plus robuste, l'élément indo-européen, par le seul fait de sa supériorité, tendra de plus en plus à l'emporter sur le fond finnois ou touranien. Déjà malgré les traces anatomiques d'alliage étranger que présente souvent son visage, le Grand-Russe est en parfaite communauté avec la race caucasique par les caractères extérieurs qui la distinguent le plus nettement des autres races, par la taille, par la couleur de la peau, par celle des yeux. A l'inverse de tous les rameaux de la race mongolique, sa taille est plus souvent haute que basse, sa peau est blanche, ses yeux sont fréquemment bleus, ses cheveux blonds, châtain clair ou roux, couleurs qui sont l'apanage de la souche caucasique ou méditerranéenne, à l'exclusion de toutes les autres. La barbe longue et épaisse qu'aime à porter le mougik, et que toutes les persécutions de Pierre le Grand n'ont pu lui faire couper, est elle-même un signe de race, rien n'étant plus dénudé que le menton du Mongol, du Chinois et du Japonais. Que si ces caractères étrangers aux races de la Haute-Asie se rencontrent déjà chez beaucoup de tribus finnoises ou tatares, cela suppose chez elles un mélange an-

cien avec des rameaux caucasiques, et par là même augmente indirectement la parenté des Russes avec nous. Comme il est impossible de le rejeter de la race caucasique dans la mongolique, il est difficile de refuser au Grand-Russe le titre de Slave; il faudrait alors l'enlever à la plupart des peuples slavons, dont pas un peut-être n'est resté sans subir d'alliage. Les Slaves occidentaux ont été mêlés avec les Germains et peut-être, sur la Vistule, avec les Finnois, les Slaves du sud avec les Grecs, les anciens Illyriens, les Albanais, les Turcs, et l'un de leurs deux principaux peuples, le Bulgare, est le résultat d'alliances ethnologiques fort analogues à celles d'où est sorti le Moscovite.

En résumé, pour la race comme pour le sol, si la Russie diffère de l'Occident, elle diffère encore plus de la vieille Asie : pour l'un comme pour l'autre, elle est une conquête progressive de celui-là sur celle-ci; mais la vie et la civilisation européenne s'y trouvent dans des conditions nouvelles qui rendent sa marche impossible à prévoir. Des deux grands élémens ethniques de la Russie, l'élément le plus européen, le slave, nous est dans son génie presque aussi inconnu que l'autre, et nous ne pouvons savoir quelles surprises réserve à l'avenir le singulier peuple sorti de leur fusion,—ce peuple absorbant toutes les autres populations, se les assimilant moralement comme matériellement, et n'ayant encore rien produit lui-même.

Les Petits-Russiens sont les méridionaux de la Russie. Plus purs de race que leurs frères de la Grande-Russie, plus voisins de l'Occident, ils tiennent leur caractère d'un sang moins mêlé, d'un climat moins sévère, d'une histoire moins rude. Ils sont plus beaux de visage et plus grands de taille, ils sont plus vifs et plus gais d'esprit, à la fois plus mobiles et plus indolens. Moins éprouvés par le climat et par le despotisme oriental, le Petit-Russien et le Russien-Blanc ont plus de dignité, plus d'indépendance, plus d'individualité que le Grand-Russien; ils ont l'esprit moins positif, plus ouvert au sentiment, plus rêveur et poétique. Toutes ces différences de caractère se retrouvent dans les poésies de chacun des deux groupes, dans leurs fêtes et leurs coutumes populaires, bien que les diversités provinciales aillent en s'atténuant sous l'influence du rameau grand-russien, qui tend à s'assimiler les Russes occidentaux tout comme les autres populations de l'empire. Le contraste est encore visible dans la famille et dans la commune, dans la maison et dans les villages des deux tribus. La commune russe, avec la propriété collective du sol, est une institution spéciale aux Grands-Russiens et originairement étrangère aux Petits-Russiens. Chez ceux-ci, l'individu est plus indépendant, la famille moins agglomérée, les maisons plus librement construites et espacées, les champs moins symétrique-

ment et moins souvent partagés. C'est à la Petite-Russie que se rattachent les Zaparogues, la plus célèbre de ces tribus cosaques qui, entre la Pologne, les Tatars et les Turcs, jouèrent un si grand rôle dans l'Ukraine et les steppes du midi, et dont le nom est encore demeuré en Russie synonyme de vie libre et indépendante. Des Cosaques d'aujourd'hui, ceux de la Mer-Noire, transportés sur le Kouban, entre la mer d'Azof et le Caucase, sont seuls Petits-Russiens, les Cosaques du Don sont Grands-Russiens; pour les autres, ils ne sont le plus souvent que des sujets russes de race étrangère. Aux 13 ou 14 millions de Petits-Russiens de la Russie, il faut ajouter, au point de vue ethnologique, environ 3 millions d'âmes en Autriche, des deux côtés des Karpathes, dans la Galicie orientale, l'ancienne Russie-Rouge, et dans les comitats de la Hongrie septentrionale.

On a contesté aux Petits-Russiens comme aux Russiens-Blancs, c'est-à-dire à près d'un tiers du peuple russe, le nom et la qualité de Russes. Pour les séparer des Grands-Russiens, on leur a cherché des désignations nationales différentes. Tantôt, réservant le nom de Russe pour les Grands-Russiens, on a donné aux autres le nom latin de Ruthène ou le nom hongrois de Rousniaque, qui ne sont qu'une traduction et un synonyme du nom qu'on leur voulait enlever. Tantôt au contraire, conservant le titre de Russe pour les Slaves de la Petite-Russie et de la Russie-Blanche, premiers centres de l'empire des descendans de Rurik, on l'a refusé à la Grande-Russie, à laquelle on a infligé le nom de Moscovie. Ces disputes de mots, suscitées non par des Petits-Russiens, mais par des Polonais, n'ont rien changé aux faits. Elles n'ont abouti qu'à maintenir entre la malheureuse Pologne et la Russie des prétentions inconciliables, qui ont amené la plus forte à méconnaître la nationalité de la plus faible, comme la Pologne méconnaissait celle de ses anciens sujets russes. L'examen détaillé de cette question ruthène, la recherche des limites dans lesquelles quelques groupes petits-russiens d'origine ont été polonisés, et des relations qui doivent s'établir entre les paysans petits-russiens et les seigneurs polonais, appartient à l'étude de cette épineuse et pénible question polonaise. Il nous suffit de constater que ces termes de Ruthène, Rousniaque, Roussine, comme ceux de Russe et de Russien, employés indifféremment les uns pour les autres par les anciens écrivains, ne sont que des formes d'un même nom, désignant même nationalité, au moins dans les limites de la Russie. Séparée de la Grande-Russie lors de l'invasion des Tatars, la Petite-Russie est en vain restée cinq siècles sujette de la Pologne et de la Lithuanie. Grâce surtout au rit grec, l'immense majorité des habitans de Kief, de l'Ukraine et de la Podolie s'est retrouvée aussi russe que ceux de

Novgorod ou de Moscou. Peu importe que l'idiome du Petit-Russien mérite le titre de langue au lieu de celui de dialecte, — il en était bien ainsi de notre provençal, — peu importe que chez lui le sang slave soit moins mêlé, la nationalité ne se mesure ni à la langue ni à la pureté du sang : elle réside dans la conscience populaire, et à ce point de vue il n'y a pas de doute possible; en Russie, le Petit-Russe est aussi Russe que le Grand-Russe. Si quelques esprits, comme le poète Schevtchenko, ont été soupçonnés de songer à ériger la Petite-Russie en nation également indépendante de la Russie et de la Pologne, de pareils rêves n'ont pas trouvé plus d'écho chez les Petits-Russiens que n'en ont rencontré dans le sud de la France les projets de ligue du midi, et chez leurs rares partisans même les tendances accusées de séparatisme se bornaient peut-être à des souhaits de décentralisation et d'autonomie provinciale. Les différences de race, de dialecte, de caractère, qui distinguent les deux grandes tribus russes ne sont pas plus grandes que celles qui se rencontrent entre le nord et le midi des états de l'Occident dont l'unité ancienne ou récente est la mieux assise. Pour la race même, au nom de laquelle on prétend les séparer, il y a entre les tribus russes moins de distance qu'on ne l'imagine. Si le Grand-Russien a été plus mêlé aux Finnois, le Petit-Russien l'a été davantage aux Tatars, dont les princes de Kief ont recueilli des tribus entières, et les Cosaques des steppes de nombreux fugitifs ou compagnons d'aventures. Loin d'être en antagonisme naturel, le Petit-Russe et le Grand-Russe sont unis l'un à l'autre par tous les liens complexes qui rendent intime et durable l'unité dune nation, par la géographie, par les traditions historiques, par les intérêts, par la religion, encore la première puissance chez l'un comme chez l'autre, et même par la parenté de la langue et de la race. Ils forment ensemble une des nations les plus compactes comme les plus nombreuses du globe et se complétant mutuellement, ils lui donnent dans l'unité cette complexité de caractère et de tempérament qui a fait la grandeur de tous les grands peuples de l'histoire.

La nation russe forme une masse de plus de 55 millions d'habitans placée au centre de l'empire sans pouvoir encore le remplir; presque nulle part, si ce n'est sur la Mer-Blanche et la Mer-Noire et le long de la Galicie orientale, le peuple russe n'atteint les limites de la Russie. Sur presque toutes ses frontières, il est entouré de populations d'origine étrangère divisées en deux bandes principales, l'une à l'est, vers l'Asie, composée de Finnois, de Tatars, de Kalmouks, — l'autre plus considérable à l'ouest, vers l'Europe, à son côté le plus vulnérable, au seul où elle confine à de puissans voisins. Il est encore à remarquer que le principal élément de la nation, celui qui en forme le noyau, le Grand-Russien, ne touche

lui-même à ces populations frontières de races différentes que sur un point, et cela au moins exposé, vers le golfe de Finlande, et par une de ses parties les plus pauvres et les moins peuplées. Au centre et au sud, entre lui et les conquêtes de Pierre le Grand et de Catherine, entre la Grande-Russie d'un côté et les provinces baltiques, la Lithuanie et la Pologne d'un autre, il y a la Russie-Blanche et la Petite-Russie, toutes deux aussi russes de cœur que la Grande-Russie, mais par leurs diversités provinciales bien moins propres à russifier autrui. Cet inconvénient s'augmente d'un autre par le peu de population de la Russie-Blanche et des marais de Pinsk dans la partie voisine de la Petite-Russie. Ces deux contrées creusent entre les régions les plus peuplées de la vieille Moscovie et ses conquêtes des deux derniers siècles une sorte de golfe à demi désert qui, grâce à la mauvaise qualité du sol, ne paraît pas de longtemps devoir se combler. Les Polonais, les Lithuaniens, les Lettons, les Allemands et les Juifs de l'ouest se trouvent ainsi défendus contre la russification par une double barrière qui en explique le peu de progrès.

En face des 55 ou 57 millions de Russes, les populations non russifiées ne forment pas dans la Russie d'Europe, en dehors de la Finlande, du royaume de Pologne et du Caucase, plus de 8 à 9 millions d'âmes, divisées en plus de dix peuples et en presque autant de langues et de religions. En comptant le royaume de Pologne et la Finlande, ce chiffre monte à 15 ou 16 millions, à 18 ou 19 millions avec le Caucase, qui devrait plutôt être regardé comme une colonie, et qui à lui seul compte presque autant de peuples et de tribus que le reste de l'empire. Parmi toutes ces populations, la plupart sont trop faibles, trop morcelées, pour avoir aucune prétention à l'indépendance, et se laissent assimiler par le seul fait du progrès de la civilisation, peu favorable aux petites tribus et aux langues fermées. Beaucoup, comme les Finnois de l'intérieur ou les Géorgiens, sont aussi dévoués au tsar que ses sujets russes proprement dits. D'autres, comme les 2,600,000 Juifs de Russie et de Pologne, sont pour la plupart indifférens aux questions nationales; d'autres enfin, comme les 2 millions d'Esthoniens et de Lettons des provinces baltiques, n'ont d'autre protecteur que le gouvernement russe vis-à-vis d'une aristocratie de 180,000 Allemands. Parmi ces peuples sans nombre, il n'en est qu'un en Europe ou deux au plus qui peuvent avoir la prétention de constituer une nationalité, ce sont les Polonais et les Finlandais. S'il lui était permis de donner satisfaction aux premiers comme aux seconds, la Russie n'aurait rien à craindre de la diversité de ses populations, rien en dehors du parti qu'en pourraient tirer des ambitions étrangères.

Anatole Leroy-Beaulieu.

L'EAU DORMANTE

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

I.

Au sud de la petite ville de Cordova, construite sur la limite qui sépare la terre chaude de la terre tempérée, et sur la route qui de Vera-Cruz mène à Mexico, s'élève l'*hacienda* de Santa-Rosa. Lorsque l'on sort de la ville par le chemin du Fortin, on traverse le *Rio-Seco*, que le moindre orage transforme en torrent, et dont les eaux limoneuses roulent alors des blocs de lave. Un large sentier, grimpant sans aucun souci de la pente sur le flanc d'une colline, conduit en ligne droite sur un plateau couvert d'orangers, de citronniers, d'avecatiers et de manguiers. Au-delà de ce bois, long d'un kilomètre à peine, on se trouve devant une muraille de roches sans autre issue visible qu'une étroite échancrure taillée par la main des hommes. En face de cet obstacle, sorte d'escalier aux marches mesurées pour les pas d'un géant, les cavaliers s'affermissent sur leurs étriers, serrent les coudes, se penchent sur le cou de leur monture et jouent de l'éperon. Accoutumés à ces mauvais pas, les petits chevaux mexicains se ramassent, bondissent, leurs sabots sans fers s'éraillent sur le granit; mais toujours les braves animaux atteignent le sommet. Là, au lieu de la plaine que l'on s'attend à découvrir, les regards surpris, effrayés, plongent sur un vaste entonnoir aux bords garnis de pierres titanesques, gouffre au fond duquel dorment les eaux paisibles d'un lac.

L'écroulement d'une colline, lointaine catastrophe dont les Indiens ont perdu le souvenir, a dû creuser cet abîme envahi par une onde souterraine, morne, glacée, que l'ombre rend noire durant le jour, que le soleil couchant, par une disposition singulière des

sommets, change le soir en un rouge cratère. Les Indiens ne passent qu'en se signant au-dessus de ce lac dont le vent, alors même que son souffle courbe les arbres des alentours, semble impuissant à rider la surface. Astèques, créoles et métis ont peur de cette eau dormante, que fuient les oiseaux, dont de silencieuses couleuvres viennent parfois rayer le cristal.

Aussitôt que les regards se détachent du « lac sans fond, » l'aspect sinistre de ce lieu disparaît : partout de longues pentes cultivées, fertiles, verdoyantes; à droite, les constructions mauresques de l'hacienda de Santa-Rosa. Des bords du lac, nus vers le couchant, monte une épaisse pelouse que couronne une terrasse plantée d'orangers. Là s'ouvre un corridor dont les colonnettes de granit bleu soutiennent un lourd balcon. A gauche, des prairies où paissent et bondissent en liberté de jeunes chevaux, — des champs de maïs et de tabac. Au-delà, bornant l'horizon, des sommets lointains, vaporeux, encore incultes; au-dessus, couvert d'une neige éternelle, le pic étincelant de la montagne de l'Étoile. D'un côté des roches entassées, nues, stériles, l'ombre et le silence; de l'autre, des arbres, des prés, des fleurs, le soleil et des gazouillemens, — la Thébaïde en face de l'Éden.

Du haut de la terrasse et du balcon, avec un simple changement de perspective, les regards plongent sur le lac et découvrent la route qui débouche du petit bois. Il suffit d'un quart d'heure pour se rendre de l'hacienda à Cordova; mais, grâce aux montées, il faut un peu plus de temps pour atteindre l'habitation, construite, dit-on, par un neveu de Fernand Cortès et habitée par un de ses descendans.

En 1851, don Luis Cortès, marquis de *las Tres villas*, atteignait sa trentième année. C'était un beau cavalier, aux yeux noirs, à la peau bronzée, aux traits nobles. Il portait une barbe épaisse, luisante, dont il se montrait d'autant plus fier qu'elle prouvait dans ses veines l'abondance du sang espagnol, les Indiens étant imberbes. Riche, se vantant assez volontiers de son origine et de son titre, don Luis, bien que sans instruction, possédait cet esprit naturel, ces façons chevaleresques qui distinguent si souvent les grands propriétaires mexicains. Habile à tous les exercices du corps, passionné pour l'agriculture, l'hidalgo administrait lui-même ses domaines. Six années auparavant, il avait épousé Lorenza Rubio, qui, au lieu d'habiter sa belle demeure de Cordova, avait choisi l'hacienda de Santa-Rosa pour y passer sa lune de miel. Depuis lors la jeune femme avait toujours refusé d'abandonner la pittoresque habitation.

— Je suis heureuse ici, disait-elle, qu'irais-je chercher ailleurs?

— Mais il me faut à chaque instant te laisser seule, et cela me tourmente, répondait son mari.

— Pourquoi? Ne suis-je pas en sûreté au milieu de nos serviteurs? Si j'habitais la ville, tu me laisserais seule pendant que tu serais ici, et cela reviendrait au même; tout est bien, va; ne bougeons pas. Le bonheur, répétait souvent ma pauvre mère, est un oiseau rare et farouche; trop de bruit l'inquiète et le fait fuir. Il a dressé son nid sous notre toit; ne bougeons pas, te dis-je, de crainte de le voir s'envoler.

Don Luis n'insistait pas. Au fond, il était loin de se plaindre de la résolution de sa femme; il lui plaisait de la sentir près de lui, toute à lui, dans cette demeure où il avait été élevé, et, pas plus qu'elle, il ne se fatiguait de ce long tête-à-tête. Néanmoins il redoutait pour elle la lassitude, la satiété, l'ennui, ces cruels ennemis du bonheur : aussi de loin en loin revenait-il à la charge. — Voici le temps des bals, des fêtes, ma belle señora, n'irons-nous pas un peu vivre à la ville?

— J'irai, si vous l'ordonnez, seigneur maître.

— L'ordonner, Lorenza? Je ne saurais pas plus te commander que tu ne saurais, je crois, obéir, répondait don Luis en souriant; cependant il est bon que tu saches que l'on prétend à Cordova que tu deviens laide.

— Je ne suis pas une once d'or pour plaire à tous, et je n'ignore pas qu'il y a au monde des jaloux et des médisans.

— Ne veux-tu pas les confondre en te montrant un peu?

— A quoi bon? Tu me trouves belle, toi, si tu ne mens pas; cela me suffit.

— Avoue que c'est l'indolence, ce défaut que tu as le talent de rendre adorable, qui te cloue ici?

— Peut-être; mais ce n'est pas cela seul. J'aime ces noirs rochers, ces bois pleins d'ombre, ces champs pleins de soleil, mon lac mystérieux, sauvage, endormi. Lorsque tu pars, je m'installe sur la terrasse ou sur le balcon, puis, comme les châtelaines des vieux âges, j'attends. L'écho m'annonce ton retour, car je connais le pas de chacun de tes chevaux. Quelle joie de te voir déboucher du sentier, accourir et t'asseoir là, jamais assez près! Que c'est bon d'aimer, quand c'est toi que l'on aime! — Et la belle créole, se renversant sur son hamac, enveloppait son mari de regards doux, caressans, pleins de molles langueurs.

Lorenza venait d'atteindre sa vingt-quatrième année; elle aussi possédait le type espagnol, mais adouci dans les traits, dans les allures, dans le son de la voix. La perfection des formes de la jeune femme donnait à sa démarche une grâce exceptionnelle. Indolente, elle l'était sûrement, — coquette, peut-être plus encore, car elle passait de longues heures à se parer, et le faisait toujours

avec un goût rare. Lorsque, surmontant sa paresse ou obéissant à un caprice, elle accompagnait son mari dans une des fêtes officielles données par la ville, sa beauté fine, toute faite de charmes, éclipsait les plus renommées. Cependant la douce Lorenza n'avait que des amies, et lorsqu'un étranger s'extasiait sur la beauté des Cordovaises, on lui répondait invariablement : — Que diriez-vous donc, si vous pouviez voir Lorenza Cortès? Elle est unique, comme le soleil. — On souriait; mais le dimanche, à l'église, où elle ne manquait jamais de venir entendre la messe, ceux qui voyaient passer la belle *hacendera* approuvaient l'éloge ambitieux de ses compatriotes.

D'après l'opinion des dons Juans de l'endroit, cette gracieuse statue, si agréable à contempler, manquait complétement d'âme. La langueur éteinte de son regard, la lenteur de sa marche, l'indolence de sa parole et de ses gestes le prouvaient. Aucun compliment, aucun témoignage d'admiration ne réussissait à troubler l'impassible quiétude de la belle créole. Elle ne s'éveillait que pour son mari, et le suivait avec ardeur lorsqu'il franchissait une haie, poursuivait un taureau ou accomplissait une de ces dangereuses prouesses auxquelles se plaisent les cavaliers mexicains.

Dans les rares occasions où don Luis ne revenait pas de la ville à l'heure accoutumée, Lorenza se mettait à table, puis, son repas rapidement terminé, elle s'établissait sur la terrasse. Là, enveloppée de l'écharpe de soie dont les Mexicaines ont fait une parure nationale, elle attendait, rêveuse, la tête tournée vers la route, fumant de minces cigarettes d'un tabac parfumé. Le galop d'un cheval venait-il à résonner, les narines de la créole se dilataient, son front se redressait, un sourire entr'ouvrait ses lèvres rouges. Si elle se levait pour gagner sa chambre, faisant claquer ses mules brodées d'or sur les dalles, dénouant sa noire chevelure, qui l'inondait de ses boucles luisantes, les serviteurs couraient à leurs postes respectifs, certains que le maître arrivait.

Don Luis au contraire était remuant, inquiet, sans cesse par monts et par vaux. Chaque jour, il parcourait une partie de son domaine, allait visiter un de ses voisins, ou se rendait à la ville; mais, après une absence de quelques heures, c'était toujours au galop de sa monture qu'il revenait près de Lorenza. Il aimait sans partage cette créature somnolente, gracieuse, sans volonté apparente, qui au besoin savait monter un cheval fougueux et le dompter. Un seul bonheur manquait aux deux époux, un fils.

Un soir, vers l'époque où les vents du sud font leur apparition sur les côtes du golfe du Mexique, c'est-à-dire en mars, des nuages sillonnés d'éclairs couvrirent soudain la petite vallée. Il était quatre

heures, don Luis était à la ville, et doña Lorenza donna l'ordre de sonner la cloche qui, dans toute hacienda mexicaine, sert à rappeler les travailleurs. L'écho transmit de sommet en sommet la voix argentine qui le frappait, et bientôt des Indiens, marchant à la file et chantant un hymne mélancolique, apparurent sur tous les sentiers. Les outils furent déposés sous de vastes hangars; une distribution de maïs fut faite, et chaque travailleur regagna sa cabane cachée dans les bois. L'hacienda, un moment transformée en ruche bruyante, redevint silencieuse. L'orage passa sans éclater; mais l'électricité dont l'air était chargé agitait visiblement doña Lorenza. Elle commanda de seller son cheval favori, puis, se ravisant, le fit reconduire à l'écurie. Le vent du sud soufflait. Don Luis n'ayant pas paru à l'heure du repas, doña Lorenza, après avoir sucé quelques fruits, alla s'établir sur son balcon.

Lorsque vint la nuit, d'épais nuages cachèrent le ciel, et un feu s'alluma soudain au-dessus des roches qui encadraient le lac, éclairant la route qui conduisait à Cordova. C'était là un soin que ne manquait jamais de prendre doña Lorenza durant les nuits obscures, lorsque son mari était absent. Appuyée sur son balcon, elle regardait pensive l'Indien chargé d'entretenir le foyer passer et repasser devant la flamme comme une ombre fantastique. Les roches se teignaient de lueurs rouges, et de grandes chauves-souris, après avoir voltigé autour du brasier, venaient raser la surface du lac, qui, immobile en dépit des rafales, brillait comme de l'or en fusion. Ce soir-là, contre son habitude, doña Lorenza se tenait debout.

— Le maître tarde, dit une jolie métisse qui, assise sur ses talons, attendait l'heure de tresser les cheveux de sa maîtresse.

Doña Lorenza tressaillit; son visage se tourna rapidement vers la caméristе, qui dans l'obscurité crut voir étinceler les grands yeux de la créole. — Oui, répondit celle-ci en étirant ses beaux bras, le maître tarde; mais il m'avait prévenue.

— Comme le vent souffle, señora! Et pourtant voyez le lac, il n'a pas une ride.

— Les rochers le protégent, et il faut plus qu'un souffle de la brise pour le troubler.

— C'est de l'eau morte, señora, les Indiens l'affirment.

— C'est de l'eau dormante, Nilda; que le vent du sud tourne à l'ouragan, et peut-être la verras-tu bondir et nous montrer ses profondeurs.

Nilda allait répondre; la main de sa maîtresse se posa sur sa tête comme pour lui imposer silence. On entendit les grands pins gémir sur les cimes, et le hurlement plaintif d'un chacal emplit la vallée de son bruit lugubre. Au même moment, un cavalier passa rapide

devant le foyer; cinq minutes plus tard, les tisons lancés dans le lac semaient les rochers d'étincelles, et don Luis apparaissait sur le balcon.

Doña Lorenza reposait déjà sur un fauteuil et semblait engourdie. Elle tendit les mains à son mari, qui les lui baisa et s'assit près d'elle. Il roula une cigarette que sa femme lui prit des doigts aussitôt qu'elle fut allumée et dont elle aspira la fumée pour la rejeter par les narines. Avant même qu'il eût pu parler, elle lui raconta que, redoutant un orage, elle avait suspendu les travaux avant l'heure, — que Tonatl avait demandé une avance de dix piastres, — qu'un garçon était né à Juan le sauvage, — qu'Antonio Lopez et Pepa Nuñez, dont une vieille brouille séparait les deux mères, voulaient se marier, et qu'elle leur avait promis son appui.

— Et toi, demanda-t-elle en posant sa petite main sur l'épaule de son mari, qu'as-tu fait de tes heures?

— J'ai passé ma journée au théâtre, qu'il faut blanchir de fond en comble, ainsi que je l'avais prévu. La Wilson ne peut nous donner que trois représentations; elle veut être à Puebla dans douze jours.

— Travaille-t-on au théâtre la nuit?

— Non certes; mais, en ma qualité de commissaire, n'ai-je pas à me préoccuper du bal d'après-demain? Je n'ai été libre qu'à neuf heures, et j'ai songé à souper.

— Seul?

— Non; en compagnie de Solar, de Niéto, de Vargas, du consul américain et d'un attaché de la légation française. La Wilson nous avait invités pour faire honneur au consul de son pays, car elle est de New-York et non pas Anglaise, ainsi que l'ont à tort répété les journaux.

— Elle parle donc espagnol, cette chanteuse?

— Et français et italien aussi.

— Et elle est très belle?

— Tu la verras, dit en se levant don Luis. Ses cheveux ont la couleur de l'or, ses yeux celle du ciel, et son teint est plus blanc que les lis.

— Une figure de cire alors! répondit en riant doña Lorenza. — Elle abandonna son fauteuil, posa son front sur les lèvres de son mari et ajouta : — Il est véritablement tard, et je m'endors.

— Allez donc vous reposer, ma belle señora. Un mot : assisterez-vous au bal d'après-demain?

— J'y suis bien forcée, puisque tu le veux.

Don Luis avait depuis longtemps regagné sa chambre que doña Lorenza errait encore sur la terrasse. Le vent avait cessé de souffler,

l'air était parfumé, les cigales chantaient au loin leur aigre et monotone refrain. Brillante de rosée, constellée de mille insectes phosphorescens, la pelouse, vue de la hauteur à laquelle se tenait doña Lorenza, semblait se confondre avec le lac et refléter comme lui un pan du ciel avec ses astres scintillans.

Lorsque la jeune femme s'éveilla le lendemain, son mari galopait déjà sur la route de Cordova.

II.

Les Mexicains adorent la musique, et Mexico se passerait encore plus difficilement que Paris d'opéra italien. Chaque année, lorsqu'une compagnie de chanteurs débarque à Vera-Cruz, grand émoi dans les villes qu'elle doit traverser, surtout si la troupe possède une étoile telle que la Sontag, la Tomasi ou la Stefenone. L'étoile du reste fait rarement défaut, car le génie des impresarii sait au besoin la créer. En 1851, l'*estrella* fut la Wilson, artiste d'un mérite assez réel, au dire des réclames, pour dédaigner tout pseudonyme italien et se présenter sous son véritable nom.

Au Mexique, point de préjugés contre les comédiens; un ténor, une cantatrice surtout, voient s'ouvrir devant eux toutes les portes. On les promène de fête en fête, de banquet en banquet. D'ordinaire c'est après avoir conquis les suffrages de la capitale que la diva, cédant aux adresses des conseils municipaux, consent à chanter dans les villes qu'elle doit traverser pour se rembarquer. En 1851, don Pedro Prieto était préfet de Cordova, et, grâce à son activité, à sa finesse, à ses démarches multipliées, Cordova, ville de troisième ordre, mais orgueilleuse en raison de sa petitesse, allait entendre la Wilson avant Orizava, Puebla et même Mexico. Aussi quelle réputation a laissée le jeune administrateur ! Si les peuples sont ingrats, celui de Cordova échappe à ce reproche : il faudra trois générations pour faire oublier à la ville le triomphe qu'elle dut à son préfet, triomphe dont Orizava, qui aspire au titre de chef-lieu de la province, n'est pas encore consolée.

Ce fut Nilda qui, avec un peu d'appréhension, apprit à sa maîtresse le départ matinal de don Luis. Doña Lorenza se leva souriante, laissa tresser ses longs cheveux sans impatience, se vêtit avec sa lenteur accoutumée, puis ordonna de seller un de ses chevaux. C'était un samedi, et ce jour-là don Luis parcourait ordinairement sa propriété pour vérifier les travaux exécutés durant la semaine, pour blâmer ou récompenser les travailleurs à l'heure de la paie. Aussitôt prête, doña Lorenza fit appeler le majordome.

— Je remplace aujourd'hui le maître, Antonio, dit-elle au vieux

serviteur. Prends un de ses chevaux pour m'accompagner; les tiens vieillissent et ne savent plus courir.

Pendant deux heures, Lorenza, vêtue d'une robe blanche, un masque de gaze bleue sur le visage, son écharpe tantôt roulée autour de la taille, tantôt rejetée sur l'épaule gauche, galopa sans presque désemparer. Elle s'engageait dans les gorges, courait sur les cimes des collines, ou, courbée sur le cou de sa monture, se lançait à travers les fourrés. Les lianes lui barraient le passage, l'enveloppaient, elle et son cheval, de leur réseau; Antonio, le sabre à la main, se hâtait d'accourir pour délivrer sa maîtresse des nœuds fleuris qui la tenaient prisonnière et au milieu desquels elle se débattait. Parfois, sur les hauteurs, Lorenza s'arrêtait un instant pour examiner un abîme, pour contempler les monts, les torrens, les arbres, tout le grand paysage étendu à ses pieds, ou pour suivre curieusement, sur les plaines baignées de soleil, l'ombre rapide des aigles qui traversaient le ciel; mais bientôt elle reprenait sa course: on eût dit que, dans ce mouvement, dans cette fatigue violente, elle cherchait un apaisement à de douloureuses pensées.

Devant les cabanes, elle mettait le plus souvent pied à terre, aussitôt entourée par vingt chiens hurlans et affamés. Les femmes, les enfans, se pressaient pour la saluer, lui présentaient des fleurs, des fruits, des calebasses pleines de lait où elle trempait ses lèvres. Partout on l'implorait, et, en dépit des observations de son vieux guide, partout elle se montra bonne, indulgente, prodigue.

— Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, señora, s'écriait Antonio, la Juana vous a trompée; il y a huit jours que son mari est en état de manier la hache.

— Chut! disait doña Lorenza, je veux être trompée.

— Aussi vrai qu'il porte le nom d'un grand saint, señora, Matéo vous a menti comme un Judas; sa récolte est abondante.

— Il m'a priée au nom de la vie du maître, Antonio, et je veux que l'on bénisse le maître.

Vers onze heures, après avoir semé la joie dans tous les lieux qu'elle avait visités, doña Lorenza regagna l'habitation. Elle conduisit machinalement sa monture au bas de la pelouse, et s'oublia un instant dans la contemplation du chaos de blocs de lave qui servait de cadre au lac, sondant du regard les eaux profondes, suivant la marche ondulante des couleuvres qui les sillonnaient. Son cheval, les oreilles droites, l'œil inquiet, plongea ses naseaux fumans dans l'onde glacée, puis redressa aussitôt la tête et se mit à hennir. Sautant sur une roche, la jeune femme se retourna vers sa chère demeure; un flamant rose, les ailes étendues au soleil, en équilibre sur le faîte, troublait par sa présence une vingtaine de moineaux bleus qui, effarés, tourbillonnaient autour de lui. Le

grave oiseau reprit soudain son vol, et les passereaux, enfin rassurés, regagnèrent leurs nids bâtis sous la toiture. La créole secoua doucement la tête et remonta vers la terrasse, suivie par son docile coursier. Tout à coup, se sentant libre, l'animal bondit sur la pelouse et s'enfuit vers son écurie.

En pénétrant sous le corridor extérieur qui lui servait à l'occasion de salon, doña Lorenza trouva une visiteuse établie dans son hamac.

— Toi, Quirina, à pareille heure! s'écria-t-elle en s'avançant avec rapidité; y a-t-il donc un malheur chez toi?

Doña Quirina, belle et majestueuse personne, porta son mouchoir à ses yeux gonflés et sanglota.

— Qu'as-tu? reprit Lorenza en entourant son amie de ses bras; ne te lève pas, parle. Ta mère est-elle malade? est-ce ton fils, est-ce ton mari, qui souffrent?

— Ah! répondit doña Quirina d'une voix sourde, nous sommes toutes perdues, ma chère; tu vis ici paisible, souriante, toi, persuadée que le monde finit aux limites de ton domaine; ignores-tu véritablement ce qui se passe à Cordova?

Les sourcils de doña Lorenza se froncèrent, son regard s'embrasa tandis que ses narines se dilataient; mais ce ne fut qu'un éclair, elle s'assit près de son amie.

— Parle, dit-elle encore; que se passe-t-il à Cordova de si terrible que j'en doive être troublée?

— Ils sont tous amoureux de la Wilson, ma chère.

— Tous! qui?

— Mon mari, celui de Laura Alvarez, le tien.

Doña Lorenza eut un éclat de rire si bruyant, si franc, que son amie se redressa.

— Ou je te connais mal, ou tu ne riras pas demain, Lorenza, s'écria-t-elle, et tu auras alors besoin des conseils, des consolations que je venais chercher près de toi.

— Des consolations, ma bonne Quirina, pour quel mal, s'il te plaît? Que ton mari soit amoureux de la chanteuse, je le crois, puisque c'est toi qui me l'affirmes; mais comment veux-tu que je ne rie pas en t'écoutant ranger don Luis parmi les adorateurs de cette étrangère?

— Il l'aime, ma chère, et ne la quitte pas plus que mon mari, que celui de Laura, qui, la malheureuse, n'y voit plus à force de pleurer.

— Singulière façon de vous défendre en tout cas! Pleurer! qu'avez-vous donc dans les veines? Tu l'as vue, cette cantatrice; elle est donc belle?

— Ah! s'écria la visiteuse avec conviction, je ne trouve pas, moi.

Elle est grande, c'est vrai; mais elle a des yeux verts, des cheveux plus pâles que les fils de l'aloès, et un teint de malade. Par malheur, mon mari et le tien ne sont pas de mon avis.

— Laisse en paix don Luis, Quirina.

— Ne dois-je pas t'éclairer? Il vit à Cordova, pendu comme les autres aux jupes de cette hérétique, qui se rend à l'église sans se couvrir la tête de son châle. Où est-il en ce moment?

— On l'a nommé commissaire du théâtre; c'est par devoir et un peu contre son gré qu'il perd son temps près de la Wilson.

— Pauvre innocente, crois-tu cela? Te voilà devenue comme les eaux glacées de ton lac, Lorenza; rien ne peut plus t'émouvoir, pas même la jalousie.

— J'aime et je suis aimée, repartit vivement la jeune femme; mais, si mon bonheur était menacé, je ne m'amuserais pas à me rougir les yeux et à m'enlaidir comme vous le faites; je saurais agir. Voyons, lève-toi. Tu es belle, Quirina, si belle même que je doute que la Wilson puisse t'égaler. Par la Vierge, à quoi songes-tu de tordre tes magnifiques cheveux sans les natter ni les boucler, de les ramasser sur ton front dans ce désordre? Et cette robe! est-il l'heure de s'affubler d'une étoffe démodée? Comment es-tu venue?

— A pied.

— Par ce soleil? Tu es folle! Sèche tes larmes, viens déjeuner, car tu es à jeun, je suppose. C'est la curiosité, l'étrangeté, qui attirent ton mari et celui de Laura vers la Wilson; une femme blonde, c'est l'opposé d'une négresse, cela surprend les hommes et les tente.

Durant le repas, doña Quirina, ayant de nouveau fait allusion à don Luis, se vit si bien combattue qu'elle n'osa plus le nommer. Du reste, doña Lorenza se montra compatissante à la douleur de son amie, elle l'écouta, la conseilla, parvint même à la distraire un peu.

— Que tu es heureuse de n'être pas jalouse! dit doña Quirina au moment de monter en litière, et en frappant l'épaule de Lorenza de sa main droite en guise d'adieu.

— Je crois en don Luis, comme il croit en moi, et je vis les yeux fermés.

— Dieu veuille qu'il ne te force pas bientôt à les ouvrir.

— Je l'aime et il m'aime, répliqua doña Lorenza avec dureté; plus un mot sur ce sujet, Quirina, et que la Vierge te conduise et t'assiste!

Son amie partie, doña Lorenza s'étendit sur son hamac, fit apporter des monceaux d'étoffe et dirigea le travail de ses caméristes. A l'heure du dîner, don Luis parut.

— Ah! señor commissaire, s'écria la créole, qui rougit en l'aper-

cevant, êtes-vous assez heureux de posséder une femme active et entendue comme je le suis! Grâce à vous, j'ai chevauché toute la matinée en compagnie d'Antonio, et cela vous coûtera au moins cent piastres que j'ai distribuées un peu à tort et à travers en votre nom. Me pardonnes-tu?

— D'avoir fait le bien, ma Lorenza? je t'en remercie.

— Dînons, veux-tu? et raconte-moi un peu les merveilles que tu prépares.

L'humeur enjouée de sa femme eut raison de la raideur un peu inquiète de don Luis, qui s'attendait à quelques reproches. Après le repas, il s'établit sur la terrasse, aux pieds de Lorenza, qui lui raconta, — en taisant ce qui le concernait, — la visite qu'elle avait reçue.

— Pauvre Quirina, dit la créole en terminant, elle m'a laissée toute pensive et tout attristée. Vous êtes cruels, messieurs les hommes.

— Quirina se trompe, son mari l'adore.

— C'est ce que je me suis fatiguée à lui répéter, mais cette grande enfant ne sait que pleurer.

— Tu ne pleurerais donc pas, toi? demanda don Luis.

— Je n'en sais rien, c'est bien assez de songer aux choses qui peuvent arriver sans se mettre en peine de chimères. Cependant, si par impossible une femme venait jamais à se placer entre toi et moi, je crois qu'elle en mourrait.

Doña Lorenza, mollement renversée en arrière, la tête posée sur ses beaux bras, souriait tout en parlant, et ses yeux à demi clos par ses longs cils regardaient amoureusement don Luis, qui se leva.

— Bonsoir, señor volcan, dit-il en se penchant vers elle.

D'un geste rapide, la jeune femme saisit la tête de son mari, l'appuya contre la sienne, puis l'embrassa.

— Moqueur! dit-elle; pourtant ne t'y fie qu'à moitié : celui-ci aussi dort, continua-t-elle en se renversant de nouveau, tandis que sa main désignait le lac, et notre ami le docteur, qui rôde sans cesse sur ses bords lorsqu'il vient nous rendre visite, ne le tient-il pas pour un volcan?

III.

Le lendemain, vers neuf heures du soir, deux foyers de branches de styrax, disposés à égale distance du perron de la préfecture de Cordova, rougissaient de leurs flammes intenses la façade des maisons environnantes, et chargeaient l'air de leur odorante fumée. Les fenêtres du vaste salon qui sert de lieu de délibération au conseil

municipal laissaient apercevoir des lustres chargés de bougies roses, et le large escalier du palais officiel était tapissé d'un fin gazon semé de fleurs comme en produisent les tropiques. Le carrosse municipal, lourde caisse suspendue sur des courroies de cuir en guise de ressorts, et dont la flèche et l'arrière-train, sculptés et dorés, datent de la belle époque de Louis XIV, amena la Wilson, qui fut reçue au bas de l'escalier par le préfet lui-même. Le peuple, amassé dans la rue et frileusement drapé, poussa des vivats frénétiques en apercevant la cantatrice, et l'orchestre, par une galanterie raffinée, entama l'air national américain, *Yankee doodle.*

— D'honneur, je crois rêver, mon cher, disait un élégant cavalier dont un monocle battait le gilet blanc, et qui parcourait le salon en s'appuyant sur le bras d'un officier mexicain visiblement à l'étroit dans son uniforme. *Les Mille et une Nuits* ne sont pas simplement des contes. Rien de plus affreux que vos routes, c'est indiscutable, vos diligences sont des boîtes impossibles, et votre cuisine me semble tout simplement exécrable. Si votre nature est splendide, votre peuple, que je trouve malpropre, me la gâte. Puis ne sont-ils pas idiots, ces braves gens, de se draper jusqu'aux yeux dans des couvertures de laine par le temps qu'il fait? Quant aux chapeaux à larges ailes dont ils se coiffent, cela leur donne un air mélodramatique qui porte à les confondre avec des brigands. Mais, s'il vous plaît, où avez-vous découvert les artistes qui ont tissé ce tapis de fleurs que j'ose à peine fouler? Quelle délicatesse, quel goût dans l'art d'assortir les couleurs! Si j'étais femme, je ne voudrais poser mes pieds que sur ces fragiles merveilles, dont un Français, je le parie, doit être l'auteur.

— C'est l'œuvre de ces Indiens qui vous déplaisent si fort, señor.

— Vrai? Eh bien! ce sont des artistes laids, mais des artistes. A propos, d'où vient votre habitude de boire dans le même verre? Voilà un usage d'un patriarcal écœurant, mon cher. Vous devriez bien aussi vous désaccoutumer d'arrêter si brusquement vos chevaux, manœuvre par laquelle vous leur brisez la bouche et les jarrets... Bon, encore un señor qui en prend un autre par la taille et lui tape dans le dos; vous ne me convaincrez jamais que ce soit là une façon polie de dire bonjour. Ah! des officiers! Quelle idée, bon Dieu, de s'affubler de jaquettes rouges et de pantalons bleus, alors qu'il est si rationnel de faire le contraire!

— En France peut-être, répondit le Mexicain; mais nous sommes au Mexique, señor.

— C'est vrai, et pourtant ce salon éblouissant, ces tentures, ces toilettes si fraîches, si bien portées, me feraient presque supposer que je suis encore à Paris. Qui est donc cette belle personne brune, au front sévère, à la lèvre ombragée de duvet? On dirait Junon.

— C'est doña Quirina Vargas.

— Elle est splendide; quelles épaules et quels bras! Serait-ce perdre son temps que d'aller soupirer à ses pieds?

— Je crois que celui qui l'essaierait serait très mal accueilli.

— Une vertu, diable! D'ordinaire la vertu ne se loge pas si bien. Et cette vive personne qui secoue la tête en parlant, et dont l'éventail bat l'air avec la grâce et la vivacité d'une aile d'oiseau, qui est-elle?

— Doña Paulina Miranda.

— Elle rit trop haut. Jésus! comme disent vos jolies compatriotes,si elle piaffe encore une fois, ses cheveux vont se dénouer et nous révéler les secrets du coiffeur.

— Si les cheveux de doña Paulina se dénouent, don Alberto, ce qui n'est pas impossible, elle en sera enveloppée tout entière. Nos femmes ne connaissent ni les fausses nattes, ni le fard, ni les fausses dents.

— Je vous en fais mon compliment... Cette doña Quirina, en dépit de son nom, est véritablement splendide; présentez-moi donc.

Et la belle Quirina, distraite, préoccupée, s'inclina en entendant nommer le señor don Alberto de Vieilleville, second secrétaire de la légation française, débarqué au Mexique par le même *steamer* qui avait amené la señorita Wilson.

Critiquant, blâmant, se moquant, vantant son pays à tout propos, sans paraître se douter que ses remarques pussent blesser ses auditeurs, le jeune Français se montrait à tous les coins du salon, se rapprochant de temps à autre de la cantatrice.

— Vous amusez-vous? lui demanda celle-ci à voix basse.

— Mais oui, les Mexicains ont des coutumes très originales; je viens de boire un verre de champagne dans lequel une femme jaune avait trempé ses lèvres, et je n'ai été que poli. Toutes les filles d'Ève ont grand air dans ce singulier pays, et des pieds, des mains, des yeux, des dents, des épaules, des bras...

— *Stop!* dit en riant l'Américaine.

— C'est ce que j'allais faire, señora, après avoir ajouté le mot: ravissans.

— Elles ont toutes le même type.

— C'est vrai; mais il est si réussi! A votre tour que pensez-vous des graves hidalgos, dont les regards ne vous quittent pas?

— A peu près ce que vous pensez de leurs femmes. Avez-vous étudié don Luis Cortès? Je suis certaine qu'une armure siérait à ce beau cavalier, qui à mon avis doit ressembler à son grand ancêtre. Comment n'est-il pas ici?

Celui dont il était question pénétrait en ce moment dans la salle de bal; sa femme, la tête couverte d'une mantille de dentelle

blanche, s'appuyait sur son bras. Doña Lorenza possédait les plus riches bijoux de la province; on avait compté sur elle pour éblouir l'étrangère, et il y eut une rumeur de surprise en la voyant apparaître si simplement vêtue. Ses amies l'entourèrent aussitôt pour l'interroger et la blâmer.

— Je me sentais un peu souffrante, répondit-elle, et je ne me suis décidée à venir qu'à la dernière heure, pour ne pas désobliger don Luis. Laisse-moi passer, Quirina, murmura-t-elle à l'oreille de son amie, je vais me cacher dans ce coin, car je veux voir avant d'être vue, afin de pouvoir étudier l'ennemi.

En dépit de sa tactique, doña Lorenza ne put se soustraire aux invités qui accouraient la saluer; installée sur un fauteuil à bascule, elle s'était contentée d'entr'ouvrir sa mantille, dont elle refusa de se débarrasser. Le regard de la jeune femme, en apparence indécis et voilé, suivait chacun des pas de son mari, qui, se croyant perdu dans la foule, manœuvrait pour se rapprocher de la cantatrice. Celle-ci, grave infraction aux lois de l'étiquette mexicaine, se leva de son fauteuil en apercevant don Luis et lui tendit la main. Pendant une demi-heure, sans cesser de causer avec les femmes qui l'entouraient, provoquant leur babil pour n'avoir point à parler elle-même, doña Lorenza ne perdit guère de vue la Wilson, dont elle épiait les moindres gestes. A un moment donné, la cantatrice, appuyée avec abandon sur le bras de don Luis, souriant à ce qu'il lui disait, traversa le salon avec lenteur. Doña Lorenza se redressa, et son regard enveloppa l'Américaine d'un sinistre éclair.

— Eh bien? dit doña Quirina, qui avait saisi le mouvement rapide de son amie.

— Elle est belle, répondit Lorenza, et d'une redoutable beauté.

— Je voudrais l'étouffer, murmura doña Quirina, qui, raidissant ses beaux bras, brisa son éventail.

— Fais-le donc! répliqua brusquement Lorenza d'un ton de défi. — Puis, tandis que son amie la regardait effarée, l'indolente créole se renversait de nouveau sur son fauteuil pour reprendre la pose qui lui était habituelle.

Albert, qui avait trop entendu parler de Lorenza Cortès pour ne pas se faire présenter à elle, vint s'asseoir près de la jeune femme. Celle-ci, maîtresse d'elle-même, se montra spirituelle, enjouée, et s'amusa des remarques du jeune Français, de la bonne opinion qu'il avait non-seulement de lui-même, mais de son pays. Sans en être prié, Albert parla de Paris, de ses amis, de sa famille, de la Wilson, dont il vanta le talent et la beauté, non sans glisser de temps à autre une fine galanterie à l'adresse de son interlocutrice.

— Quelle séduisante petite femme! dit-il en se suspendant au

bras de l'officier qu'il semblait avoir choisi pour confident; est-ce aussi une vertu?

— Elle ne serait pas ici, s'il en était autrement, répliqua le Mexicain avec hauteur; nos mœurs, señor Français, n'ont pas la liberté des vôtres.

— C'est une infériorité que je ne me lasserai pas de vous reprocher, répondit Albert d'un ton convaincu. Comment pouvez-vous savoir que la vertu est chez vous aussi indomptable que farouche, si vous ne la soumettez à aucune épreuve? En attendant, don Luis Cortès serre la Wilson d'assez près pour que l'heure de consoler sa femme soit prête à sonner; or, mon cher, dans votre pays, aussi primitif que vertueux, on me paraît ignorer tout ce qu'il est possible d'obtenir d'une femme dont on se fait le consolateur.

Bien qu'elle s'effaçât volontairement, doña Lorenza occupait une trop haute position dans la ville pour être délaissée, et elle se vit bientôt le centre d'un cercle au moins aussi nombreux que celui qui entourait la Wilson. Lorsque celle-ci, cédant aux supplications, se leva pour chanter, on se dispersa, on s'assit, et la créole put examiner à l'aise la cantatrice. Elle admira la finesse et la régularité de ses traits, la blancheur de sa peau rosée, la douceur de son regard; mais ce frais visage lui parut manquer d'expression, de volonté, et le corps de grâce. La Wilson chanta bien, car sa voix était magnifique, et son succès fit affluer le sang sur les joues pâles de doña Lorenza. Après un second morceau de chant, qui valut à l'artiste jusqu'aux applaudissemens des dilettantes postés dans la rue, le bal fut ouvert.

— Elle a de grands pieds et ne sait pas manier son éventail, dit avec dédain doña Quirina en revenant à sa place après une contredanse.

— Eh bien! te voilà vengée, répondit doña Lorenza avec un peu d'ironie. Est-ce trop exiger de votre bonté, señor, continua-t-elle en s'adressant à Albert, qui venait l'inviter en vain pour la troisième fois, que de vous prier de m'amener mon mari?

— Je cours le chercher, señora.

— Que ce soit de ce côté alors, dit doña Lorenza en désignant du bout de son éventail la fenêtre près de laquelle se tenait la cantatrice.

Le regard doux, voilé, langoureux, de la belle patricienne se croisa avec celui du jeune Français, qui frissonna.

— Console-toi, murmura Lorenza en se penchant vers l'oreille de Quirina, devenue boudeuse; don Alberto, ma chère, est l'amant de la Wilson, et ton mari le rencontrera entre elle et lui.

— Tu n'es pas indisposée? demanda don Luis, qui accourut près de sa femme.

— Non certes; mais faute de t'avoir obéi, de m'être habillée plus sérieusement, je suis forcée, par coquetterie, de me tenir cachée dans ce coin. Écoute encore : chacun ici, à ce que j'ai pu entendre, offre à cette señora quelque divertissement; ne ferions-nous pas bien de l'engager à venir goûter à l'hacienda? Elle sait monter à cheval, je suppose? En tout cas, je lui enverrai ma litière.

— Je l'engagerai si tu veux, répondit don Luis d'un ton indifférent, mais avec un tressaillement de plaisir qui n'échappa point à sa femme.

— Conduis-moi près d'elle, il me semble convenable de lui adresser moi-même notre invitation.

Appuyée sur le bras de son mari, enveloppée de sa mantille qui lui seyait à ravir, doña Lorenza traversa languissamment l'immense salon. Après avoir félicité la cantatrice, elle la pria avec la grâce et la courtoisie de son pays d'accepter son hospitalité. La promenade fut fixée au surlendemain.

— Nous comptons naturellement sur vous, señor, dit la créole à Albert, qui s'inclina.

Au lieu de regagner sa place, doña Lorenza se dirigea vers l'antichambre. — Reste, dit-elle à son mari, qui, la voyant décidée à se retirer, se disposait à l'accompagner; invite tes amis; tu sauras les choisir. — Et comme don Luis insistait pour la reconduire, elle ajouta : — Tu vas me forcer à rentrer et à t'attendre, car je ne consentirai pas qu'un de mes caprices te coûte un plaisir. Je suis fatiguée; mais je veux que tu restes, répéta-t-elle; Antonio est là.

Il lui baisa la main, et, l'enlevant dans ses bras, la posa doucement sur les coussins de la litière. A peine fut-elle assise, que le léger palanquin, soulevé par quatre Indiens, se mit en marche, escorté par Antonio à la tête de cinq ou six cavaliers armés. Une fois hors de la ville, des torches furent allumées pour éclairer la route, et, une heure plus tard, accoudée sur son balcon, la créole, les cheveux dénoués, semblait réfléchir profondément.

Don Luis était absent, il faisait nuit, et le feu qui d'ordinaire annonçait que l'on veillait dans l'attente du maître ne brillait pas audessus des roches. Pas un souffle de brise, le grand silence du désert régnait. De temps à autre, un craquement sourd résonnait sur les cimes, un arbre vaincu par les ans s'écroulait, salué par le cri sauvage d'un oiseau de proie effrayé. Tout à coup doña Lorenza tressaillit; elle pencha son front vers la terre pour écouter; un sourire illumina son visage, le sourd galop d'un cheval se rapprochait.

— Je me suis hâté de faire mes invitations, et j'espérais te rejoindre, dit don Luis en apparaissant; tes porteurs ont donc couru?

Au lieu de répondre, doña Lorenza entoura son mari de ses bras et se tint longtemps pressée contre lui.

— Qu'as-tu donc? demanda enfin don Luis.

— Rien; je t'aime! dit la jeune femme en s'enfuyant vers sa chambre.

Au fond, Lorenza avait cruellement souffert en voyant son mari captivé par la cantatrice, et le long sanglot qu'elle venait d'étouffer avait mouillé sa joue d'une larme qu'elle parvint pourtant à dissimuler.

IV.

Le lendemain et le surlendemain de cette soirée, don Luis ne s'absenta que vers la nuit. Il s'occupait avec ardeur de parer l'hacienda, dont les Indiens, au détriment des autres travaux, furent employés à nettoyer la route et l'immense cour par laquelle on pénétrait dans l'habitation. Durant ce temps, doña Lorenza ne quitta guère son hamac, et parut à peine s'inquiéter des mille soins pris par son mari. Celui-ci, enivré de la perspective de posséder sous son toit la femme dont les coquetteries et l'étrange beauté le troublaient, dissimulait à peine sa joie. Le jour tant souhaité arriva, et vers une heure de l'après-midi l'impatient don Luis partit au-devant de ses hôtes.

Doña Lorenza était à sa toilette lorsque le cavalier se mit en selle; au bruit familier des pas de son cheval, elle accourut sur le balcon, le salua de la main, et le vit s'engager au galop parmi les roches. Il avait depuis longtemps disparu que, distraite, immobile, la jeune femme regardait encore la route au-dessus de laquelle de grands papillons voltigeaient, et qu'on eût dit jonchée de fleurs de pourpre et d'azur lorsqu'ils s'y posaient tous à la fois.

La journée s'annonçait comme devant être favorable : de minces nuages blancs, poussés par une fraîche brise, parcouraient le ciel et tempéraient les ardeurs du soleil. Le pic neigeux de l'Orizava, voilé par un amas de nuées, se dégageait de temps à autre de son orageuse couronne et apparaissait éblouissant. Alors les vautours, qui semblent prendre ce faîte pour but de leur vol audacieux, battaient l'air de leurs ailes puissantes, puis décrivaient de longues spirales en poussant des cris rauques et prolongés.

A deux heures, faisant raisonner les parquets et les dalles sous le talon des mignonnes bottes dont elle était chaussée, doña Lorenza descendit sur la terrasse, où un second hamac avait été suspendu près du sien. Par un caprice peut-être calculé, elle avait revêtu l'antique costume de cheval des dames de son pays : simple veste de velours grenat, brodée d'argent et posée sur un corsage de satin blanc. Les noirs cheveux de la créole, tressés avec des fils d'or et de pourpre, retombaient en lourdes nattes et venaient se rattacher

à la ceinture de crêpe de Chine enroulée autour de sa taille fine et cambrée. La jupe de même étoffe que la veste, et chargée comme elle de broderies d'argent, laissait les pieds à découvert. Un chapeau mou, fièrement surmonté d'une plume d'ara, complétait cette originale toilette. En ce moment, doña Lorenza se tenait enveloppée d'une écharpe de soie avec laquelle elle semblait jouer, tantôt se drapant jusqu'aux yeux à l'aide de la mince étoffe, tantôt la ramenant avec dextérité sur celle de ses épaules où il lui plaisait de la fixer.

Tout à coup des Indiens apostés à l'entrée du bois lancèrent vers le ciel ces fusées, sans lesquelles il n'est pas de fête complète au Mexique, et dont les sèches détonations allèrent au loin réveiller mille échos, et bientôt parut la cantatrice escortée de vingt cavaliers.

Suivant l'étiquette de son pays, doña Lorenza ne se leva de son hamac que lorsque la visiteuse, ayant mis pied à terre, s'avança vers elle, conduite par don Luis. Alors elle l'entoura légèrement de son bras droit, puis, exécutant ce salut qui amusait si fort don Alberto, elle lui frappa l'épaule du bout de ses doigts. Par excès de courtoisie, elle céda le hamac qu'elle occupait à l'étrangère, et s'étendit sur l'autre avec cette aisance que les Européennes, même après vingt ans de séjour au Mexique, ne peuvent pas plus acquérir qu'elles ne sauraient apprendre les multiples façons d'agiter un éventail ou de se draper dans une écharpe.

La cantatrice portait un sévère costume d'amazone en drap bleu de roi; mais le climat l'avait forcée de remplacer le traditionnel chapeau rond par un chapeau à la Louis XV qui du reste seyait à son visage. C'était non-seulement la coiffure, mais tout le gracieux costume de l'époque qu'eût adopté la chanteuse, si son goût eût été à la hauteur de sa beauté. Elle était bien faite; cependant sa marche et ses gestes avaient cette correction, cette raideur britannique dont les Américains ne réussissent pas toujours à se dégager. La gauche façon dont la cantatrice s'assit sur le hamac qui lui avait été offert fit éclore un imperceptible sourire sur les lèvres de doña Lorenza.

Albert, moins loquace que de coutume, négligeait à chaque instant son monocle pour mieux regarder. Le costume si riche, si coquet, si nouveau pour lui, de la créole, le transportait, et il s'émerveillait de la grâce avec laquelle doña Lorenza, tout en causant, relevait ou abaissait son écharpe, ouvrait ou fermait son éventail, et savait, avec une chasteté provocante, se redresser ou se renverser sur les moelleux coussins de sa couche mobile. La Wilson, mal à l'aise sur un siége auquel elle n'était pas accoutumée, sentit son infériorité, et voulut voir de près le lac dont la situation pittoresque attirait son attention. Doña Lorenza se leva aussitôt, et, guidées par don Luis, les deux femmes traversèrent la pelouse.

Elles étaient à peu près de la même taille; mais la démarche lente, féline, de doña Lorenza écrasait par sa grâce naturelle les allures plus savantes, plus théâtrales, de la cantatrice. Albert, véritable enfant terrible, le fit remarquer aux Européens invités par don Luis en même temps que ses compatriotes. Après une courte promenade, on revint vers la cour où l'on avait laissé les chevaux, qui, la tête basse, les oreilles couchées, les jambes fléchies, l'œil à demi clos, avaient cette apparence exténuée dont les étrangers sont souvent dupes. A peine leurs maîtres furent-ils en selle, que l'on vit les braves animaux bondir, piaffer, ronger leur mors, révéler par des hennissemens leur ardeur impatiente.

La Wilson, par suite d'une galanterie du préfet de Cordova, montait une magnifique jument à robe blanche, bête docile dont le pas ordinaire était cet amble rapide auquel sont dressés les chevaux de route mexicains. Tout à coup la cantatrice fit remarquer que don Alberto était absent. On se mit à la recherche du Français, que l'on trouva grimpé sur une roche; de cette hauteur, il s'amusait à jeter des pierres dans le lac, à les regarder tournoyer et se perdre dans ses mystérieuses profondeurs.

On amena la monture de doña Lorenza, petit cheval de race andalouse à la robe d'un noir d'ébène, à la crinière épaisse, aux naseaux écartés, à l'œil sauvage. Il ruait, se cabrait, secouait son mors et cherchait à se débarrasser de l'étreinte d'Antonio, tout occupé à le contenir. Doña Lorenza, son écharpe nouée sur l'épaule, une mince cravache à la main, semblait attendre. Son mari, déjà en selle, mit tout à coup pied à terre et accourut; une rougeur visible colorait ses joues bronzées.

— Merci, lui dit sa femme en s'appuyant sur son épaule et en se laissant soulever à la hauteur de la selle; m'avais-tu donc oubliée? Maintenant, ajouta-t-elle en le frappant amicalement du bout de sa cravache, veille sur notre invitée; je ne sais pourquoi, mais il me semble que cette belle señora est moins à l'aise sur le dos d'un cheval que devant un piano.

Les deux femmes marchèrent d'abord côte à côte, entourées par l'essaim des cavaliers. Albert, excellent écuyer, enviait le commode et pittoresque costume de cheval de ses compagnons, et se promettait de s'en faire confectionner un pareil à la première occasion. Il se tenait au premier rang et ne cessait de vanter doña Lorenza.

— Décidément, mon cher, vos femmes sont le charme en personne, disait-il à son confident habituel; mais qui donc à Cordova m'a parlé de l'indolente langueur de notre hôtesse en l'appelant l'*eau dormante?* C'est du vif-argent, cette femme. Voyez avec quelle vigueur elle contient sa monture; on la dirait vissée sur sa selle, tant son corps suit harmonieusement les mouvemens de cet anda-

lou, qui à mon avis est bien la plus admirable bête que l'on puisse rêver. Si la señora Wilson veut m'en croire, ajouta-t-il plus bas, elle ne s'assoira plus désormais sur un hamac et ne montera plus à cheval que lorsqu'une distance de cent lieues la séparera de cette séduisante doña Lorenza. — Le jeune secrétaire s'exprimait encore assez haut pour être entendu de ses voisins, et les Mexicains, presque Français au point de vue du développement de l'amour-propre national, souriaient d'un air approbateur.

On atteignit la crête des collines qui dominent la vallée, et toute une suite de sommets, les uns défrichés, les autres encore couverts de forêts vierges, se montrèrent à l'horizon. En dépit de son monocle, la vue de l'attaché d'ambassade était excellente, et il s'extasia devant la beauté du paysage. Une pente rapide, jonchée de rochers, conduisait au fond d'un vallon traversé par un étroit torrent. Le soleil, en cet instant découvert, embrasait l'onde écumeuse et la faisait ressembler à une traînée de flammes. Bientôt la route ne fut plus qu'un sentier accidenté, et les cavaliers, forcés de s'éparpiller, guidèrent leurs chevaux à droite et à gauche pour ne pas marcher à la file.

— Aimez-vous à galoper, señor français? demanda soudain Lorenza à Albert, qui s'efforçait de se maintenir près d'elle.

— En votre compagnie, señora, j'aime tout.

— En avant donc! s'écria la jeune femme. — Et, lâchant la bride à son cheval, elle se lança sur la pente abrupte. Albert, surpris, n'hésita qu'une seconde et suivit son audacieux guide. Parvenue au fond du vallon, doña Lorenza franchit le torrent, puis remonta la berge au galop pour ne s'arrêter que sur une plate-forme où Albert et quelques cavaliers la rejoignirent. En se retournant, elle vit la cantatrice sans chapeau, cramponnée à sa selle, tandis que don Luis et le mari de Quirina contenaient sa monture excitée.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda la créole d'un ton de surprise.

— Cette señora n'a pas su retenir son cheval, dit un cavalier qui arrivait; elle ne sait galoper que dans les plaines.

— C'est un plaisir que nous lui donnerons tout à l'heure, murmura doña Lorenza avec une expression cruelle dont Albert fut frappé.

Redescendant aussitôt à toute bride, faisant franchir à sa monture les rocs et les buissons, la créole vint se ranger près de la cantatrice. — Je vous demande pardon de mon étourderie, señora, lui dit-elle, descendre une colline en courant est un jeu dans mon sauvage pays, et j'ai oublié de vous mettre sur vos gardes.

La cantatrice, qui avait failli choir, rejeta la faute de sa mésaventure sur son cheval.

— Vous plaît-il de monter sur le mien? lui demanda Lorenza.

— Non certes, son regard seul m'effraie.

— *Andalou* est pourtant un vrai mouton, dit la créole en flattant l'animal de sa petite main gantée, on fait de lui ce que l'on veut. — Et, comme preuve de son assertion, elle se mit, en dépit des obstacles du terrain, à décrire de grands cercles autour de la cantatrice, et arriva en même temps qu'elle sur le plateau.

On traversa des bois. Toujours en avant, doña Lorenza semblait jouer le rôle d'éclaireur. En la voyant trotter, galoper, revenir sur ses pas pour repartir de nouveau, Albert admirait de plus en plus l'incomparable écuyère, qui, tout en cheminant, se drapait dans son écharpe de vingt façons imprévues et piquantes. Les cavaliers mexicains, peu accoutumés à une promenade au pas, se lançaient souvent à la suite de leur compatriote, et avec eux Albert, bien que la cantatrice le rappelât sans cesse à son côté. Don Luis seul ne se plaignait pas, et lui, qui d'ordinaire donnait l'exemple des plus folles prouesses, se tenait patiemment près de la craintive étrangère, dont il ne perdait pas la monture de vue.

On déboucha dans une plaine où paissaient des taureaux, et les Mexicains, soulevant leurs lourdes coiffures, poussèrent de joyeux vivats.

— Maintenez votre cheval, señora, dit doña Lorenza en s'inclinant devant la cantatrice; excité par l'exemple, il pourrait de nouveau vouloir nous suivre.

Partant aussitôt ventre à terre, la créole piqua droit sur un des terribles animaux que l'on voyait au loin. Le taureau, d'abord indécis, redressa la tête avec lenteur, regarda d'un œil féroce l'ennemi qui venait le provoquer, puis, grattant le sol du pied, il mugit lugubrement, et, sans attendre le choc dont il semblait menacé, il fondit lui-même à l'improviste sur l'écuyère. Celle-ci, enlevant sa monture, la fit pirouetter, et esquiva la rencontre; mais le taureau déçu revint à la charge, et doña Lorenza se mit à fuir devant lui. Elle avait dénoué son écharpe, et, faisant flotter le léger tissu, elle l'offrait comme une proie à la fureur de son adversaire. Parfois, ralentissant l'allure de son cheval, elle feignait de se laisser atteindre pour repartir bientôt comme un oiseau qui prend sa volée. Dans une de ces évolutions, elle amena le taureau, aveugle, fou de rage, vers le lieu où se tenait la cantatrice, puis l'entraîna dans la plaine au moment où la Wilson reculait épouvantée vers le bois. Lorsque la créole, ayant lassé son antagoniste, revint près de ses compagnons, elle fut saluée de bravos frénétiques, et couverte par les fleurs que ses compatriotes arrachaient aux buissons pour les lui jeter à poignée.

Tous les cavaliers mexicains se mirent ensuite en chasse, et la

plaine se trouva transformée en un vaste cirque où les taureaux s'épuisaient à poursuivre les légers cavaliers qui les harcelaient, les bravaient, les terrassaient. Don Luis, à la fin, ne put résister au désir de prendre part à ces jeux souvent mortels, et se lança dans l'arène. Piquant aussitôt son cheval, doña Lorenza rejoignit son mari et lui tendit la main, le conviant ainsi à courir ce que l'on nomme au Mexique une *pareja*. Il s'agissait de provoquer un taureau, puis de manœuvrer de concert pour éviter les atteintes de l'animal. Si par une fausse manœuvre l'un des deux cavaliers se voit forcé de lâcher la main de son partenaire, il est vaincu. Ce jeu dangereux exige une dextérité sans pareille dans l'art de conduire un cheval, et les deux époux s'en tirèrent triomphalement. Ils se tenaient toujours par la main lorsqu'ils revinrent vers la cantatrice, laissant derrière eux, haletant et lassé, l'antagoniste qui les avait poursuivis.

— Les taureaux sont habiles, forts et vaillans, dit la créole avec orgueil et assez haut pour être entendue; cependant ils n'ont pu nous désunir.

Albert, au comble de l'enthousiasme, ne trouvait pas assez d'éloges pour vanter la hardiesse, la vigueur, la souplesse et l'élégance de doña Lorenza, la femme la plus femme qu'il lui eût été donné de contempler, disait-il, puisqu'elle restait gracieuse dans ces exercices de casse-cou.

L'heure s'avançait; on se remit en route par les bois. Albert, en dépit des obstacles du chemin, essaya de se tenir près de doña Lorenza. Les regards si profonds, si vifs, si doux de la belle créole troublaient le cerveau du jeune Français. La nuit vint, la lune se leva large et brillante, argentant çà et là le sentier devenu assez large pour que l'on pût marcher deux de front. De sourdes rumeurs s'élevaient, bourdonnemens, craquemens de branches, mugissemens étouffés, bruit d'ailes; mais bientôt régna le grand silence des solitudes, uniquement troublé par le pas cadencé des chevaux.

Albert, au milieu des arbres gigantesques qui l'entouraient et auxquels la lune prêtait des formes fantastiques, se sentait ému. Le visage caressé par une brise tiède, parfumée, dont le souffle agitait à peine les feuilles, il marchait aussi près qu'il le pouvait de doña Lorenza, qui, drapée jusqu'aux yeux dans son écharpe, semblait écouter les tendres propos de son compagnon. Le jeune Français, presqu'à voix basse, parlait de la poésie des grands bois, des émotions de l'âme, de la majesté du crépuscule enveloppant la nature de ses voiles, la berçant de ses voix assourdies pour la livrer endormie aux bras de la nuit. Tout n'était pas à cette hauteur dans le langage d'Albert; mais le vrai Français, l'être bon, loyal, sentimental, qui se cache si souvent à tort sous des dehors moqueurs et scep-

tiques, se montrait en ce moment à découvert chez le jeune homme attendri.

Doña Lorenza, distraite, silencieuse, laissait dire le hardi cavalier, ravie de retrouver dans les sentimens qu'il exprimait un vague écho des longues causeries qu'elle échangeait avec son mari lorsque celui-ci, la nuit venue, s'asseyait à ses pieds pour attendre l'heure du repos. La créole était satisfaite de sa journée; elle avait réussi, sans qu'on pût l'accuser d'avoir failli aux lois de l'hospitalité, à humilier plusieurs fois l'étrangère. Doña Lorenza, tandis qu'Albert, encouragé par son mutisme, s'enhardissait peu à peu dans ses propos, songeait à son mari, dont elle avait vu le regard, plein d'une sollicitude inquiète, la suivre dans ses courses périlleuses.

Quant à la cantatrice, elle n'eût point été femme, si son âme n'eût débordé d'un amer dépit; froissée, elle se considérait comme une victime traîtreusement attirée dans un piége. Depuis son arrivée au Mexique, elle vivait entourée d'un cercle d'adorateurs soumis, et voilà qu'elle se voyait soudain reléguée au second rang, même par ses compatriotes. Elle traitait doña Lorenza de sauvagesse; mais au fond elle sentait là une rivale implacable et redoutable, à laquelle elle ne pouvait pardonner les distractions visibles d'Albert.

Lorsqu'on atteignit l'habitation, de grands feux allumés éclairaient la petite vallée. On gagna la pelouse, où une table abondamment servie attendait les promeneurs. Vers neuf heures, la cantatrice voulut se retirer, et s'établit dans le palanquin de doña Lorenza. Les deux femmes se touchèrent simplement la main, et le regard ardent de la créole vint en quelque sorte se heurter contre le regard morne et froid de la cantatrice. Don Luis parut en selle, et marcha en avant pour reconduire ses hôtes jusqu'aux limites de son domaine, courtoisie dont l'étiquette lui faisait une loi.

De la terrasse, doña Lorenza suivit des yeux la cavalcade. Elle s'était pelotonnée dans son hamac tandis que Nilda la décoiffait. Elle ressentait une joie cruelle des mortifications infligées à l'étrangère, et une satisfaction profonde des complimens que lui avaient de nouveau valus pendant le repas ses témérités équestres. Elle gagna sa chambre, congédia ses femmes et s'étendit sur un fauteuil près du balcon. Pas un souffle d'air, pas une rumeur; on entendait crépiter les dernières branches des foyers mourans. Peu à peu la jeune femme se redressa; pâle, les dents serrées, le regard fixe, écoutant en vain, elle redescendit sur la terrasse. Les heures s'écoulèrent lentes, mortelles, emportant une à une les espérances de la créole. Elle avait cru le charme qui fascinait son mari rompu; elle avait rêvé qu'elle allait tenir là, près d'elle, lui parlant comme tous de sa beauté, celui-là seul pour qui elle était heureuse d'être belle, et elle attendait en vain. Sombre, l'œil sec, regardant son

lac, elle veillait encore lorsque don Luis, bien avant dans la nuit, rentra, marchant sur la pointe des pieds et la croyant endormie.

V.

Le bal offert par le préfet à la cantatrice, bal dont la magnificence surpassa celui de la municipalité, eut lieu quelques jours plus tard, et doña Lorenza se retrouva en face de son ennemie. La créole était trop orgueilleuse, trop maîtresse d'elle-même pour que le ressentiment dont elle ne pouvait se défendre à la vue de l'étrangère se manifestât par du dépit; seulement elle s'arrangea de manière à écraser de nouveau sa rivale par sa supériorité féminine, à la battre en quelque sorte sur son propre terrain. Don Luis semblait plus absorbé que jamais par la coquette Américaine; quant au señor Albert, triste, abattu, rêveur, il n'osait confier à personne le mal qui le troublait.

L'entrée de doña Lorenza dans la salle de danse fit sensation, tant la jeune femme avait savamment approprié sa toilette à sa beauté. Rien de plus magnifique que ses épaules et ses bras, de plus brillant que ses yeux, de plus frais que sa bouche, de plus hardi que la guirlande de fleurs rouges et bleues dont elle avait orné sa chevelure. Cette fois encore elle avait dédaigné les bijoux, les diamans et les perles, confiante dans sa grâce suprême. A la grande stupéfaction de Quirina, elle se montrait vive, gaie, pleine d'entrain, ne manquait ni une valse ni un quadrille, et comme un papillon, voltigeait d'une extrémité du salon à l'autre, égayant tous les groupes de son beau rire. Abandonnant à la cantatrice le privilége de la gravité mélancolique, de la dignité rêveuse, la créole s'était faite oiseau. Après les élans d'une polka, elle se laissait choir sur un fauteuil avec cet air las, ce regard voilé, cette langueur qui lui seyait si bien, pour bondir tout à coup au milieu d'une de ces contredanses mexicaines qui n'ont répudié qu'à demi les hardiesses de la danse espagnole; mais le triomphe de doña Lorenza éclatait dans ces valses havanaises où la danseuse, doucement bercée par une musique lente, semble s'endormir gracieusement sur l'épaule de son cavalier. La créole fut la reine de ce bal, donné en l'honneur de la Wilson, et le jeune attaché d'ambassade ne fut pas le seul à le proclamer.

— Le Français est amoureux de toi, ma chère, dit doña Quirina à son amie vers le matin.

— Crois-tu? répondit celle-ci avec un sourire.

— Il ne te quitte pas des yeux. Du reste, quel philtre as-tu donc découvert à ton tour pour ensorceler les hommes? Mon mari te déclarait tout à l'heure plus belle que la chanteuse.

— Serais-tu jalouse de moi?

— Non, Lorenza, je te connais; je te connais même assez pour comprendre que tu joues en ce moment quelque terrible jeu.

— Tu te trompes, Quirina, je m'amuse.

— J'observe, ma chère, et je vois que chacun des regards que tu accordes au Français, la Wilson le rend à ton mari.

— Eh bien? piqûre pour piqûre.

— La partie n'est pas égale, on te prend plus que tu ne saurais prendre.

— Que veux-tu dire?

— Promets-moi de ne faire aucun éclat, quoi que je puisse te révéler?

— Parle, ma bonne Quirina; je puis tout entendre sans faiblir.

— Ce n'est pas ta faiblesse que je redoute, c'est ta violence.

— Ma violence! dit la créole en laissant tomber ses beaux bras le long de son corps et en regardant son amie à travers les cils de ses paupières à demi closes.

Doña Quirina secoua la tête d'un air de doute. — La Wilson, dit-elle en se penchant vers Lorenza et en parlant à voix basse, part demain dans la nuit pour Puebla.

— Eh bien! voilà une bonne nouvelle pour toi, Quirina.

— Oui; mais ton mari part avec la chanteuse; elle le lui a fait promettre.

Doña Lorenza saisit le poignet de son amie et la dévora du regard. — Qui t'a dit cela? demanda-t-elle d'une voix brève.

— Mon mari; tu me fais mal, ma chère.

Doña Lorenza ferma les yeux, ses doigts crispés se détendirent. — Eh bien! reprit-elle d'un ton dégagé, ton mari s'est moqué de toi; don Luis ne partira pas.

En ce moment, Albert venait chercher la créole, qu'il avait invitée pour une valse, et elle s'éloigna, mollement appuyée sur le bras du jeune Français.

— Est-il vrai, lui demanda-t-elle à l'improviste, que vous partez demain dans la nuit?

— D'où le savez-vous?

— De quelqu'un qui prétend que je ne dois pas croire à vos protestations de dévoûment.

Albert allait répliquer.

— Chut! dit la créole, on nous entend.

Au bout d'un instant, elle saisit au passage le bras de son mari et laissa le jeune Français dépité de n'avoir pu s'expliquer. Le jour allait paraître; les femmes s'envolèrent, et doña Lorenza, qui avait donné le signal du départ, voulut par caprice regagner le domaine à pied. Elle espérait, en marchant côte à côte avec lui, une confi-

dence de son mari à propos du voyage qu'il allait entreprendre; il ne lui parla que du succès qu'elle avait obtenu, la prit dans ses bras lorsqu'il fallut traverser la rivière, et se montra tendre, empressé, caressant. — Quirina a menti, se répétait la créole; il m'aime et ne songe pas à commettre une telle félonie.

Durant la journée du lendemain, don Luis ne s'absenta que pendant la matinée; le soir, il parcourut le domaine. Doña Lorenza sut incidemment que, dès le point du jour, il avait expédié plusieurs chevaux de main et une valise à Cordova.

— Ah! s'écria la créole avec douleur, cette femme veut qu'il y ait du sang entre elle et moi.

Elle dîna en tête-à-tête avec son mari, qui le soir devait la conduire au théâtre. Vers six heures, elle était prête à partir. Le soleil se couchait dans un ciel empourpré, l'air était lourd, sec, les oiseaux de proie regagnaient leur aire plus tôt que de coutume. Le lac, reflétant les nuages rouges, semblait plein d'un sang vermeil et miroitant.

— Le vent du sud soufflera violemment cette nuit, dit doña Lorenza; ne ferions-nous pas mieux de rester ici?

— Y songes-tu, ma chère, laisser ta loge vide?

— Je suis triste, reprit la jeune femme, de sombres rêves me tourmentent, je me sens menacée dans mon bonheur. Restons, je t'en supplie.

Don Luis se dégagea doucement de l'étreinte de sa femme, deux larmes brillaient entre les cils de la créole.

— Est-ce donc sérieux? dit-il en se rapprochant d'elle avec vivacité; le vent du sud soufflera certainement ce soir, et tes nerfs s'en ressentent. Reste; je vais prévenir que l'on dispose de ta loge.

— Ce soin est-il si important que tu doives t'en charger? Envoie quelqu'un. Voyons, je vais m'établir sur la terrasse, tu te placeras à mes pieds, nous causerons, veux-tu?

— Soit, dit don Luis.

Mais, au lieu de s'asseoir, l'*hacendero* se mit à se promener de long en large; de temps à autre, ses regards anxieux se tournaient vers la route de Cordova.

— Il m'échapperait, pensa la jeune femme, qui, se levant soudain, donna ordre d'amener son palanquin.

— J'ai voulu t'éprouver, dit-elle avec enjouement; tu m'as cédé, merci; mais je sais que la Wilson chante pour la dernière fois, il nous faut l'entendre; partons.

Don Luis, surpris, se tourna vers sa femme; elle se drapait dans son écharpe, et l'obscurité empêchait de distinguer ses traits.

— Belle capricieuse, dit-il en lui baisant la main; partons donc, puisque c'est toi qui le veux.

En ce moment, doña Lorenza fut tentée de se jeter dans les bras de son mari, de lui faire part de ses craintes, de ses douleurs si longtemps cachées; mais elle sentait les sanglots lui monter à la gorge, et elle ne voulait pas pleurer. Don Luis, ceignant l'épée, que ne quittent guère les gens de sa caste, se mit en selle; une heure plus tard, les deux époux entraient au théâtre.

Aussitôt qu'il aperçut la créole, Albert accourut, et ne bougea plus d'auprès d'elle. Doña Lorenza, parfois absorbée, mais plus souvent provocante, semblait prendre plaisir à écouter les galanteries du jeune Français, qui peu à peu devint plus chaleureux. Lorsqu'il exprimait la violence de son admiration en termes passionnés, doña Lorenza, se tournant vers lui, secouait la tête d'un air de doute, tout en le regardant de cet œil velouté, humide, dont l'expression le grisait.

— Je pourrais croire à vos protestations, don Alberto, si je ne savais que vous partez ce matin à trois heures, lui dit-elle tout à coup.

— Je pars chassé par votre indifférence, señora; un mot de vous me retiendrait.

— Jésus! mes paroles ont-elles tant de puissance?

— Essayez.

— Vous avez un maître.

— Pas d'autre que vous, je le jure. Que ne puis-je, ajouta le jeune diplomate en joignant les mains et prêt à mettre un genou en terre, vous voir autre part qu'en public, vous montrer mon cœur à nu!

— Ne connaissez-vous pas le chemin de mon domaine?

— M'autorisez-vous donc à me présenter?

— Oui certes, notre seuil n'est fermé qu'à nos ennemis.

— Quand?

Don Luis s'absentait à chaque acte; doña Lorenza le vit en ce moment sur le seuil de la loge, et ne retira pas sa main qu'Albert avait saisie. — Ah! dit-elle en élevant un peu la voix, demain, après, tous les jours, je suis sans cesse là. Dans deux heures, par exemple, je rêverai sur mon balcon, fumant, selon la vilaine coutume que vous reprochez à mes compatriotes.

Don Luis ne laissa pas au jeune homme le temps de répondre; il entra brusquement dans la loge au moment où le rideau se levait. Les lèvres pâles, les yeux ardens, l'hidalgo regardait sa femme avec douleur et stupéfaction, le Français d'une façon sinistre. Lorsque le rideau se baissa sur le dernier acte de la pièce, ce fut Albert qui, empressé, couvrit les épaules de doña Lorenza de son manteau; il allait même lui offrir le bras, lorsque don Luis l'écarta.

— Au revoir, señora, dit le Français en appuyant sur ces deux mots.

— Au revoir, répondit la créole, qui le salua d'un doux regard. Tu rentres avec moi? demanda-t-elle à son mari.

— Non; la señora Wilson part cette nuit, et je vais lui faire mes adieux.

— Ces adieux seront-ils si longs que je ne puisse t'attendre? Va et reviens, j'ai des confidences à te faire.

Don Luis parut hésiter. — Pars, dit-il, je ne retournerai que demain à Santa-Rosa.

— Au revoir, señor, dit la créole à l'attaché d'ambassade, qui, ayant suivi les deux époux, les saluait de nouveau.

Doña Lorenza sentit son mari tressaillir. Elle monta dans son palanquin. — Adieu, lui dit-elle.

Il la regarda longuement et répondit : — Au revoir.

Au moment où les porteurs se mirent en marche, une rafale brûlante passa sur la ville; le redoutable vent du sud se déchaînait enfin, balayant de Vera-Cruz à Puebla les plaines et les sommets. Lorsque doña Lorenza s'engagea dans les bois d'orangers, onze heures sonnaient aux clochers de Cordova. Les arbres, secoués furieusement, heurtaient leurs branches avec fracas. Le souffle embrasé dont l'apparition sur les côtes mexicaines est aussi redoutée que celle d'un ouragan faisait au loin mugir l'air, et chassait devant lui des flots de poussière, des amas de feuilles et de rameaux.

Rentrée chez elle, doña Lorenza, sans se dépouiller de sa parure, s'enveloppa d'une écharpe. D'une voix impérieuse, elle ordonna de placer dans le salon deux lumières protégées par des garde-brise, et fit appeler les métisses attachées à son service. — Restez là, dit-elle en leur montrant le fond de l'appartement, et quoi que vous entendiez, quoi qu'il arrive, que pas une de vous ne bouge.

La jeune femme, d'un pas rapide, saccadé, parcourait sans cesse la vaste pièce; on eût dit une lionne en cage. Ses beaux traits avaient une expression de douleur, sa bouche était crispée, ses yeux, fixes et durs, paraissaient agrandis. Jamais ses femmes ne l'avaient vue ainsi; pressées avec terreur l'une contre l'autre, elles regardaient leur maîtresse aller, venir, ne s'arrêter que lorsqu'une rafale passait sur la vallée et tourbillonnait en sifflant d'une façon lugubre autour de l'antique demeure.

En dépit de l'ouragan, la créole alla se poster sur le balcon. Le ciel était bleu, la lune venait de disparaître, et la lueur des étoiles, lueur intense sous les tropiques, éclairait vaguement la petite vallée. Les rafales, de plus en plus pressées, furieuses, devenaient effrayantes; le souffle passé, régnait un silence profond; mais bientôt des profondeurs de l'horizon partait une sourde clameur, comme si mille voix plaintives gémissaient au loin. La clameur grandissait,

accourait, se rapprochait, éclatait formidable et sinistre; on eût dit alors qu'une meute invisible, aux aboiemens de laquelle se mêlaient des sanglots, traversait la verte pelouse. Les arbres craquaient, les pierres se heurtaient, la maison, sans cesse ébranlée, semblait vaciller. Parfois un vautour, arraché de son aire, poussait un cri de détresse en se sentant emporté dans la nuit.

Tout à coup doña Lorenza sentit le sol frémir sous ses pieds; la terre tremblait légèrement en effet, comme il arrive le plus souvent dans ces terribles ouragans des tropiques. Un bruit d'ondes remuées se faisait entendre, les regards de la créole se portèrent instinctivement vers deux palmiers, mais ce n'était que sous l'influence de la brise que le feuillage des deux beaux arbres imitait la rumeur des vagues expirantes. Doña Lorenza se tourna vers le lac et recula d'un pas, la surface polie sur laquelle glissait d'ordinaire le souffle des orages sans réussir à la troubler s'agitait bouillonnante, et, blanche d'écume, débordait sur la pelouse.

— Ah! s'écria la jeune femme en prenant sa poitrine de ses deux mains, partout la tempête aujourd'hui! — Et, arrachant le collier qui ornait son cou, elle le jeta superstitieusement vers le lac.

Elle gagna le fond de la pièce; ses femmes agenouillées priaient à haute voix. Elle saisit sa montre pour regarder l'heure, puis, jetant le fragile bijou sur le plancher, elle l'écrasa de son pied fiévreux. — Meurs, dit-elle, toi qui marques cette heure maudite!

Elle revint près du balcon, et bientôt, l'oreille tendue, les narines dilatées, elle recula pas à pas vers une statuette de la Vierge. Elle semblait distinguer, au milieu des plaintes du vent, un bruit particulier perceptible pour elle seule. Sa pâleur était effrayante, son sein bondissait. Une voix s'éleva.

— Vierge sainte, s'écria-t-elle en levant ses beaux bras qui se tordaient vers la statuette, tu sais que j'ai eu raison.

Une détonation retentit, puis un bruit de pas suivi d'un cri lugubre. Le vent se tut, on entendit un frottement d'acier contre les pierres du balcon, et les servantes entourèrent leur maîtresse en voyant don Luis, les cheveux en désordre, apparaître l'épée à la main. En apercevant le groupe de femmes, l'hidalgo laissa choir son arme ensanglantée. — Je t'attendais, dit doña Lorenza d'une voix frémissante; je t'attendais, je savais bien que tu m'aimais encore, et que tu viendrais.

Elle s'avançait les mains tendues, don Luis reculait.

— Je t'attendais, reprit-elle avec énergie; je ne voulais pas te voir partir avec cette femme, je ne t'aurais jamais pardonné. Je t'ai fait mordre au cœur par la jalousie, j'ai défendu mon bonheur.

En ce moment, un gémissement, une plainte, un appel résonna au bas du balcon.

— Le Français se meurt, s'écria don Luis avec angoisse.

Alors, se précipitant vers son mari, l'entourant de ses bras, le soulevant de terre dans une étreinte furieuse : — Qu'importe! dit la créole avec une joie sauvage, cruelle, puisque tu es là et que je t'aime!

La Wilson partit seule et dépitée durant cette terrible nuit, dont elle ne connut que plus tard les incidens; elle prit le Mexique en aversion, et n'y fit qu'un court séjour. Don Luis porte à l'épaule gauche une légère cicatrice, et c'est sur cette épaule que doña Lorenza aime à s'appuyer, même lorsqu'elle se balance dans son hamac, ayant près d'elle son mari. Quant à M. Albert de Vieilleville, qui se sentit la poitrine traversée par une épée avant de pouvoir faire une seconde fois usage du revolver dont il s'était armé pour son expédition nocturne, il a dû la vie aux soins du docteur Bernagius, appelé en toute hâte d'Orizava, et qui le fit embarquer pour l'Europe aussitôt qu'il le vit convalescent. Albert raconte volontiers son aventure : elle ne lui a jamais nui dans l'esprit des Parisiennes; il croit fermement avoir été aimé de doña Lorenza, — c'est une illusion qu'il a payée assez cher pour qu'on la lui laisse.

Après le terrible ouragan qui troubla sa quiétude, on trouva le niveau du lac abaissé. Depuis lors, ses eaux ayant sans doute rencontré une issue souterraine, on les voit diminuer chaque année, s'encaisser plus profondément dans leur bassin de roches. Le docteur Bernagius, dans un de ses mémoires, a prouvé par des hypothèses aussi ingénieuses que savantes que le lac de Santa-Rosa finira par rester à sec, et que ses eaux dormantes sont désormais à l'abri de toutes les tempêtes.

LUCIEN BIART.

UN
ROMAN PHILOSOPHIQUE
EN ALLEMAGNE

Kinder der Welt (*Enfans du monde*), von Paul Heyse, 3 vol.; Berlin 1873.

I.

Lorsque de terribles déceptions eurent ouvert à beaucoup d'entre nous des yeux trop longtemps fermés sur les forces réelles de l'Allemagne, on convint généralement que ce n'était pas seulement le nombre et la discipline de nos ennemis qui avaient triomphé de notre malheureux pays, et que le secret de leur supériorité momentanée, espérons-le, se trouvait dans une meilleure éducation intellectuelle et morale. Pris en masse, ils étaient, disait-on, plus instruits, plus sérieux, plus moraux que nous, et l'on ajoutait plus religieux. Ceux qui s'attachèrent avec le plus de complaisance à vanter la solidité du sentiment religieux chez nos envahisseurs en conclurent, par une étrange déduction, que nous devions, pour relever la France, abjurer notre libre pensée, notre scepticisme voltairien, et redevenir des catholiques fervens. Ils ne se demandèrent pas un instant si, étant données les conditions générales de l'esprit moderne, le sentiment religieux ne se trouve pas beaucoup plus à l'aise dans les formes relativement sobres de la religion professée par la majorité des Allemands que dans l'amas de dogmes et de rites superstitieux dont la piété ultramontaine impose le fardeau à nos populations françaises. Les faits démontraient qu'une religion populaire peut demeurer puissante, si ce n'est à cause, du moins

à côté d'une très grande liberté laissée depuis longtemps à la critique et à la science, et dont elles ont largement profité; nos convertisseurs partirent de là pour nous prêcher l'asservissement de la pensée et le retour au moyen âge. La contradiction entre la conclusion d'un tel raisonnement et le fait qui lui sert de majeure saute aux yeux, mais le fait lui-même aurait eu besoin d'être examiné d'une manière moins superficielle.

Il s'en faut de beaucoup que les croyances chrétiennes essentielles ne soient pas contestées en Allemagne, ni même que le nombre de ceux qui les repoussent formellement y soit insignifiant. Tous ceux qui ont étudié l'histoire de la philosophie contemporaine savent ce qu'a donné finalement cet hégélianisme qui devait reconstruire sur une base inébranlable les doctrines vitales de l'ancienne orthodoxie. Depuis on a vu fleurir en Allemagne une école matérialiste qui n'a rien à envier à la nôtre sous le rapport du radicalisme des négations. Récemment encore nous devions signaler dans la *Revue* le manifeste médiocrement édifiant que le docteur Strauss lançait au nom de ceux qu'on peut appeler ses coreligionnaires, car il s'agissait pour lui de substituer une religion nouvelle à l'ancienne, décidément périmée, et de remplacer la vieille foi en Dieu par la foi moderne, pleine de vénération, de dévotion, d'abandon filial, en l'Univers aveugle et sourd. Si donc, dans la masse du peuple allemand, la religion est demeurée forte et aimée, ce n'est pas du tout parce que ce peuple n'a pu entendre que la voix de ceux qui la défendaient. Il vaudrait mieux à tous égards raisonner autrement, nous dire que la religion, comme tout le reste, s'épure et se fortifie par la liberté, et qu'il nous faut marcher dans ce sens-là, si nous voulons retremper dans nos populations le sens religieux, émoussé par le régime autoritaire. Regretter que nous ne trouvions pas chez les nôtres autant de religion que chez les compatriotes de Hegel, de Feuerbach, de Strauss, et partir de là pour vouer la France au sacré cœur, c'est en vérité traiter trop légèrement les questions les plus vitales dont puisse dépendre la destinée d'un peuple.

On dira peut-être que l'irréligion allemande est restée sans effet sensible sur la masse parce qu'elle n'a été préconisée que dans des livres inaccessibles au commun des lecteurs. Il n'en est rien. La menue monnaie des œuvres marquantes n'a pas fait défaut plus qu'ailleurs en Allemagne. En ce moment même, M. Strauss peut se féliciter de voir ses principes et ses idées favorites se propager sous la forme du roman et par la plume de M. Paul Heyse. Ce romancier est encore peu connu en France, et, à vrai dire, en Allemagne même il n'est classé que parmi les *dii minores*, toutefois parmi ces

dii de seconde classe qui sont très rapprochés de l'olympe littéraire et y auront d'un jour à l'autre leurs grandes entrées (1). Son incontestable talent et la vogue obtenue par ses précédens ouvrages lui créent des droits évidens à une présentation en forme.

M. Paul Heyse est Berlinois et compte aujourd'hui quarante-trois ans. Jeune encore, il partit pour l'Italie et y séjourna longtemps. C'est au soleil de l'Italie que ses aptitudes littéraires prirent leur premier essor. Appelé en 1854 comme professeur à Munich, il dut quitter cette position pour des motifs que l'on connaît mal, mais qui paraissent se rattacher aux méfiances dont le littérateur prussien et libre penseur était l'objet dans la capitale de la vieille Bavière. Depuis lors il se voua exclusivement au roman et au drame. Peu à peu on vit se développer en lui une tendance à la fois didactique et paradoxale à laquelle il a peut-être trop cédé dans la composition de ses ouvrages. Ses romans italiens, ses *Nouvelles*, contenaient de charmantes descriptions et de non moins charmantes figures, mais ne brillaient pas précisément par l'austérité des principes. Qu'on en juge par l'un de ces récits intitulé *Béatrice*. M[lle] Béatrice est une jeune Italienne qui veut épouser un Allemand. Au moment où le mariage allait être conclu, l'amant doit s'absenter; une belle-mère et un père trop faible imposent à la jeune fille un autre époux, qu'elle accepte en se réservant de ne consacrer à son mari légal que les jours et de passer les nuits avec son premier fiancé, revenu le jour même du mariage. Les choses s'arrangent ainsi, non sans que le trop heureux Allemand trouve qu'il y a des félicités bien coûteuses, car il est forcé de rester toute la journée caché dans une chambre de la maison sans pouvoir en sortir un seul instant. Comment le roman continuera-t-il, surtout dans un pays où le divorce est inconnu? Heureusement pour les romanciers qu'ils ont toujours sous la main le moyen de dénouer les situations les plus compliquées. Béatrice meurt, et *è finita la commedia*, une comédie qui sent son Boccace d'une lieue. — Trop souvent aussi dans les romans de M. Paul Heyse on voit un époux quitter sa *cara sposa* par dévoûment pour elle, c'est-à-dire pour ne pas être un obstacle à son bonheur. De telles bontés sont trop rares pour servir de thème fréquent, à moins de supposer chez l'auteur un parti-pris un peu suspect.

Il n'y a pas seulement des juges à Berlin, il y a aussi des critiques, et ceux-ci furent trop *philistins* pour approuver ces entorses infligées à l'idée pure du mariage. Leur blâme fit que M. Heyse,

(1) La *Revue*, dans sa livraison du 15 mai 1870, a publié une nouvelle de M. Heyse intitulée *Méran;* quelques autres (*la Rabbiata, le Garde-Vignes, le Voyage à la recherche du bonheur, la Résurrection*) ont été traduites vers la même époque.

loin de s'amender, entreprit de leur démontrer qu'ils n'y entendaient rien, et dans ses *Moralische Novellen*, dédiées à « Mme Tout-le-Monde » à Berlin, il développa la thèse qu'il ne faut pas appliquer au génie les règles de la morale vulgaire, que les grandes natures ont le droit de s'en émanciper. Comme on pouvait s'y attendre du moment qu'on le voyait se lancer dans un tel paradoxe, il commit plus d'une fois la faute de sembler dire que l'immoralité est une des marques auxquelles on reconnaît les grandes natures.

L'Allemagne, on peut en juger par là, n'est pas toujours très fondée à reprocher à notre littérature ses tendances corruptrices; mais M. Heyse a cru devoir faire un grand pas de plus dans sa carrière de redresseur des préjugés. Jusqu'alors on ne lui connaissait pas de tendance philosophique bien décidée. Ce fleuron manquait à sa couronne, et il a tenu à l'en orner dans les *Kinder der Welt, Enfans du monde,* où il s'est donné pour mission de réhabiliter l'athéisme. Ce roman, qui a fait sensation, doit être examiné en détail pour qu'on puisse en apprécier sûrement la valeur littéraire et logique.

II.

Dans la *Dorotheenstrasse,* à Berlin, vivaient, il y a quelques années, deux frères. Edwin, l'aîné, avait vingt-huit ans au moment où commence le récit, et se livrait assidûment à l'étude de la philosophie, qu'il enseignait comme *privat-docent* à l'université. Les deux frères étaient orphelins et pauvres. Balder, plus jeune de huit ans, était infirme et phthisique, mais d'une rare beauté et doué d'une riche imagination poétique. Edwin, sans être précisément laid, rachetait l'irrégularité de ses traits par l'expression sérieuse et très intelligente de sa physionomie. Élevés après la mort de leur père grâce à la bourse d'un parent, ils avaient, aussitôt qu'ils s'en étaient sentis capables, cherché à se rendre indépendans. Edwin, dès qu'il avait eu quelques leçons, avait fait venir près de lui Balder, à qui sa mauvaise santé interdisait les études prolongées, mais qui avait appris le métier de tourneur. Il s'était donc installé, lui et son tour, dans la chambre vaste et triste, qui donnait sur la petite cour intérieure d'une maison occupée par un cordonnier aisé répondant au nom de Feyertag. Rien de plus honnête, de plus respectable que cette pauvreté joyeusement supportée, qui du moins n'était réellement assombrie que par les inquiétudes assez fréquentes auxquelles donnait lieu la santé languissante de Balder; mais celui-ci était si résigné, si doux, et même si optimiste, qu'il créait autour de lui une atmosphère de sérénité dont tous ceux qui fréquentaient « la tonne, »

— c'est ainsi qu'on avait surnommé la chambre des jeunes philosophes, — subissaient l'influence. Il n'est pas possible de plus aimer la vie que le pauvre Balder et d'avoir moins de raisons pour cela.

Les deux frères avaient quelques amis fidèles, anciens camarades d'école ou d'université : Marquard, jeune médecin déjà recherché à Berlin, prodiguant ses soins à Balder, matérialiste renforcé, mais d'un cœur excellent malgré la légèreté de ses paroles et son penchant trop prononcé pour les galanteries équivoques, — Mohr, une espèce de géant bourré de paradoxes, dévoré d'ambition, essayant de tout, et arrivant toujours à découvrir que dans n'importe quel genre il est voué à la médiocrité, auteur d'un drame toujours inachevé et d'une *symphonia ironica* qui n'a jamais été exécutée et ne le sera probablement jamais, — à cela près, le meilleur fils du monde, et criblant de ses taquineries le troisième ami, Franzelius le socialiste, ex-étudiant qui a voulu se faire ouvrier imprimeur pour vivre avec les ouvriers, chercher avec eux les moyens d'améliorer leur sort, et en guerre permanente avec la bourgeoisie, la police et l'état. Balder seul parvient à l'arrêter dans ses projets extravagans, et à lui faire supporter l'intarissable moquerie de Mohr. Rappelons-nous, une fois pour toutes, que nos héros sont Allemands, par conséquent très susceptibles.

Quand nous aurons dit que dans la même maison, outre quelques personnages insignifians, habite une musicienne consommée, Christiane, demoiselle de trente-six ans, laide, quoique bien faite, la lèvre supérieure ornée d'une moustache formidable, et dont Mohr, toujours paradoxal, devient amoureux, — que le cordonnier Feyertag est un brave homme qui lit Schopenhauer sans y rien comprendre, mais qui est ravi de trouver dans les œuvres du vieux misogyne de Francfort une théorie des plus savantes sur l'infériorité native de la femme, — que sa digne épouse, excellente ménagère, n'en mène pas moins du bout du doigt son théoricien de mari, heureusement pour lui plus entendu en matière de bottes qu'en philosophie, — que leur fille Réginette est une charmante enfant de dix-sept ans dont, chacun de son côté, Balder et Franzelius sont éperdument épris, et qui ne s'en doute pas encore, — nous aurons dessiné le cadre dans lequel va maintenant se dérouler cette histoire.

Avant tout, avertissons nos lecteurs que tous ces personnages, à l'exception du cordonnier (encore n'osons-nous rien affirmer sur son compte), de sa femme et de sa fille, ont rejeté toute foi en Dieu. Edwin est devenu athée par la philosophie, Balder par intuition, Marquard par la médecine, Mohr on ne sait pourquoi, lui non plus, Franzelius par socialisme, et Christiane pour toute sorte de raisons, dont la principale est qu'elle se sait trop laide pour être aimée,

— non pas pour aimer, entendons-nous bien, car la pauvre fille moustachue se consume d'amour pour le philosophe Edwin, avec qui elle a pu à peine échanger quelques paroles, et qui est à cent lieues de soupçonner le ravage qu'il fait dans cette âme refermée sur elle-même. Mais, par quelque chemin qu'ils soient tous arrivés à cette négation de Dieu, ils sont tous d'accord sur ce point, et forment ensemble le plus joli petit bouquet d'athées qui se puisse imaginer. Il faut ajouter que, sauf Marquard, ils sont tous d'une régularité de mœurs exemplaire.

Arrivons enfin au drame. Edwin, à force de travail, est devenu anémique; son ami le médecin Marquard veut absolument qu'il prenne quelques distractions, et lui a procuré un billet d'opéra. Or dans la loge où ce billet l'a conduit, lui qui n'avait jamais connu l'amour, il a rencontré une ravissante créature, escortée seulement par un petit *groom*, et dont la vue l'a ensorcelé. Comme de juste, il la revoit quelques jours après dans une promenade publique, toujours seule avec son *groom*, et trouve moyen de la suivre, de s'introduire chez elle, de lui parler, sans pouvoir deviner qui elle peut être. A son langage, à sa physionomie, à ses manières, il doit croire qu'elle est honnête, et pourtant il découvre peu à peu qu'il y a du louche dans sa position. Elle habite seule un élégant logis loué pour elle par un comte qui appartient à la fine fleur de l'aristocratie, et tenu par une certaine matrone au langage confit de pruderie qui n'a rien de rassurant. Voici ce qu'il en est selon la confession que M[lle] Toinette Marchand, — c'est le nom de l'héroïne, — fait quelque temps après à Edwin. Dernière fille d'un ancien danseur retiré dans une petite résidence d'Allemagne après quelques années de brillans succès à Paris et à Berlin, elle a toujours rêvé les grandeurs, les richesses, le faste, et a pris longtemps au sérieux les plaisanteries de son père, dont elle était la favorite et qui l'appelait toujours « madame la duchesse. » Orpheline, venue à Berlin avec quelque argent, mais pour entrer comme gouvernante dans une haute maison, elle a été congédiée par la comtesse qui l'avait engagée, « parce que j'étais trop jolie, » dit-elle naïvement, et alors, ne sachant que faire, elle s'est mis en tête de mener pendant quelque temps la vie de grande dame pour en goûter au moins une fois, quitte à voir ce qu'elle deviendrait ensuite, et même si le parti le plus sage ne serait pas de mettre alors un terme à une vie qu'elle ne peut supporter qu'entourée d'élégance et de luxe. Elle a été aidée par un jeune gentilhomme qu'elle avait eu pour compagnon de chemin de fer, qui avait été des plus empressés, et qui, la rencontrant sur le pavé de Berlin et mis au courant de son projet, avait pu justement disposer pour elle d'un appartement retenu, lui avait-il dit,

pour une parente, et devenu inutile à sa destinataire. Toinette avait accepté à l'étourdie, sans se rendre compte du caractère compromettant de cette acceptation. Le jeune comte la poursuivait pourtant de ses déclarations brûlantes; mais, dit-elle à Edwin, elle ne veut et ne sait pas aimer. C'est une délicieuse linotte, gazouillant à merveille, et le cœur sec comme un caillou. Edwin tâche de lui faire comprendre le danger qu'elle court en continuant de profiter des bontés de son poursuivant. N'avait-il pas vu un laquais du comte se conduire avec elle d'une manière insolente? Elle quitte précipitamment son bel appartement à l'insu d'Edwin, et va se cacher dans une autre rue sans laisser son adresse.

Il faut savoir qu'entre temps Edwin avait été invité à donner des leçons particulières à une jeune demoiselle, fille d'une Juive et d'un petit peintre piétiste, qui s'était fait une spécialité dans la peinture en ne peignant jamais que des haies (*zaun*); il se nommait Kœnig, de sorte qu'on l'appelait dans les ateliers le *Zaunkœnig*, le *roitelet*. Sa femme était morte depuis quelques années. Mlle Léa, sa fille, était une jeune personne sérieuse, avide de savoir et tout à fait disposée à devenir une jolie athée, en dépit des sermons de son père et de son amie, une dame Valentin, veuve d'un professeur et chrétienne très fervente. Le père Kœnig, qui adorait sa fille, a cru combler ses vœux en lui donnant dans la personne d'Edwin un professeur *di primo cartello*. Les leçons ont commencé, et dès la première Mlle Léa a non-seulement mordu à belles dents à l'arbre de la science, mais encore est devenue amoureuse de celui qui lui apprend tant de belles choses, amoureuse à en perdre le sommeil et l'appétit. Inutile de dire que le père Kœnig ignorait les conclusions de la philosophie d'Edwin et ne voyait en lui qu'un jeune professeur très posé, très savant et de conduite irréprochable. La tante Valentin a le nez plus fin, et au bout de quelque temps elle découvre que Léa tourne de plus en plus le dos à la religion : aussi le professeur reçoit-il bientôt une lettre fort polie du père Kœnig, lui annonçant qu'il doit, à son grand regret à tous autres égards, le prier de discontinuer ses visites. La jeune fille est au désespoir; cependant elle cache soigneusement son chagrin, et en vérité il y aurait de quoi donner envie d'être professeur et athée. Edwin, sans s'être donné la moindre peine pour cela, est adoré de deux femmes, Christiane sa voisine et Léa son élève.

Son cœur, nous le savons, était pris ailleurs. Mlle Toinette avait été dénichée dans sa nouvelle retraite par Marquard, qui furetait partout dans Berlin. Edwin a couru chez elle et l'a trouvée en train d'épuiser ce qui lui reste d'argent avec le suicide pour perspective. Sans avoir de théorie arrêtée, Mlle Toinette est aussi un esprit très

fort et aime beaucoup qu'on lui dise qu'il n'y a rien à craindre ni à espérer après la mort. Edwin s'attache à lui persuader qu'une vie simple et laborieuse n'exclut pas le bonheur, et la décide à essayer le dimanche suivant d'une simple partie de plaisir comme celles que de petits bourgeois peuvent se permettre. Sa passion pour la ravissante sirène, dont il ne peut réussir à faire battre le cœur, va toujours en grandissant. On s'amuse beaucoup pendant cette excursion dans la banlieue de Berlin, où l'on a dîné avec Marquard et une jeune actrice, Mohr et M[lle] Christiane; même au retour et malgré la réserve stoïque toujours gardée par le jeune professeur, il y a une scène de fiacre, un baiser surpris sur les lèvres de la belle endormie, qui nous a fait un moment trembler pour leur philosophie, mais cela ne va pas plus loin. Il paraît pourtant que l'athéisme ne protége pas contre la jalousie, car M[lle] Christiane, qui a découvert l'amour passionné d'Edwin pour Toinette, quitte brusquement la société dont elle faisait l'ornement et revient désespérée dans sa chambre solitaire, maudissant les dieux et les hommes, surtout les dieux.

Cette soirée devait être fertile en incidens. Balder, pendant que son frère allait en partie fine dans les environs de Berlin, avait eu aussi son rayon de soleil. Il avait causé avec sa chère Réginette, il l'attendait encore dans la journée, se sentant mieux après une crise heureusement surmontée, s'abandonnant aux longs espoirs des poitrinaires, et décidé à ouvrir enfin son cœur à la jolie fille de son hôte. Comme elle tardait, il était descendu dans la petite cour, et qu'entend-il? Les déclarations brûlantes de son ami Franzelius à la jeune fille, qui lui répond de manière à encourager les plus douces espérances. Le pauvre Balder ne put tenir contre ce coup qui le frappait droit au cœur, et quand le soir Edwin rentra de sa partie de plaisir, il trouva son frère couché, sans connaissance et dans une position des plus graves.

Christiane était rentrée aussi; mais il y avait quelqu'un chez elle, un certain Lorinser, que nous n'avons pas encore eu l'occasion de présenter. Ce nouveau personnage fait dans le roman la fonction du monstre et s'en acquitte à merveille. Qu'on se figure un grand brun, candidat au saint ministère, au visage pâle et passionné, aux cheveux épais, aux yeux toujours levés vers le plafond ou baissés vers le sol, mais qui, lorsque par hasard ils s'ouvrent sur vous, vous fixent ou plutôt vous transpercent avec deux prunelles mobiles couleur de vif argent. Cet individu avait déjà fait plus d'une apparition dans le récit, tantôt chez la dame Valentin, tantôt chez Christiane, qu'il avait pris à tâche de convertir. C'était un étrange convertisseur, professant une sorte de mysticisme à la fois exalté et sensuel dont le fin mot revenait à ceci, que l'on vient à Dieu en s'abandon-

nant au péché. C'est en vain jusqu'alors qu'il avait essayé de ce jargon suspect sur Christiane, dont, on ne sait trop pourquoi, il était amoureux. Sa moustache ne le rebutait pas; on dirait même qu'elle l'attirait. La malheureuse disgraciée, très ennuyée de trouver son importun poursuivant dans son appartement, au moment où elle avait un si grand besoin de solitude, eut bien de la peine à le congédier. Lui parti, elle se mit au lit, maudissant une fois de plus sa laideur, sa destinée, se repaissant de rêves extravagans,... quand tout à coup elle se sentit saisir par une main de fer. Un cri rauque, parti de sa poitrine, réveilla toute la maison; la vieille servante, qui par hasard était encore debout, entra en toute hâte avec de la lumière, vit Christiane debout, en chemise, suffoquée d'effroi et de colère, et un homme noir qui partait en se cachant la figure. Cet homme n'était autre que Lorinser, qui avait feint de s'en aller, mais qui s'était caché dans la chambre de Christiane. Quand nous rapprochons cette scène à fracas de celle du fiacre, nous supposons que, dans l'intention de l'auteur, elle signifie quelque chose comme ceci : un athée amoureux peut être réservé jusqu'à la timidité, tandis qu'un croyant, rebuté dans ses amours, peut aller jusqu'au viol.

Cependant Balder était toujours malade, et même très malade. Léa aussi était malade, mais d'amour. Christiane n'allait guère mieux. Elle s'était enfuie sans dire où elle allait, et, deux ou trois jours après, Mohr, son amoureux pour le bon motif, avait la chance d'arriver juste au moment où on la retirait à peu près morte de la Sprée. Il la fit porter chez le petit peintre Kœnig, qui ne demeurait pas loin, et, grâce aux bons soins de Marquard et de Léa, elle revint à une vie dont elle ne savait que faire. Pourtant le brave garçon lui avait offert son cœur et sa main dans le plus ébouriffant des langages; mais Christiane n'avait voulu ni de l'un ni de l'autre.

Edwin n'était pas plus heureux avec Toinette. Celle-ci avait revu le jeune comte, qui, toujours amoureux-fou de sa beauté, l'avait demandée en mariage. Par une étrange obstination de la part d'une fille si froide et si désireuse de grandeurs, elle avait repoussé ses offres; toutefois elle ne se montrait pas plus empressée pour cela à répondre à l'amour d'Edwin. Elle ne pouvait aimer; c'était toujours là sa grande raison; Edwin était et pouvait rester son ami, mais rien de plus. C'est alors que le pauvre Balder, si malheureux lui-même en amour, par dévoûment pour son frère Edwin, voulut faire un coup de tête de sa façon. Par une froide matinée d'hiver, il se glisse, à l'insu d'Edwin, dans un fiacre et se fait conduire chez Toinette pour la supplier de condescendre aux vœux de son frère. « Je

crains, lui dit-il, que vous ne répugniez à l'idée de l'épouser, parce que vous devriez me garder avec vous. Eh bien! je viens vous confier que je ne vous serai pas longtemps à charge. » En entrant chez la belle, il s'était trouvé face à face avec le comte, que rien ne décourageait, et qui avait salué, avec cette impertinence prussienne qui n'a pas sa pareille au monde, ce petit intrus, proprement, mais pauvrement vêtu, qui le dérangeait dans son entretien. Pourtant, sur l'invitation de Toinette, il s'est retiré dans la pièce voisine; là il a pu entendre comment Toinette faisait part à Balder d'un secret dont elle ne savait le mot que depuis peu, grâce aux recherches de son adorateur titré. Elle n'est pas la fille de l'ex-danseur qu'elle avait longtemps regardé comme son père; elle doit le jour à la liaison clandestine d'un prince et d'une jeune fille vendue par une abominable mère. « Voilà le crime que j'expie, dit-elle; fruit d'une union sans amour, je ne sais, je ne puis pas aimer! » Balder combat, comme de juste, cette idée plus romanesque que sérieuse, et à l'occasion s'exprime de telle façon sur le compte du rival d'Edwin que celui-ci l'attend dans la rue, le rudoie, profère des menaces contre son frère. C'en est trop pour le pauvre garçon, à peine réchappé de la crise qui l'avait mis à deux pas du tombeau. Il remonte pâle et tremblant dans son fiacre, et quand, en face de la maison du cordonnier, le cocher ouvre la portière pour faire sortir son « bourgeois, » c'est un cadavre qu'il trouve immobile sur la banquette et qu'il doit porter dans la « tonne. »

Balder était si aimé, si digne de l'être, que sa mort causa une désolation inexprimable chez tous ceux qui le connaissaient. Le chagrin mêlé de remords d'Edwin fut déchirant. Ne fallut-il pas, tant ses amis et lui avaient la main malheureuse en certaines matières, que, dans une ville où pourtant les pasteurs libéraux ne manquent pas, ils tombèrent sur un prédicateur étroit et bigot, qui s'avisa de profiter de l'occasion pour expectorer sur la tombe encore ouverte des considérations de nature à dénigrer le caractère du jeune mort et à froisser péniblement ses amis! Ce fut au point que Franzelius, n'y tenant plus, exhala son indignation en termes peu parlementaires, et que, sur la dénonciation du charitable pasteur, il fut poursuivi comme perturbateur d'un culte public.

Un malheur n'arrive jamais seul. Edwin, que ses préoccupations douloureuses avaient empêché de retourner chez Toinette, et qui n'avait pu rien savoir de ce qu'elle avait confié à Balder, reçut d'elle un beau matin une lettre dans laquelle, sans lui dire encore qu'elle allait épouser le comte, elle lui apprenait qu'elle avait accepté une invitation de la comtesse, mère de son adorateur, et qu'elle allait passer quelques jours dans sa noble compagnie. C'était le dernier

coup porté à l'espoir qu'il nourrissait encore au fond de son cœur. La comtesse, il le savait, avait longtemps résisté à la folle idée de son fils d'épouser une fille de rien; son invitation prouvait qu'elle s'était adoucie, probablement à cause du jour qui s'était fait sur les véritables origines de M[lle] Toinette. Sa naissance n'en était pas plus édifiante; mais enfin elle avait du sang princier dans les veines, et cela changeait bien des choses. Il était clair aussi qu'en se rendant à l'invitation de la comtesse, Toinette avouait indirectement son intention de céder aux instances de son fils. Cette brusque révélation, tombant sur un cœur déjà saignant d'une grande douleur, fit un tel effet sur Edwin qu'à son tour il tomba gravement malade, et, pendant plusieurs semaines, resta entre la vie et la mort.

Sa bonne constitution, les soins empressés dont il fut l'objet, le sauvèrent, et quand il revint à la santé, il lui sembla qu'il était dégrisé. Le souvenir de Toinette n'éveillait plus en lui que des sentimens fort calmes. C'est au point qu'une nouvelle lettre d'elle, lui annonçant son mariage avec le comte, le laissa très froid; mais aussi dans le même temps il avait trouvé un dédommagement. On se rappelle cette jeune Léa, la fille du peintre des haies, à qui il avait donné quelques leçons trop vite interrompues. En le remerciant de ses soins, le père lui avait envoyé, — nous ne savons trop pourquoi, — le cahier où sa fille avait noté ses impressions, une espèce de journal d'elle-même s'entrelaçant avec le résumé de ses leçons, et, malgré quelques pages déchirées évidemment avec intention, M[lle] Léa laissait percer entre les lignes, et même çà et là dans les lignes elles-mêmes, que son professeur l'avait, sans le savoir, initiée à bien d'autres choses que la philosophie. Comme en même temps elle n'était pas moins éprise des idées de son professeur que de sa personne, Edwin se sentit attiré par un penchant subit vers une élève aussi sympathique, il découvrit qu'elle avait de très beaux yeux, noirs et pensifs, qu'elle était belle d'une beauté recueillie et paisible, que son intelligence était élevée, son cœur excellent; bref, il sentit qu'il en devenait amoureux, et courut, dès que cela lui fut possible, à la demeure du *Zaunkœnig*. Il était temps. L'infortunée Léa se consumait dans son amour ignoré, et aurait pu chanter comme Fortunio, si elle avait eu assez de voix pour cela :

> Mais j'aime trop pour que je die
> Qui j'ose aimer...

Elle ne dormait plus qu'une heure par nuit et ne mangeait pas une fois par jour, son père ne savait plus à quel saint se vouer; mais à

peine Edwin fut-il venu lui déclarer en personne ses sentimens et ses vœux que la santé lui revint comme par enchantement. Son Edwin lui a dit qu'il l'aimait « de cet amour intellectuel qu'un Spinoza pouvait éprouver pour la substance, » qu'elle est pour lui l'*Ein und all*, son Un et son Tout, et, délicieusement remuée par ce mélange de jargon philosophique et de tendres démonstrations, la jeune libre penseuse n'a pas tardé à devenir *Frau Doktorin*.

C'est vers ce temps-là que Mohr, toujours sur la piste de Christiane, la dame aux moustaches revenue du suicide, et ayant fini par découvrir la tentative infâme du candidat Lorinser, arrive à savoir bien des choses qui prouvent que ce prêcheur piétiste est, à proprement parler, un misérable, le démasque sous un faux nom dans un autre quartier de Berlin et le force à s'engager, sous peine de dénonciation, à ne jamais se trouver dans les lieux habités par celle dont il avait failli faire sa victime. A plusieurs indices, on peut s'assurer que Mohr sait où la retrouver et qu'il a des raisons d'espérer que sa flamme, longtemps rebutée, sera enfin victorieuse de ce cœur rebelle. On ne nous dit pas, et nous aurions été très-curieux de le savoir, par quel « procès psychologique » la dame barbue en vint à bannir de ce cœur l'image adorée d'Edwin pour y loger celle de son gigantesque amant.

On pourrait croire le roman fini, car, sans compter l'union désormais permanente de Marquard et de son actrice, — il est vrai que cette union-là n'a été consacrée que sur l'autel de la nature, — nous avons déjà cinq mariages, celui de Toinette avec son comte, celui d'Edwin et de Léa, de Franzelius le socialiste avec la blonde Réginette, celui de Mohr et de Christiane, enfin, à l'horizon, celui du papa Kœnig avec cette veuve Valentin qui lui avait ouvert les yeux sur les dangereuses tendances de l'enseignement d'Edwin, mais qui s'était résignée de bonne grâce à l'union dont la vie de sa chère Léa dépendait. Tout le monde est marié, le vice est puni, la vertu récompensée, l'athéisme triomphant sur toute la ligne. C'est donc fini? Pas du tout, et le roman recommence de plus belle.

Quatre ans s'étaient écoulés. Edwin avait été cacher son bonheur dans une petite ville de la Thuringe, où il avait accepté, renonçant aux ambitions universitaires, une modeste place de professeur de mathématiques au gymnase de la localité. Sa position, quoique très humble, lui plaisait : elle suffisait à ses besoins, lui laissait des loisirs pour ses travaux philosophiques, et il eût joui pleinement de cette existence paisible et studieuse, si ses idées radicales en religion ne l'eussent pas désigné aux anathèmes de l'orthodoxie. Franzelius, époux de Réginette, sans abjurer précisément ses idées réformistes, au contraire toujours très zélé pour la cause populaire,

mais désormais plus philanthrope et plus patient que socialiste à tous crins, avait fondé dans la même ville moyennant la dot de sa femme une imprimerie qui prospérait. Trois enfans lui étaient venus, et il vivait très heureux. Quant à Mohr, il avait aussi quitté Berlin et s'était niché avec Christiane, désormais réconciliée avec la vie, dans une autre petite ville où celle-ci trônait comme musicienne et directrice très appréciée des sociétés de chant. Les deux époux étaient contens, la laideur même de Christiane avait diminué, et Mohr avait reporté sur un bambin de trois ans les rêves de grandeur qu'il avait si longtemps nourris pour son propre compte, tout en s'en avouant la vanité; cependant il avait conservé sa verve endiablée, sa bonhomie tapageuse et ses fusées de paradoxes. Edwin était venu le voir pendant les vacances. Une excursion pédestre à travers les forêts de la Thuringe en compagnie de son ancien camarade avait paru nécessaire à ses nerfs, toujours facilement fatigués par l'excès du travail; mais ce n'était pas du repos qu'il allait goûter à cette occasion. Il attendait Mohr dans une chambre d'auberge, quand il vit entrer Marquard le médecin, en voyage lui aussi, en voyage médical. Il sortait d'un château du voisinage où il avait été appelé en consultation, et par qui? par le comte époux de Toinette, et il venait sérieusement demander à Edwin d'entreprendre une cure dans laquelle il avait perdu lui-même tout ce qu'il pouvait avoir de latin.

Que s'était-il donc passé? La jeune comtesse avait paru d'abord se résigner à sa nouvelle position. Elle avait épousé le comte, tout en lui déclarant qu'elle ne l'aimait pas d'amour. Celui-ci, passionné jusqu'à l'extravagance pour sa belle Galatée, avait espéré qu'il finirait par en être le Pygmalion. La naissance d'un enfant avait même un instant accru son espoir; mais bientôt les insurmontables répugnances de sa femme l'avaient condamné au rôle de mari *pro forma*. La comtesse avait même abandonné son enfant, qui ressemblait à son père, aux soins des subalternes; l'enfant était mort à sept mois, et depuis lors elle avait vécu séparée en fait de son mari et soupirant après un divorce que rien légalement ne pouvait justifier. Elle faisait seulement les honneurs de sa table et prenait part avec un entrain fiévreux aux chasses à courre que le comte, grand amateur, organisait dans ses superbes domaines. Désespéré, ne comprenant rien à cette froideur inexplicable, passant tour à tour de la supplication à la colère, ayant même tâché en un jour de malheur de verser des gouttes soporifiques dans le café de sa récalcitrante épouse, il avait vu le dégoût succéder chez elle à l'indifférence, et, toujours amoureux, il endurait près d'elle un véritable martyre. Quant à elle, tout le temps qu'elle pouvait s'éloigner

du comte sans faire tort à ses obligations de maîtresse de maison, elle se tenait en quelque sorte barricadée dans une aile du château, en compagnie d'une cameriste dévouée, et ne sortait guère de son appartement que la nuit, dont elle mettait à profit les ténèbres pour errer avec sa compagne dans les allées d'un parc immense. A la fin, le comte s'était demandé s'il n'y avait pas dans cette étrange conduite un cas d'aliénation mentale imminente, et il avait demandé les conseils du docteur Marquard, dont la réputation médicale allait toujours en grandissant. Marquard avait bientôt deviné que le mal dont souffrait la comtesse n'était pas de ceux que guérissent les médecins qui ne sont que médecins, et sachant, du moins croyant savoir que l'ancienne passion d'Edwin pour Toinette était tout à fait éteinte, mais se rappelant que de tous les hommes Edwin était celui qui pouvait le plus agir sur les idées de cette femme étrange, il venait lui mettre sur la conscience de partir avec le comte pour le château où se séquestrait la belle malade, et d'employer toute son influence, toute sa philosophie pour la ramener à une conduite plus sensée.

Edwin, et cela nous étonne, crut devoir accepter cette mission. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que le comte lui-même joignit ses instances à celles de Marquard. Il n'ignorait pourtant pas qu'Edwin avait été son rival; mais ce que personne ne savait, et ce que nous dirons par anticipation, c'est qu'on aurait pu appeler le mal dont souffrait la comtesse la vengeance de l'amour. L'image d'Edwin, son ami dévoué, s'était épanouie, seulement bien trop tard, dans son cœur comme celle de l'homme aimé. Dès lors son mari lui était devenu insupportable; son enfant, qui ressemblait à son mari, odieux; les procédés du comte avaient achevé d'exaspérer sa répugnance et d'exalter sa passion pour l'homme qu'elle n'avait pas su aimer, quand elle était aimée de lui. Il est donc facile de comprendre que, le lendemain de l'arrivée d'Edwin, lorsqu'au moment de partir pour la chasse elle découvrit son ancien amant parmi les hôtes du comte, elle tomba presque en défaillance. Elle se remit pourtant, et profita de l'occasion pour causer longuement avec Edwin.

Celui-ci tâcha de la raisonner de son mieux; mais lui aussi aurait eu besoin d'être raisonné et calmé. Nous n'avons pas dit ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Déjà plus troublé qu'il ne s'y était attendu à l'idée de se retrouver si près de la femme qu'il avait tant aimée, ne pouvant dormir à cause de la chaleur, il s'était avisé d'aller respirer le frais sous les belles allées du parc. Tout en errant sans but, il s'était rapproché d'un petit lac aux eaux limpides, et tandis que, caché sous un épais feuillage, il se déshabillait pour se

baigner, qui avait-il vu s'avancer avec sa suivante vers un petit kiosque situé à l'extrémité du lać, quitter ses vêtemens et se plonger comme une ondine sans voiles dans les eaux frémissant au clair de lune? La comtesse elle-même, en promenade nocturne, se rafraîchissant aussi à sa manière et nageant presqu'à portée de la main du philosophe ébaubi. Voilà une scène qui sent l'emporte-pièce, mais qui sert à expliquer comment se réveilla dans le cœur d'Edvin une flamme qu'il croyait tout à fait éteinte. Aussi ses remontrances à la comtesse se ressentirent-elles de l'agitation que de pareilles contemplations lui avaient communiquée. Ce n'est pas tout. Des hôtes de première distinction arrivent au château. L'inévitable Lorinser reparaît, attaché comme aumônier et théologien en titre aux personnes princières qui viennent y faire un court séjour. Edwin quitte ostensiblement la table où il allait se trouver assis à côté de cet infâme gredin, et se retire dans sa chambre pour écrire au comte, lui conseiller une séparation à l'amiable et partir avec l'aurore; mais voici bien une autre épreuve. Sa porte s'ouvre à une heure avancée de la soirée, et c'est Toinette elle-même qui vient se jeter dans ses bras et le mettre dans la position la plus perplexe où puisse se trouver un philosophe, athée ou non. L'auteur nous laisse même dans la plus complète ignorance de ce qui serait arrivé, si la camériste n'était survenue juste à temps pour prévenir les deux amans que le comte montait derrière elle. La présence de cette fille sauve des apparences qui, sans elle, eussent été plus que compromettantes, et Edwin n'attend pas pour s'en aller que l'aube ait paru. En route, pâle, défait, à moitié fou, il rencontre l'ami Mohr qui venait le chercher. — Je suis le vieux Tannhauser, lui dit-il, et je sors de la caverne de Vénus.

Pendant que la vertu d'Edwin subissait ces terribles assauts, sa femme, restée au domicile conjugal, venait confier à son amie Réginette qu'elle avait lieu de penser qu'elle serait bientôt mère. Quelle fête elle se faisait d'annoncer la nouvelle tant désirée à son mari dès qu'il serait de retour près d'elle! Il revient en effet, mais toujours défait et distrait. Il est toujours affectueux pour elle; cependant sa tendresse de naguère a disparu. Il ne l'embrasse pas même en époux aimant, et comme il lui raconte tout ce qui s'est passé, la pauvre femme en conclut que les baisers de la comtesse lui brûlent encore les lèvres, et que désormais le devoir seul le retient près d'elle. Il nous semble qu'elle aurait pu se sentir quelque indulgence pour un mari si courageusement fidèle; mais cette fois encore le romancier avait sans doute besoin de nous montrer comment, sur deux époux, il peut y en avoir un qui s'éclipse pour ne pas faire obstacle au bonheur de l'autre. Edwin est reparti avec Mohr pour

essayer d'une nouvelle excursion pédestre à travers les régions boisées et loin du fatal château où la vertu conjugale est si exposée. Léa, en proie à une tristesse amère, voit une dame inconnue d'une incomparable beauté, d'une distinction suprême, s'introduire chez elle sous prétexte de lui acheter une peinture. Cette dame n'est autre que la comtesse, venue furtivement dans l'espoir de retrouver Edwin, et pour savoir jusqu'à quel point la femme qui lui a inspiré une fidélité si robuste est pour elle une rivale invincible. Léa reconnaît Toinette, et les deux femmes font l'une sur l'autre une impression semblable, c'est-à-dire que Léa trouve la comtesse si admirablement belle et séduisante qu'elle ne peut admettre que son mari guérisse jamais de son amour pour elle; la comtesse de son côté s'en va persuadée par tout ce qu'elle a vu et entendu que les liens qui enchaînent Edwin à son foyer conjugal sont de ceux qui ne peuvent se rompre. Et voici le résultat final de cette double conviction.

Léa plus que jamais veut partir; elle est retenue par Réginette, et surtout par Franzelius, qui lui parle avec autorité le langage du bon sens, et achève de vaincre ses résistances en lui montrant dans son cabinet l'image de Balder, dont il a conservé les traits moulés après sa mort avec la dévotion d'un croyant pour une relique. Quel lien logique y a-t-il entre cette contemplation du pauvre jeune homme qui semble encore lui sourire du fond du tombeau et la détermination de Léa, qui consent enfin à rester près de son mari? C'est ce qui n'est pas très clair; mais enfin il paraît que Balder mort continue d'exercer dans le cercle de ses amis la même influence apaisante dont ils ressentaient toujours l'effet quand il était vivant. Edwin, qui éprouve l'impérieux besoin de se retrouver près de sa femme, qu'au fond il aime toujours de tout son cœur, revient beaucoup plus tôt qu'on ne s'y attendait, et voilà les deux époux réunis pour tout le reste de leur vie.

Quant à la comtesse, une lettre d'un familier du château apprit quelques jours après à Edwin qu'elle avait mis fin à ses jours d'une singulière façon. Elle avait paru s'adoucir un peu avec son mari, et il avait été question à plusieurs reprises d'un voyage dans « la terre promise. » Cette expression était à double entente. Un matin, à la chasse, elle avait follement lancé son cheval à travers tous les casse-cou qui se trouvaient sur la piste, la bête s'était abattue; la comtesse, rapportée au château sans blessure apparente, mais très émue de sa chute, avait consenti à se laisser saigner; pendant la nuit, elle avait arraché le bandage posé sur la veine ouverte, et le matin on l'avait trouvée baignée dans son sang et mourante.

Deux ans après, Edwin et Léa, en visite chez leurs parens de Berlin, rencontraient le comte conduisant un superbe attelage et

ayant à ses côtés une ballerine très connue : il se consolait. Puis, dans une visite au tombeau royal où Edwin avait un jour mené celle qui n'était encore que Toinette Marchand, les deux époux rendaient hommage à l'héroïsme avec lequel la pauvre comtesse était restée jusqu'à la fin fidèle à elle-même; ils philosophaient sur la transfiguration qui embellit après la mort le souvenir de ceux que nous avons perdus, et ils se disaient que la nature est bien bonne d'avoir ainsi jeté le charme de la beauté sur les tragédies de l'existence. Une telle nature, un tel monde, une telle vie, de tels vivans, valent bien qu'on les aime, et le dernier mot du roman est emprunté à Catulle : vivons et aimons!

III.

Il s'agit maintenant d'envisager cette œuvre de longue haleine du point de vue purement littéraire pour revenir en dernier lieu sur les tendances philosophiques dont elle cherche à faire l'apologie.

Il est certain que M. Paul Heyse s'élève au-dessus de la moyenne des romanciers contemporains. D'abord il a le don d'intéresser; quand on a commencé de le lire, on le suit très volontiers jusqu'à la fin. Or j'avoue qu'en fait de roman c'est la première et la plus indispensable des qualités. S'il y eut jamais une division de la littérature où le genre ennuyeux mérite la plus absolue des proscriptions, c'est de toute évidence le roman. C'est ce que devraient se dire les auteurs de certains romans vertueux, dont les intentions, je le reconnais, sont excellentes, mais qui font bâiller. S'ils se refusent à décrire les passions coupables, de peur que la description de ces passions ne les engendre dans l'âme des lecteurs candides, je les approuve encore; mais alors ils n'avaient qu'à ne pas écrire du tout, et leurs vœux eussent été comblés. M. Paul Heyse est artiste. Il sait considérer et présenter les choses en artiste, et, ce qui est la marque du vrai talent, il vous apprend ou vous aide à les considérer de même. De plus il est poète : j'entends par là qu'il sait créer. Ses personnages sont vivans, réels, du moins à la première impression, dessinés parfois d'un crayon très rude, mais ils se détachent nettement et se meuvent à l'aise dans le cadre d'une personnalité bien définie, à laquelle ils demeurent généralement fidèles. Je conçois parfaitement pourquoi M. Heyse ne partage pas du tout l'engouement de ses compatriotes pour la musique de M. Wagner : il aime trop pour cela les lignes bien arrêtées. Il y a quelque part dans son livre une théorie perfidement louangeuse sur la musique de l'infini, qui n'a ni queue ni tête, et qu'un de ses partisans déclarés met fort au-dessus des morceaux à la Mozart ou à la Rossini,

qui ont tous un commencement, un milieu et une fin, ce qui est désolant. Enfin, qualité fort désirable chez un romancier qui fait beaucoup parler ses personnages, M. Heyse a beaucoup d'esprit, et leur en prête largement. C'est de l'esprit allemand, qui brille plutôt par l'ironie, le sarcasme froid, quelque chose d'amer et d'aigu, que par la finesse de pensée et la grâce d'expression qui nous semblent en France la faculté maîtresse des gens d'esprit; mais nous n'avons pas le droit de lui demander d'autre esprit que celui de sa race. Son genre proprement dit, nous le définirions volontiers le réalisme teinté d'idéalisme; j'entends par là, et c'est encore un éloge que je lui adresse, qu'il serre de fort près la vie réelle, qu'il en décrit scrupuleusement les conditions et les formes, qu'il a certainement été à l'école de Balzac pour lui emprunter ses procédés d'analyse minutieuse, mais qu'il ne se borne pas à ce genre d'exactitude microscopique et continue qui rend à la longue la lecture de Balzac si fatigante. Son récit s'anime vite, revêt aisément les vives couleurs du drame, et des rayons émanés des sphères supérieures viennent se jouer d'une manière souvent fort heureuse au travers et au-dessus des vulgarités de la trame.

Si je cherche parmi nos littérateurs français du jour un genre de talent qui présente des analogies nombreuses avec celui de M. Heyse, à la condition de tenir compte des différences qui distinguent le roman de la comédie, je pense tout de suite à M. Victorien Sardou. C'est bien la même manière réaliste et rude, une grande habileté dans l'art de grouper des situations qui parlent en quelque sorte toutes seules, et dont l'idée centrale se résume dans un mot portant coup. C'est aussi la même âpreté de contours, et il y a dans l'esprit très caustique de M. Sardou plus d'un trait de ressemblance avec ce que nous désignions tout à l'heure comme les marques caractéristiques de l'esprit allemand. M. Heyse n'est jamais plus amusant que lorsqu'il met dans la bouche d'un de ses personnages des portraits à main levée. On sera peut-être curieux d'en pouvoir juger sur échantillon.

Dans notre analyse, nous avons laissé de côté plus d'un incident et plus d'un personnage qui ne rentrent dans le récit qu'à titre épisodique. Entre autres, nous n'avons rien dit de la société habituelle du comte, époux de Toinette, dans son beau château de Thuringe, cette société à laquelle Edwin fut présenté lorsque, sur la demande du mari lui-même, il fut invité à venir sermonner philosophiquement la comtesse sur ses torts conjugaux. Il se trouve à souper à côté d'un jeune cousin du comte, un officier de cavalerie de langue alerte, le loustic de la compagnie, qui va lui détailler l'un après l'autre les convives réunis autour de la table. Cette descrip-

tion aura de plus l'avantage de nous donner une idée de ce que peut être l'entourage d'un gentilhomme allemand vivant dans ses terres, loin des grands centres.

« Vous avez été présenté à tous ces messieurs à la fois, dit le jeune lieutenant à voix basse à son voisin, et vous l'avez été conformément à cette coutume ridicule qui consiste à bredouiller un nom, après quoi va te promener! Permettez-moi de vous faire faire leur connaissance d'un peu plus près. Mon voisin de gauche, qui s'intitule « le colonel, » est d'origine slave, comme vous l'avez déjà pu deviner à ses fortes hanches et à son accent, mais de plus, à ce qu'il dit, de la bonne vieille souche des Oginsky, forcé en suite de démêlés avec les autorités russes d'entrer au service autrichien, promu, à ce qu'il dit, pendant la guerre d'Italie au grade de colonel, puis, toujours à ce qu'il dit, honorablement congédié à cause d'une blessure qui le rend infirme du pied droit. Voilà déjà plusieurs mois qu'il vit chez mon cousin, vu qu'un emploi civil lui a été offert, à ce qu'il dit, en France, et qu'il attend seulement ses papiers polonais pour lever les dernières difficultés. Comme il est connaisseur en chevaux, chasseur passionné et passé maître dans tous les jeux de hasard, mon cousin n'a pas de raisons pour douter de l'existence de ces papiers, et moi naturellement moins encore. — Son voisin, cet élégant monsieur d'âge incertain, de regard incertain, mais dont les doigts ont certains mouvemens suspects dénotant une grande habitude de l'art de faire la vole, est tout bonnement ce qu'on appelle en bon allemand un escroc. C'est une connaissance parisienne de mon cousin qu'il a attirée jusqu'ici et qu'il ne peut plus renvoyer malgré toutes les remontrances que j'aie pu lui faire. On dirait qu'il a des motifs à lui pour traiter avec égard ce chevalier de Marsan, le seul avec lequel je n'échange jamais une parole et à qui bien volontiers je montrerais la porte sans la moindre cérémonie. Cher docteur, il y a plus de figures doubles entre ciel et terre que votre philosophie n'en peut rêver.—Un véritable antidote contre cette pilule corrosive que je dois avaler ici tous les jours, c'est le gros monsieur de l'autre côté de mon cousin, un bourgeois propriétaire de biens nobles, qui a épousé une fille de banquier colossalement riche, mais qui n'a jamais présenté sa femme chez nous, parce qu'il est honteux de ses manières un peu étranges dans un salon, du reste, comme vous le voyez, un gaillard, excellent agronome, grand chasseur devant l'Éternel, amateur de vieux vin du Rhin et de vieilles anecdotes, bref, pour mes balivernes le plus reconnaissant des auditeurs. Vous avez entendu son gros rire. J'ai une fois gagné le pari que je le ferais pouffer rien qu'avec des histoires de forts mangeurs; en effet, une heure ne s'était pas écoulée qu'il n'en pouvait plus, il haletait, nous avions peur d'une attaque. — A côté de cet innocent mortel,

juste en face de vous, je vous dénonce deux non moins aimables créatures du bon Dieu, qui ne doit pas se complaire beaucoup dans ces deux images qu'il s'est données. Avez-vous jamais vu quelque part deux hommes se ressembler ainsi jusqu'à pouvoir être pris l'un pour l'autre? Mêmes cheveux blonds et courts, taillés en brosse, même front court par-dessous, même nez court, même courte brossette sur la lèvre, même sérieux solennel lorsque tout le monde autour d'eux éclate de rire, tout vous montre qu'il y a aussi quelque chose de trop court sous leur crâne. Quand ils se lèvent, vous voyez deux grands flandrins qui n'en finissent pas, les frères Thaddæus et Matthæus von der Wende, gentilshommes pur sang. Il est rare de rencontrer des jumeaux si fraternellement unis. Chacun d'eux s'est contenté de la moitié d'une part ordinaire de bon sens et s'est bien gardé d'acquérir ensuite plus d'esprit que n'en a l'autre. Nous les avons surnommés les Siamois, bien qu'ils ne soient pas rattachés l'un à l'autre par un lien de chair, et qu'il ne puisse être question avec eux d'un lien spirituel quelconque. D'ailleurs ce sont des gens riches, comme il faut, ne faisant de mal à personne. — Vient ensuite un petit monsieur haut d'épaules, accusant la cinquantaine, cravaté de blanc, riant d'un petit rire finaud de subalterne, parlant peu, mangeant beaucoup, écoutant tout. Ne perdez pas votre temps avec lui; c'est un vieux meuble de famille, jadis médecin, confident et autre chose encore de la défunte comtesse, mère de mon cousin. Il s'appelle le docteur Basler, et je confierais aussi volontiers mon corps à son art médical que ma réputation à sa mauvaise langue. — A côté de lui, vous voyez l'*Amtmann,* qui chassera demain avec nous et vient toujours la veille boire avec nous. — Enfin le convive absolument muet à vos côtés est le secrétaire privé de mon cousin, un garçon intelligent, capable, malheureusement affecté d'une toquade : il cherche le mouvement perpétuel. Maintenant vous connaissez les habitans de cette vieille et illustre demeure, — excepté pourtant, ajouta-t-il en soupirant, le diamant de la couronne, qui malheureusement dédaigne de nous charmer par sa présence, excepté les jours de grand gala. »

Incontestablement notre romancier sait peindre. Voilà cinq ou six portraits bien enlevés, et dont les originaux sont parlans, même quand ils se taisent. S'il faut penser que telle est la société qu'un noble allemand de très haute naissance et de très grande fortune réunit sous les voûtes du castel de ses ancêtres, nous n'en faisons pas notre compliment à la noblesse allemande. Tout ce monde, en dépit des blasons, des écus et de la raideur, est d'une vulgarité désespérante, et il ne faut pas trop plaindre l'amphitryon si des « colonels polonais » et des chevaliers d'industrie français viennent vivre à ses dépens. A présent prenons garde de généraliser. Évi-

demment l'auteur a voulu dresser un tableau satirique des mœurs et de la société aristocratiques de son pays, et tout permet de croire que le talent d'observation ne lui a pas fait défaut là plus qu'ailleurs. Il n'est pas moins certain que nous avons affaire avec lui à un écrivain qui n'aime pas l'aristocratie, qui n'aime pas non plus les démagogues, et dont toutes les prédilections sont pour la classe moyenne, pour celle surtout qui a reçu sa culture intellectuelle dans les universités. En Allemagne comme ailleurs, cette classe a souvent le droit d'admirer le vide complet d'idées, de savoir et de goûts élevés qui peut se cacher sous les dehors d'une supériorité toute de convention. L'auteur a-t-il obéi à un sentiment mesquin de haine contre l'*Erbfeind* en faisant un Français de l'escroc imprudemment attiré par le comte? Nous l'ignorons, et cela nous touche peu; de telles gens n'ont pas de patrie, et il s'en trouve à Berlin tout aussi bien qu'à Londres et à Paris.

Après l'éloge, la critique aura maintenant son tour. L'analogie que nous constations entre le genre du romancier allemand et celui de M. Sardou se continue dans un défaut qu'on peut leur reprocher à tous deux : la charpente de leurs compositions pèche par sa fragilité. On a souvent dit des pièces de M. Sardou qu'elles se composaient de scènes très fortes, mais très faiblement reliées les unes aux autres. Elles font penser à ces beaux paravens dont chaque pan présente une face brillamment peinte, mais ne tient à son voisin que par une frêle toile, toujours prête à se déchirer; la connexion logique et naturelle manque. De là pour l'auteur dramatique des procédés violens pour amener ou dénouer les scènes à effet qu'il a conçues, et pour le romancier des transitions d'une invraisemblance énorme. Il en résulte pour tous deux l'inconvénient qu'on peut trouver les détails charmans et rester mécontent de l'ensemble. Les romans réalistes ou désireux de l'être souffrent plus que les autres de l'invraisemblance des incidens que l'auteur imagine pour coudre ensemble les différentes parties de son œuvre. Eh! sans doute, l'invraisemblable n'est pas l'impossible; sans doute, à la rigueur, on peut admettre que les choses se soient passées comme cela. Il nous est arrivé à tous d'être témoins de quelque spectacle étrange offert par la nature et de nous dire que, si un peintre s'avisait de le reproduire tel quel, on dirait qu'il a manqué de naturel. Cela n'empêche qu'il ne faut pas conseiller à un jeune peintre de chercher ses sujets parmi les scènes capables de produire une pareille impression. De même le romancier qui tient à rester naturel, c'est-à-dire à en laisser l'impression dans l'esprit de ses lecteurs, doit s'abstenir de leur imposer des caractères et des incidens rigoureusement possibles, mais si rares, si peu probables, qu'on se dit

malgré soi : Cela n'est pas arrivé. Or le romancier doit s'y prendre de telle sorte que tout le temps qu'on le lit on soit disposé à croire que c'est arrivé. Dans le roman comme au théâtre, l'illusion est une grande condition de succès. Tout ce qui la trouble, tout ce qui ramène le spectateur et le lecteur au sentiment des efforts que l'on fait pour la soutenir, sentiment qui la détruit, compromet l'œuvre elle-même. Eh bien! trop souvent, quand on lit le roman de M. Heyse, on sent que le romancier fait du métier, on voit la main qui tient les fils, et ses personnages, qui vivaient si bien tout à l'heure, retombent dans la classe des marionnettes.

Par exemple, le caractère de sa principale héroïne, la comtesse Toinette (1), est d'une invraisemblance qui saute aux yeux. Comment! voici une jeune fille égoïste et frivole, pesant et calculant tout, excepté l'argent, passionnée pour l'élégance, le luxe, l'opulence, au point de vouloir se suicider parce que la destinée les lui refuse, et de rester insensible à l'amour ardent d'Edwin, qui pourtant lui plaisait; par une chance inespérée, il se trouve qu'elle enflamme aussi le cœur d'un comte de la plus haute volée, possesseur d'une immense fortune, qui foule aux pieds toutes les considérations pour l'épouser et qui l'entoure de tous ces bonheurs qu'elle a tant rêvés. Notez que ce comte, s'il n'est pas un aigle, n'est point un sot, qu'il est et reste très amoureux de sa femme, et, quant à l'instruction, n'a point à rougir devant celle dont il a fait sa compagne. On penserait au moins qu'à défaut d'amour Toinette eût éprouvé quelque reconnaissance pour celui qui lui avait littéralement sauvé la vie. En tout cas, elle se résignera aisément à quelques sacrifices récompensés par les jouissances et le bien-être princier auxquels elle attache tant de prix. Il n'en est rien. Dès les premiers jours, elle boude son mari. Les procédés de celui-ci ne sont pas, il est vrai, des plus chevaleresques, mais ils ne proviennent que de sa passion pour elle, ce qui dispose toujours les femmes à l'indulgence. Et pourquoi manque-t-elle ainsi à tous ses devoirs? Est-ce parce qu'un amour sacrifié au calcul, à l'intérêt, se réveille avec violence dans son cœur? Nullement. C'est que la comtesse s'éprend rétrospectivement d'une folle passion pour le *privat-docent* à l'amour duquel elle avait refusé de répondre quand elle était

(1) Il nous faut aussi protester, au nom de la langue française, contre cet affreux diminutif, employé à dessein par l'auteur lui-même sous sa forme française, et qui chez nous ne peut convenir qu'à une gardeuse de dindons. Jamais l'ex-danseur, père putatif de Toinette, grand admirateur des us et coutumes de France, n'eût consenti à appeler d'un pareil nom sa fille réelle ou adoptive. M. Heyse sème assez souvent des locutions françaises dans ses dialogues; il d vrait y regarder à deux fois avant de les risquer sous la forme qu'il leur donne. Par exemple, on ne dit pas marcher *à bras croisés*, agir *de cœur léger;* il faut dire *les bras croisés, d'un cœur léger*.

libre, et qu'elle n'a pas revu depuis quatre ans qu'elle est mariée! On avouera que de pareilles contradictions sont *unpsychologisch*, invraisemblables au plus haut degré. Un cœur sec et positif comme celui de Toinette dans tout le cours des deux premiers volumes peut devenir dans le troisième celui d'une coquette raffinée, mais il ne se change pas, du moins sans explication suffisante, en un brasier consumant tout de sa flamme dévorante, et nous n'avons pas d'explication. L'auteur ne prétend pas sans doute que nous considérions comme une explication suffisante l'idée burlesque de Toinette disant à Edwin qu'elle ne peut aimer ni lui ni personne, parce qu'elle est née d'une mère vendue à un homme qu'elle n'aimait pas, et ajoutant, après son mariage, que c'est l'amour qui s'est vengé en la dévorant de feux aussi violens que tardifs. Tout cela n'explique pas plus cette transformation imprévue que si le romancier, imitant les vieux conteurs, avait fait intervenir un enchanteur ou une fée ennemie, empêchant de sa baguette la jeune fille d'aimer quand elle l'aurait dû, et faisant de la même baguette qu'elle aime quand elle ne le doit plus. Le surnaturel n'explique jamais rien; or, quand le roman réaliste nous met en face de contradictions psychologiques de ce genre sans parvenir à les concilier, c'est absolument comme s'il avait recours au surnaturel.

Nous trouvons une série de contradictions parallèles dans l'histoire d'Edwin le philosophe. Qu'un jeune homme tel que lui, pauvre, vivant loin du monde, sérieux de caractère et absorbé par l'étude, puisse approcher de la trentaine sans avoir connu l'amour, cela se peut et se voit; qu'un cœur aussi novice soit même plus exposé à prendre feu d'un moment à l'autre pour la beauté mystérieuse et piquante qu'il a rencontrée inopinément, c'est encore très compréhensible : est-il possible cependant d'admettre que le chagrin qu'il éprouve en voyant son amour repoussé le rende inflammable au point qu'il devienne amoureux du jour au lendemain d'une autre jeune fille qu'il avait connue sans l'aimer, parce qu'il a découvert que cette autre jeune fille est amoureuse de lui? Nous avons entendu parler d'hommes qui avaient épousé plutôt par compassion que par amour des femmes qui d'ailleurs ne leur déplaisaient pas, mais qu'ils n'eussent jamais songé à demander en mariage, s'ils n'avaient eu lieu de croire qu'autrement elles mourraient de douleur. Des unions contractées de la sorte peuvent être fort respectables et même heureuses; toutefois il ne faut les souhaiter à personne. Les hommes dont je parle n'avaient pas le cœur encore rempli des traits d'une autre femme; un homme sérieux et réfléchi comme Edwin ne peut se marier, comme on dit quelquefois, par dépit de n'avoir pas obtenu celle qu'il aimait. En un mot, nous au-

rions eu besoin de tout autre chose que le cahier de Mlle Léa pour comprendre comment l'amant de Toinette a pu tomber si vite aux pieds de son élève et lui certifier qu'elle était désormais « son *un* et son *tout*. »

M. Heyse se réservait certainement, et c'était son droit, de nous montrer qu'Edwin était moins à l'abri d'une rechute qu'il ne le croyait lui-même. On pressentait la chose en voyant Edwin épouser Léa à la fin du second volume, tandis que le troisième était là, promettant une suite encore longue; mais la première contradiction psychologique pousse l'auteur à de nouvelles invraisemblances. Il nous a présenté le bonheur conjugal d'Edwin et de Léa comme complet, sauf l'absence d'un enfant, dont rien ne leur défend encore d'espérer la venue. Edwin est toujours et de plus en plus un homme sérieux, très moral, et, s'il se rappelle encore le délicieux minois qui l'avait ensorcelé, ce ne peut être qu'en se félicitant d'avoir échappé au danger d'épouser une coquette au cœur sec qu'il ne peut estimer, — car, à ses yeux, elle s'est positivement vendue à un homme qu'elle n'aimait pas, uniquement parce que cet homme est riche et titré. Comment admettre maintenant que, dans de pareilles dispositions, il se laisse persuader d'aller chapitrer Toinette sur son infidélité aux conditions du marché qu'elle a si lestement conclu? Comment s'imaginer que le comte, péniblement froissé de la conduite de sa femme, vienne supplier son ancien rival de décider celle-ci à revenir dans ses bras? Les invraisemblances psychologiques s'accumulent, et, pour porter la mesure au comble, voici notre auteur allemand qui nous offre le pendant au clair de lune de la scène scandaleuse qui fit un moment la vogue d'un de nos plus mauvais romans parisiens de ces dernières années. « La femme au clair de lune » pourra servir, comme « la femme de feu, » de prétexte à décor à quelque directeur de théâtre aux abois. Encore une de nos gloires françaises que l'Allemagne nous ravit! Il a fallu inventer cette énorme invraisemblance d'une comtesse allant se baigner dans un étang après minuit, et s'étalant aux yeux d'un philosophe qui n'a pas le courage de les fermer, pour expliquer pourquoi la philosophie est tout près de faire naufrage quand la même comtesse vient dans la chambre de son ancien adorateur lui faire des propositions renouvelées de l'histoire de Joseph. Si un romancier français de quelque valeur avait raconté de pareilles choses, je laisse à penser les clameurs vertueuses que les correspondans de la presse allemande eussent développées sur leur thème favori de l'irrémédiable corruption de la littérature et de la société françaises! Nous ne les imiterons pas, mais nous exprimerons le regret qu'en Allemagne comme en France des écrivains de talent recourent à de pa-

reils moyens pour solliciter une popularité de mauvais aloi, et, toute question de moralité à part, nous dirons que M. Heyse a péché comme écrivain en s'engageant dans des impasses telles qu'il n'a su en sortir que par des procédés du genre brutal qu'un homme de goût ne se permet pas.

Ce ne sont pas là les seules invraisemblances de ce roman à prétention réaliste. Comment donc Christiane, amoureuse incomprise d'Edwin, qui, même après sa tentative manquée de suicide, continue encore de l'aimer et repousse les honnêtes avances de Mohr, comment change-t-elle au point d'accorder sa main à cet original? Et comment revoit-elle ensuite Edwin sans éprouver le moindre trouble? Mystère! On ne nous dit rien, et nous n'avons qu'à nous incliner devant les faits accomplis. Comment s'imaginer que le père de Léa, qui n'est pas une forte tête, mais enfin qui a son bon sens, n'ait même pas jeté les yeux, avant de l'envoyer à Edwin, sur le cahier où sa fille laisse si bien percer qu'elle éprouve pour son professeur des sentimens qui n'ont jamais eu rien de commun avec la philosophie? Comment se fait-il que Léa, quand elle veut s'enfuir du toit conjugal pour laisser Edwin libre de suivre son penchant réveillé pour la belle comtesse, et qu'elle résiste aux remontrances de ses amis, se laisse enfin persuader par le moule en plâtre de Balder, le frère de son mari, qu'elle avait à peine connu? Autre mystère : comment une fille avisée telle que Toinette, avec l'expérience précoce que supposent ses goûts natifs et son éducation dirigée par l'ex-danseur, n'a-t-elle pas vu dès la première heure qu'elle ne pouvait sans se compromettre accepter les offres de service d'un jeune comte riche, galant et amoureux d'elle? M. Heyse intéresse vivement le gros de ses lecteurs par ses épisodes lestement racontés, par ses saillies spirituelles, par ses traits d'observation pris sur le vif; mais il impatiente ses critiques à force de leur demander des complaisances dont il n'aurait nul besoin, s'il usait envers lui-même d'autant de sévérité logique qu'il déploie d'imagination pour amuser les autres.

IV.

Si le roman de M. Heyse n'avait d'autre prétention que d'intéresser et d'amuser, toutes nos remarques resteraient vraies, seulement on pourrait y attacher une mince importance eu égard au but proposé et atteint; mais, nous l'avons dit, les prétentions des *Kinder der Welt* s'élèvent bien plus haut que cela. Ce roman est ou veut être philosophique. Il se propose de réformer des préjugés encore trop répandus sur le compte de ceux que l'on range sous le nom d'athées. Les *Kinder der Welt*, c'est-à-dire les *Enfans du*

monde, qui ne croient qu'au monde et n'ont de dévotion que pour lui, sont plus heureux et valent mieux que ceux qui s'intitulent enfans de Dieu en vertu de leur foi, voilà la tendance et ce qu'on peut appeler, puisque le livre est allemand, l'idée immanente du roman. La question de logique n'est donc pas déplacée dans l'appréciation d'un tel livre, et c'est sous le rapport de la portée philosophique qu'il nous reste à l'envisager.

Nous ne contestons nullement aux romanciers le droit d'écrire des romans didactiques ou démonstratifs. A dire vrai, tout bon roman doit l'être, directement ou indirectement. Il l'est directement, si l'auteur s'est proposé la démonstration d'une thèse philosophique, religieuse, morale ou sociale; il l'est indirectement, si de la reproduction fidèle de la vie et des passions humaines il ressort des enseignemens tenant à cette fidélité elle-même, car la réalité en pareille matière est toujours instructive. Un écrivain doit être libre de préférer la voie directe à l'indirecte; mais il ne faut pas qu'il ait la naïveté de croire qu'il a démontré sa thèse par le seul fait qu'il a inventé des personnages et amené des incidens qui affirment cette thèse sans la prouver.

Je suppose par impossible que je suis romancier, légitimiste et clérical. J'ai voulu populariser ma foi politique et religieuse au moyen d'un roman que, dans l'intérêt de ma cause, j'ai fait aussi attachant, aussi dramatique, aussi agréable à lire, que mon genre de talent me l'a permis. Pour en venir à mes fins, je me suis créé des personnages tous plus légitimistes et plus cléricaux les uns que les autres, et je leur ai donné tout l'esprit, toutes les vertus, toute la supériorité que je pouvais leur prêter. En face d'eux, j'ai fait parader des partisans attardés de M. de Robespierre, des matérialistes de force à rendre des points à M. Büchner, et si, moitié par loyauté, moitié par stratagème, je les ai flanqués de quelques honnêtes figures bourgeoises qui ne sont ni terroristes, ni dévotes, ni légitimistes, tout simplement libérales, j'ai eu soin de les faire bien vulgaires, bien plates, bien *prudhommesques*. Il semblera donc, à me lire, que quiconque ne partage pas mes idées est ou bien un monstre, ou bien un sot. Il se peut, toujours par hypothèse, que j'aie réussi à raconter une histoire très intéressante, qui, au point de vue purement littéraire, aura droit à toute sorte d'éloges. Je ne suis pas sorti du possible, je n'ai pas rigoureusement péché contre la vraisemblance. Il est incontestable qu'il y a des hommes fort distingués de cœur et d'esprit qui croient au droit divin de la maison de Bourbon, qui confondent dans leurs affections le trône et l'autel, en hâtant de leurs vœux le jour béni où la France les confondra aussi en les mettant l'un sur l'autre. Il n'est pas moins certain qu'il y a de

par le monde des esprits assez mal faits pour s'engouer rétrospectivement du régime de la terreur, — d'autres, dont l'âme se délecte dans l'idée qu'elle n'existe pas, — d'autres enfin, beaucoup d'autres, plus sensés dans leurs opinions, mais bien médiocres par l'intelligence. Tout cela est accordé. Maintenant qu'ai-je prouvé? Rien, absolument rien. C'est toujours l'histoire du lion de La Fontaine regardant l'image où l'on voit un homme terrassant un lion. « Si mes confrères savaient peindre! » dit-il en grommelant. Or je ne puis me dissimuler que, parmi mes adversaires, il en est qui savent peindre aussi. Ils n'auront qu'à retourner mon procédé pour avoir juste autant raison que moi. Ils m'opposeront des républicains d'une grande valeur intellectuelle, des libres penseurs immaculés, ils les mettront en face des marquis de Carabas et des comtesses de Pimbèche, et le tour sera fait. Convenons-en une fois pour toutes, des romans à tendance didactique taillés sur un pareil patron n'ont pas un atome de valeur logique, et tout le talent, toute l'imagination de leurs auteurs, toute l'ornementation de détail dans laquelle ils peuvent exceller, ne parviendront jamais à leur donner ce qui leur manque.

A quelle condition un roman peut-il donc démontrer quelque chose? A la condition que la thèse à prouver découle de faits naturels, de caractères vraisemblables, avec une nécessité telle que toute idée de partialité ou d'arbitraire soit bannie de l'esprit du lecteur. Il faut que l'on puisse se dire que, quand bien même les faits et les caractères eussent été autres qu'on ne les a présentés, la conclusion n'eût pas essentiellement différé. Si vous voulez démontrer l'excellence d'un principe religieux ou social, ou, ce qui au fond revient au même, la fausseté, les dangers du principe opposé, gardez-vous de donner pour uniques représentans du principe que vous condamnez des scélérats ou des idiots; montrez au contraire que, même incarné dans un homme de haute intelligence et de caractère noble, il porte inévitablement ses mauvais fruits; faites voir qu'en revanche la supériorité du principe contraire sauve des hommes médiocres des dangers et des malheurs auxquels sans lui ils eussent succombé. Revenez sur ce point à la méthode de nos grands classiques : un caractère, une passion, un principe étant donnés, ils ne s'écartent jamais de ce que, dans la logique impersonnelle des choses, ce caractère, cette passion, ce principe, doivent nécessairement produire. Le roman, comme le drame, est essentiellement déterministe. Néron par exemple est un monstre en germe, dont les vices, encore latens, n'attendent que l'heure favorable pour éclore : nous voyons dans *Britannicus* comment un amour très vraisemblable chez un jeune prince et l'irrésistible tentation d'user de la

toute-puissance vont faire surgir la bête féroce. Ne faites donc pas dépendre la conclusion de votre récit didactique d'un incident fortuit, d'une circonstance étrangère à son essence même et qui aurait pu tout aussi bien faire défaut. Si, à la fin d'un roman, un prodigue ruiné se retrouve riche grâce à un héritage inespéré, tandis qu'un négociant économe et laborieux se voit ruiné à la suite d'une faillite qu'aucune prudence ne pouvait prévoir, cela ne prouve nullement que la prodigalité soit le chemin de la fortune et l'économie celui de la ruine. Règle absolue : le roman ne peut avoir de valeur démonstrative que si la thèse à démontrer ressort avec un cachet de nécessité indépendant des incidens et des contingences, — et moins les incidens, les contingences imaginées par le romancier auront l'air d'avoir été inventées pour les besoins de la cause, plus la démonstration sera probante.

Un romancier veut par exemple montrer que trop souvent des jeunes gens instruits et de pensée libre se marient sans réflexion avec des jeunes filles qui leur plaisent, mais qui sont ignorantes et élevées dans un étroit bigotisme. Il entend prouver que des mariages contractés sous de tels auspices sont dangereux et aboutissent trop souvent soit à l'asservissement honteux du mari, soit à une séparation morale des plus funestes entre les deux époux. S'il entend bien son affaire, il n'ira pas nous raconter comment le ménage du mari libre penseur et de la femme bigote fut malheureux parce que le mari eut des revers de fortune ou parce que la femme devint sourde; cela n'a aucune connexion nécessaire avec la libre pensée ou la dévotion exagérée. Il nous représentera les deux époux au contraire en possession de toutes les conditions du bonheur conjugal, santé, amour, convenance d'âge et de fortune, jusqu'à un certain point analogie de goûts et d'habitudes; puis il décrira comment ce qui n'était d'abord qu'une nuance d'opinion, qu'un différend théorique qu'on s'était réciproquement juré de ne jamais laisser entrer dans la pratique, s'est changé peu à peu, par la force même des choses, en un virus destructeur de toute paix intérieure, de toute confiance mutuelle, et a fini par consommer un véritable divorce entre deux époux qui avaient tout ce qu'il fallait pour être unis et heureux. Si l'auteur a de la logique, il suivra scrupuleusement cette méthode; s'il a du talent, il pourra sur cette base broder un récit des plus attachans.

Nous demandons humblement pardon de cette longue digression; elle était indispensable à notre appréciation du roman de M. Heyse au point de vue didactique. Son talent très réel, auquel nous avons rendu hommage sans en dissimuler les lacunes, n'a pu compenser le manque absolu de rigueur logique et par conséquent de force

probante de son apologie de l'athéisme, et, comme une pareille thèse n'est pas de celles qui permettent l'indifférence, il en résulte une impression finale de mécontentement qui achève d'indisposer contre l'œuvre et contre l'auteur.

M. Heyse ne s'est pas borné à en appeler des injustices dont l'opinion se rend parfois coupable envers ceux qu'à tort ou à raison elle accuse d'athéisme. S'il avait simplement voulu dire que dans les temps modernes, vu le cours général des idées et des systèmes, il est possible à un homme de rester honnête, probe et chaste tout en professant le scepticisme religieux et même la négation de toute vérité religieuse, on se sentirait désarmé. Le fait est qu'il existe des partisans théoriques de l'athéisme qui ont au plus haut degré la religion du devoir. On doit se demander toutefois si ce sont bien là des athées. Est-ce réellement de l'athéisme qu'une foi si profonde en l'ordre moral que celui qui la possède s'incline profondément devant sa majesté, et se sent prêt à tous les sacrifices pour se conformer à ses exigences? Que son Dieu soit incomplet, que sa religion manque pour nous de chaleur et d'attrait, là n'est pas la question; c'est encore un Dieu, c'est toujours une religion. Rien absolument n'interdit à un romancier de développer ce thème, si ce thème lui sourit; mais les *Kinder der Welt* ont une tout autre visée : ils veulent prouver la supériorité intellectuelle et morale des gens qui ne croient pas en Dieu sur ceux qui ont encore la faiblesse d'y croire. Il semble en lisant ce roman que la foi en Dieu ne peut plus être le partage que d'esprits médiocres, étrangers à la science, ou bien déterminés par des calculs politiques ou honteux. Tous les personnages qui ont ou professent des convictions religieuses sont ou de bons cœurs battant sous des têtes bornées, comme le petit peintre Kœnig, père de Léa, et sa chère veuve Valentin, ou des cerveaux étroits comme le pasteur qui préside aux funérailles de Balder, ou de fieffés coquins comme le candidat Lorinser. Nulle part nous ne voyons apparaître un seul chrétien de conviction éclairée, large, tolérante, comme il y en a, Dieu merci, en Allemagne et ailleurs; nous ne voyons que de jeunes athées, sages comme des jeunes filles, et que des croyans ridicules, quand ils ne méritent pas la corde. Il y a mieux. M. Heyse a inventé un Christ athée, mythique, cela s'entend, c'est-à-dire purement fictif; mais en fait c'est un joli petit Jésus que ce Balder si beau, si doux, si malheureux, et pourtant si résigné, qui pousse l'abnégation jusqu'à l'héroïsme, qui meurt victime de son dévoûment fraternel, et qui, même après sa mort, exerce une influence sanctifiante sur tous ceux qui de près ou de loin l'ont connu. Tout cela peut être présenté sous une forme intéressante; mais, encore une fois, qu'est-ce que l'auteur a prouvé?

Rien. Vienne un antagoniste, et il n'aura qu'à prendre le contre-pied de cette manière d'arranger les choses, il en aura le même droit que M. Heyse, et sa conclusion sera diamétralement opposée. Il n'aura qu'à grossir quelques petites imperfections des héros de M. Heyse, qu'à grandir les qualités que celui-ci reconnaît à ses personnages sacrifiés. Par exemple, il fera du père de Léa un grand artiste méconnu, tournant le dos à la fortune par son attachement obstiné à l'art digne et austère, mais puisant dans la sérénité de sa foi des consolations qui dédommagent son cœur et contribuent à purifier encore son beau talent. Il dépeindra Lorinser comme un apôtre éloquent, brûlant du zèle le plus désintéressé pour procurer à ses semblables malheureux la paix intérieure qu'il possède lui-même, et renonçant héroïquement à la femme qu'il aime quand il voit qu'elle en préfère un autre. En revanche, il fera de Balder un pauvre petit vaniteux bien à plaindre, qui, ne pouvant aspirer à d'autres succès, pose devant son public restreint pour l'esprit fort et le cœur candide, — d'Edwin un pédant qui ne sait parler d'amour aux femmes qu'en mêlant dans un insupportable jargon la substance, Spinoza, l'*un*, le *tout*, les « puissances élémentaires, » aux expressions plus usitées du royaume du Tendre, — de Mohr un orgueilleux qui roule de paradoxes en sottises jusqu'au fond de l'abîme, — de Christiane une vieille fille acariâtre dont le caractère vaut juste autant que la philosophie. Voilà nos gens bien habillés, mais nous, en sommes-nous plus avancés?

Si M. Heyse avait compris l'obligation qui s'imposait à lui, il aurait dû procéder de manière à montrer que dans les mêmes circonstances les principes antireligieux de ses héros valaient mieux pour leur bonheur, ou leur consolation, ou leur délivrance, que les principes religieux d'hommes éclairés, sincères et convaincus. A la fin du roman, on aurait dû recevoir l'impression qu'en effet, et toutes choses égales, il est préférable d'adhérer à cette philosophie négative que de continuer, comme le genre humain l'a fait jusqu'à présent, à chercher son recours contre les tentations et l'infortune dans un ordre de réalités supérieur aux misères comme aux iniquités de notre monde. On fermerait le livre, persuadé qu'il vaut mieux en tout état de cause croire que la tombe est le dernier mot de la destinée, et que cette négation de toute vie future est plus efficace pour soutenir la moralité, le courage et l'espérance, que l'instinct mystérieux qui a inspiré à l'élite de l'humanité des attentes si différentes. J'avoue que, ramenée à ces termes, la tâche eût peut-être été d'une difficulté capable d'effrayer l'audace elle-même d'un romancier allemand; mais, je le répète, c'est à cette condition seulement que les *Kinder der Welt* pouvaient démontrer quelque chose.

Il s'en faut d'ailleurs de beaucoup que les supériorités morales décernées aux héros du récit se rattachent nécessairement à leurs idées philosophiques et à la destinée que leur font les circonstances. Supposons que Balder, au lieu d'invoquer le soleil dans de petits vers optimistes, eût été l'une de ces âmes doucement mystiques, instinctivement poétiques, vivant d'idéal, une de ces âmes pour qui cette parole de Jésus : *les cœurs purs voient Dieu*, semble avoir été écrite tout exprès, — qu'Edwin, tout en s'écartant assez de l'orthodoxie pour être en butte au mauvais vouloir des esprits réactionnaires, eût été l'un de ces philosophes chrétiens comme l'Allemagne en compte encore beaucoup, — que Mohr et Franzelius se fussent, chacun à sa façon, rapprochés de la même tendance, et ainsi de suite, rien absolument n'était changé à la contexture du roman. Les amours d'Edwin, de Léa, de Toinette, de Christiane, de Mohr, de Franzelius, les félicités et les épreuves, les drames, les combats, les péripéties tragiques qui en résultent n'eussent pas varié d'une ligne, si ce n'est peut-être que Toinette eût trouvé chez son précepteur un homme un peu mieux armé contre ses velléités de suicide. En réalité, l'artiste et le penseur se sont séparés chez M. Heyse : ils s'étaient promis de se prêter un mutuel appui tout en marchant de compagnie; ils ont suivi une route parallèle, voilà tout. On peut supprimer l'un des deux, l'autre n'en est ni plus fort ni plus faible.

Une grande lacune de ce roman, c'est qu'on ne sait pas du tout pourquoi ces jeunes Allemands en sont venus à être si ironiques et si susceptibles sur la question divine. Nous aurions au moins désiré connaître les grandes lignes du système philosophique d'Edwin pour savoir s'il est vrai qu'on doive désormais ranger la foi en Dieu parmi les faiblesses de l'esprit humain. La seule théodicée que l'auteur ait daigné nous révéler est celle de Christiane brouillée à mort avec la Divinité parce qu'elle est laide. Que ce soit dans un cœur de femme un argument très fort contre la Providence, c'est possible; j'ai pourtant connu des femmes bien laides, sachant qu'elles l'étaient, mais moralement bien belles, et que cette expérience n'avait pas ébranlées dans leur foi. Tout le long du roman, nous ne pouvons discerner qu'une seule grande objection revenant sous bien des formes : il y a trop de souffrances imméritées et d'iniquités dans la vie pour qu'on puisse reconnaître un auteur des choses tout-puissant, conscient et bon; mais ce qu'il y a de paradoxal au premier chef, c'est que l'auteur s'est donné une peine infinie pour ôter tout son nerf à cette argumentation aussi ancienne que la preuve à fin contraire tirée de l'ordre et de l'harmonie qui règnent dans l'univers. Edwin en effet, quand il raisonne sur la destinée, Balder, quand il parle de la sienne, s'évertuent à démontrer que tout est pour le

mieux, que nous n'avons jamais autre chose à faire qu'à remercier « notre mère la Terre et notre père l'Éther, » que même l'existence la plus traversée est encore semée de mille voluptés pour ceux qui savent les discerner. En un mot, c'est un optimisme aussi complet, aussi intrépide que celui des saints qui bénissent la main de Dieu quand elle les frappe et se réjouissent de leurs douleurs elles-mêmes. Au nom du bon sens, mettez-vous donc d'accord avec vous-même : ou bien cet optimisme est un défi à l'évidence, une exaltation héroïque, démentie continuellement par la réalité, et alors vous ne ferez jamais que l'homme religieux qui met sa consolation, son espoir, dans les hauteurs inviolables où il croit trouver la félicité pure, ne soit pas mieux partagé que celui dont toute la ressource consiste à se soumettre à la fatalité, — ou bien cet optimisme est fondé en fait et en droit : ceux qui se plaignent ont toujours tort, tout est pour le mieux dans ce monde, Balder a raison, tout malade et navré qu'il est, de chanter le bonheur de vivre; mais alors que devient l'argument contre l'existence de Dieu?

C'est, sous la forme du roman, absolument le même sophisme que M. Strauss étalait naguère avec toute la gravité du langage philosophique lorsque, dans un chapitre de son *Neue Glaube*, il faisait le procès de l'auteur de l'univers en relevant les imperfections qui le déparent, et que, dans le chapitre suivant, il réclamait notre dévotion pour l'univers, source et laboratoire de toute vérité, de toute beauté, de toute justice. Nos pauvres cervelles gauloises ne parviendront jamais à marier tant de pessimisme à tant d'optimisme.

C'est ainsi que la réflexion détruit le charme des incidens dramatiques bien racontés et des dialogues spirituellement tournés. Ce charme s'évanouit pour faire place à un sentiment analogue à celui qu'on éprouve en sortant de certains rêves prolongés dans lesquels on avait commencé par se complaire, mais qui à la longue deviennent fatigans. On s'en veut d'avoir été si longtemps la dupe de quelque chose de faux; on s'aperçoit que ce qu'on avait cru être des personnes réelles n'était qu'un va-et-vient de fantômes, que l'on avait pris des grimaces pour des sourires, et des contorsions pour des gestes naturels. La belle femme, selon l'adage bien connu, finit en queue de poisson. Ce qu'il y a de faux ou d'artificiel dans les conceptions de l'auteur se trahit malgré tout son art dans les petits détails. Ses personnages posent plus souvent qu'il ne voudrait et manquent de naturel. Edwin caresse continuellement les cheveux blonds de Balder, comme une mère ferait à son fils, une jeune épouse au mari qu'elle adore. Ses héroïnes ont continuellement les mains ou les bras croisés sur la poitrine. A la fin, ces affectations impatien-

tent. Il est entre autres un passage d'un réalisme douteux, bien que cherché, qui nous paraît caractériser le roman tout entier. Il termine un chapitre où le candidat Lorinser a essayé de convertir Christiane à ses idées tout à la fois immorales et mystiques. Il se retire, s'imaginant qu'il a fait du chemin dans le cœur de cette *vir mulier*, ignorant qu'elle brûle pour Edwin d'un amour inavoué, et en s'en allant il jette sur sa fenêtre encore éclairée un regard plein de vaniteuse confiance. « S'il avait pu voir ce qu'en ce moment même, dans sa chambre solitaire, faisait l'objet de ses adorations! Dès que son visiteur l'eut quittée, et comme si elle eût voulu consacrer à nouveau un sanctuaire souillé par de mauvais esprits, elle s'était hâtée de tirer de sa commode une petite photographie à cadre sculpté et l'avait posée sur la table comme sur un autel, de manière que toute la clarté de la lampe tombât en plein sur elle; puis elle avait approché une chaise et s'était assise pour contempler la photographie dans un muet recueillement; mais cette attitude courbée lui devint incommode. Elle glissa du siége sur le plancher et resta sur les genoux, le menton appuyé sur le bord de la table, les yeux attachés sur le portrait avec une tendresse passionnée. Ce portrait, qui regardait tranquillement devant lui et ne réclamait aucune espèce d'hommage, n'était autre que celui d'Edwin. » On pensera ce qu'on voudra de ce singulier tableau. Quant à nous, si, tout en lisant le livre, il nous semblait voir dans la folle et malheureuse Toinette, à l'esprit si éveillé, à la beauté si séduisante, à la conduite si incohérente, à la fin si triste, la personnification dangereuse, mais brillante, du livre qui racontait son histoire, après réflexion nous avons changé d'avis. Il y a du faux et de la grimace dans tout ce monde berlinois. C'est désormais cette laide et sombre personne dont la tête apparaît émergeant de l'ombre, posée en pleine lumière sur le bord de sa table, qui devient pour nous le résumé symbolique de l'ouvrage tout entier. Il n'y a qu'un titre qui lui convienne, les *Enfans du monde* ne sont pas ce qu'on nous les décrit, et il fallait intituler ce livre *le Roman de la femme laide*.

ALBERT RÉVILLE.

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

LA FANTAISIE ET L'IMAGINATION DANS LA CRITIQUE.

I. *La Légende de Versailles*, par M. Blaze de Bury, 1872. — II. *Les Maîtresses de Goethe*, 1873. — III. *Musiciens contemporains*, nouvelle édition.

La distinction des genres, quoiqu'elle repose sur la nature même de l'art, n'est pas une loi inflexible : sous la main d'un artiste qui ne travaille pas au hasard, elle se prête aux combinaisons les plus diverses et devient une source de rénovation. Un peintre de paysage changera en tableaux d'histoire tous les sites qu'il reproduit, à la condition de choisir une scène conforme aux personnages, aux grands faits, aux batailles qu'il veut représenter. Il en est de même dans les lettres. Avec de l'imagination et de la fantaisie, on peut sans doute faire de mauvaise critique, si l'on porte dans ce domaine certaines habitudes prises dans le métier des vers, telles que le besoin de parure ou le désir de surprendre par les images; ainsi l'on arrive à jeter sur le sujet le plus pauvre le vêtement d'un style brillant et à perdre le sentiment de la proportion. Ce n'est plus là ni de la poésie, ni de la critique, ni même du bon sens, et il eût été plus sage de s'abstenir d'un tel mélange; mais lorsqu'un écrivain pourvu de ces dons choisit un terrain où ils se développent à l'aise, il apporte à l'étude des œuvres littéraires une vivacité de sentiment qui la rajeunit, il concilie deux genres différens et enrichit l'un des ressources de l'autre.

L'imagination n'est pas toujours la folle du logis : la fantaisie tient l'esprit en éveil; elle fait sortir au besoin de l'ornière et ouvre des chemins nouveaux. Ce serait un catalogue curieux à dresser que celui des opinions toutes faites en littérature; on verrait qu'il en

est souvent des jugemens comme des mots d'ordre. Combien de critiques ne font que répéter la consigne! Le premier de leurs soucis est de s'assurer que tel cercle de personnes pense de telle ou telle manière, et de reproduire fidèlement cette pensée: s'assurer qu'elle est juste et vraie n'en est que le dernier. Si les séductions de la routine et de la paresse sont si puissantes, comment espérer que le libre travail des esprits sérieux puisse en triompher, s'ils n'avaient pas une alliée naturelle dans l'heureuse indocilité de ceux qui, à leurs risques et périls, suivent leur sentier particulier?

Ces réflexions se présentent à nous à propos d'un écrivain qui pourrait être rangé parmi les poètes, s'il ne l'était parmi les critiques de notre temps, et qui en ces deux qualités a toujours une physionomie spéciale. Soit qu'il donne à sa prose le tour facile et vif de son imagination, soit qu'il confie à ses vers les boutades de son goût, sa fantaisie conserve toute la liberté de certains écrivains allemands dont il rappelle souvent l'*humour*. On ne dira pas de lui, comme on a fait de tel autre, qu'en passant de la poésie à la critique il laisse une maîtresse préférée pour une femme légitime; on ne voit pas qu'il ait fait plus de dépense pour l'une que pour l'autre. Pour ne parler que de ses ouvrages les plus récens, il y a beaucoup d'histoire et de philosophie dans les vers de *la Légende de Versailles*; *les Maîtresses de Goethe* sont des études poétiques et morales à la fois; dans *les Musiciens contemporains*, la littérature occupe le même rang que la musique : il est critique partout, mais en demandant à son tempérament, qui est capricieux, la forme et le fond de tous ses écrits. C'est là, n'en doutons pas, l'agrément particulier des écrits de M. Blaze de Bury; c'est aussi, disons-le, un motif d'hésiter sur la place qu'il occupe dans les lettres. La variété fugitive de son talent empêche au premier abord de saisir la physionomie de l'écrivain. C'est un juge distingué sans doute des œuvres littéraires, mais il a des vers qui se reconnaissent entre mille manières de versifier. Assurément il a porté la critique musicale à la hauteur d'un genre nouveau; mais ne faut-il pas rappeler qu'il a fait connaître et goûter à la source la poésie allemande? Et oublierons-nous ce volume sur le *Faust* de Goethe, que peu d'hommes en France, il y a vingt-cinq ans, pouvaient écrire? Il n'est donc pas sans intérêt de mettre de l'ordre dans cette variété de travaux, de chercher quelque idée d'unité dans ces tentatives diverses : on éprouvera sans doute avec nous, en parcourant rapidement cette carrière aventureuse, le besoin de se rendre compte de la vérité et de se prononcer suivant les inspirations de la justice.

Qu'il ait commencé par la poésie, nous ne saurions nous en étonner, s'il est vrai que tout homme porte en lui un poète qui dure au moins ce que dure le printemps de la vie, et qui, sauf d'heureuses

exceptions, meurt plus ou moins jeune. Chez lui, dans la mesure où le don de nature lui a été départi, le poète ne s'est pas même endormi. Il a veillé sur le feu du sanctuaire, et il revient toujours apporter sur l'autel son offrande. Que ceux qui regardent volontiers les vers comme un péché de jeunesse en conçoivent un peu d'étonnement, cela est assez naturel en un temps où le tempérament poétique est devenu chose assez rare. Je sais que la prose sous une plume colorée, harmonieuse, suffit à bien des élans de l'imagination; pourtant que d'échappées heureuses fournissent aux vers les leçons mêmes des années qui fuient! Que de souvenirs, que de pensées, qui prennent leur vol vêtues de brillantes couleurs, et dont on commencerait par couper les ailes! Que de satires légères qui naissent de la connaissance du mal que la vie apporte, mais qui sous les formes trop réelles de la prose deviendraient d'amères invectives! Il y a des talens dont la santé ne se conserve qu'en venant parfois se retremper à la source primitive.

De semblables explications ne paraissaient pas nécessaires dans ce temps de poésie qui prit fin vers 1840 : c'est à deux ans près la date du premier volume de vers de M. Blaze. De ce recueil, nous ne dirons qu'un mot : il montre naïvement l'organisation musicale du poète, qui se dévoile par le choix des sujets comme par l'exécution. Tantôt c'est l'entretien, disons plutôt le débat de deux muses qui s'appellent poésie et musique, tantôt c'est une frêle jeune fille qui exhale son âme sur son clavier comme la cigale aux champs en un soir d'été. Je ne m'étonne pas qu'ailleurs il saisisse les paroles que disent entre elles les fleurs, comme dans les contes de fées Fine-Oreille entend les plantes pousser. Certains poètes trouvent un concert dans ce qui n'est pour les autres qu'un spectacle. Des mètres variés et faciles, des fusées d'imagination qui rappellent les caprices d'un maëstro qui improvise, tout concourait dès lors à faire de M. Blaze un musicien de la poésie.

Cette surabondance est mieux gouvernée dans les *Intermèdes et Poèmes*, qui sont de 1859 : sauf une ou deux pièces dont la composition paraît encore flottante, l'auteur est en possession de ses qualités personnelles, qui ne l'abandonnent pas désormais, et qui font de lui un critique et un fantaisiste. L'*humour* est la marque du talent de cet écrivain et le gage de son originalité : partout où l'on en trouve l'empreinte, il intéresse. C'est peut-être pour cela qu'il captive le mieux l'attention dans les genres et dans les sujets où sa nature l'entraîne plutôt que la circonstance ou même sa volonté. M. Blaze a versifié avec agrément et bon ton des récits qui rappellent l'époque cavalière de notre poésie contemporaine. Soit qu'il transporte la scène à Lucerne, dans *Bella*, ou sur un bateau du Rhin dans la pièce de *Bohême*, ou simplement au milieu du Paris qui

s'amuse dans *Violante*, il fait l'histoire triste et riante à la fois de la vie mondaine.

La meilleure pièce de ce recueil est assurément celle de *Jenny Plantin*. Si jamais drame intime produisit une vive impression sur les hommes qui sentent par l'imagination, c'est le suicide de Charlotte Stieglitz, cette femme de poète qui se donna froidement, résolûment la mort pour secouer la torpeur où était tombé le génie incompris de son mari. Elle souffrait du découragement de celui-ci : elle s'imagina que leur félicité bourgeoise était le véritable obstacle à l'inspiration, qu'il fallait une vive secousse dans cette existence léthargique pour faire jaillir la source tarie par un bonheur vulgaire. De cette idée au sacrifice de sa propre vie, il n'y avait qu'un pas; on se souvient que, pour un époux aussi indigne de ce dévoûment que de cet excès d'admiration, elle se poignarda dans son lit (1). Ce dénoûment étrange que le cœur supporte à peine, et qui s'explique seulement par la passion de l'art, devait tenter une imagination d'artiste. M. Blaze le plaça dans un cadre parisien. Dans ce ménage de l'enthousiasme crédule avec le faux génie, l'auteur trouve une ample matière à la satire, — les rimeurs désœuvrés, les Dantes et les Miltons de petits théâtres, les « poètes battus du givre » tragiques et ridicules,

Et mourant sur la paille en alignant des rimes.

Le drame a aussi sa bonne part, et le suicide de la pauvre enthousiaste Jenny est préparé en des pages émouvantes. Dirons-nous que Jenny Plantin est une femme allemande? Sans doute on pourrait trouver à Paris une Charlotte Stieglitz; mais il y a chez nous une égalité trop réelle peut-être entre les deux sexes pour qu'une femme se décide aisément à s'offrir en victime à la gloire de son mari. Une femme française paiera de ce prix la vie, non la renommée d'un époux : le premier de ces sacrifices ne suppose qu'un excès d'amour, le second est un aveu d'infériorité; toutefois si Jenny Plantin est quelque peu germanique dans son exaltation, son Robert est bien Parisien : il a été rencontré sur le bitume des boulevards; le cadre entier et les traits de mœurs qu'il renferme nous sont familiers.

Un humoriste est-il entièrement à l'aise dans les vers? Rien de plus spontané, de plus involontaire que le genre auquel il se livre. S'il accepte franchement le frein de la versification, c'est une chaîne, s'il se veut mettre à l'aise, il frise parfois les limites du prosaïsme. Nulle part M. Blaze n'a si bien échappé aux écueils que dans *la Lé-*

(1) Voyez *les Écrivains d'Allemagne*, p. 40, par M. Blaze de Bury, et M. Saint-René Taillandier, *les Drames de la vie littéraire*.

gende de Versailles. Point de mélange de critique littéraire ou autre, point de doctrine versifiée, point de souci du dilettantisme qui rappelait plus ou moins l'Allemagne. Avec Jean-Paul par exemple, il faut commencer par beaucoup lire, et réfléchir quelquefois longtemps avant d'être au fait et de rire de ses saillies ou de s'attendrir sur ses fantaisies sentimentales. L'auteur de *la Légende de Versailles* ne nous impose au moins ni cette fatigue ni ces complaisances. Il nous promène en pleine histoire. D'ailleurs les figures qu'il fait revivre sont dans la mémoire de tous : jamais nos deux siècles royaux n'ont été plus présens à notre pensée que depuis qu'ils semblent ne pouvoir plus revenir; ils sont pour notre imagination un mélancolique passe-temps.

La facilité peu commune des vers de ce recueil pourrait faire croire à une gageure, à un tour de force : cette idée nous semble bien éloignée du dessein de l'auteur, et il faut s'entendre sur l'emploi des vers lyriques. Est-il bien sûr que la satire ne puisse adopter toute sorte de rhythmes, la stance même? Et si elle le peut, pourquoi la poésie humoristique n'aurait-elle pas les mêmes conditions? Il n'y a pas un vers héroïque dans ce volume tout rempli du règne majestueux des quatre Louis qui ont régné au Louvre et à Versailles. En revanche, Ronsard n'a pour ainsi dire pas de stance anacréontique dont on ne retrouve l'échantillon chez M. Blaze. C'est de la poésie légère, gracieuse, quelquefois éloquente. Elle rappelle par le sujet de beaux vers d'André Chénier errant dans les bosquets de Versailles, et se déroule avec aisance à la manière de la jolie pièce d'Alfred de Musset, *Sur trois marches de marbre rose*. La veine est heureuse et neuve, sans violer les limites essentielles des genres, s'il est vrai que l'inspiration lyrique se distingue par le caractère personnel de la pensée.

L'auteur n'avait que l'embarras du choix pour varier ses agréables peintures et ouvrir des échappées de vue dans l'avenir. Il est curieux avec M. Blaze d'opposer un intérieur de Louis XIV vieilli, enfermé avec Mme de Maintenon, à celui de Louis XV vieillissant à son tour et s'efforçant, tête à tête avec Mme Du Barry, de se persuader qu'il s'amuse. Les deux épisodes sont écrits en quatrains de huit syllabes, mais quelle différence de couleur et de mouvement! Dans *le Pavillon de Luciennes*, qui est le titre du second, il y a un oiseau qui est l'image de la dame de céans :

Aiguisant son bec dans un sable
De diamans et de saphirs,

Du perchoir d'or à la mangeoire,
Et de la mangeoire au perchoir,

Il va, promenant jusqu'au soir
Ce joli rien qui fait sa gloire.

L'hôte joyeux de cette cage n'est pas plus léger que les vers voltigeant d'un détail à un autre, en quoi ils sont bien servis par le style particulier à l'auteur, style qui a ses taches, mais qui se compose surtout de bonheur d'expression. Ces tableaux fugitifs pour la pensée et sautillans pour l'harmonie ont leur philosophie. Voilà bien le Louis XV jouant de ses ministres comme sa maîtresse joue des oranges qu'elle fait sauter en l'air. Après avoir abusé de tout, des honneurs royaux, de l'or, du vin, des femmes, il est arrivé au dégoût de toute chose, au mépris des hommes et de lui-même : il n'aime plus rien, pas même son peuple. Pourtant la leçon serait incomplète sans la présence du négrillon Zamore, qui sert la Du Barry et remplit la coupe du roi de France. Vienne 1793, ce personnage muet qui assiste aux épanchemens intimes des deux amans parlera dans les clubs et devant le comité de sûreté générale. L'ignoble petit monstre, dans sa déposition contre sa maîtresse, se qualifiera l'ami de Franklin et de Marat. En attendant il se souviendra du « saute Choiseul! saute Praslin! » et il se promet de dire à son tour : « Saute Jeanne! saute Louis! »

L'autre morceau, intitulé *Louis XIV*, est sans contredit le meilleur du recueil. Le roi y est traité avec une dureté contre laquelle l'histoire pourrait s'inscrire, si la poésie n'abusait de je ne sais quels droits particuliers sur ces grands personnages du passé. Le monarque est assis vis-à-vis de Mme de Maintenon, qui lit tout haut, mais qu'il n'écoute pas. Il est à ses pensées, c'est-à-dire aux reproches de sa conscience. Nous sommes en 1712, au cœur de l'hiver, quand la paix n'est pas faite, et que dans ce règne qui approche visiblement de sa fin il y a place encore pour un désastre. On ne pourrait souhaiter une entrée en matière plus franche que celle-ci :

« J'ai trop régné, j'ai trop vécu! »
Et branlant sa tête caduque,
Morne, il pleurait sous sa perruque
Les larmes du lion vaincu.

Benoîtement emmitouflée,
Dans sa causeuse de Beauvais,
Jaune, grassotte, l'œil mauvais,
La gorge de pudeur gonflée,

La Maintenon au grand vieillard
Faisait vis-à-vis dans la chambre;
Au dehors grelottait décembre.
Partout la neige et le brouillard;

Partout ce deuil expiatoire
Auquel rien n'échappe ici-bas;
Partout cet immense trépas
De la nature et de l'histoire;

Partout ces douleureux retours
Cachés au fond de toutes choses!

Printemps d'hier, où sont tes roses?
Roi de France, où sont tes amours?

Est-ce un humoriste qui s'amuse en des caricatures, ou bien est-ce la vérité implacable saisie après un règne de plus de deux générations, lorsque le temps est passé des allégories convenues, des Mars et des Apollons entourés d'emblèmes menteurs, lorsque le moment est venu de payer tant de fautes et d'abattre aux pieds de la justice éternelle l'idole de la gloire humaine? Peu importe l'excès d'amertume, la morale et la religion sont du côté de la sévérité. Tout cela n'est pas du domaine de l'imagination; c'est de l'histoire de France, c'est notre propre histoire, puisque tout cela retentit encore autour de nous, et nous félicitons M. Blaze de s'être une fois dégagé, comme poète, de son dilettantisme un peu précieux.

Autant les préoccupations esthétiques nuisaient d'abord aux vers de l'écrivain, autant la poésie a servi d'aliment et de support à sa critique. Il a le mérite d'avoir été des premiers à défricher pour nous le terrain de la littérature allemande. Ce n'est pas de seconde main qu'il en a recueilli les richesses. D'autres ont appliqué à des œuvres déjà traduites la sagacité de leur intelligence ou la délicatesse de leur goût. Ses travaux ont précédé les traductions; son avantage a été de connaître l'Allemagne par elle-même et d'aller au fond des choses. A ce moment, la seconde génération des poètes de ce pays avait à peine disparu; elle brillait pour nous de tout le charme de la fraîcheur. On se trouvait d'ailleurs aussi loin des haines du passé que des fureurs de l'avenir, et le mariage de l'esprit français avec la muse allemande en était encore à sa lune de miel. Aucune occasion plus favorable ne pouvait solliciter un esprit amoureux de poésie et accessible aux manifestations nouvelles de la beauté. Que M. Blaze ne fût pas le seul critique germanisant, ici moins que partout ailleurs on pourrait l'oublier : assurément il fut un des plus remarquables. L'ensemble de ses études réunies se compose aujourd'hui de trois volumes d'une attrayante variété : *les Écrivains modernes de l'Allemagne*, une sorte de réduction du firmament poétique de ce pays, la pléiade des petites constellations autour de l'astre-roi qui les domine sans les effacer, — *les Maîtresses de Goethe*, une guirlande gracieuse et mélancolique des sultanes que le grand calife de la Germanie moderne a daigné ho-

norer d'un peu d'amour, — le *Faust* traduit complétement pour la première fois, avec un essai qui est une étude approfondie et copieuse sur le génie de l'auteur et sur la seconde partie de son drame si vaste et si compliqué.

Mme de Staël, grâce à des morceaux encadrés avec goût, avait depuis longtemps vaincu le préjugé français qui refusait tout aux Allemands, même l'esprit; elle avait mis à la place un autre préjugé, celui du règne de l'âge d'or de l'autre côté du Rhin. M. Blaze abordait un domaine où cette illusion se soutenait encore, celui de la poésie, car, en philosophie, en morale, en politique, elle était tombée sous les coups de l'implacable critique de Henri Heine. Au fond de toutes les pensées qui circulent dans le livre des *Écrivains modernes de l'Allemagne*, on trouve le sentiment de l'admiration. L'auteur aurait, je crois, abandonné son sujet plutôt que de ne pas suivre le cours de ses sympathies naturelles. Il aimait ce qu'il étudiait, et il parlait avec un plaisir communicatif de ce qui avait captivé son imagination. L'heure inévitable des réserves, des sévérités, et, si l'on veut, des désenchantemens, est venue tard, si elle est venue pour lui. Que lui importaient les épines et les chardons? il ne cherchait que les fleurs. Aussi doit-il être compté parmi ceux qui mettent de l'entrain et de la verve au service de la critique; il provoque surtout le désir de connaître.

Sa méthode, si l'on peut dire qu'un fantaisiste en ait une, diffère autant de celle de Mme de Staël, qui cause, que de celle des critiques de profession, qui dissertent. Il y a dans ceux-ci une allure constante, une marche régulière incompatible avec le caprice : ils vous font connaître un homme sans que vous l'ayez approché, un livre sans que vous l'ayez lu. M. Blaze prétend vous les faire aimer, et il y réussit en général. D'autre part, il ne s'en tient pas à la causerie, plus soucieux de se contenter que de faire accepter son opinion. De là des jugemens auxquels on peut ne point souscrire, mais qui ne perdent rien de leur originalité, parce que l'auteur ne s'est pas attaché à les amoindrir. De là aussi des analyses nombreuses et rapides par lesquelles il se rend compte à lui-même de son plaisir. Par momens, l'écrivain se croit un sceptique; on ne l'est jamais avec une telle foi dans ses propres sensations. Il prend parti dans les luttes littéraires, et il est tel genre nouveau de poésie pour lequel il se passionne, comme s'il s'agissait de querelles françaises et même personnelles. Par exemple, il s'enrôle d'enthousiasme au service de la cause du lyrisme allemand populaire contre Klopstock, qui veut le soumettre aux lois de l'antiquité classique. L'auteur de la *Messiade* nourrissait d'enfance contre la rime une antipathie insurmontable; « il lui manquait l'oreille. » La rime se vengea de lui *furieusement*

lorsqu'il voulut plus tard écrire ses chants sacrés, et le critique d'applaudir à cette revanche... « Mais patience! le vrai *lied* allemand ne tarda pas à sonner sa fanfare de résurrection. » Ailleurs, il s'agit encore du *lied* populaire, et Goethe, le chantre de tant de lieds et de ballades, ose bien attaquer les Souabes, dont cette poésie est comme le patrimoine! Goethe se déclarer contre cette phalange enthousiaste des poètes de Stuttgart et de Tubingue qui l'adorait à l'égal d'un demi-dieu, « ô l'ingratitude! »

Entre tous les esprits dont l'image brillante traverse ce volume des *Écrivains modernes de l'Allemagne*, il en est un qui bon gré mal gré fait penser au critique lui-même : c'est Jean-Paul Richter, ce poète penseur, si éloigné de notre génie, et dont il a réussi à nous donner un portrait. Rien ne ressemble moins à la rusticité fantasque et aux bizarreries incorrigibles du modèle que l'élégance cavalière et le goût dédaigneux de son peintre; mais leur tempérament est de même nature. Il a été discipliné, châtié dans l'un par le bon sens français, par les habitudes de la société choisie, par le travail de la critique; dans l'autre, il s'est développé en pleine liberté, tel que l'avaient fait les hasards de sa vie pauvre et rêveuse, au milieu de ses montagnes ignorées; plus tard il s'est exagéré, grâce au provincialisme dont l'Allemagne conservera longtemps la trace en dépit de son unité. Cependant, malgré les différences considérables qui séparent le critique de l'écrivain qu'il étudie, des affinités réelles le rattachent au romancier allemand au moment même où il en esquisse le talent avec une sévérité nécessaire.

Les comparaisons fréquentes de fugues et de contre-point nous avertiraient au besoin du tempérament musical de l'auteur des *Écrivains modernes de l'Allemagne*. Je ne crois pas avec lui que musique et romantisme soient synonymes; il est vrai pourtant que toute une classe de poètes modernes est plus sensible au charme des sons qu'à la magie des couleurs et des formes, et que l'idéal pour eux se compose plutôt de sensations fugitives que d'impressions précises. M. Blaze rapporte volontiers le rhythme des vers à la science des modulations, et réciproquement : Rückert lui rappelle Auber; une certaine ballade de Goethe le fait songer à un beau finale d'opéra; à travers les compositions de ce dernier, médiocre musicien, il faut le dire, il entendrait volontiers comme Beethoven les harmonies qui demandent d'elles-mêmes à en sortir. Novalis et Richter ont ses prédilections secrètes : le premier, passionné pour l'indéfini, fait de son art un élan vers la musique, expression suprême des besoins de l'âme; les conceptions flottantes du second, ses rêves au clair de lune, ses divagations éloquentes, ressemblent parfois, dit M. Blaze, à des mélodies de Schubert.

Les dispositions de ceux qui entendent ou qui lisent sont la moitié du talent de celui qui parle ou qui écrit. M. Blaze a toujours adressé la primeur de la plupart de ses œuvres à un public très général, le public le plus littéraire de France et de l'étranger, curieux de tout ce qui mérite d'être connu, facilement initié, suivant l'expression d'un excellent critique anglais, « à tout ce qui est pensé de meilleur dans le monde entier, » incapable de suivre longtemps un écrivain, pour célèbre qu'il soit, dans ses caprices personnels. Les humoristes de l'Allemagne ou ses romantiques ne l'ont pas exclusivement occupé. Il a beaucoup étudié Goethe, et tandis qu'il traçait quelques larges voies et une infinité de petits sentiers à travers les domaines encore inexplorés de ce vaste génie, il s'ouvrait à lui-même des horizons plus étendus, il s'exerçait à lutter avec le colosse, il consolidait pour ainsi dire le tempérament de son esprit. Il a beaucoup fait pour populariser chez nous l'auteur de *Faust :* depuis cette époque, Goethe est devenu, presque au même degré que l'auteur d'*Hamlet*, un classique de la France. On a fait du grand poète allemand des traductions complètes; on a raisonné de ses œuvres sans être obligé de s'y préparer par de longues années d'étude sur sa langue.

Par son livre sur le *Faust* complet, par ses *Écrivains d'Allemagne* et ses *Maîtresses de Goethe*, M. Blaze nous introduit dans la familiarité où il s'est de longue main établi avec le poète lyrique et dramatique, avec la personne même de son héros. C'est au milieu des lieds et ballades de ce grand artiste que sa plume est le plus à son aise, que son admiration s'épanche sans contrainte. Nulle part Goethe n'a plus approché de la perfection que dans ces chants, où il était obligé d'être court et de se tenir près de l'invention précise et de la composition laconique des vieux conteurs populaires. Tels sont *le Preneur de rats, la Danse des morts, Mignon, les Cerises de Saint-Pierre*. Ces morceaux simples et achevés portent bonheur au critique : sa traduction du *Roi des aulnes*, bien qu'un peu sautillante, rend avec grâce l'effet de terreur du texte, et l'on sait combien il est malaisé de faire passer dans le vers français la poésie étrangère; c'est une torture où le traducteur a peu de chose à gagner, et la poésie tout à perdre. La libre fantaisie des *Épigrammes vénitiennes* respire encore dans les pages que M. Blaze leur a consacrées; mais, quand il arrive aux compositions à la manière antique, on croit sentir que dans ses admirations il entre plus de respect que d'entraînement. Il passe très vite sur les poésies à la manière orientale : sans doute il faut savoir tout comprendre, mais ce n'est pas nous qui contesterons à l'auteur des *Écrivains de l'Allemagne* la légitimité de ses préférences. Osons dire toute notre pensée :

nous aurions pardonné au critique d'être plus sobre de louanges pour la seconde partie de *Faust*.

Il y a un mauvais sort jeté sur toutes les continuations, et par ricochet sur ceux qui sont obligés de les interpréter. Cette condition inévitable ne permettait pas à M. Blaze de donner à cette seconde partie, si chargée d'érudition, d'allégories et de véritables énigmes, une vie qu'elle n'avait pas. Il n'en a pas moins rendu un double service à la littérature en traduisant pour la première fois les deux parties et en les accompagnant d'une étude d'ensemble sur l'œuvre entière du poète. Sauf quelques pages sur la métaphysique du second *Faust*, qui ne laissent pas, malgré leur utilité, de souffrir sensiblement de la contagion des ténèbres, l'essai sur Goethe apporte cette satisfaction particulière que l'on éprouve quand on s'est rendu compte des secrets d'une haute intelligence. Après tout, c'est une excellente faculté que cette puissance d'admiration appliquée aux génies exceptionnels : en présence d'un homme tel que Goethe, au moins avant l'époque de la sénilité, elle peut suffire. M. Blaze s'y est tenu, et il a bien fait, puisqu'il s'agissait moins de critique et de jugement que d'analyse et d'initiation. Il a été bien inspiré dans la recherche qu'il a faite des procédés de ce grand esprit. Suivre la piste du talent supérieur, quoi de plus engageant? il devait réussir à cette entreprise de choix. « Je laisse, disait l'auteur de *Faust*, les objets agir paisiblement sur moi; ensuite j'observe cette action et m'empresse de la rendre avec fidélité. Voilà tout le secret de ce que les hommes sont convenus d'appeler le don du génie. » Une telle bonhomie dans la confidence n'était permise qu'à un homme divinisé et qui le plus simplement du monde avait accepté ses autels : imaginez un dieu consentant à mettre les mortels dans le secret de ses fonctions de créateur; il n'y avait qu'un pays où cela fût possible, l'Allemagne du XIX[e] siècle. Le mieux n'était-il pas de laisser à la porte du temple toute velléité de raillerie française, d'entrer avec la foule des adorateurs venus de tous les coins de l'Allemagne et d'offrir son grain d'encens au dieu nouveau pour le connaître? On risquait tout au plus de se tromper par excès, et cette erreur assez indifférente, on la partageait avec une nation entière, seule compétente pour le moment.

A côté de cette admiration sans réserve, le critique place bien des enseignemens que lui fournit la vie intellectuelle de Goethe. La manière de vivre et de travailler, le cercle des relations, les habitudes administratives de son auteur et de son héros, forment peut-être la partie la plus intéressante de son essai. Il y a là bien des leçons d'ordre et d'application pour nos soi-disant primesautiers, enfans prodigues de la littérature, qui n'ont rien de plus pressé que

de se condamner à la production forcée, et qui commencent par n'avoir plus le temps de lire pour finir ensuite par n'avoir plus le temps de penser. J'aime à retrouver cette morale littéraire sous la plume de M. Blaze : il s'y plaît avec raison; il donne l'assaut en vers comme en prose à ce charlatanisme composé de paresse, de frivolité et d'intérêt. Rien ne s'associe mieux avec le goût de la règle que la liberté de l'imagination : celle-ci assaisonne l'austérité des principes, et la manière la plus efficace de défendre la loi est d'employer à son usage un peu d'ironie. On commence par l'admiration, mais le moment arrive toujours où l'esprit, plus mûr, tourne à la sévérité : c'est alors que l'*humour* vient à son aide et que les principes éternels du bon sens, prenant leur revanche, paraissent avoir des grâces nouvelles. Ce moment fatal des désappointemens, des réserves, vint plus tard pour M. Blaze, et c'est la critique musicale surtout qui lui en fournit l'occasion. A l'époque de la plupart de ses travaux sur l'Allemagne, il gardait le plus souvent ses saillies pour ses vers; il y mêlait même des théories. Sa critique était presque tout entière à l'admiration, à la curiosité, sentimens que la nouveauté des matières justifiait. Il semblait surtout que le grand nom de Goethe lui imposât, comme ces divinités du paganisme qui ne permettaient pas le moindre sourire dans les sacrifices. Un seul morceau fait exception dans le nombre, et encore n'est-ce pas pour Goethe qu'est l'irrévérence. A propos de l'entrevue de Goethe et de Napoléon, c'est le conquérant qui est frondé; le poète conserve son privilége d'inviolabilité divine, et cela est assez naturel, puisqu'il s'agit de littérature. Il était piquant d'ailleurs de voir discuter avec l'auteur de *Faust* l'empereur-soldat, inflexible dans ses notes diplomatiques tout autant que l'étaient les poétiques françaises, et donnant au duc de Weimar, le maître de Goethe, vingt-quatre heures pour quitter le drapeau prussien, juste le même temps qui est accordé au dénoûment d'une tragédie classique pour s'accomplir. L'absolutisme politique et littéraire de Napoléon donne lieu à la gaîté satirique de l'auteur; il s'amuse à bon droit de la littérature de l'empire, qu'on pourrait diviser en littérature d'état, création mal venue, factice, ressemblant au XVIIe siècle comme l'étiquette du consulat ressemblait aux magnificences de Versailles, et en théâtre des boulevards, né des ruines du théâtre ancien cimentées par la grossièreté et l'ignorance des plus mauvais jours de la révolution.

Il est malaisé de donner un tort à Goethe sans avoir M. Blaze contre soi; mais les traits dont il poursuit ceux qui ne peuvent souffrir l'égoïsme trop réel de cet homme atteignent plus de gens qu'il ne pense. Que ce soit là un *dada littéraire*, nous le voulons bien, mais il y a en matière de morale et de sentimens d'huma-

nité tant de *dadas* qui nous soulagent de nos fardeaux et nous aident à supporter la vie, qu'au besoin on enfourcherait encore celui-là. Eh! que m'importent les beaux vers d'un grand poète, si j'ai souffert de son adoration pour sa personne? Il faudra bien qu'il entende ma plainte au milieu du concert de ses louanges. Cette vie terrestre est une énigme dont chacun a le droit de trouver le mot à sa manière, à ses risques et périls; mais au-dessus des accidens de fortune et de condition, il y a une vie morale dont le mot doit être le même pour tous : le devoir. Ou le devoir est unique, ou il n'est pas. Goethe est un grand homme; mais, s'il a été ingrat, il a quitté la vie souillé de son ingratitude. Il n'a pas payé sa dette : comme tout autre, il n'avait que cette vie pour y faire honneur; Dieu seul peut ajourner ses dettes à l'éternité. Après cela, que les grands hommes soient les forces divines dont la Providence se sert quand elle veut remuer les nations, rien n'est plus vrai. Nous pouvons nous incliner devant leur grandeur tout en voyant ce qu'il y entre de petitesses. Pour nier l'égoïsme de Goethe, il faut que M. Blaze ait fait à son école une bonne provision d'indifférence : s'il avait été contemporain de l'auteur de *Faust*, je gage qu'il en aurait parlé comme Jean-Paul, dont il nous apprend lui-même la profonde aversion pour cette absorbante personnalité.

Il y a un livre de M. Blaze où ce culte de Goethe pour lui-même se trahit d'une façon déplaisante encore, mais romanesque, et à ce titre il provoque plus de curiosité que de répugnance; nous voulons parler des *Maîtresses de Goethe*. Pour le dire en passant, le chapitre de Frédérique Brion est celui qui se lit avec le plus de plaisir; ceux de Charlotte ou de Mme de Stein sont tour à tour curieux ou spirituels; je crains qu'il n'y eût rien à tirer de cette pâle figure de Christiane Neuman. Jusqu'à quel point telle ou telle victime de la passion du poète ne consentit pas à l'être, c'est là un procès toujours difficile à vider, ici en particulier bien malaisé, puisqu'il en est parmi elles qui ne se sont pas plaintes et qui furent malheureuses jusqu'à en mourir : celles-ci du moins sont les plus intéressantes. « La pauvrette assez faible pour se laisser prendre au piége, dit l'auteur, mourra de douleur comme Frédérique, ou tentera de se consoler ailleurs par le mariage comme Lilli. Quant à lui, vous le verrez sortir frais et dispos, rapportant de son aventure un sujet de drame ou de poème. » Il y a dans Goethe amoureux quelque chose de Lovelace sans la rouerie. Celui-ci poursuit avec une inflexible volonté une expérience qui a pour but son orgueil plus encore que ses sens. Le poète ne se lance pas en des aventures d'une si haute difficulté; mais lui aussi cherche les expériences où le poussent à la fois son imagination, ses rêves d'artiste et ses sens, qui trouvent là une large

part. Conquérant et grand-prêtre de l'art, il prend son bien partout où il le trouve, et de ses bontés envers les simples mortelles il se fait une sorte de droit divin qui n'a pas soulevé trop d'objections parmi les personnes intéressées. Ces agréables tableaux d'amours devenus légendaires contiennent des détails dont les moralistes peuvent faire leur profit. Sans en contester la grâce poétique, je suis surtout frappé des traces de rusticité que la civilisation allemande n'avait pas encore effacées. Et il ne s'agit pas ici de mœurs pastorales; rien ne l'est moins que le mélange d'esprit romanesque et de goûts positifs qui se révèle dans le héros de ces galantes aventures; la sujétion des héroïnes ne l'est guère plus. On ne risque pas de se tromper quand on prend pour mesure de la politesse d'un pays le rang que les femmes y occupent par rapport aux hommes. Il n'y a qu'un Goethe dans les cent dernières années écoulées; mais, fût-il plus grand encore, l'illustre poète n'aurait pu chez nous trancher du Jupiter en bonne fortune.

Les grands hommes en France sont des mortels ordinaires devant une femme d'esprit. Celle-ci les adule et les gâte comme partout ailleurs, mais jamais elle ne renonce à sa dignité relative; s'il y a roman, après le dernier chapitre comme avant le premier, l'égalité persiste. Ce n'est pas seulement en amour que la femme allemande accepte une certaine mesure d'infériorité; combien d'exemples on pourrait ajouter à celui que nous indiquons! En tous pays, il y a des frères impérieux, égoïstes; mais où sont les sœurs qui reçoivent sans réserve cette loi tyrannique et la tiennent pour naturelle comme la sœur de Frédéric le Grand? Pour lui, pour obtenir sa liberté, elle se sacrifie, renonce à l'époux qu'elle désirait, en prend un autre qu'elle ne voulait pas; elle n'a de pensée que pour ce frère qui la dédaigne, qui affecte de ne pas la voir quand il sort de prison, qui la persifle, elle et sa petite cour, après qu'elle est mariée, qui ne revient à elle que dans le malheur. Il faut qu'il soit perdu, sur le point de s'empoisonner, pour qu'elle redevienne sa chère Wilhelmine; il faut qu'il ait besoin d'elle et de son intervention pour lui faire quelque tendresse. Il y a aussi dans tout pays des sœurs généreuses, promptes au pardon; mais la margravine de Bayreuth ne songe même pas qu'un frère si grand puisse avoir des torts. Si nos femmes et nos sœurs ne partagent pas tous nos priviléges, dans la vie et dans la société elles sont nos égales. De cette égalité polie et française, et de la dignité qui en résulte pour le sexe, elles ont le droit de se féliciter, et nous d'en être fiers.

Passons vite sur les écrits historiques de M. Blaze, car il a fait de tout cela sans effacer l'empreinte particulière de sa fantaisie, sans presque changer sa manière. Les événemens se sont chargés de lui

fournir plus d'une physionomie théâtrale; il a choisi des épisodes qui valent des romans. Que n'a-t-il réduit, et de beaucoup, son livre des *Kænigsmark*, cette tragique narration qui avait emporté les suffrages des meilleurs juges, entre autres de M. Villemain? Hâtons-nous d'arriver à des travaux plus neufs, et qui ont grandement servi les intérêts de sa réputation.

Il y a deux sortes de critique musicale en usage, celle qui fait d'un art charmant une science pénible et un chiffre, et celle qui double notre plaisir en l'expliquant. La première se garde bien de chercher à plaire, n'en ayant pas le secret : un musicien manqué croit faire de la littérature parce qu'il impose à un public de bonne volonté le respect superstitieux de son grimoire; il a mis en fuite les auditeurs, et s'en venge sur des lecteurs innocens qui s'efforcent de croire sur parole ce qu'ils ne peuvent comprendre. Quand on n'est pas du métier, que voulez-vous qu'on réponde à un homme qui se targue d'un mystérieux savoir, qui se met toujours, comme dit quelque part M. Blaze, « sur les ergots de sa compétence. » La seconde, la seule forme véritable de la critique musicale, s'adresse à tous les esprits cultivés : point de vocabulaire savant, point de termes particuliers qui n'apportent d'aliment ni à la pensée ni au cœur; elle se propose non d'épeler laborieusement la musique comme un alphabet, mais de la faire comprendre comme langage des âmes. Elle nous semble le privilége heureux de M. Blaze.

La musique est une poésie, tout au moins un prolongement de la poésie. « Où la parole s'arrête, où les mots ne suffisent plus, commence la symphonie; » ce que les vers n'expriment qu'à moitié se répand dans l'harmonie et le chant. Comment le critique ne serait-il point passé volontiers de ses chers poètes aux Mozart, aux Rossini, aux Meyerbeer? Comment, plongé en ces flots de sensations variées, ne se trouverait-il pas dans son élément? Tous ses écrits, vers et prose, convergent vers cette forme de l'imagination, la mélodie; toutes les ressources de son talent servent à enrichir ce dilettantisme éclairé qui est sa marque originale. Ni les rêveries de Richter « écoutant, les yeux fermés, gronder les mondes qui tourbillonnaient en lui, » ni les élans de Novalis vers l'indéfini de la pensée, ni la précision de Goethe, qui le ramenait au sentiment des réalités, ne lui ont été inutiles pour s'emparer de ce domaine qui jusqu'ici n'a pas eu son maître. Il fallait un poète pour aller à travers une sonate saisir l'âme de l'artiste, pour dégager un drame du milieu des résonnances triomphantes d'un finale, et il y a bien des affinités imprévues entre les accens de la musique et les fantaisies lyriques de *la Légende de Versailles*. Et ne croyons pas que l'art d'écrire déroge en cet exercice, ni que la poésie dérive ainsi vers

un art inférieur : une critique résultant de ce mélange peut être de l'ordre le plus élevé.

Les libres allures du talent de M. Blaze se montrent ici tout à l'aise. Étranger à la marche méthodique de l'enseignement, comme à la déclamation de l'écrivain qui fait du style et songe avant tout à sa période, il cause volontiers avec le lecteur sans renoncer aux vivacités naturelles de son tempérament. A propos d'une de ces profanations exercées par les arrangeurs sur un poète immortel qu'on met en pièces pour attirer la foule, *disjecti membra poetæ*, il criera vengeance, il invoquera le grand nom dont on se fait une enseigne : « O Shakspeare! c'est ainsi que chez nous aujourd'hui la musique interprète vos œuvres!.. » On croirait entendre Diderot, s'il avait été dilettante, et qu'il eût assisté à Vienne à la représentation d'une tragédie de Racine mise en livret par Métastase, le *poète césarien* de sa majesté l'empereur Charles VI. S'agit-il des ornemens ajoutés à cet opéra si simple du *Freischütz*, il assistera en silence aux efforts du machiniste qui se fait témérairement sa place au milieu des transitions rapides du compositeur et coupe en deux les nuances exquises de Weber pour baisser le rideau et mettre en mouvement ses lourdes machines à grand effet : il se taira bien quelque temps, comme Alceste écoutant malgré lui les caquetages « des bons amis de cour; » mais il éclatera, comme lui, dans son impatience. « Eh bien! non, décidément c'est trop de zèle! cette musique en dit assez pour n'avoir pas besoin qu'on la commente de la sorte et qu'on l'*illustre*... » Ailleurs une cantatrice, qui a l'air de s'ennuyer, « bâille son chant, comme Chateaubriand *bâillait sa vie*. » Il a des réminiscences qui vous prennent à l'improviste et vous choquent d'abord; après réflexion, vous changez d'avis, vous riez même de les trouver justes dans leur bizarrerie. Par exemple, pour donner une idée du service que peuvent rendre à la musique certains livrets au style redondant, aux vers ballonnés, il rappelle l'histoire de ce crapaud gonflé de vent qui soulève la dalle d'un réfectoire et la maintient entre-bâillée jusqu'au retour d'un lézard, son compère, sorti pour aller vaquer aux provisions du petit ménage. On raconte beaucoup de choses des crapauds, mais il est certain que, pour expliquer dans la circonstance l'utilité des vers boursouflés, cela est bien trouvé.

Les nombreuses études de M. Blaze en ce genre particulier formeraient au besoin une histoire de la musique dramatique contemporaine. Elle commencerait par Mozart, qui en est le fondateur et le patriarche, toujours vivant, toujours inépuisable pour nous en émotions délicieuses et en effets puissans. Il est le tronc de l'arbre qui se partage en trois grandes branches, l'italienne, la française et l'allemande, croissant d'une manière presque parallèle, s'appuyant

l'une sur l'autre, se croisant, se pénétrant même, comme il arrive à certains hêtres de nos grandes forêts dont les rameaux, gênés par la végétation luxuriante d'une haute futaie, se transpercent, et cherchent l'air et la vie au travers les uns des autres.

Il n'y aurait pas lieu de s'étonner si les œuvres de Mozart avaient ouvert l'esprit du poète à la grande musique universellement admirée, rejetant de côté les systèmes et les prédilections étroites. L'école romantique dans notre pays, moitié goût de nouveauté, moitié confiance dans tout ce qui venait d'Allemagne, professait une sorte de religion exclusive pour la musique instrumentale. On voit plus aisément dans celle-ci tout ce que l'on veut, et s'en montrer partisan c'est déjà se donner quelque apparence de connaisseur. Le nom de Beethoven couvrait d'ailleurs de son autorité ce parti-pris d'enthousiasme novice, et je ne sais si la foule se rendait bien compte des principes de ce grand classique de l'école moderne. Heureusement Mozart était là pour dissiper l'erreur et prouver que le premier signe du génie était le don de nature. M. Blaze de Bury ne pouvait s'y tromper. Sa passion pour l'auteur du *Don Juan* et de *la Flûte enchantée* est communicative. On lit avec curiosité, on relit avec plaisir ce qu'il a écrit de Mozart enfant, de sa vocation d'artiste, de cette exubérance de vie nerveuse qui se répandait en fleuves de mélodie. « Shakspeare ne s'est point fait lui-même, » disait Goethe : cela est encore plus vrai de Mozart, que nous connaissons mieux. A l'âge de quatre ans, ne sachant pas encore tenir une plume dans ses petits doigts et inondant son papier d'encre, il écrivait un concerto pour clavecin qui faisait d'abord rire son père aux éclats, puis fondre en larmes : ce n'était pas une vocation, c'était une prédestination véritable. Tout ce qui suit est plein d'une verve et d'un entrain qui vous gagne : la douce ironie du musicien, son insouciance, le désordre du génie et de la pauvreté, la composition au pied levé, en buvant, en jouant,— à travers cette vie aventureuse les larmes, l'affection, la sensibilité extrême, et au milieu de tout cela les chefs-d'œuvre incomparables qui se succèdent, voilà un tableau tracé non-seulement avec talent, mais avec sympathie et tendresse. Ce n'est pas tout : au fond d'une œuvre de critique, il faut une pensée; elle ne fait pas défaut aux chapitres de M. Blaze sur Mozart. L'auteur du *Don Juan* n'est pas seulement un charmeur d'oreilles,

> Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Le vrai musicien s'exprime comme le poète avec une langue différente : une mélodie est une pensée, et une partition un drame. Ce

que dit Mozart, c'est la passion humaine. « Pour bien réussir, disait M. Auber, il faudrait qu'un opéra pût être donné le premier soir sans la musique; on jouerait d'abord la pièce purement et simplement, puis le surlendemain on y glisserait quelques morceaux, et peu à peu, le public s'acclimatant ainsi, on arriverait vers la quinzième représentation à supporter toute la partition. » M. Auber ici se moquait légèrement du public; mais il disait vrai en un sens qui n'était pas le sien. Pour bien réussir, il faut, ce semble, que la pièce ne dise que des choses que peut exprimer la partition, et que la partition exprime bien tout ce que dit la pièce. Mozart excelle à conduire le drame musical, qui se compose comme l'autre d'action, d'une action plus simple, il est vrai, et allant droit à l'âme. Rousseau l'a dit : « Ce n'est pas l'oreille qui apporte le plaisir au cœur; il faut que le cœur le vienne chercher à l'oreille. »

Un humoriste dont l'influence se trahit quelquefois dans les écrits de M. Blaze, Stendhal, aimait non moins passionnément la musique. Seulement ce qui respire dans les pages de ce spirituel épicurien, c'est l'enchantement de l'Italie, qui se révèle à lui avec les arts par le côté le plus sensuel. Jouir de la vie, telle est la poétique de ce raffiné personnage; la terre classique des tableaux et de l'opéra le ravit et le transporte par toutes les fascinations qui font oublier la politique, les questions sérieuses, les points de vue pratiques de l'existence ou les besoins élevés de l'âme. Mozart, Cimarosa et Rossini lui plaisent au même degré; il n'y voit d'autre différence que celle de la fécondité : les artistes sont pour lui des êtres créés pour varier ses plaisirs, et, se faisant plus Italien que les Italiens mêmes, il adore dans leurs œuvres les voluptueuses caresses de la voix humaine. S'il s'élève aux accens de l'admiration jusqu'à se contredire quelquefois, n'oubliez pas qu'il est homme de beaucoup d'esprit, qu'il est soigneux toujours de se retirer de la foule, et que la *pose*, non plus que la fatuité, ne lui est pas étrangère. Stendhal est un amateur fort amusant et dont il convient de se défier. Il est heureux pour l'écrivain dont nous parlons aujourd'hui que cette influence ait trouvé des obstacles dans la nature de son esprit : en ceci, comme on a pu le voir en d'autres matières, il a commencé, je pense, par être séduit, puis il s'est ravisé, il a dégagé du joug d'autrui son originalité personnelle. Qu'il soit, lui aussi, sous le charme du concert des sirènes, il le faut bien : pour juger, pour penser, il est nécessaire de sentir vivement; ôtez le plaisir, l'art n'existe plus. C'est affaire à Ulysse de se boucher les oreilles avec de la cire : il avait d'autres soins, et sans doute il n'aimait pas la musique ou il l'aimait trop; mais les sons et les accords sont peu de chose, et leur vraie puissance est dans les

affections de l'âme qu'ils représentent. M. Blaze, sans parti-pris, sans y songer peut-être, et c'est le mieux, le montre à chaque instant. Le spiritualisme est une parole bien philosophique pour être jetée ici au travers de quelques aperçus sans prétention; pourtant l'art qui fait en ce moment l'objet de notre pensée en fournirait des démonstrations curieuses. Avec un bel opéra, comme avec tout chef-d'œuvre de l'intelligence humaine, on prouverait l'existence de l'âme. Après tout, quelque chose de semblable est au fond de la critique musicale de cet écrivain, et ce qui est précieux, c'est qu'il ne philosophe pas, qu'il parle non pas en professeur ou en théologien, mais en poète goûtant la douceur de vivre et les choses qui font le prix de la vie. Je ne sais rien de plus juste que sa comparaison entre Rossini et les artistes du XVIe siècle. Le génie de cette terre privilégiée semble s'être retrouvé tout entier dans l'auteur de *Semiramide* et de *Guillaume Tell*. Même richesse inépuisable, même facilité brillante qui paraissait deviner sans étude tout ce que peut produire la science unie au travail et aux ressources de la tradition, même originalité dépouillée de tout orgueil et qui ne ressemble parfois à du métier que parce qu'ils ont produit beaucoup et sans apprêt. La seule différence est entre la pauvreté relative des hommes du XVIe siècle et la fortune plus heureuse de leur compatriote de notre temps. Celui-ci travaillait pour notre siècle, qui sait récompenser avec une générosité souvent aveugle les œuvres d'art, et d'ailleurs ses débuts dans la vie lui avaient fait un besoin de s'enrichir dont les habitudes contemporaines ne s'étaient pas chargées de corriger l'âpreté. Rossini ne rappelle pas seulement à la mémoire les grands peintres de l'Italie, il est l'Arioste de la musique. Il en a l'éclat, l'abondance quelquefois excessive, l'esprit étincelant, la gaîté joyeuse, et de temps en temps il a comme lui la vigueur et le jet sublime de l'éloquence. Quand il s'éleva jusqu'à *Guillaume Tell*, ce n'était plus la molle nation assouplie au joug, la nation heureuse de vivre et de chanter la passion et l'amour, qui respirait dans son œuvre, c'était l'Italie s'éveillant à des sentimens plus virils et prêtant l'oreille aux accens de patrie et de liberté.

On ne peut songer ici à faire, fût-ce en abrégé, l'histoire de la musique contemporaine : c'est son historien qu'il s'agit de caractériser. Indiquer sa manière et la fixer à l'aide de quelques pages choisies dans le grand nombre, voilà tout ce qu'on peut se proposer. Aussi passera-t-on sous silence bien des travaux intéressans, tels que *Meyerbeer et son temps*, qu'il est permis de considérer comme la contre-partie des études sur Rossini. En face de l'homme de Pesaro, qui ne poursuivait que le développement de sa propre nature, on peut aisément placer par la pensée l'homme de Berlin, qui ne se

contentait pas des dons du ciel, qui prétendait mieux faire encore, graver davantage, mêler en lui plusieurs artistes et réunir des mérites différens, quelquefois opposés. Autant par-delà les Alpes on est idolâtre de la mélodie, autant de l'autre côté du Rhin on est amoureux des accords et de l'harmonie, cet autre langage fait pour des pensées plus abstraites ou plus vagues. La musique de ce pays s'adresse plutôt à l'esprit, et cela est tout simple chez un peuple qui met volontiers une théorie entre lui et la nature. M. Blaze a des traits d'une justesse bien originale sur l'auteur du *Freischütz*, cet artiste si peu soucieux de rendre les passions humaines et de créer des caractères. Toutes les femmes dans Weber se ressemblent entre elles, tous les hommes sont les mêmes : les premières ne sortent pas de leur passivité contemplative, de leur inaction dans le mysticisme sentimental; les autres sont régulièrement des ténors élégiaques et plaintifs ou des basses-tailles résumant dans leur personne toutes les difformités morales. La passion humaine en est absente.

On voit ce qu'un poète peut apporter de vie et de chaleur à la critique musicale : le fantaisiste ne trouve pas un moindre champ pour s'y exercer; mais, comme il a rencontré dans cette région de l'art et dans l'école qui prétend en reculer les limites toute sorte de prétentions fastueuses, il a bien fallu s'armer de l'ironie. L'*humour* est un excellent procédé de satire; il ne serait qu'un divertissement puéril, s'il ne se chargeait pas de venger le bon sens. Fallait-il donc s'incliner devant les nouveaux doctrinaires de la musique, détrôner Mozart comme suranné, Beethoven comme timide et incomplet, Meyerbeer comme éclectique et sans conviction, Rossini parce qu'il n'était que l'homme de son temps? Le sens commun a prononcé l'arrêt, il n'est donné à personne de s'emparer des générations actuelles au nom de celles qui n'existent pas et qui ne peuvent dire leur mot dans le procès. Le présent a justement pour mission dans les arts de préparer l'avenir, et c'est un mauvais signe de longévité que d'éprouver une telle difficulté de vivre.

Le wagnérisme, pour guérir le monde de la mélodie, a inventé ce qu'il décore du nom de « mélodie continue, » précisément parce qu'il n'y en a point, observe plaisamment M. Blaze, *lucus a non lucendo!* La mélodie ne périra pas, à moins qu'on ne dise que la précision des pensées doit périr. — A coup sûr, rien ne serait moins français. Il n'en est pas moins vrai que l'art va se compliquant de plus en plus, et que les dernières années ont vu s'établir ce que l'écrivain appelle avec énergie un *pangermanisme* musical. Est-ce une mode? est-ce une œuvre du temps qui n'éprouve plus les mêmes besoins de cœur et d'imagination? Il y a de l'un et de l'autre. Que la mode ait tourné à l'imitation allemande, cela n'est pas douteux :

il y a longtemps que le tour national se perd sous les travestissemens de toute sorte. Tel de nos talens a été douloureusement étouffé entre Rossini et Meyerbeer, faute d'air, peut-être aussi faute d'un souffle assez puissant; tel autre créé pour être un grand musicien s'est amusé à faire de petite musique. Certaines pages de M. Blaze sur la vie et les occupations de M. Auber composent tout simplement un petit chef-d'œuvre de biographie humoristique. Nous ne croyons pas pourtant que le moment soit bien choisi pour nous déclarer gratuitement les tributaires d'un art étranger; le critique, ce nous semble, a bien posé la question, et il convient de réagir également contre la pédanterie teutonique et la frivolité bouffonne, qui nous dénationalisent au même degré.

Que l'on ait été surpris des sévérités de M. Blaze de Bury pour les remarquables talens qui ont tenté de réconcilier le wagnérisme avec l'opéra français, pour ceux qu'il appelle les Ducis et les Casimir Delavigne de la musique, cela se conçoit aisément. La discussion était engagée sur les arrangemens que l'on faisait subir aux drames de Shakspeare ou de Goethe : l'écrivain, de bonne grâce, descendait quelquefois au ton de l'apologie.

« On reproche à la critique ses colères, ses intempérances, et cependant, lorsqu'on y réfléchit, ce sont là des torts bien excusables. Qui nourrit certaines admirations s'irrite à les voir profanées. Il se peut qu'il y ait nombre de gens aux yeux desquels ces sortes d'attentat ne valent point la peine qu'on les incrimine; nous ne serons jamais de ceux-là. Pour nous, les chefs-d'œuvre du génie humain ont un caractère sacré. Êtes-vous le roi pour toucher à la reine? êtes-vous Beethoven pour toucher à Shakspeare? »

Cependant la foule, qui n'a pas la même religion scrupuleuse, se presse où sa curiosité, où son plaisir l'appelle. Il n'est pas indifférent qu'un opéra porte le titre magique d'*Hamlet*, de *Roméo et Juliette*, de *Faust*; au lieu d'être un motif d'inquiétude, il est un attrait. S'il est vrai que la musique est un langage, quelle différence profonde entre elle et le langage articulé! Comment espérer qu'elle traduise Shakspeare d'une manière satisfaisante à ceux qui le savent par cœur, et dont la mémoire et le goût grondent sans cesse en eux contre vos arrangemens? D'autre part il est bien aisé de comprendre que ceux dont le goût n'est pas sur ses gardes, dont la mémoire a peu de chose à dire, croient apercevoir le grand poète à travers les accoutremens d'opéra, et il en perce toujours bien quelque chose : on se figure qu'on applaudit Shakspeare en même temps que le compositeur, et de bonne foi une partie des bravos revient de

droit au premier. Nous touchons encore ici à la nécessité d'une critique musicale soutenue d'une érudition littéraire étendue et d'une forte culture intellectuelle. Il faut talent et savoir pour avertir ainsi le public. En définitive, cette discussion nous a valu de bonnes études de M. Blaze sur Shakspeare, et, quant à l'imitation allemande, l'expérience de plus en plus paraît lui donner raison.

Ne l'oublions pas, cette musique, à laquelle il reproche d'être cosmopolite, mérite l'estime et souvent le succès : grâce à la leçon des événemens et au public, s'il se ravise, elle peut redevenir française; mais il y en a une anti-française, anti-patriotique avec obstination : celle-là jette bas et traîne dans la fange tout idéal de sentiment, d'honneur et de vertu. Une idée fausse entre toutes est celle qui tend à confondre le grotesque, la trivialité niaise, avec l'esprit gaulois. Sur combien de tons *la Belle Hélène* n'a-t-elle pas été célébrée comme une satire ingénieuse! Non, Scarron n'est ni un Gaulois ni un fils de Rabelais; c'est un Pasquin, cul-de-jatte de corps et d'esprit, qui n'était sans doute ni un sot ni un plat personnage, mais qui faisait rire des infirmités de son intelligence comme de celles de sa personne; je vois en lui l'image de la musique de parodie. Ce n'est pas sans motif que ce nom se présente ici à la pensée. On répète sans cesse que cette musique a fait le tour du monde : le vrai Scarron était lu dans toute l'Europe; la sœur de Frédéric le Grand nous apprend que la cour de Berlin en faisait ses délices. Tant pis pour la cour de Berlin; mais qu'aurait dit la France de Corneille et de Molière, si les étrangers avaient jugé d'elle par les pasquinades? Nos devanciers avaient d'autres hommes pour donner une juste idée de notre patrie, et ce n'est pas Scarron, songeons-y bien, qui a séduit l'Europe et fait accepter l'empire de l'esprit français.

Contre le détestable goût des Scarrons de la musique, M. Blaze a vidé son carquois de poète et de critique : en prose, il a châtié les gaspilleurs de l'art; en vers, il a tiré d'eux une vengeance plus fine, il les a fait parler eux-mêmes!

Tuons en nous tout ce qui vibre!
Et, sans regrets,
Cessons d'être, sur un sol libre,
Des hommes vrais!

Dépouillons, ô race chétive
D'enfans nés vieux,
La grande force admirative
De nos aïeux!

D'ailleurs, à quoi sert l'esthétique?
Tous ces discours

Dont les bavards tiennent boutique
N'ont plus de cours.

Assez de tout ce radotage!
En tout procès,
Il faut deux mots, pas davantage :
Four ou succès!

Ces strophes sont tirées de l'épilogue de *la Légende de Versailles*. Une satire mise au service de la poésie et de la musique méritait d'être jetée dans le moule lyrique. Il n'est pas jusqu'à ce rhythme frétillant qui ne soit conforme à l'accent de ceux que le poète fait parler.

De la lecture des écrits très divers, trop nombreux peut-être, de M. Blaze, il résulterait, ce semble, pour l'auteur un conseil utile, pour nous un jugement qui ne s'éloignerait pas de la rigoureuse vérité. Le conseil serait de régler de plus en plus sa fantaisie dans le choix des sujets, et de corriger une certaine tendance à la préciosité. La simplicité porte bonheur dans l'art d'écrire comme dans celui de vivre, et, tout en demeurant libre en ses préférences, il est si facile de poursuivre une veine que l'on sait heureuse! Quant au jugement qu'il convient de porter sur un talent qui est la mobilité même, ce qui est vrai et neuf dans ses livres suffit amplement à lui donner une place distinguée dans la littérature de ce temps. Il n'est pas

Le poète mort jeune à qui l'homme survit.

La poésie chez lui est toujours vivante, et je dirai presque ingénue. L'étude fournit des élémens à son imagination et le met à son aise dans le passé : il en a tiré ses meilleurs vers. En critique, il a conquis un domaine à part, les poètes allemands, Shakspeare, la musique, dont il a fait une charmante dépendance de la poésie. Son *humour* n'a pu donner lieu au soupçon d'affectation que chez les personnes un peu tournées à la géométrie : cette qualité de son talent s'est dégagée assez tard en liberté; elle n'a pas eu le temps de devenir une grimace ni un moyen de succès. Poète à ses momens, critique de préférence, fantaisiste toujours, tels sont les aspects différens qui valent à son esprit des sympathies diverses : il n'eût été ni juste ni vrai de le présenter seulement de profil.

LOUIS ÉTIENNE.

LES
MISSIONS EXTÉRIEURES
DE LA MARINE

III.
LA STATION DU LEVANT (1).

VIII. — LE SIÉGE D'ATHÈNES.

I.

Les combats livrés dans la plaine d'Athènes et dans les eaux de Samos pendant les années 1826 et 1827 constituent le suprême effort tenté par la Grèce pour assurer de ses propres mains son indépendance. J'en ai réservé le récit afin de pouvoir présenter ces deux remarquables épisodes dans leur ensemble. Je m'occuperai d'abord des combats maritimes.

Le sultan Mahmoud, en 1826, considérait comme sa tâche la plus importante la poursuite de l'œuvre qu'il avait inaugurée dans la sanglante journée du 15 juin; il n'entendait pas pour cela laisser la flotte de Khosrew et les vieilles phalanges albanaises inactives. La campagne de 1826 devait lui rendre la possession de Samos et se terminer par la pacification complète de la Grèce continentale. Il fallait, pensait-il, ce double triomphe à ses armes pour qu'aux yeux des croyans le Prophète parût sourire à ses desseins. La reprise de Samos surtout était de première urgence; pouvait-on laisser plus longtemps flotter l'étendard rebelle à deux pas des côtes de l'Asie,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 1er août.

menace incessante pour Chio, provocation à la guerre civile pour Smyrne, signal d'insurrection pour tout l'archipel des Sporades? Trois fois déjà les capitans-pachas avaient usé leurs griffes contre les rochers de Samos; mais les temps étaient bien changés. Les brûlots grecs n'avaient pu sauver ni Navarin, ni Missolonghi; ils ne sauveraient pas davantage l'île que Logothetis retenait à grand'-peine dans les liens de la rébellion. Khosrew venait de détacher en Morée, pour y soutenir l'armée d'Ibrahim, la partie la moins agile de sa flotte. Il lui restait encore vingt-six bâtimens. Avec cette division, il mouilla devant Chio dès les premiers jours de juillet et envoya sur-le-champ aux milices asiatiques l'ordre de se rassembler à Scala-Nova.

La terreur répandue en tous lieux par le vent de persécution qui soufflait favorisa singulièrement cette levée. Le pachalik de Smyrne avait à fournir 3,000 hommes; plus de 6,000 accoururent au premier appel. On devine l'émotion que ces graves nouvelles causèrent à Samos. Des secours furent sur-le-champ demandés à Hydra, mais cette île se croyait elle-même menacée. D'un instant à l'autre, le sort d'Ipsara pouvait devenir le sien. Déjà Spezzia était évacuée; les habitans et les navires avaient fui. Hydra, de meilleure défense, comptait sur le concours éventuel des tacticos de Fabvier et des Souliotes, dont elle marchandait depuis un mois les services. Elle avait armé cent navires; ce n'était pas le moment de les éloigner. Si les vaisseaux égyptiens avaient à cette époque quitté Alexandrie, l'irruption redoutée aurait sans doute eu lieu. Méhémet-Ali, par bonheur, retint sa flotte au port; il ne se souciait pas de l'envoyer de nouveau batailler contre les vents étésiens. Il voulut attendre, pour la faire sortir, des temps plus favorables, ce qu'on pourrait appeler dans la Méditerranée la mousson d'automne. Dès que ces dispositions eurent transpiré et que les Hydriotes en furent avertis, ils montrèrent moins de répugnance à prêter l'oreille au désir des Samiens. Restait une dernière question à résoudre : qui paierait l'armement? Ce ne serait pas à coup sûr le gouvernement grec. Ce gouvernement n'avait trouvé dans les coffres, le jour où il s'était installé à Nauplie, que la somme de 40 piastres turques. Ce ne seraient pas davantage les Hydriotes. Quand on en est réduit au triste expédient des emprunts forcés, quand on a failli, pour subvenir à d'impérieuses dépenses, dépouiller les églises, spolier les couvens, mettre en gage les reliques, on ne fait pas de telles libéralités à ses voisins. Si les Samiens voulaient être défendus par une flotte, il leur appartenait et il n'appartenait qu'à eux de la solder. La nécessité de ce sacrifice, dans la situation où se trouvait la Grèce, s'imposait de très haut et n'admettait même pas de discussion. Les Sa-

miens le comprirent; ils envoyèrent 200,000 piastres turques à Hydra (160,000 francs environ). Les Hydriotes de leur côté firent partir pour Samos quarante bâtimens, — trente-deux bricks de guerre et huit brûlots. — Sur un de ces brûlots s'embarqua le marin intrépide qui plus d'une fois avait valu à lui seul toute une flotte, le héros de Chio, de Tchesmé, de Scala-Nova, d'Alexandrie : Canaris.

Le 23 juillet 1826, Sachtouris quittait le mouillage d'Hydra; le 24, le capitan-pacha appareillait du mouillage de Chio. Un premier engagement fut sans résultat. Le 28, les deux flottes se serrèrent de plus près. Khosrew, suivant son habitude, se tenait sous le vent de ses plus gros navires rangés en bataille sur une seule file. Au risque d'être enveloppé par cette flotte, qui pouvait en se repliant se refermer sur lui, Canaris se jeta dans la ligne et manifesta l'intention de la traverser. La ligne s'ouvrit prudemment devant « son brick noir. » Canaris alla droit au capitan-pacha. Un heureux coup de barre sauva la frégate amirale : l'incendie dévora le brick grec sans atteindre le bâtiment turc. Canaris était déjà dans sa barque. Détachées de la poupe des vaisseaux, qui les traînaient constamment à la remorque, de longues et rapides péniches s'étaient de toutes parts lancées à sa poursuite. Les Grecs faisaient force de rames; deux chaloupes turques pourtant les atteignirent. Il fallut engager un combat corps à corps, se frayer le passage sabre en main. Canaris dans cette lutte fut grièvement blessé : on le transporta le jour même à Naxie; il y reçut les marques de sympathie de ses compatriotes et les soins du chirurgien-major de la *Dauphinoise*. Pendant cinq jours, les deux flottes restèrent en présence. Spectateur impatient de ces rencontres sans issue, l'amiral de Rigny ne comprenait rien à l'inconcevable prudence des Turcs. — Comment, se demandait-il, une pareille escadre, qui comptait deux vaisseaux et six frégates, n'a-t-elle pas exterminé des bricks dont toute la défense résidait dans leur agilité et dans l'habileté de leurs matelots?

Khosrew, heureusement pour les Grecs, n'était pas homme à brusquer les choses. Il se bornait « à faire quelques vives démonstrations tantôt vers Samos, tantôt vers Skiatos. » En réalité, ce grand temporisateur se flattait de vaincre sans avoir besoin de combattre. Les flottilles grecques tenaient rarement la mer pendant plus d'un mois. Pour avoir raison de Samos, il suffisait d'attendre le jour où les Samiens seraient par la retraite des bâtimens d'Hydra livrés à eux-mêmes; mais le fruit vers lequel le pacha avait si souvent étendu la main ne devait pas encore se détacher de la branche. Un nouveau paiement de 250,000 piastres retint les Hydriotes sur la côte d'Asie. Khosrew découragé jugea le moment venu d'aller répa-

rer les avaries qu'avait reçues sa frégate dans les combats du mois d'août. Il laissa le commandement de la flotte au capitan-bey, le fameux Tahir-Pacha, notre futur adversaire à Navarin, et fit route pour le mouillage de Folieri, port situé à l'entrée du golfe de Smyrne.

Il n'y avait dans Tahir-Pacha ni l'étoffe d'un tacticien, ni celle d'un diplomate; seulement, le jour de l'action venu, on pouvait être certain que ce Turc de vieille roche irait au combat de franc jeu. Miaulis venait de rejoindre Sachtouris avec quelques navires de renfort. Il chercha la flotte ottomane, et la rencontra le 10 septembre 1826 dans les eaux de Métélin. Pendant toute la nuit, on entendit de Folieri une forte canonnade. Khosrew était alors en conférence avec le comte Guilleminot, venu par terre de Constantinople à Smyrne et de Smyrne à Folieri sur la frégate la *Pomone*. Le 11, au point du jour, la *Pomone* et la *Dauphinoise* se portèrent du côté où le canon avait grondé. Elles arrivèrent pour assister à la reprise du combat. Les Turcs étaient sous la côte sud-est de Métélin, les Grecs défilaient devant eux, épiant le moment de lancer leurs brûlots. Bien que la brise fût encore assez faible, tout était déjà en mouvement dans les deux lignes. Un brick se dirigeait vers un vaisseau turc; le vaisseau masqua soudainement toutes ses voiles, et présenta, non sans adresse, au brûlot sa batterie. Le brûlot, au grand étonnement de nos officiers, ne tarda pas à reparaître sain et sauf, après avoir été couvert de projectiles et comme englouti dans un tourbillon de fumée. Le capitaine du vaisseau avait manœuvré à l'européenne, les canonniers venaient de tirer à la turque. Fallait-il donc s'étonner si, après un long combat de nuit, on n'apercevait dans les deux flottes que des avaries insignifiantes? Une frégate ottomane avait un trou de boulet dans son grand hunier, une autre une écoute de cacatois coupée. Parmi les bricks grecs, celui-ci changeait son grand mât de perroquet, celui-là réparait sa brigantine. Les coques des deux escadres n'offraient l'apparence d'aucune blessure.

La première passe de la matinée avait été suivie d'une sorte de trêve. La flotte ottomane et la flottille grecque, gênées par l'incertitude de la brise, reprenaient haleine d'un commun accord. Les Grecs avaient alors cinquante bâtimens, quatre polacres, quarante-quatre bricks et deux goëlettes. La ligne turque continuait à déployer deux vaisseaux, six frégates, quatre corvettes et neuf bricks. Miaulis, toujours habile, toujours manœuvrier, avait su garder l'avantage du vent. Dans l'après-midi, la brise devint plus fraîche; les Grecs en profitèrent pour se rapprocher de l'ennemi. Le capitaine Brait de la *Dauphinoise* a rendu, dans le rapport que j'ai sous les yeux, la plus chaleureuse justice à la conduite des capitaines hydriotes. « Ils

étaient vraiment admirables, nous dit-il, passant et repassant à demi-portée de canon des Turcs, essuyant sans en paraître ébranlés ce feu violent qui eût dû les anéantir, et qui faisait jaillir l'eau de tous côtés autour d'eux. » La plupart du temps, les bricks grecs se bornaient à riposter sans sortir de la ligne. D'autres fois ils se formaient en groupes pour menacer, harceler, envelopper quelque vaisseau ennemi écarté de son poste. On eût dit alors une meute affamée ou, suivant l'expression du capitaine Brait, « une de ces foules curieuses qui, dans les fêtes publiques, s'agite et se presse pour mieux voir. »

Le moment est enfin venu où les brûlots vont entrer en lice. Toute l'escadre ottomane semble agitée d'un secret frisson. Des vaisseaux laissent brusquement arriver, d'autres, jetant leurs voiles sur le mât, se sont arrêtés court. En un instant, la ligne est rompue. Une seule frégate au milieu de ce désordre n'a pas encore perdu contenance : c'est la frégate que monte le capitan-bey. Elle tient le vent, séparée par un long intervalle des vaisseaux qui devraient l'appuyer. Treize bricks accourent à la fois et l'entourent. La frégate fait feu des deux bords. C'est un sanglier aux abois, mais un sanglier qui tient les limiers à distance. Un brick se détache du groupe le plus rapproché des assaillans. La brise le pousse rapidement vers la poupe de Tahir-Pacha : une de ces péniches remorquées dont la mission spéciale est de détourner les brûlots l'arrête et le saisit au passage; elle le fait facilement dévier de sa route et l'abandonne au souffle qui l'entraîne. Une gerbe de flammes bientôt suivie d'une longue détonation annonce à l'armée turque le péril auquel son chef vient, grâce à un remarquable sang-froid, d'échapper. Vers quatre heures, le feu cesse. Appelés par les signaux répétés de Tahir-Pacha, les Turcs se rallient peu à peu autour de la frégate-amirale. Nos officiers constatent les dégâts. Deux bâtimens grecs sont démâtés; des voiles pendent en lambeaux, des vergues fracassées encombrent les gréemens, les coques mêmes portent de nombreuses empreintes. On s'était battu cette fois à distance raisonnable. On y avait mis surtout plus d'acharnement. « Je ne pense pas cependant, écrivait l'amiral de Rigny, qu'il y ait eu plus de 25 hommes hors de combat dans chaque flotte. Le capitan-pacha m'a dit, quand je l'ai revu quelques jours plus tard, que les Turcs avaient eu 22 hommes tués ou blessés, et que, le soir, deux des bricks grecs engagés avaient coulé bas. »

Le lendemain de cette émouvante journée, dès que les premières lueurs éclairèrent l'horizon, nos officiers cherchèrent des yeux les deux escadres. La flotte ottomane occupait la même position; la flottille grecque avait disparu. En ce moment arrivait de Folieri la

frégate de Khosrew-Pacha. Khosrew put constater le triomphe de son lieutenant, resté maître du champ de bataille. Il ne trouva pas néanmoins cette victoire assez décisive pour s'engager dans la grosse aventure d'une descente. Il soupçonnait Miaulis de ne pas s'être éloigné pour longtemps. Le 8 octobre en effet, Miaulis revenait à la charge, toujours aussi impuissant et toujours aussi opiniâtre. C'est ainsi que l'amiral hydriote gagna l'époque où Samos, protégée par l'hiver, n'eut plus rien à craindre des entreprises de la flotte turque. Le 12 novembre 1826, on apprit à Smyrne que le capitan-pacha remontait les Dardanelles.

Khosrew ne devait pas être sans quelque inquiétude sur l'accueil qui l'attendait à Constantinople. Mahmoud reçut son vieux favori à bras ouverts. Malgré son antipathie prononcée pour tout ce qui venait d'Égypte, le capitan-pacha n'avait eu garde de désapprouver la réforme; il s'était au contraire empressé d'y plier les galiondjis. Il fit manœuvrer ces soldats de marine devant le sultan. Leur instruction était de beaucoup supérieure à celle des troupes du séraskier. « Il n'en fallut pas davantage, nous apprend le comte Guilleminot, pour faire oublier les hauts faits de sa dernière campagne et pour raffermir sa tête sur ses épaules. » Quant aux Samiens, ils subissaient plus que jamais l'ascendant tout-puissant de Logothetis. Le dictateur était devenu, depuis la retraite de Khosrew, une des grandes figures de la Grèce. Le parti qui lui avait été opposé, ne se trouvant plus en sûreté dans l'île, alla prudemment chercher un refuge en Asie. La gloire des Samiens faillit un instant éclipser celle des Souliotes et des habitans de Missolonghi. C'est à eux que s'adressait Cochrane en mettant le pied sur le sol de la Grèce. « Ne songez pas seulement, leur disait-il, à défendre vos propres rivages. Préparez-vous, si l'ennemi persiste dans ses entreprises, à porter avec moi la guerre dans son empire. La délivrance des chrétiens prisonniers, le châtiment des dévastateurs de Cydonia, de Chio et d'Ipsara, le partage des richesses qu'ont accumulées les musulmans de Smyrne, seront la récompense de votre courage. »

Samos, malgré l'honorable attitude qu'avaient su garder ses vaillans montagnards, ne méritait pas cet excès d'enthousiasme. C'était, on l'oubliait trop, la flottille hydriote qui avait arrêté les Turcs. Je ne crois pas exagérer le rôle de la marine grecque durant cette longue guerre en lui attribuant la part la plus considérable dans l'affranchissement de la patrie. L'importance des services rendus, les avantages décisifs qu'elle a remportés, s'expliqueraient mal par la seule inexpérience de l'ennemi.

Il a fallu l'audace et l'habileté de Fernand Cortès pour venir à bout des Indiens de Montezuma. Les vaisseaux du sultan auraient proba-

blement dispersé des flottilles qui auraient eu pour les conduire des chefs moins entreprenans que les navarques hydriotes. La renommée des Miaulis, des Canaris et de tant d'autres capitaines grecs n'est donc pas une renommée surprise. Leur gloire à tous les titres est de la gloire du meilleur aloi. Nous allons chercher des leçons dans les combats livrés sur l'autre rive de l'Atlantique; nous en trouverions peut-être de plus fécondes dans la méditation de cette tactique improvisée, qui sut si bien opposer l'agilité à la force, la flamme au canon, une étreinte destructive à la masse. La délivrance de Samos fut malheureusement le dernier exploit de la marine grecque. Dès que Cochrane parut, il n'y eut plus en Grèce de marine nationale. Tout s'effaça devant le grand initiateur, tout fléchit sous sa volonté, et l'on vit ce Miaulis, qui eût pu être en d'autres temps le rival de Ruyter ou de Duquesne, descendre avec une abnégation antique du rang d'amiral à celui de simple capitaine.

II.

La campagne de Reschid-Pacha dans l'Attique devait avoir une tout autre issue que la nouvelle tentative dirigée contre les insurgés de Samos par Khosrew. Avant de s'abîmer dans la réforme militaire de Mahmoud, la vieille Turquie allait encore une fois faire tourbillonner ses delhis dans la plaine, lancer ses farouches arnautes à l'assaut. Le siége d'Athènes a les proportions régulières d'une tragédie classique, l'unité de temps et de lieu, mais les souvenirs que ce siége évoque, les personnages qu'il fait apparaître en scène, n'appartiennent pas à l'antiquité : ils s'arrêtent à des temps plus modernes, aux premiers âges de l'époque féodale. Reschid-Pacha, brillant, chevaleresque, véritable Murat ottoman, eût été quelques siècles plus tôt un Malek-Adel. Omer-Vrioni, son coopérateur, nous offre le type achevé du mercenaire albanais. Les chefs grecs, Gouras, Karaïskaki, Kriezotis, Delyannis, n'ont rien de commun avec les Miltiades et les Trasybules; en revanche, ils rappellent à s'y méprendre les compagnons de Scanderbeg et des Tsernoïevitch. Le drame athénien se partage en deux périodes distinctes, en deux actes. Pendant la première période, tout se passe à la grecque. Pour faire lâcher prise à Reschid, les insurgés ne songent qu'à surprendre ses postes, à intercepter ses convois, à l'inquiéter sur ses derrières. Dans le second acte, la parole et l'action sont aux philhellènes. Deux Anglais, Cochrane et Church, exercent le commandement suprême. L'archi-navarque et l'archi-stratége rassemblent en un seul faisceau les tacticos, les klephtes et les armatoles. Par leurs discours, ils électrisent le corps législatif. Ils font rougir les Grecs

de leurs brigandages sans gloire, de leurs hésitations, de leurs atermoiemens; ils les traînent ainsi pêle-mêle en champ-clos. Le résultat est loin de répondre à leur attente. Les reproches amers succèdent alors aux harangues enthousiastes. On n'a tenu aucun compte ni des qualités natives, ni des vices invétérés de ces hordes à demi sauvages; on a voulu les conduire comme des troupes réglées au combat. On s'est trompé. Sur ce sol durci par une longue absence de culture, la vaillance et la morgue anglaises ne feront pas pousser de moissons. La Grèce laissée à elle-même eût, — tout porte à le croire, — plus sagement agi. Les conseillers que l'Europe lui envoie ne lui apprennent pas ce qu'elle ignore : ils la troublent et la désorientent.

Ne nous occupons pour le moment que de la première période, de la période exclusivement grecque de la campagne.

Ce fut dans les premiers jours du mois de juin 1826 que Reschid-Pacha, laissant ses dépôts à Missolonghi et combinant ses mouvemens avec ceux du pacha de Négrepont, Omer-Vrioni, se mit en marche pour descendre dans les plaines de l'Attique. Les Grecs occupaient encore l'Acro-Corinthe et les défilés des monts Géraniens. Ils coupaient ainsi toute communication entre l'armée turque et l'armée égyptienne. Ils gardaient même, par les sentiers qui longent le golfe d'Égine et le golfe de Lépante, un débouché ouvert de Mégare sur Salone. Il leur eût fallu la possession des passes du Cithéron et de tous les cols du Parnès pour empêcher Reschid de tirer ses approvisionnemens de la Thessalie, ses renforts des provinces albanaises. Maître des routes qui vont d'Athènes à Thèbes, de Thèbes à Missolonghi et au canal de Négrepont, le séraskier pouvait se passer des secours qui lui viendraient de la mer, et une longue expérience lui avait appris que de la mer il n'en devait pas attendre. Thèbes était donc le nœud vital de son entreprise. S'il perdait ce plateau, sa situation devenait à l'instant très grave. L'Attique pouvait être le tombeau de l'armée ottomane, comme l'extrémité de la péninsule italienne a été tant de fois le tombeau des Français.

Le 19 juillet 1826, le brick le *Cuirassier*, commandé par le capitaine de frégate Jacques Le Blanc, était au mouillage de Salamine, en face du village d'Ambellaki. Depuis trois jours, les Turcs avaient envahi la plaine d'Athènes; ceux de Négrepont y étaient arrivés les premiers. Le Pirée et toute cette partie de la côte de l'Attique étaient déserts. Les capitaines athéniens avaient dévasté eux-mêmes et fait évacuer les villages environnans pour ne laisser aucune ressource à l'ennemi. Plus de 5,000 réfugiés, chassés de l'Attique et de la Béotie, vivaient entassés sur l'île de Salamine. Tout leur manquait

à la fois sur ce rocher nu, le logement, la nourriture, et jusqu'à l'eau qui était insalubre. Jamais le dénûment ne se montra sous un plus horrible aspect. Les Grecs renfermés dans Athènes avaient déjà eu plusieurs échauffourées avec l'ennemi. Ils continuaient à défendre l'enceinte de la ville et la colline du Musée, soutenue par une des batteries de l'Acropole. Les assiégeans attendaient leur artillerie. Si délabrés que fussent les murs d'Athènes, ils pouvaient encore défier la fusillade. On estimait à un millier d'hommes environ le nombre des défenseurs enfermés dans la place, à 3,000 celui des Turcs arrivés de Salone. Notaras, qui commandait dans l'Acro-Corinthe et devait défendre les dervends des monts Géraniens, était en communication par Mégare avec le camp des Grecs, et promettait incessamment des renforts.

Le séraskier n'avait pas voulu se mettre de sa personne en campagne avant d'avoir fait occuper les passes de l'OEta et du Parnasse, d'avoir renforcé la garnison de Thèbes et organisé des communications régulières entre la Thessalie et l'Eubée. Le 28 juillet 1826, il se montrait enfin dans la plaine d'Athènes et établissait son quartier-général à Patissia. L'armée de Reschid, après les détachemens qu'il avait dû faire pour assurer ses derrières, ne dépassait pas 7,000 hommes. La cavalerie se composait de 800 chevaux, le train d'artillerie de vingt-six canons et mortiers. La colline du Musée fut emportée d'assaut, et on y dressa trois batteries. Dans la nuit du 14 au 15 août, Reschid s'empara de la ville et en refoula les défenseurs dans la citadelle.

La Grèce cependant s'était émue. Pour arracher Athènes au sort qui la menaçait, le gouvernement s'adressa d'abord aux Rouméliotes de Karaïskaki. Le 27 juillet 1826, ce chef intrépide, nommé à l'unanimité des voix général en chef de la Grèce orientale, partit de Nauplie à la tête de 600 hommes. Ibrahim en ce moment se rapprochait de Corinthe. On put craindre qu'il ne devançât le corps de Karaïskaki, et que cette troupe, trop faible pour s'ouvrir un passage, n'eût pas le temps de franchir l'isthme avant que les communications avec Athènes fussent coupées. Ce n'était heureusement qu'une alerte. L'arrivée de Karaïskaki à Éleusis dissipa les inquiétudes que la marche d'Ibrahim avait fait naître. Bientôt cependant la troupe de Kriezotis, celle du Monténégrin Vassos, les Athéniens du capitaine Lecca, les tacticos du colonel Fabvier, vinrent se ranger avec 70 philhellènes sous les ordres du chef des armatoles. Tous ces détachemens réunis atteignaient à peine le chiffre de 3,500 combattans.

L'amiral de Rigny, dont la vigilance et l'activité n'étaient jamais en défaut, venait d'arriver sur la frégate la *Sirène*, qui portait son

pavillon, au mouillage de Salamine. Le 16 août, les opérations commencèrent. Un massif montagneux que traversait autrefois la voie sacrée sépare la plaine d'Athènes de la plaine d'Éleusis. Les Grecs franchirent pendant la nuit ce massif et prirent position sur le revers oriental, près du village de Kaïdari, à 1 mille environ des bords du Céphise, à moins de 3 milles de l'enceinte d'Athènes. Les troupes du pacha étaient encore dispersées. Suivant leur habitude, les palikares s'étaient empressés d'élever des tambours en pierres sèches pour se mettre à l'abri de la fusillade; les tacticos voulurent combattre à découvert. Reschid fit avancer contre eux son artillerie. On se tirailla ainsi jusqu'au soir, avec une perte à peu près égale des deux côtés. Les palikares furent les premiers à rétrograder. Dès que les tacticos ne se sentirent plus soutenus, ils lâchèrent pied à leur tour. Tous s'en furent ainsi au pas de course jusqu'à Éleusis, demandant à se rembarquer, jetant armes et bagages, abandonnant deux canons et trois drapeaux aux Turcs. C'était une défaite, mais c'était aussi une leçon.

« Le lendemain, nous dit l'amiral de Rigny, je me rendis au camp du vizir. J'obtins la délivrance de quelques prisonniers étrangers à l'Attique. Quant à ceux de cette province, le pacha m'assura qu'il ne leur serait fait aucun mal, et qu'ils allaient être renvoyés dans les villages soumis. Je reçus ensuite la visite du séraskier et d'Omer-Vrioni, pacha de Négrepont. Par un concours fortuit, au moment où ils montaient à bord, arrivait aussi de son côté Karaïskaki. Ces chefs eurent là une entrevue assez longue. Karaïskaki trouvait dans la suite du vizir des Albanais qui avaient été autrefois ses amis; des propositions de changer de parti furent sans doute échangées, mais sans résultat. Entre Albanais, tout cela est sans conséquence. »

Cet Omer-Vrioni, qui avait jadis séduit Odysseus, la plus haute renommée de la montagne, le fils d'un des héros de l'insurrection de 1770, était homme à tenter la foi de tous les capitaines grecs. Il devait sa propre fortune à la trahison. Mercenaire enrichi en Égypte pendant les troubles qui précédèrent la consolidation de l'autorité de Méhémet-Ali, il était un des lieutenans du pacha de Janina quand les armées turques s'avancèrent vers l'Épire. Il livra la passe de Metzovo, qu'Ali l'avait chargé de défendre, et obtint, pour prix de sa défection, le pachalik de Bérat. Plus fin que Mavrocordato, plus rusé que Tricoupi, il se fit un jeu de la crédulité de ces hommes d'état; mais en 1823, les Grecs prirent leur revanche. Ils amusèrent Omer, devenu gouverneur de Janina, par de fausses promesses de défection, gagnèrent ainsi l'hiver et obligèrent le pacha déçu à se retirer sur Vrachori. Au printemps de 1825, Omer fut in-

vesti du gouvernement de Salonique. « Les vieillards turcs, nous dit le capitaine Deloffre, les autorités locales et les janissaires virent avec répugnance arriver dans leur ville cet Albanais qui ne marchait qu'entouré de soldats chrétiens. » Ennemi personnel du capitan-pacha, Omer-Vrioni n'avait pas jugé inutile à sa sécurité cette escorte de 3,000 montagnards épirotes. La nationalité unit les Albanais bien plus que la religion ne les divise.

Omer s'était pénétré à la cour du pacha de Janina de la politique astucieuse du vieil Ali. On le voit dès le début pratiquer cette politique en maître. Les armatoles du Pélion, de l'Olympe et du Pinde avaient conservé sous la domination turque le droit de porter les armes; ils élisaient leurs primats, levaient eux-mêmes leurs taxes. Tous les conquérans qui s'étaient succédé en Grèce depuis le XIII[e] siècle avaient respecté leur indépendance municipale; Omer Vrioni mit à néant ces antiques franchises. La rivalité de Rangos et de Karaïskaki lui en ouvrit le chemin. Des troupes expédiées de Larisse occupèrent le district jusqu'alors inabordable d'Agrapha. Omer avait pris parti pour Rangos; il laissa Karaïskaki à la Grèce. Ce fut une semblable méprise que commit Louis XIV quand il négligea de s'attacher le prince Eugène.

De taille moyenne, maigre, brun, actif, avec un regard expressif et perçant, Karaïskaki avait toutes les aptitudes d'un chef de bandes irrégulières, sans en exclure les faiblesses et les vices. La guerre ne se lassait pas d'éclaircir les rangs des champions de la liberté. Le rôle du capitaine d'Agrapha ne tarda pas à grandir, et ses facultés se développèrent avec son importance. Karaïskaki commandait en 1825 les Rouméliotes à la bataille de Modon; à peine remis de cette sanglante défaite, il courait attaquer les convois de Reschid dans les montagnes de l'Acarnanie. On aurait eu tort d'attendre de cet homme des hautes terres des combinaisons profondes, un plan de campagne régulier; Karaïskaki faisait la guerre en klephte, il la fit pendant cette campagne avec autant de vigueur et plus d'intelligence que Colocotroni. Ces deux capitaines se ressemblaient aussi peu par leur génie que par leur apparence. Ils appartenaient à la même nation, non pas à la même race.

Un autre soldat rouméliote, un autre capitaine d'armatoles, avait aussi naguère commandé dans l'Acropole d'Athènes; mais la rudesse albanaise avait eu raison de l'astuce du plus rusé des Grecs. On se souvient qu'Odysseus, compromis et abandonné par Omer-Pacha, n'avait pu se soustraire à la juste vengeance de Coletti qu'en se livrant à son propre lieutenant, l'Albanais Gouras. Tiré par la faveur d'Odysseus des rangs obscurs de la troupe, Gouras n'avait pas livré son chef à une faction ennemie; il ne s'était pas cru non plus tenu de

le rendre à la liberté. Il y avait trois mois que Coletti et Condouriotti réclamaient en vain le coupable quand, le 3 juillet 1825, une dépêche du capitaine de l'*Alsacienne* vint annoncer à l'amiral de Rigny que « le général Odyssée, en voulant s'évader de la prison du château d'Athènes au moyen d'une corde, s'était laissé tomber de cent et quelques pieds de haut et s'était tué sur le coup dans sa chute. » Le corps mutilé d'Odysseus fut en effet trouvé vers cette époque au pied de la tour franque qui s'élève à l'aile méridionale des Propylées. Le prisonnier avait-il péri en tentant de s'échapper, comme le bruit en courut d'abord? Fut-il assassiné par Gouras, inquiet de la tournure que prenaient les événemens, et désireux de ne pas laisser l'ami qu'il avait trahi ressaisir, à l'exemple de Colocotroni, le pouvoir? C'est encore là un de ces mystères historiques que des relations tout empreintes de la passion implacable des guerres civiles ne nous aideront pas à éclaircir.

Dans une société barbare, celui qui prend la confiance pour oreiller ne doit pas se promettre de longs jours. Le soupçon peut s'égarer parfois; il n'en est pas moins prudent de toujours soupçonner. « Chose étrange, écrivait l'amiral de Rigny, c'est la crainte qu'avait Gouras, enfermé dans le château d'Athènes, de voir ses compagnons lui en fermer les portes qui l'a empêché de faire le 18 août une sortie décisive. La garnison de l'Acropole est restée inutile spectatrice des efforts tentés sous ses murs. » Obligé de dévaster la plaine d'Athènes pour n'en pas livrer les récoltes à l'ennemi, de lever dans tous les villages environnans des contributions pour payer ses troupes, d'y pratiquer sur l'échelle la plus large les réquisitions, Gouras, que nos commandans ne se font pas faute d'accuser « d'avarice, d'extorsions, d'injustice, » ne faisait peut-être que céder aux cruelles nécessités de la guerre. Traître lui-même envers son bienfaiteur, il se sentait partout entouré de trahisons. Les belliqueux habitans de la chaîne du Parnès, des villages de Khasia et de Menidhi, avaient pris parti pour Reschid; les habitans d'Athènes pouvaient être tentés d'imiter cet exemple. Gouras n'avait confiance que dans les 400 mercenaires qui formaient depuis longtemps son escorte. C'était avec eux qu'il s'était enfermé dans l'Acropole, refusant aux Athéniens le droit d'y pénétrer. Quand Reschid eut emporté la ville, il fallut cependant se résigner à ouvrir les portes de la citadelle à cette foule qui fuyait sous le sabre des Turcs. L'enceinte de l'Acropole, défendue par dix-sept pièces d'artillerie, renfermant des provisions pour plus de dix-huit mois, se trouva dès lors sous la garde de 800 combattans, mais de combattans divisés; la présence de 800 femmes ou enfans ajoutait encore aux difficultés et aux embarras de la défense. La jeune femme de Gouras se char-

gea de faire régner la décence et le bon ordre au sein de cette troupe abandonnée. Dans Athènes pas plus que dans Missolonghi, on n'avait voulu de bouches inutiles : les êtres trop faibles pour combattre étaient employés aux travaux de terrassement; sur les remparts, ils portaient les munitions ou surveillaient les mouvemens de l'ennemi. La Minerve aux yeux bleus, qui semble avoir été pendant cette première partie du siége l'inspiratrice et l'âme de la résistance, se montrait partout, la première à la peine, la première aussi au péril. C'est une justice que les diplomates autrichiens eux-mêmes lui ont rendue. Cette intéressante héroïne avait le courage sans avoir la férocité et l'insensibilité farouche de la Bobolina.

En apprenant qu'Athènes allait être assiégée, l'ambassadeur d'Angleterre s'était empressé d'intervenir en faveur des monumens dépouillés jadis par lord Elgin. Un firman du grand-seigneur fut accordé à ses instances. Le lendemain du jour où ce firman lui avait été remis par le consul d'Autriche, M. Gropius, le séraskier lançait ses premières bombes et tirait ses premières salves sur la citadelle. De la colline du Musée, les projectiles atteignaient sans peine le Parthénon. Impuissans à déplacer les solides assises de marbre, ils en faisaient jaillir à chaque coup quelque éclat. Inutile sacrilége! Reschid ne tarda pas à reconnaître que ce bombardement n'avancerait pas d'une heure la reddition de la place. Il cerna l'Acropole, et, cheminant sous terre, entreprit de miner sournoisement les remparts. Les Turcs ont de tout temps excellé dans ce genre d'attaque; mais parmi les Grecs il se rencontra plus d'un de leurs élèves. Les assiégés contre-minèrent avec succès les travaux des Osmanlis, éventèrent leurs fourneaux, firent crever les galeries qu'ils creusaient jusque dans le roc. Des assauts furent alors tentés par les Tosques d'abord, par les Guègues plus audacieux ensuite. Guègues et Tosques furent également repoussés. Reschid-Pacha en fut réduit à resserrer de son mieux le blocus et à prendre ses dispositions pour l'hiver.

III.

Le 12 octobre 1826, dans une reconnaissance de nuit, Gouras tomba frappé d'une balle. Sa veuve ranima les soldats consternés. Quelques jours plus tard, le 23 octobre, Kriezotis débarquait dans la baie de Phalère et se glissait avec 450 hommes jusqu'au pied des murs de l'Acropole. Karaïskaki, pendant ce temps, attirait l'attention de l'ennemi d'un autre côté. Renforcée par la troupe de Kriezotis, la garnison d'Athènes avait retrouvé un chef; la veuve de Gouras retrouva un fiancé. Le besoin de s'entendre pour la défense

commune paraît avoir plus encore que l'amour rapproché ces deux cœurs. Ce ne fut pas malheureusement pour longtemps. Instruit de la mort de Gouras, Reschid s'était flatté de trouver désormais les défenseurs de la citadelle moins opiniâtres. Il donna l'ordre de rouvrir le feu, et les mortiers firent de nouveau pleuvoir leurs projectiles. Une bombe tomba sur le toit blindé de l'Erectheion. La veuve de Gouras, la fiancée de Kriezotis, avait cherché un abri dans cet édifice; elle fut ensevelie avec dix autres personnes sous les décombres. Ainsi périt une des plus vaillantes créatures qui aient honoré cette lutte dans laquelle les hommes se montrèrent patiens et courageux, où les femmes ne cessèrent pas un instant d'être héroïques.

Reschid-Pacha ne pouvait pas vivre en été des ressources de la plaine dévastée d'Athènes; il lui fallait tout faire venir de la Thessalie. Que serait-ce en hiver, si le gouvernement grec parvenait à gêner ou à interrompre ses communications! « Il sera, écrivait l'amiral de Rigny, obligé de lever le siége. » Dans les premiers jours d'octobre, le colonel Fabvier, que le commandant du *Loiret*, M. de Missiessy, avait vu à Ambellaki, préparant une nouvelle expédition pour secourir Athènes, reçoit l'ordre inopiné de se porter sur Thèbes. Un autre officier français, M. Voutier, est autorisé à recruter des troupes pour agir contre Négrepont. « Quant aux chefs grecs, nous dit l'amiral, ils sont occupés ailleurs. Ces messieurs rivalisent avec les Égyptiens pour la destruction des troupeaux moréotes. Les provinces de Corinthe et de Vostizza viennent d'être dévastées; ne croyez pas que ce soit par Ibrahim, ce sont les Grecs qui s'y sont disputé la récolte des raisins. » Transporté de Salamine à Mégare, Fabvier marche sur la ville qu'il a l'intention et l'espoir de surprendre. Il venait d'atteindre les bords de l'Oropos quand il apprit une nouvelle qui était assurément de nature à modifier ses projets. Les passes du Cithéron n'étaient plus gardées par les troupes irrégulières auxquelles il en avait confié la défense, c'était la cavalerie de Reschid qui les occupait. Fabvier n'eut que le temps de battre en retraite. Coupé de Mégare, il put heureusement se replier sur Nauplie et Methana en gagnant par des chemins détournés l'isthme de Corinthe.

Vers cette époque, le gouvernement grec, composé de onze membres sous la présidence de Zaïmis, éprouva le besoin de se rapprocher d'Athènes. Par le choix justifié d'une nouvelle résidence, il voulait surtout échapper au contrôle de la faction militaire, qui, pour mieux le combattre et mieux le dominer, s'était réconciliée avec les chefs du parti hydriote. Laissant à Colocotroni et à Condouriotti le soin de défendre la Morée, le pouvoir exécutif quitta

donc Nauplie et vint s'établir, le 23 novembre 1826, à Égine. Une double expédition était déjà concertée contre les approvisionnemens de Reschid. Coletti, à la tête des armatoles de l'Olympe, réfugiés depuis deux ans dans les îles de Skiatos, de Scopelos et de Skyros, où ils se livraient sans vergogne au pillage des bâtimens neutres, se chargea d'aller occuper la ville de Talanti, située sur la rive méridionale du canal de Négrepont. La possession de cette place le rendrait maître du passage des Thermopyles. Karaïskaki, rejoint par Nikétas, qui lui avait amené les derniers survivans de la garnison de Missolonghi, irait de son côté se poster avec 3,000 hommes à l'entrée des défilés du Parnasse. Les convois de la Thessalie et les arrivages de la mer Ionienne seraient du même coup interceptés.

En ce moment, les souscriptions françaises commençaient à prendre le chemin d'Égine. On en mit les premiers versemens à la disposition de l'ancien médecin d'Ali-Pacha. Grâce à ce secours opportun, Coletti put se procurer des vivres, des munitions et une flotte. Sorti d'Éleusis le 6 novembre, Karaïskaki franchissait sans combat les gorges du Cithéron; il avait atteint Dombrena que Coletti rassemblait encore ses armatoles. Le plan des Grecs commençait à se dessiner, mais Reschid n'était pas un de ces Turcs somnolens que les coups du destin viennent toujours frapper à l'improviste. Il avait le sentiment des dangers de sa situation, et les intelligences qu'il entretenait dans plus d'un village de l'Attique ne laissèrent pas le double mouvement qui le menaçait s'accomplir avant qu'il en fût prévenu. Reschid fit partir Omer-Vrioni pour l'Eubée, Mustapha, son propre lieutenant, pour Salone. Le 20 novembre 1826, Coletti, croyant n'avoir devant lui qu'un petit corps turc, prenait terre près de Talanti. Il se heurtait à des forces considérables et se voyait contraint de revenir à la hâte sur ses pas. Au moment de se rembarquer, il chercha vainement les bâtimens hydriotes, auxquels il avait cependant payé un mois de solde en avance. Les Hydriotes ne l'avaient pas attendu, et Coletti dut s'estimer trop heureux de pouvoir réunir quatre-vingts bateaux non pontés qui le ramenèrent avec sa troupe démoralisée à Skiatos.

La marche sur Salone avait mieux réussi. Karaïskaki venait d'embusquer, sous les ordres de Grivas, 500 hommes à Rhakova, un des sites les plus abrupts de la chaîne du Parnasse. Les Albanais de Moustapha suivaient en ce moment sans défiance la route de Salone à Thèbes. Ils furent arrêtés par cette avant-garde. Karaïskaki accourut avec tout son corps et ferma l'ouverture des trois vallées à la jonction desquelles est bâtie Rhakova. Le 6 décembre, les Albanais étaient affamés : le plus grand nombre déposa les armes. 700 Guègues essayèrent seuls de se dérober à cette extrémité aussi périlleuse

qu'humiliante. Surpris au milieu de leur fuite par une tourmente de neige, poursuivis par les Grecs, ils laissèrent plus de la moitié des leurs sur la route; 300 seulement parvinrent à regagner Salone. Les têtes de quatre beys, au nombre desquelles figurait la tête de Moustapha, furent envoyées à Égine; trois cents crânes de soldats servirent à élever le trophée par lequel Karaïskaki consacra dans ce dervend, rival du grand dervend néméen, le souvenir non effacé encore de son triomphe. Le vaillant capitaine d'Agrapha ne s'arrêta pas d'ailleurs en si beau chemin. Il chargea les Souliotes d'aller assiéger Salone. Par cette démonstration, il devait attirer à lui les forces d'Omer-Pacha. Le théâtre de la guerre était déplacé. « Les Turcs qui bloquaient Athènes, écrivait l'amiral de Rigny le 1er décembre 1826, ont dû faire un pas rétrograde, en même temps que les Grecs eux-mêmes évacuaient l'Attique. Ces mouvemens ont été le résultat du manque de vivres de part et d'autre; ils se sont opérés sans coup férir. » Le pas rétrograde des Turcs n'avait pas cependant toute la portée que lui prêtait l'amiral. La citadelle d'Athènes était sans doute serrée de moins près; elle n'était pas débloquée. Reschid n'eût pu évacuer l'Attique sans s'exposer à céder à Ibrahim l'honneur de la conquérir. Une pareille perspective était bien faite pour soutenir sa persévérance.

Le traité d'Akerman conclu le 6 octobre 1826 avait mis un terme à l'illusion qu'entretenaient les Grecs depuis cinq ans de voir une guerre éclater entre la Russie et la Porte. A la même date, un firman du grand-seigneur apprenait aux populations de l'empire que le sultan, cédant à des considérations impérieuses, avait bien pu se résigner à faire la paix avec les Moscovites, mais que rien ne pourrait l'obliger à souscrire à un arrangement avec les Grecs. « Les rebelles, disait le sultan, pourront disparaître; leur pays nous restera. » L'ambassadeur d'Angleterre ne cessait de son côté de stimuler le zèle du fantôme de gouvernement qui siégeait à Égine. « Avant tout, lui faisait-il dire, ne laissez pas tomber l'Acropole aux mains des Turcs. Les puissances ne peuvent tarder d'intervenir en votre faveur, elles prendront nécessairement pour base de tout arrangement le *statu quo*. Si elles trouvaient les Turcs en possession d'Athènes, il serait fort à craindre qu'elles ne leur abandonnassent avec l'Attique, Négrepont et la Grèce continentale. » Largement approvisionnée par Gouras, l'Acropole ne manquait pas de vivres. Elle était exposée à manquer de poudre. Un des capitaines grecs qui en 1825 avaient aidé le prince Ipsilanti à repousser les Égyptiens des moulins de Lerne, Makriyannis, sortit de la citadelle le 29 novembre 1826 avec cinq cavaliers, força la ligne mal gardée du blocus, et, gagnant le camp d'Éleusis, alla demander du secours à Égine. Le

colonel Fabvier accepta la tâche périlleuse d'introduire des munitions dans la citadelle. Le 12 décembre vers minuit, il débarquait avec 600 hommes dans la baie de Phalère. Chaque soldat portait sur ses épaules un sac rempli de poudre. Les trois points principaux qu'occupaient les Turcs étaient la ville, le monument de Philopapus sur la colline du Musée, et le village de Patissia. Il fallait traverser rapidement ces lignes et surtout éviter un échange de coups de feu.

Fabvier fit enlever les pierres des fusils, et ce fut à la baïonnette qu'il lança ses troupes sur les lignes ottomanes. La lune dans son plein éclairait ce combat, mais, si elle favorisait le tir des Turcs, elle montrait aussi aux Grecs leur chemin. L'espace qui séparait la tranchée du théâtre d'Hérode Atticus fut franchi sous une pluie de mitraille et de balles. Fabvier put toutefois atteindre les murs de l'Acropole sans avoir laissé sur le terrain plus de 6 hommes tués et de 14 blessés. Cette action de guerre fut vigoureusement conduite; elle jeta un certain lustre sur une troupe qui avait jusqu'alors rencontré moins de partisans que de détracteurs. La garnison de l'Acropole accueillit les tacticos comme des sauveurs; quand Fabvier voulut de nouveau forcer les lignes turques pour rentrer au camp d'Éleusis, elle refusa de le laisser partir. « Deux fois, écrivait le colonel, j'ai voulu attaquer l'ennemi. Tout le monde s'est précipité derrière moi, les portes mêmes sont restées abandonnées. Je ne puis faire mine de descendre vers la tranchée sans avoir sur mes talons malades, femmes et enfans. Si je pars, disent-ils, tout le monde partira en même temps que moi. »

Fabvier se trouvait donc retenu malgré lui, enfermé dans la citadelle par la nécessité de conserver à la Grèce cette position importante. « Je devrais cependant être dehors, répétait-il souvent; je sais quelles difficultés auront les généraux grecs à marcher en champ ouvert avec des irréguliers. Avec nous au contraire, opposant notre infanterie à la cavalerie turque, lançant nos cavaliers sur l'infanterie albanaise, détruisant les tambours à coups de canon et les enlevant à la baïonnette, le succès me paraîtrait certain. Je ne le vois pas aussi clair, si on attaque sans nos tacticos les Turcs retranchés... Heureusement, ajoutait-il, Karaïskaki est prudent. Il n'ignore pas que son armée est la dernière espérance de la Roumélie. Il me trouvera toujours zélé, quoiqu'il se soit laissé entraîner par quelques coquins à de fausses idées sur mon compte. »

Karaïskaki était prudent, mais les chefs européens qui allaient prendre la direction des affaires militaires de la Grèce, Cochrane et Church, devaient, dans leur présomptueuse impatience, tenir peu de compte des avis et des connaissances stratégiques d'un capitaine d'armatoles. Ils avaient en trop faible estime l'ennemi qu'il fallait

combattre, ils ignoraient complétement la somme de résistance que leurs propres troupes pouvaient lui opposer. Church, au temps où nous faisions la guerre dans les îles ioniennes, avait commandé un de ces bataillons grecs dans lesquels servaient, avec Colocotroni, des Souliotes et des klephtes; Cochrane l'avait désigné pour généralissime, et les choix de Cochrane étaient invariablement ratifiés par la Grèce. Débarqué à Hydra le 17 mars 1827, le célèbre lord prêtait le 10 avril serment devant l'assemblée de Trézène; le 15, le général Church était investi du commandement suprême des armées helléniques. Une nouvelle phase s'ouvrait dans le siége d'Athènes. Accourus à Égine, à Salamine, à Phalère, nos commandans vont nous la raconter.

Dès les premiers jours de l'année 1827, ces observateurs attentifs sont à leur poste. Ceux qui ne sont pas dans les eaux d'Athènes sont dans celles de Navarin ou d'Alexandrie. On surveille ainsi les deux camps. Grâce aux vedettes qu'il a partout posées, l'amiral est certain que rien d'important n'aura lieu qu'il n'en soit le premier instruit. Pour l'étude de cette période, les rapports officiels, les lettres particulières qui les complètent, les renseignemens de toute nature abondent. Chaque capitaine se montre ainsi à découvert; il nous laisse juger des tendances de son esprit par les préventions dont il ne se défend pas, par les préférences qu'il affiche. Tous nos commandans cependant ne sont pas au même degré explicites. Il en est chez qui la circonspection est poussée jusqu'à la sécheresse. Je pourrais citer tel capitaine qui s'obstine à ne pas sortir du domaine purement nautique. Il raconte ses traversées, recopie soigneusement son journal de bord. Il ne veut point donner de nouvelles. Je me trompe; il annonce le départ de la girafe pour Paris. Cette catégorie de commandans offre à l'historien déçu peu de ressources. La grande majorité de nos officiers se montre heureusement plus communicative. Il y a deux partis dans notre flotte. Les royalistes sont presque tous philhellènes; les libéraux sont plutôt Égyptiens. Le chef de la station se tient neutre. S'il laissait faire les uns, la haine de la piraterie les porterait à exterminer les Grecs; s'il ne contenait soigneusement les autres, je ne sais quel reste mal éteint de l'esprit des croisades porterait infailliblement malheur aux Turcs. Le sultan a pu devenir le meilleur ami de nos rois; ses sujets sont toujours, pour ceux de nos officiers qui partagent les opinions du sire de Joinville, des mécréans et des infidèles; ils leur « bouteraient encore de la dague dans le ventre. » Aussi souvent leur indignation me paraît-elle aller trop loin et pencher injustement d'un seul côté. La Turquie et la Grèce se faisaient une guerre sans merci. On a vu au début de ce travail qui donna le premier le signal des massacres.

On verra, dans la suite des opérations dont la plaine d'Athènes fut le théâtre, que l'indiscipline suffit chez tous les peuples à faire des soldats sanguinaires et féroces.

On éprouve un singulier plaisir à consulter des témoins oculaires, à enregistrer des dépositions que l'on sait du moins impartiales. Il n'y a plus alors d'hésitation dans le récit qu'on ébauche, plus d'appréhension dans les jugemens qu'on veut porter. Le sentiment de la certitude vous envahit, et, sûr de ne pas trouver d'embûches sur sa route, on laisse courir sa plume avec une confiance qui peut devenir aisément de l'inspiration. La recherche de la vérité exige de longs et patiens efforts. Pourrait-on se flatter de la posséder, si l'on n'avait à confronter que les témoignages d'historiens nationaux? Quand à la guerre étrangère un peuple a fait succéder la guerre civile, on ne doit accorder qu'une confiance très mesurée aux arrêts ou aux insinuations que la passion lui dicte. Il y a tout lieu de penser que l'étranger aura su apprécier avec plus de modération, — ce qui veut presque toujours dire avec plus de justice, — et les hommes et les choses. J'en crois volontiers les Rigny, les Halgan, les Reverseaux, les Le Blanc, les Villeneuve, quand ils m'exposent, dans leur sobre et sincère langage, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont observé, ce qu'ils ont pressenti. Un des hommes qui ont le plus valeureusement combattu pour la Grèce, un des philhellènes qui ont conservé dans l'avenir de cette héroïque contrée la foi la plus robuste, le colonel Voutier, me parlait récemment « de la funeste apathie d'une race débonnaire et non sans vertus, quoi qu'on dise. » Il plaignait la Turquie, il ne la maudissait pas. Pour lui, la Grèce affranchie devait devenir « le foyer intellectuel, » le flambeau, et par cela même l'instrument de salut de cet empire ottoman que certains politiques voudraient lui donner à détruire. Il ne renvoyait pas les Turcs aux enfers, ne jugeant même pas indispensable de les renvoyer en Asie. J'ai longtemps séjourné moi-même dans ces contrées aimées du soleil. Les lieux où se sont passés les événemens que je raconte me sont familiers; je crois avoir compris la race qui les habite. Quand on a vécu, ainsi que je l'ai fait, pendant près d'une année, dans l'intimité des Monténégrins, on ne se trouve pas tout à fait étranger au milieu des Albanais, des klephtes de la Morée ou des Rouméliotes. Il ne faudrait pas cependant confondre ces chrétiens demi-turcs avec la fraction plus policée qui a eu dans la guerre de l'indépendance un rôle si considérable. Ni les montagnards de Souli, ni les bergers du Magne, ni les gardiens des passes de l'Olympe et du Pinde, se fussent-ils assuré le concours des Hydriotes et des marins d'Ipsara, n'auraient pu constituer un gouvernement et se donner l'apparence d'une nation, si le parti civil qu'ils ru-

doyèrent souvent, qu'ils affectèrent jusqu'au dernier moment de mépriser, ne leur eût apporté le secours de son esprit politique. Cet empire, que les Phanariotes et les exilés dispersés depuis longtemps sur la terre étrangère, mais y gardant le culte de la patrie absente, ont pu prendre et exercer en Grèce au milieu des plus horribles convulsions, la force des choses le donnera bientôt en Turquie à ceux des sujets du sultan qui sauront les premiers répondre aux exigences des sociétés modernes. Il n'est donc pas impossible que ce prétendu empire ottoman soit bientôt gouverné par des chrétiens. Ce qui est infaillible, c'est l'abolition très prochaine de la prédominance d'une race sur l'autre. Il n'y a plus dans les états du grand-seigneur de vainqueurs et de vaincus; il y a des sujets soumis encore à des charges inégales, et cette différence, qui n'est pas sous tous les rapports à l'avantage de la race conquérante, tend à s'effacer de jour en jour. Qu'arriverait-il si la situation du raïa devenait à ce point enviable que le raïa ne se sentît plus convié à en changer? Le calme musulman ne communiquerait-il pas à cette agglomération de chrétiens et de Turcs certaines qualités qui n'ont jamais été le privilége de la race grecque? On verrait alors un état puissant, ouvert à toutes les entreprises européennes, jouissant de la paix intérieure, se placer en regard d'un état troublé par des rivalités acharnées, par des compétitions insatiables, par cette fureur de dénigrement qui a tant de fois fatigué les échos du Pnyx. La comparaison ne serait pas favorable au petit royaume que l'Europe a fondé. Pour moi, qui me sentais déjà philhellène, et qui le suis devenu bien plus encore depuis que j'ai pénétré dans cette histoire toute tissue d'héroïsme, je ne puis faire des vœux qu'en faveur de celui des deux peuples qui a mes sympathies. Je souhaite donc très chaleureusement qu'il soit plus avantageux de vivre sous les lois du roi des Hellènes que sous celles du commandeur des croyans. J'espère que ce souhait est déjà, au moment où je parle, depuis longtemps accompli. S'il ne l'était pas, je me permettrais de rappeler aux descendans des Thémistocle et des Aristide tout le tort que le défaut d'union a fait à leurs aïeux. Sans m'immiscer en rien dans leurs affaires, — la France, hélas! a bien assez des siennes, — je leur avouerai que j'ai été très frappé de cette phrase écrite par le capitaine Fleury de la *Galatée* le 26 janvier 1827 : « Le prince Ipsilanti et le comte Metaxa sont jusqu'à présent les deux Grecs les plus raisonnables que j'aie rencontrés. Ceux-là du moins ne disent du mal de personne. »

E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

L'ÉDUCATION CLASSIQUE

ET

LES EXERCICES SCOLAIRES

LE DISCOURS.

L'institution universitaire de 1808, c'est-à-dire l'idée de centraliser entre les mains d'une université unique l'éducation de la jeunesse, a été de tout temps violemment attaquée. Elle a résisté à toutes les attaques et traversé toutes les crises. Nul ennemi de l'institution arrivé au pouvoir ne s'est trouvé assez puissant ou assez hardi pour la renverser. Une seule fois la centralisation en matière d'enseignement a été définitivement abolie chez nous, mais sur le papier. Après la première rentrée des Bourbons, une ordonnance royale, en date du 17 février 1815, prononça la déchéance de l'Université impériale et de son grand-maître, et elle édicta la création de dix-sept universités provinciales indépendantes les unes des autres. Cette ordonnance fut insérée au *Bulletin des lois,* d'où elle n'est jamais sortie. Les cent-jours survinrent avant qu'elle fût appliquée. Une fois rétabli sur son trône, Louis XVIII se tint pour trop heureux de pouvoir attribuer au hasard du débarquement à Cannes l'inanité de son ordonnance. Non-seulement l'institution universitaire subsista en France, mais encore la centralisation de l'enseignement secondaire, qui en est le trait capital, s'est peu à peu introduite et acclimatée en d'autres pays, notamment dans la plupart des états de l'Allemagne, où cependant l'on affecte encore aujourd'hui de considérer le décret de 1808 comme un monument prodigieux de despotisme. L'institution universitaire est bonne ou mau-

vaise, elle a plongé profondément chez nous ses racines; il faut donc commencer par l'accepter lorsqu'on traite de l'éducation. La conséquence de l'institution, c'est qu'il existe et doit exister un type uniforme d'enseignement public et national; toute dispute sur l'éducation aboutit en somme à chercher quel sera ce type et à le fixer.

Nous ne prétendons pas qu'une éducation uniforme, donnée au nom de l'état par une congrégation unique, ne risque pas d'engendrer de graves querelles dans la république, de susciter au magistrat et au souverain des difficultés incessantes avec les familles, et de créer à la longue des périls sérieux pour le tempérament national. Une expérience, vieille maintenant de soixante années, démontre que l'institution universitaire, qui a rendu à la société française d'éclatans services, porte en elle-même, si l'on n'y prend garde, des causes de corruption rapide, et que les inconvéniens qui en naissent sont de tous les jours.

La centralisation de l'enseignement public entre les mains d'un corps unique revêtu d'une part d'autorité officielle peut produire au bout de quelque temps la stagnation des doctrines et des méthodes; elle frappera par conséquent de stérilité l'intelligence nationale, si à côté de l'enseignement public il n'existe pas un enseignement libre, et si le corps universitaire ne se trouve placé constamment sous l'aiguillon de la concurrence. La centralisation de l'enseignement public produira au contraire une pernicieuse mobilité des doctrines et des méthodes, surtout dans un pays agité d'autant de révolutions que le nôtre, si le corps universitaire, tout en étant fortement rattaché à l'état, n'a point une existence indépendante de lui, et si, au lieu de rester maître de sa discipline et de ses programmes, il est régi comme toute autre hiérarchie, — la diplomatie, l'administration, l'enregistrement, les tabacs, — par un ministre directeur absolu, sous sa responsabilité devant le souverain et devant les chambres, des hommes et des choses. Le premier de ces périls a été écarté par la loi de 1850, qui a heureusement brisé le monopole universitaire. L'observateur équitable des faits est tenu d'ajouter que ce monopole, s'il a souvent entravé le bien, n'a pas eu le temps de produire un mal appréciable. Grâce aux hommes éminens qui, de 1808 à 1850, ont conduit l'Université et l'ont animée de leur génie, l'Université n'a point cessé un instant de tenir ses regards ouverts sur toutes les directions de l'esprit humain; grâce à la liberté de mouvement qu'elle laissait à ses maîtres, après les avoir éprouvés et choisis, elle a pu maintenir des traditions sans se figer dans aucune routine. Le second péril a éclaté avec le décret du 9 mars 1852. Ce funeste décret a opéré une transformation radicale dans l'organisme universitaire; en créant la toute-puissance

ministérielle et bureaucratique, il a réellement substitué à une congrégation enseignante liée à l'état l'état lui-même, l'état enseignant dans toute la rigueur du terme. Le mode et les organes de direction avaient beaucoup varié de 1808 à 1852; la surveillance générale du personnel et des méthodes avait été exercée tantôt par un haut dignitaire permanent, le grand-maître, ou même l'archichancelier de l'empire, tantôt par un ministre de l'instruction publique, assisté d'un conseil supérieur inamovible ou électif, tantôt enfin directement par ce conseil supérieur lui-même. Sous ces modes divers, l'Université avait gardé ses lois, son existence, son rôle propre, subordonnée à l'état, instrument précieux de gouvernement dans le haut sens du mot, mais nullement au service et à la discrétion de l'autorité politique, nullement confondue avec le personnel gouvernant. Les traits qui la distinguaient dans cet état d'indépendance professionnelle, c'était d'une part la prépondérance des agens d'élaboration et de délibération, tels que le conseil supérieur, sur les agens d'exécution, tels que le grand-maître, le ministre et les recteurs; c'était de l'autre l'autonomie du maître dans sa classe et même l'autonomie du collége, sous réserve des règles générales arrêtées en conseil de l'instruction publique. Tel a été le système de l'Université pendant quarante années. Nous en sommes encore à nous demander quelles raisons on a eues de le bouleverser de fond en comble. Qu'est-ce qui périclitait sous ce régime? Est-ce la discipline? Elle était alors plus sévère et mieux observée qu'aujourd'hui dans le corps enseignant. Elle saisissait sans difficulté jusqu'au costume de ville, jusqu'à la tenue, jusqu'aux habitudes de vie domestique, qu'aucun ministre depuis 1852 n'a eu le pouvoir de régler. Est-ce les mœurs? Elles ont été constamment bonnes dans la généralité du corps universitaire, elles le sont sans doute aujourd'hui autant qu'elles l'étaient autrefois; autrefois cependant, vers 1820, vers 1840, elles étaient incontestablement plus graves et mieux adaptées à la profession qu'elles ne le sont à présent. Est-ce l'esprit moral et politique? Une monarchie dont les ministres eussent été des hommes d'état de grand coup d'œil ne pouvait souhaiter dans le professorat un esprit public plus favorable à la monarchie. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de prouver dans le cours de ces observations que l'Université, la première en France, a eu l'honneur d'instituer une éducation rationnellement monarchique et rationnellement religieuse, que l'ancien régime n'avait pas connue.

Quant à la vocation, quant à l'art d'enseigner, quant aux matières de l'enseignement, le point culminant dans le domaine des études de collége, et c'est du collége seulement que nous traitons ici, a été

atteint chez nous vers 1840. Nulle part dans le monde civilisé ne se distribuait à la jeunesse un enseignement plus complet et plus harmonique. On peut dire sans exagération que le monde le savait. De toutes parts nous arrivaient ses enfans. L'effectif d'une classe de Louis-le-Grand se composait en ce temps-là, pour la dixième partie au moins, d'écoliers venus de New-York ou de Moscou, de Constantinople ou de Rio-Janeiro, de Copenhague ou de Bucharest. Quelques-uns d'entre eux ne nous étaient envoyés, notons-le bien, qu'après que leurs parens avaient fait l'épreuve du gymnase allemand. Même en ce degré de prospérité, tout n'était pas parfait, et la croyance qu'on avait réalisé la perfection, si on s'y était endormi, aurait suffi pour amener la décadence; mais l'Université n'était jamais restée stationnaire. Partie du plan d'études que lui avaient légué l'Oratoire et la société de Jésus, point de départ d'ailleurs excellent, elle n'avait cessé, pendant quarante années, de le modifier et de l'enrichir graduellement, aussi attentive à introduire dans ses colléges les notions définitivement acquises par la science qu'à en écarter les théories scientifiques en voie de formation. C'est ainsi que, contrairement au préjugé généralement répandu qui accuse l'Université de n'enseigner ni les langues vivantes, ni la géographie, elle avait fondé des classes spéciales de géographie dès l'année 1818 et créé des cours réguliers de langues vivantes par l'ordonnance du 26 mars 1829. Si donc il restait en 1852 des lacunes à combler, — et il en restait, — s'il s'était déclaré des excès à corriger, — et il s'en était déclaré, — on pouvait se fier à l'institution universitaire du soin de s'amender elle-même; son passé répondait pour elle : tout ce qu'il y avait à faire d'utile, elle l'eût fait, mais en procédant, comme il convient en matière d'éducation, prudemment, lentement, par voie de développement progressif, et non par soubresauts.

Le décret du 9 mars 1852 est survenu. Il a créé chez nous une charge aussi nouvelle que ridicule : le dictateur de la pédagogie, autrement dénommé ministre de l'instruction publique. Plus de conseil permanent ni de conseil élu, — un conseil nommé par le ministre. Plus de tribunaux disciplinaires pour juger les professeurs, — les professeurs nommés, révoqués, transportés du nord au sud et de l'est à l'ouest, selon la volonté du ministre. Plus de professeurs, — des mécaniques animées qui recevaient l'ordre, par toute la France, de débiter le même jour, à la même heure, de la même manière, de Quimper-Corentin à Carpentras, et de Dunkerque à Carcassonne, la même leçon, enfermée dans le même nombre de mots. Qu'est-ce qui est tout dans l'éducation? Le maître; on décida qu'il ne serait plus rien, et qu'il était impossible de rien

abandonner à son discernement. On lui enleva la faculté de mesurer ses leçons selon l'âge, la force, le zèle, les aptitudes et le nombre des écoliers dans les divers établissemens du pays. On finit par lui ôter, pour le transférer au proviseur, le droit de punir, si essentiel dans l'éducation, et dont l'exercice, pour être doux et paternel, doit être instantané. La France a pu suivre pendant vingt ans les résultats de ce beau régime. Elle a vu à l'œuvre ce conseil de l'instruction publique, recruté pourtant dans l'élite de la magistrature, du clergé, de l'Institut, des grands corps de l'état, qui par le vice de son institution s'est résigné, selon les ministres, à dire blanc et noir sur toutes les questions, et dont on ne sait qu'admirer le plus, de sa docilité ou de son inutilité. On a vu ces ministres, bouillonnans et stériles, qui commençaient par faire table rase de tout pour se donner la gloire de tout réinventer. On a vu cette course au clocher extravagante de plans d'études et de programmes de baccalauréat qui se sont culbutés les uns sur les autres, et dont les débris jonchent le sol, depuis le fameux arrêté du 30 août 1852 jusqu'à la circulaire du 27 septembre 1872.

C'est cette dernière circulaire qui est depuis un an la loi de l'Université. Il avait paru d'abord que le ministre qui l'avait rédigée s'était proposé pour but unique de tempérer l'excès des devoirs écrits, dont l'Université a longtemps abusé, et de recommander d'autres exercices fort utiles, qu'il avait seulement le tort de présenter comme nouveaux, car la plupart des professeurs les pratiquaient à l'époque où le professorat se trouvait plus libre de bien faire qu'il ne l'a été depuis 1852. Ainsi entendue, la circulaire du 27 septembre était fort acceptable : elle opérait sans secousse une de ces améliorations modestes et tranquilles qui doivent être la vie quotidienne de l'enseignement. Malheureusement il existe parmi nous une école pédagogique, puissante dans les journaux, qui professe une antipathie absolue pour les humanités, sous prétexte que les humanités ne lui paraissent pas constituer une éducation réelle et pratique. C'est cette école qui en 1852 a prétendu substituer dans l'enseignement les sciences mathématiques aux lettres : au bout de quatre ou cinq ans du système mathématique, il fallut bien reconnaître que pour un agriculteur, un négociant, un notaire, un manufacturier, le calcul différentiel n'est pas d'une utilité beaucoup plus immédiate que la lecture de l'*Odyssée*, et le système mathématique s'écroula. Aujourd'hui la secte de l'éducation réelle se retourne; elle ne veut plus, du moins elle le dit, proscrire le latin ni le grec; loin de là : elle demande que le latin et le grec soient enseignés d'une façon plus positive et, si l'on nous passe cette expression, plus corporelle. On sacrifie toujours les humanités, mais non

plus à la trigonométrie et à l'algèbre; on les sacrifie à la grammaire comparée, à la philologie, à l'épigraphie, à la paléographie. Les théoriciens de l'éducation réelle se sont emparés de la circulaire de M. Jules Simon, et par leurs commentaires ils l'ont dénaturée. Ébloui sans doute du bruit qu'il faisait, le ministre lui-même a transformé sa circulaire en programme. Il n'a plus conseillé, il a commandé; il n'a plus voulu empêcher l'abus, il a proscrit l'usage : thème latin, discours français, mot-à-mot, livres de classe, tout a été aboli d'un coup dans le travail du collége. La circulaire devenait ainsi un nouveau traité des études qui avait pour principe le néant.

Aujourd'hui le mal est visible pour tous les bons esprits, et le conseil supérieur de l'instruction publique au mois de juillet dernier s'est mis à l'œuvre pour le réparer. Puisque la question a été portée devant le public par la circulaire de M. Jules Simon et par la presse, puisque le procès des exercices scolaires doit être instruit à nouveau par l'autorité compétente avant la prochaine année classique, nous voudrions défendre ici ces modestes exercices, qu'on a si vivement attaqués, en expliquer le but, en faire toucher du doigt l'utilité, et, si le mot n'est pas trop ambitieux, en exposer la philosophie. Oui, il y a une philosophie dans le discours et dans le thème latin, il y en a une bien simple et bien profonde jusque dans l'humble grammaire de Lhomond, qui paraît si plate et si dénuée de logique à ceux qui vivent dans le commerce de Bopp et de Diez. C'est par Lhomond et par le thème latin que nous devrions commencer pour suivre l'ordre naturel des choses, mais nous ne voulons pas effrayer nos lecteurs en les jetant tout de suite en pleine langue latine. Nous choisirons d'abord le plus littéraire et le plus mondain de nos exercices d'école : nous traiterons du discours.

I.

Aucun de nos lecteurs n'ignore que la classe de rhétorique dans les établissemens universitaires comporte deux espèces de discours, le discours français et le discours latin. Il est inutile que dans cette défense des études classiques nous les distinguions l'un de l'autre. Les partisans de l'enseignement réel ne font pas de distinction dans l'attaque; ils n'épargnent pas plus le premier que le second. Français ou latin, c'est le discours, genre faux par excellence, qui vicie l'enseignement tout entier, car, selon eux, l'enseignement tout entier ne serait donné depuis la sixième qu'en vue de cet exercice final. Cependant ces ennemis du discours souhaitent qu'on exerce de bonne heure les jeunes gens et même les enfans à écrire dans leur langue maternelle. Ils permettent et au besoin ils recommandent

qu'on habitue les enfans à raconter, à décrire et à analyser en de courtes compositions leurs promenades, leurs plaisirs, leurs lectures, les spectacles dont ils ont été témoins, voire leurs sentimens intimes, leurs ambitions présentes et leurs espérances d'avenir. Ils autorisent ou ils réclament, comme exercices de style, l'appréciation littéraire d'une page d'un bon auteur lue en classe, le parallèle entre deux personnages historiques, la description d'un paysage ou d'une ville, la narration, la fable, la lettre familière. Tous ces genres leur agréent, seul le discours ne trouve pas grâce devant un éclectisme aussi large. Nous ne proscrivons, quant à nous, aucun des exercices dont nous venons de faire l'énumération, lorsqu'ils sont appliqués en leur temps et avec discernement. Nous nous bornons à y préférer le discours. Pourquoi? Notre réponse peut se renfermer en deux mots : c'est que le discours est la forme la plus générale, la plus simple et la plus naturelle de l'esprit humain. On nous parle, on nous persécute d'éducation pratique, on reproche au lycée d'être trop littéraire! Eh bien! soyons pratiques. Allons d'abord et avant tout aux besoins réels de la vie. Nous voudrions bien qu'on nous fît le dénombrement des occasions où il sera absolument nécessaire à un individu quelconque de composer des fables, des narrations, des descriptions et des parallèles! Quels genres sont plus exclusivement littéraires que ceux-là? quels exercices pourraient mériter plus justement et plus complétement la critique capitale qu'on adresse à l'éducation classique de ne viser qu'à former des écrivains et des orateurs de profession? L'art de trouver une expression pittoresque, de rendre un effet poétique, de mettre en sa place un trait spirituel ou dramatique sans lequel il n'y a ni narration ni description, est un art de luxe. Au contraire ne voit-on pas que tout, en tout temps et dans toutes les conditions de la vie, aboutit au discours et à l'art de disposer des argumens qui en est le fond? Cette veuve d'un officier mort sur le champ d'honneur qui écrit à un ministre, et lui expose les droits qui découlent pour elle des services rendus par son mari use, bon gré mal gré, des formes élémentaires du discours, et cette pauvre fille, la dernière d'entre le peuple, qui se jette aux pieds de son séducteur pour le supplier de ne la point abandonner, que fait-elle? Un discours. L'une renouvelle les supplications d'Andromaque lorsqu'elle recommande ses enfans à Pyrrhus; l'autre recommence les lamentations d'Ariane ou de Didon. La société fait du discours le plus usuel des genres littéraires; la nature elle-même en a fait le plus accessible. L'éloquence ne suppose pas nécessairement la culture; on peut soutenir qu'elle est dans la plupart des hommes un don caché que rien ne viendra peut-être jamais révéler, mais que le choc des événemens peut

aussi faire jaillir au moment le plus imprévu. Sous l'empire de la passion et de la foi, il n'y a pas d'esprit si brut qu'il ne rencontre soudain les éclairs et les cris de l'éloquence la plus impétueuse, les vigueurs de l'éloquence la plus serrée et jusqu'aux secrets et aux ruses de l'éloquence la plus subtile et la plus savante. Mille et mille exemples le prouvent. Là ne sont peut-être pas encore les plus frappans avantages du discours, employé comme instrument d'éducation et comme exercice d'esprit. Ce qui lui donne à ce point de vue une valeur inappréciable, c'est son élasticité. Il admet tous les ornemens et il se passe de tous. En sa souplesse et en son ampleur, il accueille et il recherche, à titre d'auxiliaires, toutes les autres formes de composition, même les plus raffinées; on peut décrire dans le discours, on peut raconter, on peut débiter des apologues; on peut tracer des parallèles courts et saisissans, et d'autre part le discours n'a strictement besoin que de lui-même : faute de mieux, il se contente, pour se soutenir, de bonnes raisons et de sentimens sincères. Aucun genre de composition n'est moins exigeant que lui. Aucun non plus ne souffre plus aisément la médiocrité. Vous êtes de ceux à qui la pratique assidue des maîtres a fait le goût difficile; vous avez relu ce matin même, avec une admiration qui ne se lasse pas, le *Pro Marcello* et le *Discours contre Ératosthène*; vous ne sauriez décider ce qui vous plaît le plus de cette belle langue cicéronienne, qui se développe comme un fleuve majestueux, semé çà et là d'îles riantes, ou du pur et clair ruisseau de Lysias; ce que vous savez bien, c'est qu'après cette effusion, si bien ordonnée, de toutes les richesses oratoires ou après cet épanouissement achevé du talent de dire, vous ne pourriez plus supporter aucune des vulgarités habituelles du commun langage. Ainsi disposé, vous partez pour Versailles, où siége l'assemblée nationale : c'est un manufacturier de Normandie qui occupe la tribune; il traite des droits compensateurs, et il en traite dans le style qu'il peut. Quel style! quelles tournures de phrases! quelles locutions! quelle grammaire! quel accent! quelles vues! mais l'orateur improvisé est plein de son sujet, mais son sujet, c'est son usine, c'est une loi qui va l'enrichir ou le ruiner. Il n'y a ni Cicéron ni Lysias qui tienne; vous êtes d'abord intéressé, puis captivé et possédé tout entier. Au fond cependant, rien de plus mesquin ni de plus banal. En revanche, si vous veniez de lire, dans l'*Histoire du consulat et de l'empire*, le magnifique récit de l'entrée des Français à Berlin, et que ce même manufacturier, tout à l'heure éloquent, qui aura été dans la dernière guerre commandant d'un bataillon de mobiles à l'armée de la Loire, s'avisât de vouloir vous conter la bataille de Coulmiers et vous dépeindre l'arrivée de sa division sur la place

du Martroi, comme vous mesureriez en une telle matière, qui est la narration et la description, la distance d'un artiste à un fabricant de cretonnes! Plus le malheureux tâcherait de mettre de soin dans sa diction et d'ajouter de parure aux événemens dont il aurait été le témoin, plus vous seriez excédé et massacré.

Il suit de là que la prééminence donnée dans l'école au discours sur tous les autres exercices de style est un fait qui découle de la nature des choses et nullement d'une convention arbitraire. On faisait déjà des amplifications oratoires dans les écoles de Rome; on en fait dans les écoles de second ordre des États-Unis, où l'étude du latin et du grec n'a point pénétré; les derniers travaux de l'égyptologie ont établi que c'était l'exercice favori des étudians dans Thèbes aux cent portes, au temps de la dix-huitième dynastie. Il n'est donc pas besoin de recourir, comme on l'a fait, à la tradition des jésuites et aux préceptes de Quintilien pour s'expliquer que l'Université ait conservé à cet exercice une place prépondérante; l'action secrète des lois de l'entendement et les besoins intimes de la pédagogie ont produit ce phénomène, sans Quintilien ni les jésuites. Quand un genre littéraire est à la fois simple et compréhensif entre tous, quand il est la forme la plus générale, la plus élémentaire, la plus usuelle de l'esprit humain, et qu'il n'y a pas cependant de hauteurs où il ne puisse prétendre, quand il est à la portée des intelligences les plus ordinaires et qu'il n'est pas indigne des mieux douées, qu'inventerez-vous qui convienne mieux à l'éducation de la jeunesse? Les autres genres littéraires exigent de celui qui s'y applique une grande masse déjà acquise et thésaurisée de réflexions, d'images, de sensations personnelles et d'événemens. Il suffit au discours de la conception vive des quatre ou cinq idées éternelles qui dominent l'humanité et des sentimens les plus universels qui font agir les hommes. Il serait rigoureusement exact de dire que la matière de la description et de la narration, pour ne citer que ces deux genres, c'est la vie humaine et les faits concrets, dont elle est remplie, et que la matière du discours, c'est l'âme. L'âme s'éveille dans l'enfant; elle bouillonne et déborde dans le jeune homme; ni l'un ni l'autre n'ont vécu.

Les deux traits fondamentaux qui caractérisent la première jeunesse, pour laquelle l'avenir est sans limites, le passé court et presque nul, sont l'inexpérience de la vie et l'impatience de vivre. Temps heureux qui ne s'entretient que d'espérance et de rêves, mais où le rêve est d'une illumination si intense, où l'espérance a quelque chose en soi de si plein et de si vivant que, ne fût-elle jamais suivie d'aucune réalité, c'est assez pour embellir encore des âges plus tristes du souvenir de cela seulement qu'on a espéré! Le

jeune homme n'a rien et il a assez. Il a l'âme grande; il a la force dans la haine, la pureté dans l'amour, la générosité dans la colère. Il peut haïr sans mesure, parce qu'il n'y a pas de calcul méchant dans ses haines. Il aime sans retour et il se dévoue sans réserve, parce qu'il ne sait pas encore que les trahisons nous viennent souvent de ce que nous avons le mieux servi, le salut et le bienfait de ce que nous avons offensé, parce que rien ne lui a appris qu'il détestera demain ce qu'il aime aujourd'hui, qu'il aimera ce qu'il déteste, ou, ce qui est bien plus triste, qu'il deviendra indifférent à l'un comme à l'autre. Il croit à la vie et aux hommes; il leur prodigue sans compter tout ce qu'il attend d'eux et que ni les hommes ni la vie ne lui rendront. Il croit en lui; tandis que dans l'âge mûr il sera petitement mesuré à la tâche qu'il aura accomplie, il se mesure lui-même, n'ayant encore rien fait, à tout ce qu'il fera un jour, et ce qu'il fera lui semble infini. La vertu, le vice, la religion, la patrie, le bonheur, le malheur, la défaite, la victoire, sont à peu près les seules idées dont il ait la pleine possession et qui puissent se résoudre chez lui en sensations; mais le peu qu'il connaît et qu'il sent, avec quelle fraîcheur, trop vite passée, il le connaît! avec quelle candeur il le sent! avec quelle noblesse, qui sera ternie demain! Tel est le jeune homme. On le prend exactement tel qu'il est, et c'est de tout ce qu'il est qu'on fait un stimulant pour son esprit quand on l'appelle à composer des discours. Comme les maximes générales et les sentimens élementaires qui lui sont accessibles paraîtraient bientôt monotones, à cause de leur simplicité même, s'il se bornait à les exprimer en la forme subjective qui résulte de la perception personnelle et directe, comme ces sentimens et ces maximes ne se peuvent diversifier qu'en s'incarnant en des créations objectives et en des circonstances déterminées, on choisit un personnage qui appartient au domaine de l'histoire et de la poésie; on définit la situation particulière où on le place, et on le livre au jeune homme. Celui-ci compose ses discours sous le nom de ces tiers glorieux; c'est eux qu'il évoque pour interprètes; c'est par leur bouche qu'il fait passer les premières passions qui vibrent dans son âme et tout le travail d'idées qui commence à couver dans son cerveau.

Ce personnage historique que le professeur fournit à l'élève comme une matière brute et que l'élève rend au professeur, façonné à sa manière, est justement ce qui offusque le plus les ennemis du discours. Ou bien il leur fait l'effet d'un travestissement ambitieux dont se parent le professeur et l'élève pour oublier les prosaïques devoirs de leur modeste condition et pour se mettre au niveau, par une illusion malsaine de la rhétorique, des plus grandes choses et

des plus grands hommes. Ou bien il se présente à leur esprit sous les traits d'un mannequin auquel ne s'intéressent ni l'élève ni le professeur, à propos duquel l'un et l'autre suent sang et eau à exprimer des sentimens factices et à argumenter sans corps d'argumentation. L'auteur d'un livre élégant et excessif, consacré à l'instruction publique, a cité là-dessus une page vraiment lamentable d'un helléniste allemand que les devoirs écrits et en particulier le discours ont plongé, à ce qu'il paraît, pendant les années de collége, « dans l'abattement, le découragement et le désespoir, » — comme si chacun de nous n'avait pas éprouvé des désespoirs aussi terribles devant un problème de géométrie ou d'hydrostatique à résoudre que devant la difficulté de faire parler Alexandre le Grand! Faudra-t-il pour cela bannir de l'enseignement l'hydrostatique et la géométrie? Encore les écoliers que le discours précipite en ce sombre état peuvent-ils se considérer comme favorisés; ils négligent aisément ce qui les décourage, et ainsi, sous l'apparence de la lenteur et de la stérilité, ils préservent leur esprit d'habitudes funestes; les derniers au collége, ils redeviennent bientôt les premiers dans la vie. Malheur au contraire à ceux qu'a séduits le commerce des héros et la périlleuse vanité de parler sous leur nom! Ils appartiennent pour longtemps et peut-être pour toujours à un monde de convention et à la phrase. Eh quoi! ils avaient à peine atteint la seizième ou la dix-huitième année; on ne leur avait appris jusque-là que des mots, et subitement ils se sont mis à faire disserter des rois, des capitaines, des ministres, des ambassadeurs! Ils s'apprêtaient à sortir du collége au bout de quelques mois; leur grande passion était de décider s'ils se feraient ingénieurs ou forestiers, et ce qui leur convenait le mieux de la magistrature ou de l'armée, de l'industrie ou de la banque, et s'abstrayant à heure fixe de l'idée du choix d'un état, qui était le seul tourment sincère de leur esprit, ils se sont enflammés ou plutôt ils se sont donné le faux-semblant de s'enflammer pour Colbert rédigeant un beau rapport à Louis XIV sur la création de l'Académie des sciences, toutes les académies leur étant d'ailleurs fort indifférentes, et Colbert fort superflu! Ils connaissaient des sociétés anciennes ce qu'en avaient laissé pénétrer jusqu'à eux deux ou trois cents pages à peine de bons auteurs, expliqués mot à mot dans leurs classes antérieures, et, tandis qu'il a fallu un travail de trois siècles de Sigonius à Beaufort et à Niebuhr, de Niebuhr à Mommsen, de Montesquieu à La Boulaye, de Rollin à Ferguson, de Lévêque à Michelet, pour nous bien faire saisir d'une part le jeu des magistratures contraires dans Rome, d'autre part le caractère propre des lois agraires et de la lutte des plébéiens contre les patriciens, ces jeunes téméraires, excités

par un maître imprudent, n'ont pas craint de monter à la tribune aux harangues, sous le masque de Caïus Gracchus, et de résoudre, dans un entre-classe, la querelle du sénat avec le tribunat! C'est de là évidemment que vient le socialisme. C'est à cette école que le jeune homme apprend à tout trancher sans rien étudier, et à s'engager pour la vie dans une secte politique avant d'avoir jamais réfléchi sérieusement sur les conditions d'existence des monarchies modernes, avant d'avoir seulement hésité devant des problèmes sociaux qui effraient les plus grands esprits, qui embarrassent les hommes d'état les plus expérimentés et les plus instruits. C'est cette discipline qui engendre et entretient les deux pestes de notre pays, l'avocat ignorant et le journaliste déclamateur. C'est elle qui, après avoir nourri le collége de fictions, fait déborder sur la vie elle-même les fictions du collége. C'est elle enfin qui, en tout genre, produit des lettrés à l'exclusion d'érudits et de savans, des artistes à l'exclusion de gens de métier et de travail. Si la nation française, — et ce fait-là malheureusement ne saurait être contesté, — si la nation française est beaucoup plus portée que la nation anglaise, la nation allemande et la nation russe à se laisser entraîner par les mots sonores et les idées creuses, où peut être la cause du mal, si ce n'est dans l'usage scolaire de traduire à la barre d'une classe de rhétoriciens des personnages historiques, qui ne sont pour le jeune homme que des êtres de théâtre, et auxquels le jeune homme n'a rien à faire dire de substantiel ni de précis?

Voilà bien des crimes dont le discours est chargé. Ces reproches, qui ne datent pas d'hier, ne sont pas tous absolument injustes. Nous convenons que le discours est un genre de composition qui n'est ni sans inconvénient ni sans péril. Les périls sont graves avec un professeur inconsidéré ou infatué; le professeur serait dans l'éducation un agent bien inutile, s'il existait des exercices scolaires qui fussent parfaits, indépendamment du maître qui y préside. Le discours n'a pas cette vertu. Si vous voulez supposer le professeur tel qu'il doit être, tel qu'il est presque toujours dans nos établissemens universitaires, modeste et discret, dévoué à ses élèves, imbu d'opinions moyennes, serviteur réfléchi des traditions consacrées par l'expérience des siècles, aimant par-dessus tout son métier, qui est l'un des plus doux et des plus intéressans que la société puisse offrir à l'activité d'un homme de mérite, ne cessant pas de s'instruire lui-même à mesure qu'il instruit les autres, plus préoccupé d'acquérir tout ce qui lui manque encore de savoir, tout ce qui lui fait encore défaut dans l'art d'enseigner que de s'enorgueillir de ce qu'il a déjà acquis; ce maître-là, ce sage conducteur des esprits parviendra sans peine à neutraliser le venin caché dans le dis-

cours, pour ne lui faire porter que de bons fruits. Le discours est l'instrument précieux dont il se servira pour vivifier, sans les exalter, les imaginations encore toutes fraîches confiées à sa sollicitude, pour graver dans l'esprit des jeunes gens les maximes éprouvées de la religion, de la philosophie et de la politique; il ne lui sera jamais un prétexte d'agrandir une classe trop étroite en y introduisant les querelles et les passions du jour et d'éblouir ses élèves de considérations sublimes en jouant devant eux l'homme d'état au petit pied.

Nous convenons encore d'une chose avec les adversaires du discours, c'est que même l'instituteur accompli, dont nous venons de tracer le portrait, ne préserverait pas ses élèves des habitudes fâcheuses que leur peut inculquer l'exercice du discours écrit, si ceux-ci arrivaient en rhétorique, n'ayant encore fait provision, dans leurs études antérieures, que de mots, de tropes et de tours de phrase. On feint qu'il en est ainsi; nous n'acceptons pas la fiction. L'instruction scolaire a présenté longtemps le défaut d'être exclusivement littéraire et de ne rouler que sur des formes et des abstractions; mais c'est à une époque bien antérieure à la nôtre. Telle était l'instruction que donnaient les grammairiens et les rhéteurs à Rome dans l'âge des césars, telle est celle qu'on recevait en France, au dernier siècle, dans la plupart des colléges en renom, telle n'est plus, quoi qu'on en dise, l'instruction d'aujourd'hui. Contre le culte absolu de la pure rhétorique, les récriminations ont toujours été, à bon droit, énergiques et violentes; on en retrouverait le premier retentissement chez les satiriques latins. De nos jours, après avoir peint en relief minutieux le caractère oratoire de notre littérature dramatique du XVIIe siècle et l'avoir bien exagéré, après avoir rappelé que le XVIIIe siècle fut élevé avec cette littérature, un écrivain de grand esprit a soutenu sur le ton d'un axiome que Racine et Corneille aboutissaient nécessairement à Robespierre. Quand il parlait ainsi, M. Taine prêtait une forme paradoxale à la constatation d'un phénomène intellectuel indéniable. Il n'avait pas tort au fond de croire que notre littérature classique du XVIIe siècle, quels qu'en soient les mérites éminens, a pu engendrer, par une exaltation inconsciente aussi bien que par une dépravation insensible d'elle-même, les principaux types de l'époque révolutionnaire, le girondin, le jacobin, le montagnard, le babouviste, le militaire à proclamations. Le jacobin surtout pourrait être défini, en bonne histoire naturelle, un animal classique; nous le disons en bien comme en mal. Nul doute que si l'instruction secondaire était restée chez nous purement et simplement ce qu'elle était il y a cent ans, si la forme d'esprit toute littéraire et, bien souvent, puérilement littéraire, qui

dominait alors dans la société française avait continué de régner sans contre-poids, on ne dût attribuer à l'éducation comme à la littérature classique une forte part des désordres moraux qui sont passés en France de l'état aigu à l'état chronique; nul doute par conséquent que le discours tel qu'on l'entend dans nos lycées, genre classique par excellence et le premier de nos exercices scolaires, qui participe des infirmités que présente en son essence la plus pure notre littérature des deux derniers siècles, et avec celle-ci la littérature latine, ne dût être rendu principalement responsable de beaucoup de nos extravagances politiques. Pour faire ainsi le procès au discours et pour représenter nos élèves comme dépourvus de toute notion positive lorsqu'ils abordent les exercices de la rhétorique, il faut commencer par oublier l'un des faits saillans du développement intellectuel de l'époque contemporaine : la rénovation de la science historique et l'introduction dans les colléges de l'Université de l'étude méthodique de l'histoire. M. Guizot, en écrivant l'*Histoire de la civilisation en France*, Cuvier, en composant le programme des classes d'histoire et de géographie pour nos établissemens secondaires, ont opéré dans l'instruction classique et dans la tenue d'esprit des véritables lettrés une révolution bienfaisante dont les résultats étaient déjà sensibles vers le milieu du règne de Louis-Philippe. Rome républicaine, telle que l'avaient conçue Corneille et Voltaire dans leurs tragédies, telle que se l'était figurée ingénument Rollin sur le rapport de Tite-Live et de Tacite, telle que Jean-Jacques croyait l'avoir devinée à travers le Plutarque d'Amyot, Rome, mal comprise et mal sue, avait créé ce républicanisme de collége, qui de 1700 à 1800 ne cessa de gagner en violence et de perdre en pureté, et qui nous apparaît dans les discours des conventionnels tout à la fois enflammé jusqu'au délire et dégradé jusqu'à la platitude. L'ignorance à peu près complète de l'histoire de l'Europe, le dédain de l'histoire nationale, et, chose bien curieuse, la méconnaissance du rôle fécond de l'église catholique et de la papauté au moyen âge qui était assez répandue chez les meilleurs catholiques, et qu'on surprend plus d'une fois même dans les écrits d'un Bossuet, d'un Bourdaloue et d'un Massillon, avaient engendré cette philosophie politique bornée qui ne se représentait les monarques qu'à l'état de tyrans monstrueux, les prêtres à l'état de charlatans, serviteurs dévoués de la tyrannie, le moyen âge tout entier comme une masse noire sur l'horizon limpide de l'humanité. Tout cela réuni, ignorance de l'histoire moderne, vue fausse de l'histoire romaine et de l'histoire grecque, prépondérance outrée des études oratoires et métaphysiques, avait porté le goût des théories sociales à un paroxysme où le théo-

ricien, sûr de posséder les principes, supprimait les faits, les événemens, les hommes, et traitait la société comme une table rase sur laquelle il élevait son système. Ce tour d'esprit, il y a quatre-vingts ans, était général chez les classes cultivées. Vous ne le rencontrerez à présent dans l'élite intellectuelle du pays que comme une exception décroissante.

M. Gambetta lui-même, quand il traite publiquement, devant un auditoire radical, de la royauté et de l'église, peut bien proclamer que ce sont là des institutions maintenant mortes; il n'ose point contester les services rendus par elles dans le passé. C'est que M. Gambetta, comme on dit vulgairement, « a fait ses classes. » Il n'était pas rare, il y a quarante ou cinquante ans, d'entendre des hommes considérables du parti monarchique professer l'opinion que la république est une noble chimère, que, considérée en soi, elle est le gouvernement le plus conforme à la raison, qu'il est regrettable seulement qu'elle ne s'adapte pas à nos mœurs. Aujourd'hui au contraire le monarchiste soutient, et par de bons argumens, que même *a priori*, considérée en soi et comme idée pure, l'institution d'un pouvoir exécutif héréditaire offre au citoyen beaucoup plus de garanties de liberté, de prospérité et de justice que la république; il oppose sans crainte à la civilisation d'Athènes et de Rome la civilisation de l'Europe moderne depuis trois siècles. Regardez-y d'un peu près : c'est dans les nouvelles couches sociales, victimes d'un enseignement primaire mal dirigé et mal digéré, ou bien c'est dans une famille spéciale d'esprits absorbés tout entiers de bonne heure par une éducation sèchement scientifique, médicale et physiologique, que vous vous heurterez encore à chaque pas contre le personnage du républicain idéaliste et du démocrate déclamateur qui ne juge de la royauté que par l'*Histoire des crimes des rois et des reines de France*, qui regarde César comme le violateur et l'assassin d'une constitution admirable, Brutus comme le modèle de la vertu civique. Le changement qui s'est opéré dans la direction d'idées des classes libérales n'a pas produit en temps utile tous ses effets; l'accident de 1848 et la compression du 2 décembre sont venus entraver, au moment où l'on devait le moins s'y attendre, ce grand et pacifique travail de transformation intellectuelle. La transformation cependant continue. A quelques causes diverses qu'on l'attribue, l'étude de l'histoire, introduite au collége, en a été l'un des principaux agens; elle a meublé les intelligences, et elle les a équipées de notions morales qui ne sont pas seulement des figures et des abstractions, qui sont des objets concrets et solides; c'est une œuvre saine et haute, dont l'Université peut réclamer l'honneur pour le corps de ses agrégés d'histoire.

Avec l'histoire seule, dont il a parcouru le cycle entier avant d'entrer en rhétorique, l'écolier supposé docile et laborieux est déjà abondamment muni, lorsqu'il aborde le discours; mais est-ce qu'on doit compter pour rien les connaissances et les idées de toute sorte dont ses maîtres des classes inférieures n'ont pas négligé de le fournir, chemin faisant, à propos d'un thème, d'une version, d'un mot-à-mot? Est-ce que les lectures qu'il a faites pendant cinq ans ne lui ont versé dans le cerveau qu'un flot d'images et de vocables? On reproche, nous le savons, à l'enseignement universitaire, de donner trop peu de place à la lecture. Nous ne voulons pas rechercher en ce moment si le reproche a toujours été mérité et si l'insuffisance des lectures n'est pas un vice spécial à l'internat. Il nous suffit que le reproche soit fondé pour de certains momens de l'histoire universitaire et pour de certains établissemens. Nous consentons à mettre sur ce point les choses au pis. Si peu que l'écolier ait lu de livres avant la rhétorique, il en a lu cependant plusieurs qui sont excellens. De tout temps en effet, depuis 1808 jusqu'à l'heure présente, on lui a mis entre les mains les chefs-d'œuvre oratoires, dramatiques et historiques de notre littérature. L'élève interne lui-même possède des bibliothèques de quartier dont la fondation est devenue obligatoire dans les lycées depuis les arrêtés et circulaires du 12 mai 1860 et du 25 août 1861. Dira-t-on que dans Racine et Corneille, dans Voltaire et Montesquieu, dans *le Voyage du jeune Anacharsis* et dans les *Dialogues sur l'éloquence*, il y a des figures et des mots, des mots et des figures, et rien de plus? Mais nous prétendons au contraire qu'avec un maître attentif et en éveil deux ou trois seulement de nos livres de classe, les plus rebattus, le *Télémaque*, *les Mœurs des Israélites*, l'*Histoire de Charles XII*, suffisent pour promener l'enfant à travers l'espace et le temps, en des régions peuplées d'hommes et d'événemens, denses de choses, illuminées d'idées. En amassant ce trésor de faits, l'écolier n'a pas appris la science de la vie, ni l'art de vivre, il ne les apprendra qu'en vivant; il a rassemblé les matériaux palpables qu'il mettra en œuvre dans le discours; il a préparé l'étoffe précieuse sur laquelle façonneront son âme, son imagination et son jugement.

II.

Ici nous demandons au lecteur qui nous a patiemment suivis un nouvel effort de patience. Pour que notre démonstration soit péremptoire, nous sommes contraints de le prier de se remettre sur les bancs de l'école et de vouloir bien assister avec nous à tout le

détail d'une classe de rhétorique. Nous allons prendre deux ou trois sujets de discours, de ceux qu'on signale d'habitude comme plus particulièrement ridicules ou dangereux à cause du personnage mis en scène, tribun retentissant comme Caïus Gracchus, grand homme d'état comme Richelieu, ou roi de roman comme Richard Cœur-de-Lion; nous examinerons de bonne foi ce que peut contenir chacun de ces sujets, et le lecteur décidera où est le danger, où est le ridicule. Nous donnons d'abord à traiter à nos élèves le discours de Caïus Gracchus, annonçant aux plébéiens qu'il reprend les desseins de son frère. Caïus Gracchus rappelle Tibérius, massacré par les riches; il peint la misère prolongée du peuple et l'effroyable opulence des principaux de Rome; il démontre que le remède aux souffrances et aux vices qui résultent de cette disproportion des fortunes ne saurait être que dans la loi agraire; il en poursuivra l'application avec énergie, et dût-il subir le sort de Tibérius, il remerciera les dieux de mourir pour la défense du peuple et de la main de ses oppresseurs. Nous n'atténuons pas, on le voit, les écueils que peut recéler le sujet. Où est, en pareille matière, le ridicule? On nous assure que le ridicule réside en ce fait, que la question des lois agraires est l'une des plus compliquées de l'histoire romaine, et qu'un élève de rhétorique ne saurait consacrer trois mois à l'approfondir. D'accord; mais il n'a besoin de consacrer à ce travail ni trois mois, ni trois semaines, ni trois jours. Souvenons-nous qu'il a eu un professeur d'histoire, et que celui-ci a dû lui livrer, en les simplifiant et en les résumant, les dernières recherches et les dernières solutions des érudits. Si le professeur est diligent et consciencieux, — et il faut partir de ce principe qu'il l'est, il faut admettre une fois pour toutes l'excellence des professeurs ou renoncer à raisonner sur l'enseignement et l'éducation, — si le professeur d'histoire est diligent et consciencieux, il se tient au courant de la science, et il y tient ceux qu'il enseigne. Ceux-ci n'ont et ne peuvent avoir d'autre office que d'accepter les résultats tout faits qu'il leur apporte.

Où est le danger? Oh! le danger, tout le monde le sent : c'est que l'élève n'écrive une déclamation haineuse contre la richesse et l'inégalité des conditions, et, s'il se persuade de ce qu'il écrit, le voilà démagogue. Mais le professeur, encore une fois, le professeur! qu'en faites-vous? Est-ce une souche, le professeur? Il n'oubliera pas, je le suppose, de remarquer en dictant la matière combien les conditions économiques des sociétés anciennes différaient de celles qui régissent les sociétés modernes et comme ces mots, toujours terribles en leur opposition, de pauvreté et de richesse, n'ont plus aujourd'hui, grâce au ciel, le sens inexpiable qu'ils prenaient à Rome.

Ainsi, au lieu d'excitation pernicieuse, il y aura leçon salutaire. Le professeur, après cette courte observation, pourra lire en classe quelques-uns des fragmens qui nous sont parvenus des deux Gracques, où tant de douceur et de noblesse s'allie à tant de flamme et de fougue, et rapprochant de ces débris éloquens qui restent encore aujourd'hui victorieux des plus superbes chefs-d'œuvre de l'art oratoire un autre discours en son genre incomparable, la harangue scélérate de Catilina aux conjurés, pétrie, elle aussi, des larmes de la misère et des grincemens de dents de l'opprimé, il saisira l'occasion de faire sentir à ceux qui l'écoutent quelles convoitises criminelles se peuvent parer de l'amour de la justice et de la haine de l'iniquité, et que même la passion du bien et la haine généreuse du mal veulent être réglées. Après avoir averti ses élèves de la sorte, qu'il leur lâche la bride! Ils seront, s'ils veulent, démagogues pour un jour; ils écriront leur philippique à la gloire de l'égalité; ils adresseront aux riches les mêmes apostrophes que Catilina. Après tout, saint Jérôme les leur a bien adressées. « *Numquid habitabitis vos soli in medio terræ?* N'y aura-t-il sur la terre de maisons habitables que pour vous? Les campagnes ne rapporteront-elles que pour vous? Ne fera-t-on la moisson et ne recueillera-t-on de fruits que pour vous? » D'inconvénient à l'expression de pareils sentimens, pour un jour et en cette forme, nous n'en voyons pas. On n'ôtera pas du milieu d'entre nous et, malgré les ravages qu'elle peut causer, il n'est pas souhaitable qu'on en ôte la passion de l'égalité. Quand cette passion se manifesterait avec un peu d'exubérance chez un jeune homme bien né, il n'y aurait pas sujet de s'en effrayer. Ce serait le cas de se rappeler la sage maxime de Cicéron : « *Amo in adolescencia quod resecari possit!* J'aime dans la jeunesse quelque chose d'excessif que la vie et l'expérience puissent en émonder plus tard. »

Venons à un sujet plus moderne et qui transportera l'écolier dans la politique pure. Il s'agit cette fois de Richelieu. Nous chargeons nos élèves de rédiger les instructions que Richelieu adresse au marquis de Cœuvres, nommé ambassadeur du roi près les cantons suisses et commandant en chef des forces combinées de France, de Savoie, de Venise et des cantons dans la Valteline. L'année 1624 approche de sa fin; Richelieu est premier ministre seulement depuis le 12 août de cette même année. Il n'a encore attaqué directement nulle part la maison d'Autriche, ni branche allemande, ni branche espagnole; mais tandis que Ferdinand II, grâce aux victoires de Tilly et à la complaisance de la diète de Ratisbonne, ne rencontre plus de résistance en Allemagne, Richelieu lui a déjà cherché des ennemis par toute l'Europe; il a négocié le mariage de la fille de Henri IV avec le roi d'Angleterre, et il a promis des subsides aux Hollandais; il s'est engagé envers Mansfeld, qu'il a mandé à Com-

piège, et son ambassadeur à Copenhague, Deshayes, a décidé secrètement Christian IV à préparer la guerre contre l'empereur. La Valteline est le point que choisit Richelieu pour y exécuter le premier acte à main armée de sa politique. Depuis le traité conclu le 29 avril 1621 entre Bassompierre et Philippe IV, le pape Urbain VIII occupe les quatre forteresses de ce pays. Serviteur dévoué de la maison d'Autriche, il ne remplit guère d'autre rôle en Valteline que celui de gardien des routes de montagne qui mettent en communication directe les possessions italiennes de la branche espagnole et les états héréditaires de la branche allemande. A plusieurs reprises le gouvernement français s'est plaint de l'attitude du pape, sans rien obtenir. Richelieu prend enfin le parti de déclarer les hostilités, et il écrit à notre ambassadeur à Rome le fameux billet : « Le roi a changé de conseil, et le ministère de maxime; on enverra une armée dans la Valteline qui rendra le pape moins incertain et les Espagnols plus traitables. » C'est toute la politique inaugurée par cette briève déclaration dont l'écolier aura à exposer le plan et à calculer les résultats probables en écrivant au marquis de Cœuvres sous le nom de Richelieu. Nos contradicteurs s'écrieront là-dessus : « Quel homme d'état que cet écolier! De quelle profondeur dans les conceptions ne sera-t-il pas enclin à se vanter après la débauche de haute politique où vous conviez son inexpérience! Nierez-vous pour le coup que vous formiez au collége des déclamateurs! » Étrange illusion de ceux qui parlent ainsi! ils ne voient pas que c'est eux qui se laissent emporter par la rhétorique au lieu de raisonner. Comment la somme de faits positifs dont le sujet que nous venons d'esquisser en traits rapides implique le maniement serait-elle compatible avec la déclamation! Il y a dans la politique, comme dans les sciences historiques, comme dans les sciences naturelles, deux classes bien différentes de notions et de doctrines : les faits irrévocablement acquis et les phénomènes à l'étude, — les lois dès longtemps découvertes et contrôlées et les théories qui sont encore à l'état de *postulatum*. La première classe de doctrines et de notions appartient sans conteste à l'enseignement; elle est, sous la direction d'un bon maître, matière utile et légitime d'étude pour la jeunesse, ni plus ni moins que la théorie de la circulation du sang ou la description physique de la terre. C'est seulement le reste, c'est la politique en action, celle qui se fait en ce moment même, qu'il serait puéril et funeste de transporter au collége, et qui ne serait propre qu'à former des amplificateurs fanfarons et des politiciens déclassés. Décider quelles lois il faut établir aujourd'hui dans la république et quelles vues il faut faire prévaloir au dehors, calculer sans erreur quelles seront demain les conséquences de ce qu'on fera aujourd'hui, — voilà le métier propre de l'homme d'état, voilà ce qui exige

la finesse de jugement, la longue expérience, le courage d'action et le coup d'œil de génie, voilà tout ce qu'avait Richelieu en son temps, et qu'il est fort heureusement inutile d'exiger d'un jeune homme de dix-sept ans qu'on charge de faire parler Richelieu. Pourquoi? parce que la politique de Richelieu, considérée comme objet d'étude, forme dans l'ensemble des connaissances humaines un chapitre clos; elle a opéré et produit ses conséquences immédiates dans une période terminée depuis la paix de Westphalie, ses conséquences indirectes dans une époque qui ne se prolonge pas au-delà de la paix d'Utrecht, ses conséquences extrêmes à la paix d'Amiens.

L'élève de rhétorique possède présent à l'esprit tout ce développement de faits. Quand donc nous l'invitons à revêtir le personnage de Richelieu pour composer en bonne forme l'apologie de la politique dont la guerre de la Valteline est le premier acte, nous le plaçons dans une situation fictive, mais rationnelle, infiniment plus commode que celle où s'est trouvé réellement Richelieu. Celui-ci, avec toute sa pénétration, a-t-il jamais prévu le point de grandeur où allait monter la France par le seul fait qu'il substituait à la politique et aux guerres de religion et de théologie, à la politique et aux guerres d'idée, comme on a dit plus tard, la politique d'état et les guerres d'intérêt national, la politique politique? Si grand qu'il fût, ce rêve de notre histoire pendant deux siècles était trop grand pour lui! Je supplie les adversaires du discours de considérer que notre élève, si petit qu'il soit, en sait là-dessus beaucoup plus long que Richelieu, par la raison bien vulgaire qu'il est venu au monde deux cent cinquante ans plus tard. Jugerait-on outrecuidant que ce même élève examinât des théorèmes sur la pesanteur auxquels Aristote n'a jamais pensé? Il n'a pas assurément la vaste intelligence d'Aristote; mais il connaît les lois de la chute des corps et quantité d'autres choses en physique, en chimie, en histoire naturelle, dont Aristote ne se doutait point. Par rapport à Richelieu, par rapport à tous les grands hommes de l'histoire et de la politique, il est placé exactement sous la même perspective et dans les mêmes conditions que par rapport à Aristote et à tous les grands hommes de la science.

L'expérience personnelle et l'invention personnelle lui manquent; mais les siècles ont travaillé, expérimenté et inventé pour lui. A travers cette Valteline, où Richelieu, tout plein qu'il fût de la justesse de ses desseins, ne voyait peut-être qu'une communication à couper entre l'empereur et le roi d'Espagne, et tout au plus, dans un lointain reculé, après bien des années d'efforts, Arras et Perpignan à conquérir, l'élève de rhétorique aperçoit sans peine la magnifique série de grands événemens, engendrés suivant une loi première et conséquens entre eux, qui de 1624 à 1800 devaient nous

livrer tour à tour l'Alsace, Strasbourg, Kehl, Philisbourg, les deux Brisach, Mulhouse, les Flandres, la Franche-Comté, la Lorraine, Bruxelles, Trèves, Mayence et Cologne. Il peut donc parler de l'œuvre de Richelieu, avec une certitude de raison qui était interdite à Richelieu lui-même. Quant à l'utilité d'un tel exercice, hélas! en regardant aujourd'hui du côté de l'Alsace et de Metz, nous serions tentés de dire : Plût au ciel que, durant ces vingt dernières années, on eût pu contraindre tous les Français à traiter une fois par semaine cette matière de collége! C'eût été un mode d'instruction obligatoire comme un autre; ils eussent peut-être appris de la sorte qu'en la notion d'état et en la notion d'équilibre avaient été les sources de leur grandeur, et que le sacrifice de cette double notion aux querelles sur la religion, les races et les nationalités serait le principe de leur ruine. Le jeune homme qui aura essayé d'écrire dans une langue précise et nourrie la dépêche que nous supposons de Richelieu ou d'autres morceaux semblables sera habitué à ne raisonner des affaires de l'état qu'à propos de faits constans et en s'appuyant sur des connaissances réelles. Ce n'est certes point là une préparation à la politique d'hypothèses et de chimères, qui, dans une société en révolution, le viendra un jour solliciter de toutes parts; c'est un préservatif contre elle, c'est la forme et la dose d'instruction politique dont tout citoyen éclairé a besoin de se munir, ne fût-ce que pour n'être jamais exposé à confondre avec le grand homme qui a écrit le fier et simple billet : « le roi a changé de conseil et le ministère de maxime, » ces Olivarez de basoche qui, à la face du monde, osent défier 400,000 soldats victorieux, s'avançant contre eux à marches tranquilles, de les faire reculer d'un pouce, et se reposent du salut de la nation sur un aussi beau défi.

Nous pourrions multiplier ces exemples; il nous serait aisé de prouver que partout les objections naissent de ce qu'on méconnaît ou le rôle actif du professeur dans sa classe, ou le caractère moral du discours, dont l'âme humaine est la principale étoffe. On se demande, par exemple, quel fruit un jeune homme de notre temps retirera des lamentations qu'il aura faites sur le sort de Richard Cœur-de-Lion captif! mais derrière Richard Cœur-de-Lion et les lamentations banales qu'il peut inspirer, il y a la société féodale tout entière et la croisade. Lorsque viendra l'heure de lire les devoirs et de les corriger, les observations les plus diverses jailliront de cette lecture : — observations littéraires sur les *mœurs* et la *couleur locale*, si un élève ou deux, imitant la manière naïve de Joinville, se sont avisés d'appeler Saladin « chevalier musulman » ou « baron sarrasin; » — observations sur l'histoire, si d'autres élèves ont mis en saillie les relations courtoises qui s'étaient éta-

blies entre Saladin et Richard Cœur-de-Lion, et s'ils ont touché un mot de l'adoucissement des rapports entre les populations musulmanes et les populations chrétiennes, résultat si imprévu et pourtant si naturel des croisades; — observations sur la marche des idées et les révolutions du sentiment, si, comme il est probable, à propos de ces relations adoucies, le mot « d'humanité » est tout à coup prononcé dans la classe. Le professeur ne manquera pas d'abord de dire d'une manière absolue que l'idée « d'humanité » n'a été conçue que de nos jours; puis il se ravisera et se reprendra. Si cette idée ne s'est bien dégagée que de nos jours, encore apparaît-elle, par éclairs, à des époques diverses. Il répétera l'*homo sum* de Térence, il contera deux ou trois traits significatifs, recueillis dans Joinville ou en d'autres chroniques de la croisade; il songera peut-être à l'un des chefs-d'œuvre du théâtre européen, *le Prince Constant*, où Calderon a mis en présence des chrétiens et des Maures, et si, à la classe suivante, il a le temps d'en lire quelques scènes, ses élèves surpris entendront un poète catholique et espagnol, contemporain ou à peu près des évêques Jean de Ribera et Bernard de Sandoval, dont les sauvages doctrines entraînèrent en 1609 l'extermination des Maures d'Andalousie, développer dans un langage resplendissant des maximes de tolérance et de fraternité universelle qu'ils croyaient dater de Voltaire, de Rousseau, de Lessing et de Goethe. Que de perspectives en un moment! L'écolier qui aura fait parler Richard Cœur-de-Lion captif aura-t-il perdu son temps? Aura-t-il vécu dans un monde qui lui soit si étranger, dans une humanité si différente de la sienne et qui lui soit fermée? Ici ceux qui se raillent ne se sont pas souvenus de l'existence du professeur. Ils oublient l'unité de la nature humaine lorsqu'ils se plaignent qu'on travestisse en rois de jeunes écoliers pour leur faire composer un mauvais discours, ou qu'on leur donne la fâcheuse habitude de vivre en imagination dans le commerce des souverains et des princes, eux qui ne doivent être un jour que de très simples bourgeois. Où est, je vous prie, le travestissement? Il n'y a pas, que nous sachions, une nature royale, distincte de la nature humaine.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

De même qu'ils n'ont pas une autre manière de digérer et de prendre la fièvre que le commun des hommes, de même ils n'ont pas la propriété de craindre et d'espérer, de jouir et de souffrir, d'aimer et de haïr autrement que nous. Il en résulte qu'un écolier de rhétorique n'habite pas des précipices si reculés, au-dessous des plus illustres potentats, et qu'il peut très bien se figurer quels ont dû être dans une situation donnée les sentimens d'Alexandre, de

Charles-Quint, de Frédéric Barberousse, de Dioclétien, de Pierre le Grand, de Gustave Wasa et même d'Aureng-Zeb et de Thamas-Kouli-Khan. D'ailleurs est-ce qu'on a la prétention de proscrire les rois de l'éducation? Ce serait une idée comique et d'une exécution difficile. Quand même on abolirait le discours, l'élève de rhétorique n'éviterait pas pour cela le commerce, qu'on juge si périlleux pour lui, des têtes couronnées; il les retrouverait dans ses leçons d'histoire, dans les tragédies qu'il traduit du grec, de l'anglais ou de l'allemand, et jusqu'à l'Opéra où on le conduit quelquefois le dimanche. En vérité, des objections pareilles sont à peine sérieuses.

III.

Supposons le discours retranché de nos exercices scolaires; que propose-t-on de lui substituer? Huit ou dix genres de composition, que le bon sens commande d'admettre à titre accessoire et pour la variété de l'enseignement, mais dont pas un, s'il usurpait le rôle principal, n'offrirait les avantages et les facilités du discours. Il y a d'abord la fable. L'amitié naturelle qui existe entre l'enfance et les animaux y prépare assez bien de jeunes écoliers; ils y déploieront une certaine grâce naïve et une certaine agilité d'invention qui sont le charme de leur âge. Le malheur est qu'à la cinquième ou à la sixième fable, n'ayant pas le génie de La Fontaine dans un genre ingénu qui ne se soutient que par la diversité exquise des détails et de la diction, ils tomberont vite dans la puérilité et le baroque. Il y a le parallèle, le portrait et le jugement historiques. Cet exercice utile est impliqué dans nos classes d'histoire; sous le régime du plan d'études de 1852, il était devenu habituel et obligatoire. Ce fut une des idées spécieuses de M. Fortoul de faire « des compositions historiques, » un véritable exercice littéraire qui commençait dès la quatrième et se continuait jusqu'en rhétorique. L'essai n'a guère réussi; ces sortes de devoirs péchaient presque toujours également par défaut de substance et par défaut d'agrément. L'expérience a ainsi établi qu'il est beaucoup plus difficile à un élève de troisième de tracer le portrait d'un homme illustre qu'à un élève de rhétorique de composer ses discours. Il y a la narration et la description. Tantôt c'est quelque narration célèbre tirée d'un historien classique, qu'on lit aux élèves, et qu'on les invite à reproduire. Tantôt c'est une narration familière dont on leur esquisse le cadre, afin qu'ils aient à le remplir.

Le premier de ces deux exercices, trop souvent renouvelé, dégénère en simple effort de mémoire, ou bien ce n'est plus que la lutte impertinente et stérile de l'inexpérience avec un chef-d'œuvre qu'elle prétend égaler. Le second n'a pas un très vaste domaine.

Quand vous aurez utilisé l'éternel Conaxa, cher aux pensionnats de demoiselles, le lion fortuné d'Androclès, l'avare enfermé dans son trésor et mourant de faim sur ses piles d'écus, et d'autres histoires d'almanach, — quand vous y aurez joint huit ou dix sujets fournis par de bons auteurs, l'aventure de l'émigré Chavan d'après Charles Nodier, la Nuit du jour de l'An, d'après Jean-Paul Richter, Mateo Falcone d'après Mérimée, le Concert à Lausanne d'après Jean-Jacques, le combat de Lysimaque et d'un lion d'après Montesquieu, vous toucherez à la fin de vos ressources. Les sujets pour la description ne sont pas non plus inépuisables. Ferez-vous décrire à vos élèves une tempête en mer? Les deux tiers d'entre eux n'ont jamais vu que la rivière qui passe au bout de leur petite ville; ils seront ici bien plus dans le factice et le convenu que s'ils faisaient parler Richard Cœur-de-Lion ou Richelieu. Leur demanderez-vous le tableau d'une bataille? Si c'est une bataille en général, la bataille pour la bataille, quel tableau singulier qui ne représentera rien que l'archétype bataille! Et s'il s'agit d'une bataille arrivée et nommément spécifiée, Cannes, Zama, Arbelles, Rocroi, Denain, admirez votre inconséquence; vous taxez de fatuité l'élève de rhétorique qui se mêle de composer l'ordre du jour d'Alexandre à ses soldats avant la bataille d'Arbelles, et vous trouvez tout simple qu'il décrive et raconte la bataille elle-même! Cependant pour composer l'ordre du jour d'Alexandre, le jeune homme n'a besoin de mettre en œuvre qu'un petit nombre de faits de lui connus, et d'idées que son esprit lui suggère sans effort : rappeler les succès antérieurs, l'Asie-Mineure enlevée en passant, *Granicum amnem, Ciliciæque montes, et Syriam Ægyptumque prætereuntibus raptas*, opposer à cette foule désordonnée de barbares dont s'est formée à la hâte l'armée persane la belle discipline et l'armement redoutable des Macédoniens, conclure en montrant aux timides l'impossibilité de la retraite. Pour décrire la bataille d'Arbelles au contraire, l'écolier sort des limites de son expérience et de son savoir. Un tel récit n'aura d'intérêt que si l'on expose à fond l'ordre de la bataille, si l'on essaie de faire comprendre les manœuvres d'Alexandre et celles du généralissime persan, si l'on énumère en leur place les frondeurs, les archers, les chars à faux, les éléphans, si l'on nous explique l'équipement et les qualités militaires de la phalange, de l'infanterie grecque au service de Perse, de la cavalerie indienne qui faillit dérober la victoire à Alexandre. Un Grote aurait de la peine à réunir avec une précision suffisante tant de circonstances diverses; un élève de rhétorique n'y peut pas songer; tous ces détails lui manquant, que fera-t-il? Ce qu'on le plaint mal à propos de faire avec le discours, une amplification vide et enflée.

Que dire maintenant de l'appréciation littéraire d'une belle page

de prose ou de poésie, qui est aussi l'un des exercices nouveaux qu'on nous vante? Il est bon de demander quelquefois de ces sortes d'appréciations aux jeunes gens, surtout oralement. Il serait bien déraisonnable de faire de l'appréciation littéraire écrite un exercice habituel. Ce n'est pas que la critique soit plus malaisée que l'art, elle exige des qualités qui s'épanouissent de moins bonne heure; on a vu des orateurs et des poètes à vingt-cinq ans; mais des critiques à dix-huit! Et encore une fois, qu'est-ce qu'il y a qui soit plus du métier d'écrivain que la critique? Et vous qui reprochez à l'éducation du collége la production surabondante de lettrés dont elle inonde la société, c'est vous qui recommandez, comme matière journalière de travail au collége, la critique *ex professo!* Que dire enfin des lettres familières! Parmi les moyens qu'on a imaginés de soustraire les enfans à la convention et au factice, c'est celui dont on paraît le plus ravi. Les enfans n'auront qu'à raconter en de courtes épîtres les événemens, les chagrins et les joies de leur vie, quoi de plus facile! En effet, l'idée est heureuse; mais qu'est-ce que les événemens de la vie d'un enfant? c'est son entrée au collége, une promenade à la campagne, un voyage de vacances, et après? Ce qui reste après, ce sont les réalités douloureuses dont notre destinée à tous est semée, la ruine d'un père, la maladie d'une mère, la mort d'une sœur; la belle matière à développer en classe! On demande du réel; hélas! le réel est trop réel!

Notre démonstration a été longue; nous osons croire qu'elle est complète et décisive. Aucune des formes de composition littéraire qu'on nous offre ne remplace le discours, et le discours, qui les peut embrasser toutes en son cadre à la fois défini et large, tiendrait au besoin la place de toutes. Les hommes de sens et de savoir qui se sont avisés de prononcer la condamnation absolue du discours ne peuvent pas ne pas discerner clairement l'insuffisance des exercices scolaires qu'ils prétendent y substituer. D'où vient donc leur antipathie pour le discours? Nous craignons que le discours ne soit leur victime expiatoire, les humanités forment le véritable objet de leur répugnance; ils n'ont peut-être pas assez de résolution d'esprit pour s'avouer à eux-mêmes qu'ils les veulent retrancher de l'éducation, c'est pourtant à ce but qu'ils tendent. Comme le discours leur paraît à la fois la mise en œuvre suprême et le résumé de l'éducation par les humanités, ils trouvent plus commode de s'en prendre à lui. Cette pièce principale une fois arrachée de l'édifice, tout le système de l'enseignement classique tombera insensiblement et de lui-même. Après qu'ils l'auront ruiné, que feront-ils? Ils mettront à sa place les langues vivantes, les mathématiques, l'histoire, la géographie, la grammaire comparée, les sciences naturelles. Tout cela pourra être l'instruction, le savoir et

l'érudition; tout cela ne sera pas la culture. Ils fonderont des institutions d'enseignement technique, réel, commercial, industriel, philologique. Tout cela ce sera des écoles, ce ne sera pas ce qui s'appelle par excellence : l'école.

Si l'on nous demandait à quoi servent les humanités, nous répondrions sans embarras : à rien. A ne considérer que l'utilité pure, on flatte encore les humanités et on les surfait lorsqu'on les accuse de n'être propres qu'à fabriquer des écrivains et des orateurs. Elles ne sont pas même propres ni nécessaires à cette fabrication spéciale. D'Hérodote à Périclès, les Grecs ont atteint le point de perfection dans l'art d'écrire et de parler, et certes ils n'avaient pas fait leurs études. Il ne chôme pas d'autre part sous nos yeux d'humanistes et de lettrés fort distingués qui ne seront jamais capables de composer un ouvrage, encore moins de devenir orateurs; mais alors, direz-vous, qu'ai-je besoin des humanités et des lettres pour m'établir en ce monde et m'y pousser en quelque carrière que ce soit? Vous n'en avez aucun besoin. Vous n'avez pas non plus rigoureusement besoin pour cet objet de n'être pas difforme. On voit tous les jours des bossus ou des cagneux, qui sont éminens dans la profession qu'ils ont embrassée, et qui y forcent la fortune. Le beau n'en reste pas moins le beau. La beauté, qui n'est pas une faculté utile comme la force, la santé et l'intelligence, la beauté n'en garde pas moins son prix et son pouvoir. Là est le vrai nœud de la question qui nous occupe. Y a-t-il une beauté morale? a-t-elle du prix par elle-même? Doit-elle être, peut-elle être le fondement et la fin de l'éducation, supposée parfaite? Aristote a remarqué le double rôle que jouent dans notre existence, selon les âges, le beau et l'utile. Dans la vieillesse, nous sommes enclins à préférer l'utile au beau, parce que le beau n'est bon qu'en soi, tandis que l'utile est bon pour nous-mêmes. L'homme fait, s'il est bien équilibré, goûte le beau sans oublier l'utile. La jeunesse méprise l'utile, parce qu'elle ne connaît rien des exigences de la vie; elle n'aime, elle ne cherche que le beau. Il s'agit de savoir s'il est expédient à la société que, de ces deux élémens de la vie humaine, l'éducation publique supprime précisément le plus noble, et s'il est salutaire à l'état que tous les individus d'un même pays soient formés indistinctement, dès le premier âge, pour et par l'utile, c'est-à-dire pour et par un métier. Il s'agit de savoir ce que deviendraient chez un peuple la civilisation et la vertu elle-même, s'il ne s'y trouvait pas une classe d'hommes suffisamment nombreuse qui fût élevée de bonne heure, comme si elle devait toujours avoir pour profession unique la garde de la civilisation et le culte de la vertu. Nous avons dit que les humanités ne tendent à aucun objet déterminé;

elles tendent seulement à façonner une manière d'être générale, plus polie, plus honnête, plus vertueuse, qui distingue tout de suite l'homme qui a reçu une bonne éducation classique et qu'on n'apprécie nulle part plus vivement que là où on ne la rencontre pas. Un peuple, même prospère et puissant comme les États-Unis, où les humanités et les lettres tiennent une place minime dans l'éducation de la généralité des citoyens, un écrivain comme Jean-Jacques Rousseau, qui a reçu de la nature et de ses propres efforts l'éloquence et la poésie, mais qui ne s'est pas formé sous la discipline traditionnelle du collége, à plus forte raison d'honnêtes gens et des gens de mérite, montés au premier rang dans leur métier, sans autre bagage que l'instruction spéciale à ce métier, frappent l'observateur par nous ne savons quelles lacunes indéfinissables, d'autant plus choquantes que leur mérite et leurs talens sont plus rares. Il manque à leur esprit des ouvertures et à leur âme des générosités, toute sorte de vues et de sensations, qui ne sont rien et qui sont tout, leur sont irréparablement fermées; ils ont beau produire de grandes œuvres ou accomplir de belles actions, on ne les sent pas eux-mêmes au niveau de ce qu'ils font de grand, on ne les sent pas les pareils de ceux qui ont été grands avant eux. Dans la société des âmes et des esprits, leur situation paraît aussi fausse et aussi gauche que celle d'un parvenu dans le commerce du monde; les héros et les dieux, qu'ils n'ont pas fréquentés dès la jeunesse, ne les reconnaissent pas pour être des leurs.

Rien ne montre mieux la haute valeur d'une éducation générale qui précède l'instruction professionnelle et ne s'y subordonne pas, qui n'ait d'autre objet que de former au jeune homme une âme libérale, un esprit orné et nourri, un jugement droit. C'est le beau, qui n'empêchera point l'utile de venir plus tard. Pour cette œuvre de choix, on n'a pas découvert encore et on ne découvrira pas d'instrument plus efficace que les humanités et les lettres. Nous prisons, autant qu'on doit le faire, tout ce qui est du domaine de l'intelligence et du génie, sciences naturelles et historiques, sciences mathématiques, économie, statistique, philologie, archéologie et le reste; mais les nombres et leurs abstractions, la géométrie et ses déductions, les sciences naturelles et leurs classifications, l'histoire et ses phénomènes, la logique même et ses lois, ne sont que des parties de l'homme et de l'entendement humain. Les humanités et les lettres sont l'homme lui-même; pour leur enlever l'éducation, il faudrait commencer par ôter l'homme de l'homme.

J.-J. Weiss.

LES

VIEUX CONTEURS FRANÇAIS

TRAVAUX DE L'ÉRUDITION CONTEMPORAINE SUR LES ORIGINES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

I. — LES ROMANS CHEVALERESQUES. — LES QUATRE CYCLES.

Il y a tantôt un demi-siècle, un écrivain qui a laissé dans l'érudition française une trace profonde, M. Fauriel, publiait ici même sur les *Épopées chevaleresques* une étude que l'on peut regarder comme le point de départ des importans travaux auxquels ont donné lieu les origines de notre littérature nationale. MM. Ampère, Magnin, Vitet, sont venus à leur tour ouvrir de nouvelles perspectives dans les profondeurs de ce monde féodal qui a élevé si haut le sentiment de l'honneur et de la gloire militaire (1). Cette veine une fois ouverte, il s'est formé toute une école, ardente aux recherches et parfaitement initiée aux secrets du moyen âge, qui nous a rendu, par des publications de textes ou des analyses historiques et critiques, les œuvres des rapsodes français depuis le XIe siècle jusqu'aux premières années du XVe. Cette école est représentée par MM. Francisque Michel, Guessard, de La Villemarqué, Paulin Paris, Gaston Paris, Gautier, Hippeau, Meyer, d'Héricault, Moland, Michelant, de Montaiglon, et grâce à ses travaux nous connaissons aujourd'hui dans l'ensemble et le détail les nombreuses productions des trouvères de la langue d'oil. Elle a en même temps complété les belles

(1) Voyez la *Revue* de septembre, octobre, novembre 1832, janvier 1836, août 1843, juillet 1846.

et savantes études de Raynouard sur la littérature de la langue d'oc et cette brillante civilisation du midi qui a donné dans l'espace de deux siècles plus de trois cent cinquante poètes.

Les *chansons de geste* (1), que l'on désigne aussi sous le nom de poèmes ou romans chevaleresques, tiennent le premier rang dans l'histoire littéraire du moyen âge. Nés des chants populaires et enfermés d'abord dans un cadre fort étroit, ces poèmes ont été sans cesse en se développant. De nouveaux récits sont venus s'ajouter aux récits primitifs; ils ont formé des *branches*, parce qu'ils étaient comme des rameaux greffés sur le même tronc, et ces branches elles-mêmes ont formé des cycles, parce qu'elles embrassaient comme dans un cercle les événemens d'une même période ou la vie d'un même personnage, autour duquel venaient se grouper tous ceux qui, de près ou de loin, s'étaient associés à sa fortune, et des héros imaginaires créés par la fantaisie des conteurs. Nous avons eu ainsi les *cycles de Charlemagne, — des croisades, — de la Table-Ronde* et *de l'antiquité*, auxquels il faut ajouter quelques poèmes relatifs à l'histoire particulière des fiefs et des provinces, tels que *Hervis de Metz* et *Garin le Lohérain*.

Le *cycle de Charlemagne*, le plus ancien et le plus nombreux de tous, comprend non-seulement la jeunesse de ce grand homme, ses guerres, ses voyages et sa mort, mais même sa résurrection (2). Il se subdivise en une quarantaine de branches, qui donnent plusieurs centaines de mille vers, et dans lesquelles figurent Roland, Aspremont, Ogier le Danois, les douze pairs, Fierabras, Gérard de Roussillon, Gui de Nanteuil, Berthe aux grands pieds, Huon de Bordeaux, Renaud de Montauban, Jean de Lanson, Désier, Yon de Gascogne. Les romans de cette série sont avant tout une glorification de la grande féodalité, telle qu'elle s'était constituée sous les premiers Capétiens.

Le *cycle de la Table-Ronde* appartient par la donnée première à l'histoire d'Angleterre; il a pour principal héros Arthur, *penteyrn* ou chef des Bretons insulaires, qui lutta avec un grand courage contre les invasions saxonnes. Après avoir fait subir aux étrangers de sanglantes défaites, il fut tué vers 542, sans que l'on ait jamais pu retrouver son corps. Une partie de ses sujets abandonnèrent leur pays plutôt que de se soumettre au joug de la conquête. Ils vinrent se fixer dans l'Armorique, et pendant de longues années ils atten-

(1) Le mot de *geste* est pris ici dans le sens de faits, d'actions (*gesta*). On disait la *geste du roi*, comme on dirait aujourd'hui *les actions du roi*.

(2) Voyez M. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris 1865; 1 vol. in-8°. La collection du *cycle de Charlemagne* a été commencée en 1859; elle devait former quarante volumes publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique.

dirent son retour en célébrant ses exploits dans des chants qui se popularisèrent à l'ouest et au nord de la France, et se transformèrent en épopées. On lui attribua la fondation d'un ordre de chevalerie dont les membres, choisis parmi l'élite des preux, se réunissaient autour d'une table qui indiquait par sa forme ronde qu'ils étaient tous égaux entre eux comme les rayons d'un cercle. Ces chevaliers devinrent à leur tour le sujet d'épopées nouvelles; ils se groupèrent autour d'Arthur comme les douze pairs autour de Charlemagne, et le récit de leurs aventures forma un nouveau cycle qui porte la profonde empreinte de sa double origine (1) : les traditions bretonnes s'y mêlent aux traditions de la féodalité française. On y voit figurer, comme le dernier représentant de la mythologie celtique, l'enchanteur Merlin, le fils de l'incube, le prophète de la revanche des Bretons, qui unit à la piété d'un moine la galanterie d'un poursuivant d'armes, les instincts sauvages d'un Celte, la science d'un clerc, la puissance surnaturelle d'un sorcier. Morgane, la reine du pays d'Avallon, le paradis des fées, sort comme Vénus de l'écume des flots; maître Rigaudin de Galles, le Vulcain de la chevalerie, forge pour le fils d'Uter Pandragon des armures impénétrables à l'acier le mieux trempé; la belle Esmérée, la fille du roi Gringars, changée en guivre par un abominable maléfice, fascine au milieu des ruines de la *cité Gastée* le valeureux fils de Gauvain; le roi Ban, le roi Bor, le roi Loll et le roi Léodagan se disputent la couronne du pays de Galles; les dragons blancs et les dragons roux, symbole des Bretons et des Saxons, se livrent sous la terre des combats acharnés qui font trembler les vieilles tours sur leur base. Lancelot, Ivain, Tristan, Perceforet, courent les aventures de guerre et d'amour, tandis que d'autres traversent les mers et les montagnes pour rechercher le saint Graal, ce vase trois fois sacré dans lequel le Sauveur avait, dit-on, mangé l'agneau pascal lorsqu'il célébra la cène avec ses disciples, et que Joseph d'Arimathie avait perdu pendant un voyage qu'il fit en Angleterre pour y annoncer l'Évangile.

Les souvenirs de la Table-Ronde sont toujours vivans dans la Bretagne; les derniers échos de la langue gauloise se sont prolongés à travers les siècles sur cette terre de granit recouverte de chênes,

(1) Possidonius, le philosophe d'Apamée de Syrie, qui parcourut la Gaule quelques années avant notre ère, nous apprend qu'aux jours de festins et d'apparat les habitans de cette contrée se réunissaient autour d'une table ronde, et que, le repas terminé, ils se livraient à des joutes guerrières. Ne peut-on pas voir dans ce fait l'origine de la table chevaleresque d'Arthur, et les joutes guerrières de nos barbares aïeux ne présentent-elles pas avec les tournois une analogie remarquable? Telle est d'ailleurs la persistance des traditions, que dans le XVIIe siècle les chevaliers de la Table-Ronde passaient encore pour des personnages historiques, et que l'on publiait leur généalogie et leur blason.

comme l'appelle un de ses enfans. *Cette veuve celtique* n'a point donné sa main dans un hymen adultère aux hommes de race étrangère que le flot de la conquête a poussés sur ses landes hérissées d'ajoncs et ses grèves orageuses; elle se souvient des cours plénières de Clarion, du roi Arthur, qui les présidait assis dans un fauteuil de joncs verts, les pieds sur un tapis de drap aurore, les coudes appuyés sur un coussin de satin rouge; elle sait où s'élevait la tour dans laquelle Viviane, la fée des bois, avait enfermé Merlin; les nains velus et bossus y dansent encore pendant la nuit autour des pierres druidiques, et si vous passez dans la forêt de Rennes, dernier débris de la forêt de Brocéliande, on vous montrera la fontaine qui arrosait le perron de Bennanton.

Le *cycle des croisades*, ainsi que le mot l'indique, se rapporte aux guerres saintes et aux aventures plus ou moins vraies ou vraisemblables dont elles ont été l'occasion. A part les magiciens et les chevaux sarrasins, qui ne sont point étrangers à la science des sortiléges, et qui devancent dans leur course le vol de l'hirondelle, les romans de ce cycle suivent d'assez près les traditions historiques. Le merveilleux qui s'y rencontre en quelques pages est avant tout emprunté à l'Orient, et leur plus grand mérite, c'est d'avoir inspiré le Tasse, car le chantre d'Armide, comme le héros de Cervantes, professait pour les livres de chevalerie une admiration très vive; il en faisait sa lecture favorite, et *la Jérusalem délivrée* est tout entière en germe dès le XIIIe siècle dans la *Chanson d'Antioche* et la *Chanson de la prise de Jérusalem.*

Le *cycle de l'antiquité* ne diffère des trois autres que par les noms des lieux et des personnages, car les auteurs des romans d'*Énéas* ou d'*Alexandre*, du *Siége d'Athènes* ou du *Siége de Troie*, n'interrogent l'histoire grecque ou romaine que pour l'accommoder au goût de leur temps. Ils tranforment les héros des âges antéchrétiens en chevaliers errans; ils les affublent de la cotte de mailles et du casque à ventail, blasonnent leur bouclier, et les engagent dans des aventures qui font souvenir de Chevillard. C'est ainsi qu'Alexandre le Grand, avant de partir pour la conquête du pays des Auxidraques, voulut savoir ce qui se passait au fond de la mer, et s'y fit descendre dans une lanterne éclairée par des lampes, à la grande surprise des poissons, gros et petits, qui venaient en foule nager autour de lui. Il voulut de même inspecter la voûte du ciel, et pour accomplir son voyage aérien il monta dans un grand panier attelé de griffons, auxquels il présenta un morceau de viande attaché au bout d'une perche; ceux-ci pour saisir la viande s'élevèrent dans les airs jusqu'au moment où ils vinrent se heurter contre le firmament, espèce de voûte en verre bleu où les étoiles sont fixées

comme des clous d'or dans une tapisserie. Le héros macédonien toucha du doigt cette voûte splendide. Quand il l'eut examinée à loisir, il tint sa perche baissée, et les griffons, pour saisir la viande comme ils l'avaient fait en montant, redescendirent à tire-d'aile vers la terre. Les personnages les plus illustres de l'antiquité subissent tous la même dégradation. Virgile est transformé en une espèce de bohème qui devient amoureux de la fille d'un boulanger de Caen. Celle-ci lui donne rendez-vous dans sa chambre et le fait placer pendant la nuit dans le panier qui sert à monter extérieurement les farines. Quand le panier est arrivé à la hauteur du premier étage, elle en fixe la corde, et le poète jusqu'au lendemain reste suspendu sur sa route aérienne, en butte aux railleries des bourgeois, tout étonnés de trouver dans une situation pareille l'homme qu'ils avaient pris pour l'un des sept sages de la Grèce.

La littérature chevaleresque était née avec la féodalité; elle disparut avec elle. Malgré l'imperfection de la langue, l'absence de goût et de mesure, l'absurdité de certaines inventions, la perpétuelle répétition des mêmes faits, cette littérature offre çà et là de réelles beautés. Il en sort un souffle parfois puissant; on y rencontre en bien des pages des traits saillans de vérité pittoresque, de grandes pensées et de grandes images. Cependant des centaines de mille vers consacrés aux exploits de Charlemagne, de Roland, d'Arthur, des douze pairs, des neuf preux, des Amadis et des quatre fils Aymon, il n'est rien entré dans la formation définitive de la poésie française, et il devait en être ainsi, car la littérature chevaleresque n'avait aucune racine dans le monde réel.

II. — LES ROMANS D'AVENTURES.

A côté des romans en vers, où se résume dans sa plus haute expression l'idéalisme du moyen âge, nous rencontrons les romans d'aventures, qui se rapprochent par certains côtés de ces poèmes et par d'autres de nos romans modernes. Tout en faisant encore une large part à la fiction, ils s'inspirent en bien des points de l'observation de la vie réelle et de l'analyse des sentimens et des passions. Tels sont entre autres les romans de *Flamenca* (1), de *Cristal* et *Larie*, d'*Amadis* et d'*Idoine*, que l'auteur place parmi les merveilles du monde, parce qu'elle est bonne, fidèle et discrète, — de *la Violette*, du *Roi Flore et de la Belle Jeanne*, qui a fourni à Shakspeare le type de Cymbeline, — du *Petit Jehan de Saintré* et de *la Dame des belles cousines*, — du *Très chevalereux comte d'Artois*, — d'*Amis et d'Amiles*.

(1) Le roman provençal de *Flamenca*, l'un des plus ingénieux que nous ait légués le moyen âge, a été publié par M. Paul Meyer, 1 vol. in-8°; Paris 1865.

L'amour conjugal a fourni le sujet du *Très chevaleureux comte d'Artois*. Ce vaillant chevalier avait épousé une femme jeune et jolie qu'il aimait tendrement; mais elle ne pouvait lui donner d'héritier. Menacé de voir s'éteindre sa race et son nom, il résolut, pour se distraire et se consoler, de courir le monde en cherchant aventure, et fit serment de ne point rentrer dans son comté et de ne point revoir sa femme « jusqu'à ce que trois choses qui sont comme impossibles soient advenues : » la première, qu'il eût un fils de sa femme et qu'il en fût le père sans qu'il s'en doutât le moins du monde, — la seconde, qu'il eût donné à sa femme son meilleur cheval, sans savoir que c'était à elle qu'il le donnait, — la troisième, qu'il lui eût donné son plus beau diamant à la même condition. Après avoir fait part à la comtesse de cette résolution étrange, il se mit en route, marcha droit devant lui, « adoucissant les furieux, humiliant les orgueilleux, apaisant les discordés, » et, plus heureux que le héros de la Manche, menant à bonne fin une foule d'aventures plus extraordinaires les unes que les autres.

Pendant ce temps, la comtesse sa femme s'était mise à sa recherche, dans l'espoir de le relever de son serment en faisant advenir les trois choses impossibles. Après de longs voyages, elle le retrouva en Espagne, et se mit à son service sous le nom de Philipot, en se déguisant si bien qu'il n'eut garde de la reconnaître. Elle ne tarda point à gagner ses bonnes grâces par ses prévenances et les soins dont elle l'entourait. Il se sentait attiré vers elle par un charme dont il ne pouvait se rendre compte, et lui confiait toutes ses pensées.

— Philipot, lui dit-il un jour, tu me vois triste et abattu; sais-tu pourquoi? C'est que la fille du roi de Castille m'a navré d'amour. Je ne sais que faire pour me mettre en grâce avec elle, et si tu pouvais décider cette beauté si haut assise à me prendre à merci, je ferais pour toi plus que pour un frère, et, quelque chose que tu me demandes, je ne te la refuserais pas.

La comtesse sut habilement profiter de l'occasion. Elle fit ses confidences à la gouvernante de la fille du roi de Castille, qui la seconda de son mieux dans l'accomplissement de son projet, et quand les trois choses impossibles furent accomplies, elle quitta l'Espagne pour se rendre en Artois sur le cheval que son mari lui avait donné sans savoir qu'elle était sa femme. Lorsqu'elle fut de retour dans la ville d'Arras, elle informa le très chevaleureux comte de la ruse qu'elle avait employée pour le relever de son serment. Celui-ci se hâta de revenir en France. Les deux époux, bénis de Dieu et chéris de leurs vassaux, passèrent tranquillement le reste de leurs jours dans leurs domaines, et, comme l'homme aux quarante écus, ils laissèrent une nombreuse postérité. La comtesse

d'Artois rappelle en bien des points *Mademoiselle de Belle-Isle*, et l'analogie entre la comédie d'Alexandre Dumas et le roman du XIV[e] siècle est des plus frappantes. Y a-t-il eu imitation ou rencontre fortuite? Dumas, comme Molière, a-t-il pris son bien où il le trouvait? Nous ne saurions le dire; mais, s'il y a eu simplement rencontre, il faut convenir que les jeux du hasard sont pour le moins aussi singuliers que les jeux de l'amour.

Le roman d'*Amis et d'Amiles* repose sur un fait historique (1). Deux vaillans chefs de l'armée de Charlemagne, remarquables par leur ressemblance et liés depuis leur enfance par une étroite amitié, avaient été tués pendant la guerre de Lombardie, au combat de Mortere. L'église lombarde, opprimée par Didier, consacra la mémoire des deux guerriers morts pour sa cause; elle rédigea leur martyrologe : *la Vie des saints martyrs Amis et Amiles*. Les conteurs s'emparèrent du martyrologe, comme Corneille s'est emparé de la vie de saint Polyeucte, et la légende des deux frères d'armes fit le tour de l'Europe, car au moyen âge la littérature était comme le domaine commun de tous les peuples. Le dévoûment de l'amitié poussé jusqu'aux dernières limites du sacrifice et de l'abnégation, telle est la donnée générale du roman que l'on pourrait appeler une variante chrétienne de l'épisode de Nisus et d'Euryale. Après de nombreuses péripéties où les deux compagnons se dévouent l'un pour l'autre, Amis devient lépreux. Un ange lui apparaît pendant nuit. — Je suis Raphaël, dit-il, l'ange du Seigneur, qui vient t'apporter le remède de tes maux. Tu diras à Amiles, ton compagnon, qu'il tue ses deux enfans; tu te laveras avec leur sang, et tu seras guéri. — Il ne convient pas, répondit Amis, que mon compagnon commette un meurtre pour me rendre la santé. — L'ange lui dit : — Il faut qu'il en soit ainsi, — et il s'envola. Le pauvre lépreux ne pouvait comprendre qu'un ange fût descendu du ciel pour lui apporter un ordre aussi cruel; il en fit part à son compagnon. Alors Amiles commence à pleurer dans son cœur, et se dit en lui-même : — Amis s'est présenté devant le roi Charles pour mourir à ma place; pourquoi ne tuerais-je pas mes enfans pour lui? Il m'a gardé sa foi, pourquoi ne lui garderais-je pas la mienne? Abraham fut sauvé par la foi, les apôtres ont soumis les royaumes par la foi, et Dieu dit dans l'Évangile : « Vous devez faire aux autres ce qu'ils font pour vous. »

Amiles prit son épée, s'approcha du lit où dormaient ses enfans, se pencha sur eux, versa d'abondantes larmes et s'écria : — A-t-on

(1) Ce roman est reproduit dans *les Nouvelles françaises en prose du treizième siècle*, publiées par MM. Moland et d'Héricault, 1 vol. in-18; Paris 1856.

jamais vu un père tuer volontiers ses enfans? Hélas! hélas! mes pauvres enfans, je ne serai plus un père, je serai un cruel meurtrier. — Les enfans se réveillèrent en sentant ses larmes tomber sur eux. Ils le regardèrent en souriant, et il leur dit : — Votre sourire tournera en larmes, car votre sang innocent sera bientôt répandu. — Cela dit, il coupa leurs têtes, les replaça sur le lit en les ajustant aux corps, les couvrit comme si les enfans dormaient, et lava son compagnon avec leur sang, en prononçant ces paroles : — Seigneur Dieu Jésus-Christ, qui commandes aux hommes de garder ta foi sur la terre, et qui as guéri le lépreux par un seul mot, daigne guérir aussi mon compagnon, pour lequel j'ai versé le sang de mes enfans.

Amis fut guéri, et ils rendirent grâce à Dieu en disant : — Béni soit Dieu, qui sauve ceux qui ont confiance en lui!

Amiles habilla son compagnon avec sa plus belle robe; ils allèrent tous deux à l'église, et comme ils entraient, les cloches se mirent à sonner d'elles-mêmes. Le peuple de la ville accourut pour savoir comment elles sonnaient ainsi miraculeusement.

L'heure de tierce était déjà passée, et le père et la mère ne s'étaient point rendus près des enfans; mais le père soupirait souvent, et la comtesse les demandait. Le comte lui dit : — Laissez-les dormir. — Il entra tout seul en leur chambre pour pleurer sur eux; mais il les trouva jouant sur leur lit. On voyait seulement sur leur cou, à l'endroit où l'épée l'avait tranché, comme un petit fil rouge. Il les prit dans ses bras pour les porter à leur mère.

Peu de temps après le miracle de la résurrection des enfans et la guérison d'Amis, le pape Adrien envoya des messagers à Charlemagne pour implorer son secours contre Didier, roi des Lombards. Quoique l'empereur Charles eût une armée très nombreuse en Lombardie, Didier ne craignit point de marcher contre lui avec des troupes bien inférieures en force, car là où il avait un prêtre, Charles avait un évêque; là où il avait un chevalier, Charles avait un prince; là où il avait un homme de pied, Charles avait un duc ou un comte. On se battit trois jours; un grand nombre de guerriers furent tués ainsi qu'Amis et Amiles. La reine, saint Albin, évêque d'Angers, et plusieurs autres évêques et abbés conseillèrent à Charles de faire ensevelir avec honneur les braves tombés dans la bataille. Le conseil lui parut sage. Il fit bâtir, pour leur donner la sépulture, une église à Verceil, en l'honneur de saint Eusèbe; la reine en fit bâtir une autre en l'honneur du saint-père, et les restes des deux compagnons furent placés dans des cercueils de pierre. Amiles fut porté à l'église de saint Eusèbe, Amis à l'église du saint-père, et le lendemain le cercueil d'Amis fut trouvé dans cette église à côté du cer-

cueil d'Amiles. Admirable amitié, qui ne put être brisée par la mort!

On le voit, il est impossible de donner de l'amitié une idée à la fois plus barbare et plus haute. Les conteurs du moyen âge poussent toujours ainsi les choses à l'extrême. Les chevaliers qu'ils mettent en scène sont des modèles accomplis de courage, de piété, de galanterie respectueuse et discrète, de dévoûment, comme Amis et Amiles, ou de fieffés scélérats comme Ganelon, Mauger le Gris ou Pantapolin, qui ne reculent devant aucune trahison, devant aucune violence. Il en est de même des femmes; elles ont en partage toutes les vertus ou tous les vices, il n'y a pas de moyen terme entre la Dame des belles cousines, qui corrompt et séduit le petit Jehan de Saintré pour le tromper ensuite de la plus indigne façon, et la dame de Pampelune, qui meurt de langueur plutôt que de laisser deviner, ne fût-ce que par un regard ou un soupir, l'amour qui la dévore. Ce contraste se reproduit sans cesse, et tandis que la belle Yseult n'attend pas même le déclin de la lune de miel pour transformer le roi Marc son époux en Sganarelle couronné, Asseneth, la fille de Putiphar, *conseiller-maître* de Pharaon, nous offre dans une nouvelle du XIIIe siècle (1) le type achevé de la vierge chrétienne, qui craint de se souiller par la seule vue d'un homme. La première rédaction d'*Asseneth* est atribuée à des Juifs convertis du IVe ou du Ve siècle. Vincent de Beauvais en fit sous le règne de saint Louis une traduction latine; Jacques de Vignay, sous Philippe de Valois, mit en prose française le texte latin, à la demande de la reine Jeanne de Bourgogne, et nous ne craignons point d'exagérer l'éloge en disant que cette nouvelle est l'une des plus gracieuses et des plus poétiques compositions du moyen âge.

Asseneth vivait en compagnie de sept vierges dans une tour solitaire, au milieu d'un verger magnifique, et dormait seule dans son lit, lorsque, en prévision de la famine qui menaçait l'Égypte, Pharaon envoya Joseph auprès de Putiphar, son conseiller-maître, avec ordre de faire des approvisionnemens de blé. Putiphar présenta sa fille à l'envoyé du roi, qui la bénit et la réprimanda d'adorer les idoles. Asseneth, qui s'était aperçue que Joseph était beau comme le fils du soleil, reçut sa bénédiction avec joie, et résolut de renoncer au culte des faux dieux. Elle s'habilla d'une cotte noire, jeta les idoles par la fenêtre, — c'est le mot même de Jacques de Vignay, — donna les viandes royales à ses chiens, couvrit sa tête de cendre, et versa pendant huit jours des larmes amères. « Le huitième jour, lorsque le coq chanta, lorsque les chiens aboyèrent au matin, elle

(1) On en trouvera le texte dans la *Bibliothèque elzevirienne*, au volume intitulé *Nouvelles françaises en prose du quatorzième siècle*, publié par MM. Moland et d'Héricault.

regarda vers l'orient, et vit une étoile au-dessus de sa tête; le ciel s'ouvrit, une grande lumière apparut. Asseneth tomba de frayeur sur le pavé de marbre de sa chambre, et elle vit un homme qui descendait du ciel et se plaça près d'elle en l'appelant par son nom. Elle répondit : — Me voilà, sire, qui êtes-vous? — Et l'homme lui dit : — Je suis prince de la maison de Dieu et soldat de sa milice : relève-toi, et je te parlerai. — Asseneth se releva, s'habilla en toute hâte et revint près de l'ange, qui lui dit : — Réjouis-toi, Asseneth, car ton nom est écrit au livre des vivans, et n'en sera jamais effacé. Tu mangeras le pain de bénédiction, tu boiras le breuvage incorruptible, tu seras l'ointe du Seigneur. Je te donne pour épouse à Joseph, et ton nom sera un nom de grande puissance, parce que ta pénitence a prié pour toi le Très-Haut, dont elle est fille. — Elle demanda à l'ange quel était son nom, et l'ange lui dit : — Mon nom a été écrit par le doigt de Dieu dans le livre de vie, et ce qui est écrit dans ce livre ne doit pas être révélé aux filles des hommes. — Puisque tu veux bien me pardonner, dit Asseneth, assieds-toi sur ce lit où jamais homme ne s'est assis, et je dresserai la table. — Elle mit une nappe toute neuve, et apporta un pain frais qui exhalait la plus douce odeur. — Donne-moi un rayon de miel, dit l'ange. — Mais Asseneth n'avait point de miel, et elle en était toute désolée; l'ange lui dit : — Entre dans ton cellier, tu en trouveras sur la table. — Elle entra dans le cellier, et elle en rapporta du miel blanc comme la neige, très pur et de suave odeur. Alors elle dit à l'ange : — Sire, je n'avais pas de miel, tu as parlé, et le miel s'est fait, et son parfum est doux comme le parfum de ton haleine.—L'ange sourit, et posant la main sur la tête d'Asseneth : — Sois bénie, dit-il, puisque tu as renoncé aux idoles et cru au Dieu vivant. Ceux qui viennent à lui mangeront de ce miel que les mouches du paradis cueillent sur les roses éternelles, et ils ne mourront jamais... Il toucha le rayon de miel en croix, et là où il posa son doigt il fit jaillir du sang. Asseneth vit alors sortir du miel des mouches d'une éclatante blancheur, et d'autres vermeilles comme des jacinthes : elles voltigèrent autour d'elle, et pétrirent leur miel dans le creux de sa main. — Mouches, dit l'ange, retournez dans votre demeure. — Elles s'envolèrent du côté du Levant, vers le paradis, et l'ange s'envola comme elles. » Peu de temps après, Joseph, monté sur un char d'or attelé de chevaux blancs, vint demander en mariage la fille de Putiphar; celle-ci, réconciliée avec le ciel et les hommes, lui donna sa main, et pendant huit jours l'Égypte fut en fêtes.

Telle est, déflorée par la sécheresse inévitable de l'analyse, cette nouvelle que M. Saint-Marc Girardin regardait comme l'une des plus originales et des plus poétiques de toutes celles que nous a léguées

le moyen âge. Il y retrouvait avec raison le génie de l'Orient mêlé aux plus délicates inspirations du génie chrétien. La fille de Putiphar, dit le conteur anonyme, était la plus belle et la plus chaste des filles des Juifs, et l'on peut dire après lui qu'elle est restée l'une des plus gracieuses figures de ce peuple de fantômes qui s'est évanoui devant les clartés du monde moderne, comme ces palais féeriques que Morgane bâtissait la nuit avec des gouttes de rosée, et qui s'évaporaient aux premiers rayons du soleil.

III. — LES ROMANS SATIRIQUES ET LES ROMANS ALLÉGORIQUES.

Deux genres de compositions entièrement différentes de celles qui nous ont occupés jusqu'ici, les compositions allégoriques et satiriques, complètent la bibliothèque des romans du moyen âge. Les plus célèbres, celles dont on parle encore, mais qu'on lit rarement, sont le *Roman de Renart* et le *Roman de la Rose*, l'un réaliste, cynique, révolutionnaire, anti-papiste et anti-monacal, qui fait pressentir Pantagruel et Candide, l'autre allégorique, sentimental et quintessencié comme *le Grand Cyrus*.

Le *Roman de Renart* appartient non pas à tel ou tel peuple, mais à l'Europe entière; il est latin, allemand, scandinave (1), anglais, français, et se compose de plusieurs branches, telles que *Renart le Nouvel*, *Renart le Contrefait*, *Renart le Bestourné*. C'est comme une vaste comédie, où des poètes pour la plupart inconnus sont venus jeter chacun à son tour l'amertume, la colère et l'ironie que le spectacle des vices des hommes et des misères de leur temps avait amassées au fond de leur âme. Les acteurs sont tous pris parmi les animaux, et par exception les êtres fantastiques, qui partout ailleurs tiennent une si grande place, disparaissent entièrement. Tous ceux qui figurent dans le poème appartiennent aux espèces les plus connues. Le *vulpes* latin, devenu dans la langue du moyen âge le *gorpil* ou le *goupil*, prend un nom propre, le nom de *Renart*, qui sera désormais celui de son espèce. Le loup se nomme *Ysangrin*, parce qu'il a la peau grisâtre, le lion *Noble*, le bœuf *dom Bruiant*, le coq *Chanteclair*, le limaçon *Tardif*, le singe *Cointeriaux*, etc. Quant à l'homme, il ne paraît que de loin en loin, toujours sur le second plan, et dans la condition la plus avilie du moyen âge, celle du vilain. Chaque scène de ce monde imaginaire correspond aux scènes qui se produisent tous les jours dans la vie, et jamais la satire n'a entassé dans la même œuvre plus d'esprit, de verve au-

(1) Voyez *les Romans de Renart*, par M. Roth, professeur à l'académie de Soroë, Danemark, 1 vol. in-8°; Paris 1843, et le texte publié par Méon, 4 vol. in-8°; Paris 1826.

dacieuse, d'imagination vagabonde, de cynisme et de critique impitoyable. Le *Roman de Renart* a joui au moyen âge d'un immense succès. Parmi les nombreux épisodes qu'il renferme, nous nous arrêterons de préférence à celui qui porte pour titre : *Comment Renart fit Primaut le loup prêtre*, parce que le héros du roman s'y montre peut-être mieux que partout ailleurs sous son véritable aspect, c'est-à-dire comme un être rusé, hypocrite et méchant, qui ne respecte rien et ne cherche qu'à faire des dupes.

Un prêtre passe dans la campagne. Il perd une boîte d'oublies (1); Renart trouve la boîte, et tandis qu'il est en route à manger les oublies, Primaut vient à passer. — Que mangez-vous donc là, sire Renart? — Des gâteaux de moines! — Donnez-m'en quelques-uns. — Volontiers, dit Renart, — et voilà Primaut qui vide la boîte en un clin d'œil. — Ces gâteaux de moines sont excellens, dit-il, mais ils sont trop légers; j'en mangerais bien encore quelques douzaines. — Ne t'inquiète pas, mon ami, je puis t'offrir quelque chose de plus nourrissant. Si tu veux me suivre, nous irons dans l'église du monastère que tu vois là-bas; nous y trouverons, sois-en sûr, de bonnes provisions. — Les voilà partis, les portes de l'église sont fermées, mais Renart, qui était un habile mineur, creuse une galerie sous le seuil; ils entrent, et Primaut se met à fureter partout.

— Je vois là une huche, et je crois que nous y trouverons de quoi nous régaler; ouvrons-la.

— Ouvrons-la, dit Renart.

Primaut fait sauter la serrure; la huche était pleine de pains, de poissons, de viandes et de vins, mis en réserve pour le desservant.

— Renart, dit Primaut, cette fois nous en avons assez pour un bon repas. Apportez la nappe qui est sur l'autel. N'oubliez pas le sel, et mangeons.

Ils s'asseyent par terre, et les voilà qui mangent et boivent à leur aise. La cervelle de Primaut ne tarde pas à bouillir. Renart s'en aperçoit et l'excite à boire encore en faisant semblant de boire lui-même. Primaut s'en donne à cœur joie, et ses yeux luisent dans sa tête comme un charbon ardent.

— Renart, dit-il, Dieu, en nous conduisant ici, nous a rendu un grand service. Nous n'aurions pas mieux dîné, si nous avions été pairs ou moines. J'en veux rendre grâce au ciel; je vais dire la messe, et je vous jure que je m'en tirerai bien, car, étant enfant, j'ai appris à chanter et à lire.

(1) C'est-à-dire une boîte d'hosties. On voit par là jusqu'où les trouvères poussaient le mépris de toute croyance.

— Tu sais bien, dit Renart, que personne ne peut dire la messe, s'il n'est prêtre, chapelain ou tout au moins tonsuré.

— Sire Renart, répond Primaut, vous avez beau dire, je ne m'en irai point d'ici que je n'aie chanté vêpres, vigile et messe; il ne s'agit que de savoir qui me tonsurera.

— Si je puis trouver un rasoir, dit Renart, la chose sera bientôt faite. Je te mettrai l'étole au cou sans le congé de l'évêque.

— C'est au mieux, dit Primaut.

Les voilà tous deux cherchant dans tous les coins, Primaut chantant à tue-tête et se heurtant à tous les piliers.

Renart, plus avisé, va regarder derrière l'autel Saint-Jacques; il y voit une armoire, il l'ouvre et en tire un rasoir bien affilé, des ciseaux et un bassin de cuivre, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour tonsurer.

— A la bonne heure! dit Primaut, rien ne m'empêchera plus de chanter la messe.

— Halte-là, mon bel ami, dit Renart, avant de chanter la messe, il faut la sonner. Sonne-la donc.

Primaut court aux cloches, il saisit les cordes et sonne à glas, à tremble et à carillon. Renart se tenait les côtes.

— Mon ami, tire les cordes; tire-les bien, tire-les toutes deux ensemble! Quelles belles cloches! quel beau son!

Celui qui aurait vu Primaut s'escrimer au jeu n'aurait pu s'empêcher de rire, même s'il eût appris que ses parens venaient d'être mis dans la bière. — Assez, dit Renart, tu n'en peux plus, repose-toi.

— Comme vous voudrez, répond Primaut, — et le voilà qui lâche les cordes et s'apprête pour la messe. Il met l'aube, l'aumusse, la ceinture, l'étole et le fanon; il endosse la chasuble, passe la main sur sa tonsure, monte à l'autel, ouvre le missel et se met à tourner les feuillets.

Renart en ce moment jugea qu'il était prudent de déguerpir; il repassa par le trou qu'il avait fait pour entrer, et, rejetant la terre qu'il en avait tirée, il ferma le passage, laissant dans l'église Primaut vêtu de ses habits ecclésiastiques, hurlant, brayant et chantant la messe. Les vilains, qui étaient accourus au bruit des cloches, entrent en foule dans l'église : Primaut est roué de coups de bâton; il s'échappe en sautant à travers une verrière et se met à courir dans la campagne en traînant sa chape et son surplis. Il retrouve Renart couché au pied d'un chêne et lui adresse de vifs reproches : celui-ci jure que c'est le curé qui a bouché le trou. — Puisqu'il en est ainsi, dit Primaut, je suis charmé d'avoir emporté sa chape et son surplis. Je vais aller les vendre à la foire, et demain,

s'il veut dire la messe, il sera obligé de prendre la robe ou la chemise de sa prêtresse. — Bien pensé, dit Renart. — Les deux aventuriers partent pour la foire, et Renart mystifie les marchands comme il avait mystifié son compère.

Le roman se déroule ainsi à travers des péripéties grotesques, triviales ou cyniques; mais au milieu de cet imbroglio barbare il est toujours facile de suivre ce qu'on appellerait aujourd'hui l'idée politique et sociale qui domine l'œuvre tout entière, c'est-à-dire la protestation des déshérités de la roture contre les classes privilégiées. Celles-ci du reste n'en prenaient point ombrage, et Renart était admis partout; les sculpteurs le représentaient en compagnie des saints sur la façade des églises, et l'on trouvait plus souvent son image dans la chambre à coucher des moines que celle de la vierge Marie :

En leurs moustiers ne font pas faire
Sitost l'image nostre Dame,
Comme font Renart et sa femme
En leurs chambres où ils repousent,

dit Gauthier de Coincy, religieux bénédictin de Saint-Médard de Soissons, qui vivait au XIIIe siècle. Aujourd'hui Renart se voit encore sur les magnifiques stalles de la cathédrale d'Amiens, prêchant un auditoire de poules qui l'écoutent le bec ouvert, et l'allégorie n'a rien perdu de son sel, car la France est toujours la mère nourricière des parleurs, *Gallia causidicorum nutrix*, et comme les poules du roman nous nous laissons volontiers prendre aux belles paroles de ceux qui veulent nous croquer.

Le *Roman de la Rose* (1) a joui comme celui de Renart d'une très grande popularité, mais il est conçu dans un ordre d'idées tout différent, bien qu'il fasse encore une large part à la satire. Il se compose de deux parties, l'une de quatre mille vers, l'autre de dix-huit mille; la première est due à Guillaume de Lorris, mort vers 1260; la seconde est due à Jean de Meung, mort vers 1318; en voici la donnée générale.

Guillaume de Lorris raconte qu'en sa vingtième année, à l'âge où l'amour lève ses tributs sur les jeunes gens, il eut un songe qui le mit en grand émoi et lui laissa de profonds souvenirs. C'était par un beau jour de printemps, un jour clair et gai. Il se promenait dans la campagne, lorsqu'il se trouva devant la porte du *Verger du plaisir*. *Oisiveté* vint lui ouvrir et le présenta au maître du domaine, *Déduit*, qu'entouraient l'*Amour* et de joyeux compagnons. Après

(1) Ce roman a été plusieurs fois réimprimé. La meilleure édition est celle de M. Fr. Michel, 2 vol. in-12; Paris 1864.

les complimens d'usage, il alla, comme on dit, faire un tour dans le verger, et s'arrêta, au milieu des merveilles sans nombre qu'il rencontrait à chaque pas, devant un rosier chargé de fleurs, symboles de la pureté virginale. L'*Amour* qui le guettait lui décoche une flèche, et le voilà éperdument épris de la plus belle et de la plus fraîche des roses qui paraient l'emblématique arbuste. La cueillera-t-il, et d'autres pourront-ils aussi la cueillir en trompant la vigilance de *Dangier*, que *Chasteté* a préposé à sa garde? *Bel Accueil* et *Vénus* se liguent pour favoriser les amans de la rose; mais *Male Bouche*, *Peur*, *Honte* et *Jalousie* se liguent à leur tour contre eux, ce qui donne lieu à une foule de péripéties qui se succèdent comme les luttes des dieux dans l'*Iliade* en faveur des Grecs ou des Troyens. Guillaume de Lorris n'achève point l'histoire de son rêve; quand il s'arrête, la fleur est toujours sur le rosier virginal, et *Bel Accueil* est prisonnier dans une tour, où l'ont enfermé *Peur*, *Male Bouche* et *Jalousie*.

Dans la seconde partie du roman, Jean de Meung, au milieu de longues digressions où il met en scène une foule de personnages qui discutent sur la royauté, la propriété, la richesse, la vertu, les impôts, les moines mendians, raconte les nombreuses tentatives que fait l'amant de la rose pour délivrer *Bel Accueil*. Après mille échecs, Vénus allume au flambeau de Génius, le prêtre de la Nature, un brandon qu'elle lance sur la tour où *Bel Accueil* est enfermé. Cette tour prend feu; la garnison se sauve, *Bel Accueil* est délivré, et il permet à l'Amour de cueillir la rose. — Il n'est pas besoin d'ajouter que cette fleur est l'emblème de la femme aimée, qu'on ne peut obtenir qu'après de longues épreuves.

L'allégorie, on le voit, domine exclusivement dans cette composition bizarre, qui est comme le type du genre, et autour de laquelle viennent se grouper le *Roman de la Poire*, le *Roman de l'Arbre d'amour*, le *Vrai amant qui vint à cort le dieu d'amor por desraisnier sa mie florie*, le *Roman de la très doulce Mercy au cœur d'amour espris*, le *Mariage des sept arts libéraux*, etc. L'auteur de cette dernière allégorie suppose que *Grammaire*, veuve en premières noces, songe à se remarier. Elle fait part de ses intentions à ses filles, *Musique*, *Logique*, *Rhétorique*, *Arithmétique*, *Astronomie* et *Géométrie*, qui déclarent à l'unanimité qu'elles veulent faire comme leur vénérable mère. En ce moment paraissent deux graves personnages, *Théologie* et *Médecine*. Théologie ne veut pas interdire le mariage en vertu de ce précepte de l'école : *melius est calefacere se quam uri*, mais elle en expose les inconvéniens. — Taisez-vous, lui dit *Médecine*, vous n'y connaissez rien; je sais mieux que vous comment il faut traiter les femmes. — Elle tâte le

pouls à *Grammaire* et à ses filles, et leur dit : — Mariez-vous, mesdames. — Ce qui fut fait dès le lendemain. Le mariage des arts libéraux a pour pendant le divorce des grelots. Ceux-ci, après avoir épousé en premières noces trois vierges charmantes, *Charité*, *Vérité* et *Justice*, finissent par faire un très mauvais ménage : ils battent leurs femmes, leur jouent les plus mauvais tours et les répudient pour prendre trois vieilles aussi laides que méchantes : *Trahison*, *Hypocrisie* et *Simonie*, qui portent les braies, comme on disait au moyen âge, et imposent leur volonté à leurs époux, qu'elles tournent à leur gré, au plus grand déshonneur de l'église.

Les romans allégoriques ont exercé une grande influence sur toutes les autres branches de littérature; les légistes, les écrivains politiques, les auteurs des moralités, les théologiens eux-mêmes crurent faire merveille en personnifiant des abstractions, et de même que dans les romans d'aventures le monde était peuplé de dragons, de licornes, d'yllerions, d'oiseaux, qui chantaient des cantiques, de même, dans les livres les plus sérieux du XVe siècle, on vit figurer, comme des êtres réels, Raison, Justice, Patience, Consolation, Bon Espoir, Trop Donner, Loisir, Largesse, Faux-Semblant, Filouterie, Fausse Chanson, déguisés en bourgeois, en nobles ou en moines. L'allégorie a survécu au moyen âge, et nous la retrouvons au XVIe siècle dans *la Défaite d'un pain de seigle*, au XVIIe dans *la Défaite des bouts rimés*.

IV. — LES LAIS, LES FABLIAUX ET LES CONTES.

Sous le titre de *lais* et de *fabliaux*, il existe, de la seconde moitié du XIIe siècle aux premières années du XIVe, de petites pièces en vers qui correspondent à nos contes modernes et qui en sont la source directe. Elles appartiennent à la langue d'oil, et parmi leurs auteurs, qui sont presque tous des Anglo-Normands, des Picards ou des Artésiens, on cite au premier rang Jean de Boves, Eustache d'Amiens, Audefroy, Marie de France, Haisiaux, Renaud, Rutebœuf et le bossu d'Arras. Tout en faisant encore en bien des passages une certaine place au merveilleux, ces sortes de compositions sont beaucoup plus près de la réalité que les romans chevaleresques et les romans d'aventures. Quelques-unes se rattachent, par leur origine, à l'extrême Orient, d'autres sont empruntées aux faits ordinaires de la vie.

Les *lais* paraissent avoir été primitivement chantés avec accompagnement de vielle ou de harpe. Ils sont élégiaques, érotiques, moraux, tragiques, bouffons ou dévots. L'un des plus parfaits est sans contredit le *Lai de l'oyselet*, dont on trouve l'idée première dans

une fable de l'Indien Bidpai. La scène se passe dans un verger magnifique qu'un chevalier ruiné par les croisades a vendu à un vilain. Chaque jour, un tout petit oiseau vient aux premiers rayons du soleil s'y percher au sommet d'un pin et faire entendre des chants merveilleux (1). « Écoutez, dit-il dans l'un de ces chants, chevaliers, clercs et bourgeois, qui vous entremettez d'amour et souffrez de ses douleurs; écoutez, jeunes filles, belles et avenantes, qui vous laissez prendre aux séductions du siècle! Je vous le dis en vérité, vous devez avant tout aimer Dieu et ses commandemens, aller volontiers à l'église, et si vous servez Dieu et amour, il ne vous arrivera jamais malheur en cette vie, car amour et Dieu sont même chose. Dieu aime bon sens et honneur, et amour ne les méprise pas. Dieu réprouve orgueil et hypocrisie, et amour aime loyauté. Dieu écoute les prières, et amour ne les dédaigne pas. Dieu aime la générosité, mais il n'aime pas les envieux, les jaloux, les traîtres et les querelleurs. Si vous profitez de mes leçons, vous pourrez avoir à la fois Dieu et le bonheur du siècle. — Ainsi chanta l'oiseau; mais, quand il vit au-dessous de l'arbre le vilain qui l'écoutait, il chanta d'une autre manière parce qu'il le savait déloyal et méchant. — Cesse de couler, rivière; tours, donjons, manoirs, tombez; fleurs, flétrissez-vous, car ceux qui m'écoutaient jadis, loyaux chevaliers et gentilles dames, se réjouissaient à mes chansons; ils en étaient plus aimans et plus tendres; aujourd'hui qui m'écoute? C'est un vilain, envieux et brutal, qui ne songe qu'à l'argent. Ce n'est pas pour m'entendre qu'il vient sous cet arbre, c'est pour mieux manger et mieux boire. »

Le vilain *fronce le nez de colère*. Il tend des lacets, et l'oiseau ne tarde pas à s'y prendre. — Que ferez-vous de moi? dit-il; une fois en cage, je ne chanterai plus, et, si vous me mangez, vous ferez un maigre repas. Donnez-moi la volée, et je vous enseignerai trois secrets qui vous rendront le plus heureux des hommes. — Le vilain y consent. L'oiseau se perche sur le pin, lisse ses plumes froissées par des mains grossières, et comme le vilain le pressait de lui dire ses trois secrets, il répondit : — Ne crois pas tout ce que tu entends dire; voilà mon premier secret. — Je le savais, dit le vilain. — Si tu le sais, reprit l'oiseau, garde-toi de l'oublier, et souviens-toi qu'il ne faut pas pleurer ce que tu n'as jamais eu; voilà mon deuxième secret. — Te moques-tu de moi! dit le vilain. A-t-on jamais vu personne regretter ce qu'il n'a jamais possédé? Le troisième secret,

(1) Le rôle que l'auteur inconnu du fabliau attribue à l'oyselet est de tout point conforme aux traditions de l'antiquité, qui attribuait aux oiseaux une intelligence supérieure et les regardait même comme initiés aux secrets des dieux, parce qu'en s'élévant dans les airs ils se rapprochaient d'eux.

quel est-il? — Il est tel que celui qui le connaîtrait serait le plus riche des hommes. Mon corps renferme une pierre de trois onces, et quiconque après ma mort la possédera n'aura qu'à souhaiter pour voir ses désirs accomplis. — Le vilain, désespéré, arrache sa barbe et ses cheveux, se griffe la figure et se lamente d'avoir laissé échapper un pareil trésor. L'oiseau, qui le regardait du haut de l'arbre, se réjouit de le voir en si piteux état. — Chétif vilain, dit-il, je ne suis pas plus gros qu'une mésange, je ne pèse pas une demi-once, comment une pierre de trois onces pourrait-elle tenir dans mon corps? Et maintenant je te prouve que de mes trois secrets tu n'en savais pas un : tu as cru ce que je t'ai dit, tu m'as lâché quand j'étais ton prisonnier, tu as pleuré ce que tu n'as jamais eu, et te voilà tout en larmes pour une pierre qui n'a jamais existé. — Cela dit, il s'envola, et depuis ce jour il ne revint plus chanter sur le pin; les fleurs séchèrent sur leur tige, les arbres laissèrent tomber leurs feuilles, la fontaine cessa de couler, et le vilain ne tira plus aucun profit de son domaine, car c'étaient les chants merveilleux de l'oiseau qui donnaient aux arbres leur séve et aux fleurs leur parfum. Or, ajoute le conteur, apprenez, vous tous et vous toutes, que *cil qui tout convoite tout perd.* — La morale du *Lai de l'oyselet* n'est, comme ce lai lui-même, que l'exacte reproduction de la fable indienne; mais comment cette fable est-elle arrivée des bords du Gange aux bords de la Seine? C'est un mystère que la science n'a pas encore éclairci.

Le *lai d'Ignaurès* appartient à un ordre d'idées tout différent. Cet Ignaurès est un Lovelace blasonné qui aime et trompe douze femmes à la fois. Les femmes lui pardonnent, mais il n'en est pas de même des maris. Ils le tuent, lui arrachent le cœur et le font manger à leurs infidèles moitiés, qui meurent de désespoir et de dégoût. Le *lai de Graëlent* est moins sombre; c'est l'histoire des amours d'un chevalier breton, tantôt avec des fées, tantôt avec de simples mortelles qui se disputent son cœur. L'une de ces fées finit par l'enlever, et depuis ce temps son cheval parcourt les landes et les forêts de la Bretagne pour le chercher en l'appelant par des hennissemens plaintifs, car les chevaux sont plus fidèles à leurs maîtres que les femmes ne le sont à leurs amans.

Les *fabliaux* ont un caractère beaucoup plus bourgeois. Ce qui les distingue avant tout, c'est la verve brutale et cynique, et cet esprit railleur et mordant auquel on est convenu de donner le nom d'esprit gaulois. Leurs auteurs se moquent de tout, des manans, des bourgeois, des nobles, des médecins, des marchands, et surtout des femmes. Pour eux, la femme n'est plus cette étoile que Dante, du fond de l'abîme, voyait resplendir dans les espaces infinis; c'est une créature perverse, sensuelle, vénale, née pour mentir et pour

tromper. Ils lui refusent un cœur, comme les théologiens lui refusaient une âme; mais au milieu de leurs exagérations satiriques ils gardent toujours un sentiment très vif de la vie humaine. C'est là ce qui en a fait la popularité, car les bonnes gens du moyen âge retrouvaient dans leurs vers le miroir du monde, *speculum mundi*, le portrait de leurs voisins ou de leurs amis, leur propre portrait et trop souvent aussi celui de leurs femmes. Les prêtres, les moines, les nonnains et les saints ne sont pas mieux traités. Ainsi dans le *Testament de l'âne*, nous voyons un curé inhumer en terre sainte un vieux maître aliboron qui l'avait servi vingt ans. L'évêque s'indigne d'une pareille profanation. Il fait venir le curé, lui donne une verte semonce, et le menace de lui retirer son bénéfice. Celui-ci, pour toute réponse, se borne à dire : — Seigneur évêque, vous seriez plus indulgent, si vous aviez connu comme moi la grande sagesse et prud'homie de mon âne. Il savait tout et songeait à tout : la preuve, c'est qu'il n'est point mort intestat, et qu'il vous a légué vingt livres parisis que je vous apporte. — Vraiment! dit l'évêque; eh bien! s'il en est ainsi, que Dieu lui pardonne ses péchés, et qu'il repose en paix.

Dans le *fabliau du Jongleur et de saint Pierre*, le diable, en partant pour faire une tournée sur la terre, confie la garde de l'enfer à un jongleur qui s'était ruiné par le jeu. Saint Pierre, informé du fait, prend des dés tout neufs et va trouver le nouveau concierge des damnés. Il lui propose de jouer des âmes; l'offre est acceptée, le brelan s'engage. Saint Pierre gagne un damné, puis deux, puis cent, et, la chance lui tournant toujours, il finit par en gagner la moitié. Le jongleur fait son va-tout, il perd encore, et saint Pierre emmène tout le personnel de l'enfer dans le séjour des élus. Nous retrouvons encore saint Pierre dans le *Vilain qui conquist le paradis en plaidant*. Au moment où l'âme de ce vilain quittait sa prison charnelle, il ne se présenta personne pour lui enseigner sa route et le conduire soit en enfer, soit dans le ciel, car il n'y a ni anges ni diables qui se dérangent pour ces sortes de gens. Ne sachant quelle route prendre, elle regarda de tous côtés et vit à sa droite saint Michel tout joyeux qui emportait une autre âme. Elle le suivit, et entra derrière lui en paradis. Saint Pierre, qui gardait la porte, lui demanda par qui elle était conduite. — Nul, dit-il, ne peut entrer tout seul chez nous, et d'ailleurs nous n'avons pas de place pour les vilains. — Beau sire Pierre, répondit l'âme, plus vilain que vous ne peut être ici, et certes Dieu avait perdu la tête quand il vous choisit pour un de ses apôtres. Vous avez renié trois fois Notre-Seigneur. Allez avec les traîtres, vous n'êtes pas digne du paradis. Quant à moi, je suis un brave homme, et j'ai le droit d'y rester. — Saint Pierre, tout

confus, appela saint Paul. — Venez, lui dit-il, faire entendre raison à cette âme insolente. — Saint Paul veut engager la conversation. — Taisez-vous, dom Paul le Chauve; c'est bien à vous qu'il appartient de parler! Vous avez été le plus cruel des tyrans; vous avez fait lapider saint Étienne et mettre à mort une foule de braves gens. Croyez-vous que je ne vous connais pas? — Saint Paul appelle saint Thomas à la rescousse. — Vous, dit le vilain, je vous connais aussi; vous avez refusé de croire à la résurrection de Notre-Seigneur; vous vous êtes conduit à son égard comme un vrai Sarrasin, et votre place n'est pas ici. — Les trois apôtres, fort désappointés, tiennent conseil et vont en référer à Dieu. Notre-Seigneur, tout étonné d'une chose aussi extraordinaire, dit aux apôtres : — Je vais lui parler, à cette âme, et nous allons voir. — Il l'appelle et lui demande comment il se fait qu'elle soit entrée malgré saint Pierre et qu'elle prétende rester en dépit de tous. — Sire, dit l'âme, je ne vous ai jamais renié, je n'ai point refusé de croire à la résurrection, je n'ai fait lapider personne, j'ai partagé mon pain avec les pauvres, je les ai réchauffés à mon feu, je les ai soignés dans leurs maladies, je me suis confessé. Les prêcheurs nous disent que Dieu pardonne à ceux qui ont ainsi vécu. Je suis venu ici sans difficulté; pourquoi m'en irais-je? Vous-même n'avez-vous pas dit que celui qui était entré céans n'en sortirait jamais? Vous ne mentirez pas à cause de moi. — Vilain, répondit le Seigneur, tu as si bien plaidé ton procès que tu l'as gagné; reste avec nous. — Le droit, dit le vilain, finit toujours par l'emporter. Mieux vaut l'esprit que la force.

Écrits d'abord en vers, les fabliaux n'ont pas duré chez nous plus de deux siècles dans la forme originale qui leur était propre. « L'élément comique, dit M. Anatole de Montaiglon (1), après avoir été d'abord un détail pour reposer de la gravité des mystères, et s'y être étendu jusqu'à y passer à l'état d'intermède, s'est détaché du drame religieux, il est devenu non pas la comédie, mais cependant une vraie pièce de théâtre qui s'est appelée *la farce*, et celle-ci a tué le fabliau. Elle lui a tout pris, ses sujets, ses personnages, ainsi que son esprit et son ton lui-même. Au xve siècle, il n'y a plus de fabliaux, ils sont morts, ou plutôt ils se sont métamorphosés pour revivre sous une forme nouvelle. » En effet, à partir de cette époque, on voit paraître une école de prosateurs qui recueille l'héritage des trouvères, s'inspire de leur esprit, leur emprunte quelques-uns de leurs sujets, les égale par la verve, et les dépasse souvent par le cynisme. Les *Cent Nouvelles nouvelles* ouvrent la série. Le recueil célèbre qui porte ce nom se compose de récits

(1) *Recueil complet des fabliaux revus sur les manuscrits,* Paris 1873, in-8°.

faits à Genappe, petite ville du Brabant méridional, entre les années 1456 et 1461, par les seigneurs de la cour du dauphin Louis, depuis Louis XI, qui s'était retiré auprès du duc de Bourgogne à la suite de sa révolte contre son père Charles VII. C'est encore d'une cour princière, la cour de Marguerite de Valois, reine de Navarre, qu'est sorti l'*Heptaméron*, une sorte de contrefaçon du *Décaméron* de Boccace, et qui offre, sous une forme parfois un peu lourde et pédantesque, « le recueil des mauvais tours que les femmes ont joués aux pauvres hommes. » Bonaventure Despériers, valet de chambre de Marguerite, Noël du Faill, conseiller au parlement de Rennes, François Béroald, sieur de Verville, et chanoine de Saint-Gatien de Tours, Guillaume Bouchet (1), libraire à Poitiers et juge-consul des marchands de cette ville, Thomas Sébilet, avocat au parlement de Paris, tiennent le premier rang parmi les conteurs du XVIe siècle. Par un singulier contraste entre leurs fonctions et leurs œuvres, ils forment au-dessous de Rabelais, leur maître à tous, un cénacle de graves magistrats et d'hommes d'église qui se livrent, comme des basochiens en goguette, à des joyeusetés sans vergogne. C'est en effet le caractère propre des écrivains de la renaissance de faire marcher de front les études sérieuses et les *propos facétieux*. Quand on trouve par exemple dans Bonaventure Despériers le conte du *Curé de Brou et de son évêque*, dans Béroald de Verville les scandaleux récits qui émaillent le *Moyen de parvenir*, on se demande comment les catholiques du XVIe siècle, si profondément attachés à leurs croyances, pouvaient lire sans en être scandalisés des *baliverneries* aussi peu édifiantes, et comment des chanoines ont pu les écrire. Au moyen âge comme à l'époque de la renaissance, cette contradiction éclate partout. Les mêmes hommes qui faisaient leurs délices des moqueries dirigées contre le clergé, les papelards et les nonnains, étaient les premiers à demander que les huguenots fussent impitoyablement poursuivis. S'il ne leur déplaisait pas de voir attaquer les moines, il leur plaisait encore plus de voir brûler les hérétiques. Ils étaient à la fois anti-cléricaux et intolérans, et l'on ne s'expliquerait pas un pareil fait, si la sottise humaine n'était pas là pour rendre raison de tout.

Lorsque les hommes qui étaient restés au giron de l'église, et ceux même qui vivaient de ses bénéfices et de ses dîmes, poussaient

(1) Au milieu de divagations bizarres, Bouchet rencontre parfois des idées très justes. Quand nous faisons à Rousseau l'honneur d'avoir le premier demandé aux mères de nourrir leurs enfans, nous oublions que Bouchet avait émis la même idée dans le chapitre XXIV des *Sérées*, intitulé *des Nourrices*, où il est dit « qu'oster aux mères leurs enfans pour les donner à d'autres nourrices, ne peut estre autrement appelé que faire un contre-tempérament à la nature. »

jusqu'aux plus grossières insultes le mépris du clergé et des antiques croyances, on devine sans peine à quel degré de violence en arrivaient les réformés. Le conte était pour eux comme pour Voltaire un instrument de guerre et de démolition. Tout en commentant les Grecs et les Romains, ils cherchaient à déconsidérer les prêtres catholiques, et surtout les moines et les *moinesses*, par une foule d'anecdotes scandaleuses, les unes vraies, les autres de pure invention. Henri Étienne, deuxième du nom, nous a légué, dans l'*Introduction au Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes*, un curieux exemple des exagérations auxquelles l'esprit de parti entraînait les réformés. A des dissertations aussi érudites que fastidieuses, Henri Étienne entremêle des contes où les moines, les quêteurs, les reliques et les miracles sont impitoyablement conspués. Tels sont entre autres *les Braies de saint Bernardin*, le *Quêteur et les deux pourceaux*, *Saint-Pierre des Boudins* et *Frère Oignon*. Dans ce dernier conte, frère Oignon monte en chaire pour annoncer qu'il revient de la terre-sainte, « et, en faisant un assez long discours de sa pérégrination, il dict entre autres choses que le patriarche de Jérusalem lui a donné un peu du doit du Saint-Esprit aussi sain et aussi entier qu'il a jamais esté, et le museau du séraphin qui apparut à saint François, et une des ongles du chérubin, et une des costes du *Verbum caro*, et des habillemens de la saincte foy catholique, et quelques rayons de l'estoile qui apparut aux trois rois, et un peu du son des cloches du temple de Salomon. » Tout le reste est dans ce ton. Parmi les écrivains de la réforme, d'Aubigné seul est allé aussi loin dans l'invective et l'ironie. Ce vaillant soldat, ce polémiste infatigable avait passé sa vie à combattre l'église romaine, trop souvent aussi à la calomnier, et ce n'étaient certes pas ses œuvres que sa petite-fille, la veuve Scarron, devenue la femme anonyme de Louis XIV, lisait dans les soirées moroses de Versailles, où ce prince, témoin du naufrage de sa fortune, se repentit sans doute plus d'une fois « d'avoir pris pour maîtresse une vieille femme et pour ministre un jeune homme. »

Après avoir jailli librement jusqu'aux dernières années du règne de Henri IV, la veine sceptique et anti-cléricale a tari tout à coup sous Louis XIII. On sent à cette époque qu'un pouvoir ombrageux et fort surveille et comprime les hardiesses de la pensée. Richelieu, ministre et cardinal, ne veut pas que la satire politique et religieuse s'attaque à son double caractère; les livres ne paraissent plus qu'avec un privilége du roi, et le conte se transforme. Cyrano de Bergerac inaugure par le *Voyage dans la lune* un genre nouveau auquel se rattachent de notre temps le *Voyage au centre de la terre* et autres ouvrages qui ont la prétention d'unir la science à la fan-

taisie. Le *Mètel* d'Ouville à son tour ouvre la série des anas et met pour la première fois en scène les types provinciaux qui figurent si souvent dans les comédies du XVIII[e] siècle, c'est-à-dire les Normands et les Gascons. Les naïvetés de Calino, les aphorismes de M. Prudhomme, les reparties de la baronne X... et de la comtesse Z... ne sont souvent qu'un écho des *Contes aux heures perdues*, imprimés à Paris en 1643 (1).

Les conteurs du moyen âge avaient charmé les barons et les châtelaines dans les salles attristées des manoirs féodaux; ils avaient fait oublier aux vilains les corvées seigneuriales, la taille et les gabelles, et donné par l'imitation Boccace à l'Italie et Chaucer à l'Angleterre. La Fontaine, prenant comme Molière son bien partout où il le trouvait, a formé son bouquet avec les fleurs qu'ils avaient effeuillées à travers les âges, et, n'auraient-ils que ce seul mérite, ce serait assez pour attirer l'attention sur leurs œuvres; mais ce n'est pas la simple curiosité littéraire qui doit nous recommander l'étude des poèmes chevaleresques, des romans d'aventures et des fabliaux, c'est aussi la philosophie et la science historique. On y trouve en effet sur la diffusion des idées et des croyances à travers les diverses branches de la grande famille humaine les plus précieuses indications; les hommes des vieux âges y revivent avec une vérité beaucoup plus saisissante que dans les chroniques, car l'idéal et le réel s'y mêlent sans cesse, comme ils se mêlent dans la vie. On ne saurait donc trop encourager les études qui ont pour objet d'éclairer d'un jour nouveau les origines de notre littérature nationale, de mettre en lumière l'influence que cette littérature a exercée sur l'Europe. Les érudits qui exploiteront cette mine féconde rencontreront sans nul doute un favorable accueil auprès du public français, car on est toujours écouté quand on parle aux peuples comme aux hommes des jours lointains de leur enfance.

CHARLES LOUANDRE.

(1) Ce livre, très recherché des bibliographes, est aujourd'hui très rare. On y trouve des *naïvetés*, des *brocards*, des *reparties*, des *équivoques* et des *contes facétieux* qui ne manquent pas d'esprit. En voici un échantillon : « Une dame de fort peu de sens, mais femme d'un homme qui estoit dans le haut employ et dont on faisoit estat à cause de son mary, avoit reçu un présent d'une belle paire d'heures. Elle, croyant que tout ce qui estoit dans ces heures fussent des prières, se mit à genoux dans l'église, et ouvrant les heures droit où estoit la permission de l'imprimeur, elle fait un grand signe de croix, et avec une grande dévocion commence à dire : « Il est permis d'imprimer et faire imprimer le présent livre à Jehan Petit, marchand libraire à Paris, etc. » Puis tournant le feuillet où est le calendrier, et refaisant le signe de la croix, elle dit : « Janvier a trente et un jours, et la lune n'en a que trente, » et ainsi des autres jusqu'à la fin de décembre. Oh! que ces oraisons estoient bien dévotes! »

LES

PARTIS SOCIALISTES

EN ALLEMAGNE

Le parti socialiste allemand dispose de puissans moyens de propagande : il a seize journaux qui comptent plus de 30,000 abonnés, et ce chiffre représente une grande quantité de lecteurs, car un seul exemplaire suffit ordinairement à tout un atelier. Ses orateurs se font entendre dans des réunions publiques fréquentes et très suivies. Ainsi, grâce à la liberté de la presse et au droit de réunion dont l'usage est moins limité qu'on ne croit par les procès et par la police, le socialisme parle haut en Allemagne, et, comme il y est l'objet de vives inquiétudes, on écoute et l'on commente son langage. M. le professeur Held, un des plus sages parmi ces socialistes de la chaire, dont M. Louis Reybaud a fait connaître ici même et critiqué le programme, s'est donné la peine d'étudier, un trimestre durant, les feuilles socialistes, de les analyser et d'en reproduire les parties les plus caractéristiques. Ce travail n'est point fait pour expliquer les illusions de l'école à laquelle il appartient, car l'auteur a beau distinguer deux sortes de journaux socialistes, les uns qui sont des organes d'associations ouvrières et s'occupent avant tout de défendre les intérêts du travailleur de telle ou telle industrie, les autres qui s'adressent à tous les prolétaires et prêchent la guerre sans merci contre les institutions de l'état moderne : il faut être aveuglé par l'optimisme pour croire que les seconds sont seuls révolutionnaires, tandis que les premiers se contenteraient d'une réforme pacifique. En réalité, l'Allemagne n'a point ce privilége, que les tentatives de conciliation faites en ce moment par la partie la plus éclairée de sa bourgeoisie soient accueillies, même avec un semblant de reconnaissance, par les ouvriers : à de rares

exceptions près, elles ne rencontrent que la défiance et la haine. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire avec des yeux non prévenus les journaux des deux catégories.

I.

Si toutes les feuilles socialistes ressemblaient au *Parloir*, organe des ouvriers en porcelaine, il n'y aurait pas, même en Allemagne, de question sociale, car ce journal professe la doctrine que l'ouvrier doit s'aider lui-même, et que l'éducation du caractère, « l'exercice des forces intellectuelles et l'acquisition de connaissances utiles sont les plus sûrs moyens qu'il possède d'amender son sort. » Il réclame la fondation d'une école d'apprentissage pour mettre l'ouvrier en état d'améliorer ses produits et de lutter contre la concurrence étrangère. Il espère l'appui des patrons, et, si l'on trouve parfois l'expression d'une certaine méfiance à l'égard de ceux-ci, le plus souvent il est fait appel au sentiment du devoir que leur imposent « leur fortune et leur instruction plus étendue. » Sans doute *le Parloir* ne regarde pas comme parfaite l'organisation de la société : l'association qu'il représente cherche la réforme des rapports de l'ouvrier et du patron; elle a, comme les autres, sa caisse des grèves, c'est-à-dire ses armes, au moins ne les montre-t-elle pas à tout propos et n'est-elle point provocante. Son journal recommande sans cesse au travailleur la modération dans ses désirs et l'amour de son art. Un jour par exemple, *le Parloir* met en scène un tourneur qui, derrière sa vitre tachée de pâte, regarde dans la cour enfumée de la fabrique. « Tourne! tourne! » crie-t-on autour de lui; mais ses yeux rencontrent le rosier qui fleurit contre le mur noir, et par-dessus le vieux bâtiment il voit le ciel bleu où glisse l'hirondelle. Il pense alors aux riches, à tous ceux qui se reposent dans les jardins-concerts ou voyagent vers les Alpes et les villes de bains. Lui aussi voudrait bien voyager, au moins faire une partie de deux jours sur terre ou sur l'eau; mais il examine son budget, et le résultat se devine : point de partie! Pourtant il ne récrimine pas contre la société : au sort des agioteurs de Berlin, il préfère encore le sien; c'est bien quelque chose que d'être un ouvrier habile et honnête. Que les banquiers aillent donc aux jours chauds de l'été éblouir de leur luxe le public des bains à la mode! Il y a dans le voisinage, à une lieue de la fabrique, au bout de la plaine sablonneuse, des arbres verts et de l'eau fraîche; dans le bois de pins, la fraise croît, les oiseaux chantent, l'écureuil bondit : c'est plus qu'il ne faut pour amuser les enfans! Il ira au bois avec les siens. De quoi se plaindrait-il, puisqu'il a le repos, la paix et l'amour? Et le porcelainier satisfait quitte sa vitre pour se remettre à tourner. C'est une véritable idylle

où l'on reconnaît les couleurs dont on peignait jadis la vie de l'atelier. Elle a du moins le mérite d'avoir été écrite par un ouvrier, et prouve, comme beaucoup d'autres passages du journal d'où elle est tirée, que de vieilles traditions et une bonne volonté réciproque maintiennent l'harmonie dans les manufactures de porcelaine. Aucune grève n'a encore troublé cette industrie; les patrons n'hésitent point à tendre au travailleur une main qu'ils sont sûrs de ne pas voir repoussée, et *le Parloir* leur rend cette justice, que « librement, sans pression extérieure, ils ont remédié, en élevant les salaires, à la gêne produite par le renchérissement de toutes choses. » C'est une situation exceptionnelle, et nous ne trouvons pas dans toute l'Allemagne deux journaux comme celui des porcelainiers.

Le Correspondant, journal des ouvriers chapeliers, est en lutte perpétuelle avec le *Journal des Chapeliers*, organe des patrons. Il pousse à la coalition et à la grève. L'échec de certaines grèves lui donne bien à réfléchir, mais pour le mener à cette conclusion qu'il faut engager la lutte à bon escient, après s'y être longtemps préparé, à moins qu'un acte de brutalité n'oblige l'ouvrier à déclarer la guerre, coûte que coûte, « pour prouver qu'il a conscience de sa dignité. » Quand les patrons, fatigués de cette attitude provocante, s'entendent pour déclarer qu'ils excluront à l'avenir de leurs ateliers les membres de l'association, *le Correspondant* se récrie sur « cet acte d'une absurdité révoltante, » sur cet orgueil et cette tyrannie. A chaque page déborde la passion. Si encore un pareil langage ne trahissait qu'un violent antagonisme entre des intérêts qu'on pût espérer de concilier un jour! mais on ne voit guère sur quel terrain l'entente serait établie. Il ne suffit pas de dire qu'on n'a « rien de commun avec les démocrates socialistes, ni avec l'Internationale, » et qu'on veut uniquement par « un combat sans pitié » affranchir le travail du Moloch qui l'exploite, c'est-à-dire du capital; quand, au lieu d'un programme raisonné, on ne montre que de vagues aspirations et des exigences dont la partie adverse n'entrevoit pas le terme, on ne peut attendre de celle-ci que la résistance. Alors on s'irrite et l'on menace. Après avoir décliné toute immixtion dans la politique, on en vient à déclarer que « la politique pourrait bien venir en aide au travailleur; » après avoir choisi pour devise : *aide-toi*, on s'en prend à l'état des souffrances de la classe ouvrière; après s'être dit prêt à examiner les divers moyens de conciliation, on rejette avec dédain ceux qui sont offerts, comme le projet d'instituer des tribunaux d'arbitrage dont les arrêts auraient force exécutoire. « Ce serait, dit le journal, une baïonnette dirigée contre la poitrine de chaque ouvrier! » Voilà donc une association engagée contre ses patrons dans un conflit sans issue.

Le Correspondant pour les imprimeurs et les fondeurs en caractères est rédigé dans le même esprit que l'organe des chapeliers, mais avec plus de talent. En Allemagne comme en France, le typographe se considère comme un ouvrier d'élite, comme un « pionnier de la classe laborieuse; » orateur en même temps qu'écrivain, il rédige des manifestes en descendant de la tribune. Tel est M. Härtel, rédacteur en chef du *Correspondant :* il est fort remarqué dans les congrès, et pour son journal il écrit de longues leçons d'économie politique. Aux applaudissemens des socialistes de la chaire, il combat la doctrine admise sur la loi du salaire; en attendant l'établissement universel des sociétés coopératives, qui donneront à l'ouvrier le revenu entier de son travail, il veut, sans s'expliquer clairement, qu'on se serve des associations « pour changer au profit du travailleur la loi de l'offre et de la demande. » A la vérité, il se dit partisan du progrès lent, désabusé des chimères de Lassalle et du communisme français, mais il ne faut pas trop se fier à ces dispositions conciliantes. Dès qu'une grève ou la moindre discussion éclate, le langage du *Correspondant* devient singulièrement amer. Lui aussi d'ailleurs, il a des espérances indéfinies. « Marchons toujours, dit-il, réunissons tous les travailleurs sous la bannière des associations; le reste viendra de soi! » On comprendra ce qu'il faut entendre par ce mot en voyant le journal avouer un jour que la grande majorité des imprimeurs associés « appartient d'idée et de fait à la démocratie socialiste. »

Un tel aveu serait superflu de la part du *Compagnon*, organe des ouvriers bijoutiers, et du *Messager*, organe des ouvriers fabricans de cigares. La première des deux associations, fondée il y a quatre ans, n'était pas au début pénétrée de l'esprit révolutionnaire qui l'a envahie peu à peu. On trouve aujourd'hui dans son journal tous les genres de déclamations, contre l'église par exemple, « qui se dit la fiancée de Christ, le libérateur des prolétaires, et qui a fait un pacte avec les exploiteurs du prolétariat, ces ennemis de Christ! » Point d'appel à l'insurrection immédiate contre la société; mais *le Compagnon* avertit les ouvriers de compter sur eux-mêmes et de ne point attendre de l'état la réforme sociale; s'il accepte comme par grâce les améliorations partielles que proposent les « socialistes en frac, » c'est à titre d'à-compte sur la liquidation générale. Quant au *Messager*, sa devise empruntée à Lassalle : « les travailleurs sont la pierre sur laquelle il faut bâtir l'église du présent, » dit assez toute sa politique. C'est encore un journal de combat, qui aime la guerre et en connaît toutes les ruses. Le corps de métier qu'il représente est faible contre les patrons, car les fabricans de cigares, dont la marchandise ne se détériore pas en magasin, ont des dépôts considérables qui leur permettent de satisfaire leurs cliens sans

céder aux exigences des meneurs de grève. Forts de cet avantage, ils se sont engagés en commun à fermer leurs ateliers à tout ouvrier gréviste. *Le Messager* reconnaît qu'il n'y a pas moyen de lutter contre plus fort que soi; il conseille donc de renoncer à la grève, mais de faire le vide autour du patron récalcitrant. Les ouvriers de celui-ci recevront, par les moyens dont dispose l'association, des renseignemens sur toutes les places vacantes dans les diverses fabriques; puis la désertion commencera avec l'aide de la *Caisse de secours pour les voyages*, les célibataires partiront les premiers, ensuite les hommes mariés, et la maison sera évacuée sans grève. Comme les ouvriers en Allemagne sont plus nomades que partout ailleurs, ce singulier procédé est plus praticable et plus pratiqué qu'on ne le croirait. Bien entendu, *le Messager* rougit de recourir à de pareils expédiens. Il déclare net que l'association des travailleurs est le meilleur moyen non de réformer, mais de détruire la société actuelle : « elle est la condition *sine qua non* de la fondation et du maintien de l'état social et démocratique de l'avenir. »

Une place à part revient à *l'Association, organe de la Ligue des associations ouvrières*, de MM. Hirsch et Dunker. Tous deux sont des socialistes de la chaire qui n'ont point voulu se contenter de la théorie. Disciples de M. Schulze-Delitsch, ils ont transformé ses sociétés (*Genossenchaften*), qui ne profitent guère qu'à la petite bourgeoisie, en associations (*Gewerkvereine*) analogues aux *trades-unions* d'Angleterre. Treize furent fondées dans l'espace de deux ans (1868-1869), et, rattachées par un lien commun, formèrent *la ligue des associations allemandes*. Le pouvoir législatif réside dans l'assemblée générale, le pouvoir exécutif dans le conseil central; mais, pour donner à la direction la force qui vient de l'unité, un des membres du conseil reçoit un titre et des attributions spéciales : c'est l'avocat de la ligue (*Verbands-Anwalt*.) Celui-ci est rédacteur en chef du journal; chargé de la propagande, il doit se transporter partout où sa présence est jugée nécessaire. Il ne s'agit donc plus ici d'un journal rédigé par des ouvriers, car M. Hirsch, aujourd'hui avocat de la ligue, est docteur et légiste : *l'Association* est une sorte de moniteur de la réforme sociale, qui se fait auprès des classes élevées l'interprète des vœux de la classe laborieuse. C'est un très beau rôle, mais on apprécie sévèrement en Allemagne la manière dont il est rempli. Les patrons reprochent à la ligue d'encourager ou de faire naître étourdiment des grèves, comme celle qui éclata parmi les mineurs à Waldenburg, en Silésie, au moment même où M. le docteur Hirsch venait d'y fonder une association. La grève finit mal pour les ouvriers. Le conseil central eut beau s'interposer comme médiateur, et l'avocat multiplier ses voyages à Waldenburg, puis faire appel aux souscriptions publiques,

à l'emprunt, à toutes les caisses de la ligue; les patrons tinrent bon. Quand les 6,000 grévistes eurent épuisé leurs économies, ils reçurent de Berlin cette dépêche : « émigrez en masse! » Un millier d'entre eux obéirent et furent dirigés un peu au hasard vers des endroits où ils ne trouvèrent point d'ouvrage. Ceux qui restèrent durent céder. On les consola par une proclamation où il était dit que « les plus vaillantes armées succombent parfois sous le nombre, » et que « l'Allemagne entière les avait admirés. »

L'Association a le tort, plus grave encore, de mêler sans cesse la politique aux questions économiques et d'être le journal d'un parti, celui des *progressistes*, auquel appartiennent M. Hirsch et ses amis. Par là, ces réformateurs courent le risque de passer pour des ambitieux qui cachent sous les plus savantes théories une réclame électorale. M. Ludwig Bamberger, un des députés les plus distingués du parti national-libéral, ne leur ménage pas ce reproche dans le livre qu'il vient de publier sur la *Question ouvrière*. Certains faits, qu'il cite, semblent lui donner raison. Au plus fort de la grève de Waldenburg, on vit en effet les ouvriers réclamer comme une dette l'assistance des progressistes, et ceux-ci fournir plus de 26,000 thalers sur les 30,000 qui furent recueillis par souscription. Dans les derniers jours du conflit, les députés du parti intervinrent en faveur des grévistes, par voie d'interpellation, dans la seconde chambre de Prusse. En échange de tant de peines, ils attendent une récompense, qui est la sympathie des électeurs ouvriers : aussi *l'Association* ne perd-elle pas une occasion de désigner aux colères de ceux-ci les adversaires politiques de son rédacteur en chef. S'il arrive qu'un grand industriel qui refuse de céder à ses injonctions déraisonnables appartienne au parti national-libéral, elle en fait malicieusement la remarque. Il s'en faut d'ailleurs qu'elle tienne la balance entre l'ouvrier et le patron : sévère jusqu'à la dureté pour celui-ci, elle a pour l'autre des ménagemens qu'on peut à bon droit suspecter. Si M. Bamberger, dans le jugement qu'il porte sur cette conduite, n'est point à son tour égaré par l'esprit de parti, il faut conclure que ces docteurs ès-sciences d'état ont grand tort de prétendre à l'originalité et de se donner, comme ils font, pour les révélateurs d'une science nouvelle, « l'économie éthique » (*ethische Volkswirthschaft*), car nous connaissons depuis longtemps en France cette sorte de philanthropes qui s'engagent à résoudre la question sociale en dix minutes quand ils seront députés et ministres. Quoi qu'il en soit, le journal donne un détestable exemple, dont peuvent s'autoriser tous les partis qui exploitent en Allemagne la question sociale. De quel droit reproche-t-il aux catholiques une conduite qui ressemble à la sienne? M[gr] de Mayence parle à peu près comme un socialiste de la chaire quand il impute la désorganisation de la

société à l'esprit moderne, qui affranchit l'individu de l'église, de la commune, de la corporation, de la famille même, pour l'abandonner à l'isolement. Quant aux sociétés ouvrières catholiques, dont le nombre est déjà respectable, elles sont aussi légales et aussi légitimes que les associations patronnées par les progressistes. Vieux et nouveaux catholiques, protestans orthodoxes ou libéraux, politiques de tous les partis offrent à l'envi leur appui au travailleur, et celui-ci sait le poids de son suffrage en le voyant partout recherché. Quoi d'étonnant qu'il confonde à son tour la question sociale et la question politique, et que, laissant à leurs disputes les réformateurs, universitaires ou ecclésiastiques, des bourgeois après tout, il se tourne vers les démocrates socialistes, c'est-à-dire vers les révolutionnaires!

II.

Un nom et une idée dominent les fractions du parti révolutionnaire socialiste en Allemagne, le nom de Lassalle et l'idée que la société actuelle est radicalement incapable d'améliorer le sort de ceux qui souffrent. Si court qu'ait été l'apostolat de Lassalle, brusquement terminé par sa fin tragique, on peut dire que son esprit vit encore au milieu de ses disciples. Ceux que sa parole avait réunis sont divisés par des querelles de personnes ou de programmes; de la « Ligue générale des travailleurs allemands, » fondée par lui en 1863, est sorti, par une sorte de schisme, le « Parti démocratique socialiste des travailleurs allemands. » La « Ligue » se vante d'avoir conservé seule les traditions du maître et le culte de sa personne, tandis que le « Parti » a répudié cette idolâtrie, comme contraire à l'esprit démocratique; de part et d'autre on s'observe, on se suspecte, on s'insulte même, mais on fait en commun une guerre acharnée à la société, que Lassalle a condamnée. Dans toutes les mémoires est gravé le souvenir de cette joute célèbre où le vénérable M. Schulze-Delitsch reçut de si terribles coups du champion « des déshérités. » La thèse de Lassalle était faite pour séduire, car il démontrait l'inutilité absolue de l'épargne, si péniblement amassée qu'elle fût. Il raillait amèrement ces mesquines fondations de caisses de secours, d'assurances mutuelles, expédiens inventés par la bourgeoisie, miettes de pain jetées au monde des affamés. Sa dialectique, empruntée à l'école de Hegel, déchirait la loi des salaires et ruinait tout le système actuel de production. Une immense érudition lui fournissait en abondance de spécieux argumens contre le capital et la propriété, ces « catégories historiques » qui n'ont qu'une raison d'être relative et qui disparaîtront avec les circonstances passagères d'où elles sont nées. Il prêchait

comme une vertu la haine des citoyens les uns contre les autres, humiliait la bourgeoisie allemande par la comparaison avec cette grande bourgeoisie française de 1789 qui « réunissait en elle tout le génie de la France, et qui était l'esprit vivant de son temps et de son pays, » et, par une éloquente exposition de l'histoire entendue à sa façon, prouvait que le temps du *quatrième ordre* était enfin venu. Alors, avec toute la rigueur d'une déduction scientifique, il construisait le monde nouveau, où il n'y aurait place que pour le travailleur. Les ouvriers de chaque métier s'organiseraient en sociétés locales, dont la réunion formerait une corporation s'étendant sur toute l'Allemagne. Toutes ces corporations, parmi lesquelles on compterait, bien entendu, celle des ouvriers qui travaillent la terre, trouveraient aisément une organisation unique, qui serait l'état social et démocratique. L'état distribuerait la matière première et l'outil, réglerait la production et répartirait le revenu entre tous dans la mesure des services rendus. Ainsi commencerait en ce monde le règne de la justice absolue. Telle était la terre promise que Lassalle montrait aux ouvriers allemands. Il se flattait de les y conduire : s'adressant à la grande majorité des Prussiens, à ceux qui n'ont qu'un revenu insuffisant pour vivre, et qui, d'après une statistique de 1850, souvent citée par lui, forment les 96 pour 100 de la population totale, il les pressait de s'enrôler sous ses ordres et de s'emparer tout simplement de l'état par le suffrage universel.

Il serait superflu de noter dans ce programme de Lassalle l'imitation d'idées françaises; mais c'était l'originalité de cet homme de présenter ces chimères avec un appareil de preuves inattendu et une éloquence entraînante. Il était si supérieur à ses adversaires, soit par la plume, soit par la parole, soit qu'il affrontât dans les réunions les colères des économistes, ou que du banc des accusés il humiliât les procureurs du roi de Prusse, — il avait en une telle perfection toutes les qualités de l'agitateur que l'invraisemblance s'évanouissait, et que ses illusions semblèrent à beaucoup une réalité prochaine. Pourtant on ne saurait habiter longtemps cette région des rêves. Après un an de dictature sur la ligue des ouvriers, Lassalle commençait à sentir le désenchantement. S'il eût vécu plus longtemps, il aurait reconnu qu'il ne pouvait d'un coup créer la société nouvelle, et compris la nécessité des atermoiemens et des transactions. Ses successeurs sont plus sages que lui. Le but final semble avoir reculé à leurs yeux; ils le montrent encore dans leurs programmes, et les deux partis sont d'accord pour proclamer l'avénement futur de l'état social et démocratique, mais leur tactique n'est plus celle du maître. Lassalle était un idéaliste; or l'ouvrier allemand n'entend point du tout vivre d'idéal, et l'on n'obtiendrait de

lui aucun sacrifice sans l'appât de quelque profit immédiat. M. le professeur Held, dont les sympathies pour la classe laborieuse sont irrécusables, déplore « l'épais et grossier matérialisme » auquel elles sont en proie. Les meneurs du parti ne peuvent donc, comme faisait Lassalle, négliger l'intérêt du moment et remettre la réforme entière au temps où l'état, emporté d'assaut, serait au service des réformateurs. Aussi les démocrates socialistes et la ligue générale ont organisé des associations ouvrières. Elles diffèrent de celles de MM. Hirsch et Dunker en ce point important qu'elles ont un but révolutionnaire avoué : par elles, les deux partis organisent des grèves et disciplinent l'ouvrier pour la grande lutte, tout en jetant à ses appétits surexcités quelque satisfaction, comme l'augmentation du salaire ou la réduction des heures de travail. En même temps leurs journaux font une énergique propagande. Ils sont nombreux, mais il ne servirait de rien de les passer en revue l'un après l'autre, car ils sont d'accord sur tous les points essentiels. Notons seulement que la ligue générale a pour organe *le Nouveau Démocrate socialiste*, et que les autres feuilles se groupent autour de *l'État populaire* (*Volksstaat*), organe du « parti démocratique socialiste. »

Les théories d'économie politique qu'on rencontre dans la presse révolutionnaire n'ont qu'un intérêt médiocre, elles ne font que retourner sous toutes ses faces le problème de l'organisation du travail par l'état; mais les écrivains mettent un soin particulier à déclarer qu'ils n'attendent et ne veulent rien des maîtres actuels de l'état. C'est presque un crime que de leur adresser une requête. Au congrès de Mayence (septembre 1872), la proposition de réclamer des corps législatifs une étude sur la situation des classes ouvrières fut repoussée, attendu qu'il est « incompatible avec la dignité des travailleurs de pétitionner auprès des gouvernemens et des assemblées actuels. » On devine aisément de quel œil ces vrais socialistes regardent les socialistes de la chaire. *L'Ami du peuple de Brunswick*, résumant les travaux de ces docteurs au congrès d'Eisenach, les traite en ennemis, en ajoutant cependant que des têtes aussi confuses ne sont pas capables d'entraver le mouvement. « Défiez-vous d'eux! s'écrie le journal de Chemnitz. Ils vous apportent une aumône, une soupe de mendians! » Leur désintéressement même paraît très problématique. « Ce sont, dit la même feuille, les socialistes brevetés de sa majesté le roi de Prusse! » Entre révolutionnaires et réformateurs, l'entente est impossible. « Chaque membre du parti, dit l'article 2 du programme des démocrates socialistes, s'engage à défendre énergiquement le principe suivant : l'état actuel, politique et social, est injuste au plus haut degré, et doit être combattu avec la plus grande énergie. » Or on voit de quel combat il s'agit dans les écrits qui amenèrent en 1871 Bebel et Liebknecht devant la cour

d'assises de Leipzig. « Le socialisme, dit Bebel, n'est plus une question de théorie, c'est une question de force, qui sera dénouée, non dans un parlement, mais dans la rue et sur le champ de bataille. Si nous avons derrière nous la masse des travailleurs de Berlin, nous pouvons dire : Berlin est à nous ! Et si Berlin est à nous, nous pouvons dire que l'Allemagne nous appartient, car à Berlin est le grand ennemi et doit être frappé le grand coup ! »

C'est contre le grand ennemi que sont dirigées les plus constantes attaques. La personne de l'empereur Guillaume est à peine protégée par la loi, et celle de M. de Bismarck est en toutes circonstances très malmenée. Les mesures favorables aux travailleurs que promettent les feuilles officieuses sont un produit « de la tartuferie bismarckienne. » Les lois, dites libérales, sur les rapports de l'église et de l'état ne trouvent point grâce devant les plus farouches ennemis de l'église, et personne ne les a mieux jugées que ne fait en deux mots *le Journal démocratique :* « elles n'affranchissent pas, elles enchaînent. » — « Le culte moderne du dieu Bismarck, disent encore les *Feuilles démocratiques*, n'admet point qu'un autre dieu ait des prétentions absolues à l'adoration. Soumettre sa conscience à l'infaillibilité bismarckienne, c'est le premier devoir du national-libéral. » Il ne faudrait point voir dans cette inimitié contre la Prusse l'expression de rancunes particularistes. Ces socialistes ne sont pas des patriotes allemands dont le rêve est de secouer l'hégémonie prussienne, car ils combattent avec acharnement l'idée de la patrie. Ils s'efforcent de diminuer les dernières victoires de l'Allemagne. Ainsi *l'État populaire* a fait un tirage spécial d'une série d'articles sur l'histoire de la Prusse avant et après Iéna; les foudroyans succès de l'armée de Napoléon y sont racontés avec complaisance, et la brochure se termine par ces mots : « que l'on compare la guerre de 1807 à celle de 1870, on verra si tout ce bavardage sur les succès inouis, sans pareils, de l'armée allemande, a la moindre apparence de raison. » Le chauvinisme est impitoyablement poursuivi par toute la presse socialiste. Elle trouve dans ce travers une inépuisable matière à raillerie, car les têtes les plus solides n'ont pas su s'en défendre. Ce n'est point que les moralistes manquent en Allemagne pour signaler le danger de l'admiration de soi-même et du mépris de son ennemi. M. de Sybel, un des premiers, a bien voulu reconnaître que nous ne sommes point le peuple absolument corrompu qu'on se représente au-delà du Rhin. A l'envi, les journaux répètent qu'il faut se mettre en garde contre un défaut qui nous a perdus, et, pour joindre l'exemple au précepte, ils condescendent à faire des qualités françaises une peinture qui paraîtrait à des Français trop flatteuse; mais il faut aller au fond des pensées : l'orgueil est visible derrière ces exhortations à la mo-

destie. On nous concède tout le menu fretin des vertus : le reste est allemand de nature. On dit « la bonne foi allemande, la moralité allemande, la profondeur allemande, la modestie allemande. » Ces mots « la science allemande » désignent, non point les travaux de savans nés en Allemagne, mais une sorte particulière et supérieure de science. La nature elle-même n'échappe pas à cette prise de possession : le sol allemand a toute sorte de vertus spéciales, et l'on dit « le chêne allemand, » comme si le roi des forêts portait en ce pays des feuilles et des glands d'une espèce exceptionnelle. Ainsi, entre l'Allemagne et le reste du monde, l'orgueil national trace une frontière infranchissable. Cette disposition d'esprit sert à merveille la politique de la Prusse, car elle induit les Allemands à mettre au-dessus des lois humaines l'intérêt de l'Allemagne, et, comme les questions d'intérêt sont des questions de force, à tout sacrifier pour l'organisation d'une force redoutable. De là cette colère du socialisme contre un sentiment si bien exploité par le grand ennemi, et les efforts qu'il fait pour détruire le patriotisme au profit de la fraternité universelle, c'est-à-dire de l'Internationale.

Lassalle n'a point connu l'Internationale, mais Karl Marx en a répandu les maximes dans l'Allemagne entière. Son influence est grande, surtout parmi les démocrates socialistes, et ceux-ci ont écrit dans leur programme : « Attendu que la question de l'affranchissement du travail n'est ni locale ni nationale, mais sociale, et qu'elle se retrouve dans tous les pays où existe la société moderne, le parti démocrate socialiste se regarde, autant que cela est permis par les lois sur les associations, comme une branche de l'Internationale et s'unit à ses efforts. » La ligue générale des ouvriers allemands, après avoir hésité quelque temps à rompre, sur ce point encore, avec la tradition lassalienne, vient de déclarer à son tour qu'elle se considère comme « représentant la classe ouvrière allemande dans l'ensemble du mouvement socialiste international. » Ainsi des deux parts on abjure tout patriotisme. Pour le prolétaire allemand, la patrie n'est plus qu'un champ de bataille. « Tout internationaux que nous soyons, dit Liebknecht, nous commettrions une grande faute, si nous ne nous intéressions point aux affaires nationales. Nous sommes en Allemagne : l'Allemagne est notre poste de combat ! »

L'Internationale a tout un corps de doctrines qui se retrouvent dans les journaux allemands, et qu'il serait inutile de reproduire, car elles sont vraiment internationales et trop connues en France. Des professions tapageuses d'athéisme, l'éloge enthousiaste du matérialisme, des prophéties sur l'âge d'or qu'inaugurera « la mort du dernier prêtre et du dernier roi, » tout ce qu'on entendait dans nos clubs rouges se lit quotidiennement dans la presse rouge d'Allemagne. Un peu de pédantisme donne à ces banalités sinistres le

goût du cru : le socialiste allemand cite Linné, Cuvier, Humboldt, Lamarck, Lyell, Darwin ; il semble aussi qu'il s'enfonce plus avant dans le matérialisme et s'y complaise mieux. Il ne cache point a pensée qui dirige cette croisade contre les croyances de l'humanité. Détruire dans l'esprit du peuple toute idée de l'immatériel et toute espérance en la vie future, c'est rendre plus enviables à ses yeux les jouissances de la vie présente et plus odieux les privilégiés qui volent aux pauvres gens leur part de bonheur. La haine du bourgeois est inséparable de la haine du Dieu qu'on l'accuse d'avoir inventé. Les journaux du parti exploitent les scandales financiers qui déshonorent le « royaume de la crainte du Seigneur, » comme ils disent en parodiant le langage hypocrite des piétistes. Tout crime commis par un bourgeois a les honneurs du fait divers. Des romans et des nouvelles peignent sous les plus tristes couleurs les mœurs de la haute société, et l'on trouve parfois des morceaux déclamatoires, tels que celui-ci, qu'il faut citer comme antithèse à l'idylle des porcelainiers :

« Quels sont ces hommes aux muscles de fer, et au maigre visage, qui travaillent, aux feux des fourneaux, à fondre le fer? qui dans la poussière et le bruit des sombres fabriques dirigent mille machines et dont la main produit les merveilles de l'industrie? Quels sont ces hommes qui, par le froid et le chaud, sous le soleil et la pluie, bâtissent les palais, ou qui poussent péniblement la charrue dans les champs, pour arracher à la terre ses présens?

« Demandez au frivole gandin, à l'orgueilleux hobereau, à tous ceux qui vivent et font bombance dans les palais en mangeant le travail des autres! Ils vous le diront!

« Ils diront : « C'est la canaille! »

« Quelle est cette femme qui, dans une misérable hutte, se consume de douleur près du cadavre de son mari, tué au service du capital? Quels sont ces enfans qui, affamés et grelottans, courent dès l'aube vers la noire prison dont la cheminée fume? Quelles sont ces filles qui errent sans foyer, désespérées, un enfant au sein, rejetées de la société humaine, ou qui ont déjà bu toute honte, et, couvertes de soie ou de velours, le cœur vide et le corps malade, vont çà et là par les rues des villes sous l'œil de la police?

« Demandez aux exploiteurs de femmes et d'enfans, demandez aux séducteurs; ils ne vous feront pas attendre longtemps!

« Ils diront : « C'est la canaille! »

Le rédacteur du *Nouveau Démocrate socialiste* continue longtemps sur ce ton passionné. Il demande au joyeux vivant, au bas-bleu sentimental, comment ils appellent ces misérables auxquels ils jettent une maigre aumône par charité ou « pour résoudre la question sociale? » Ils lui répondent : C'est la canaille. « Si la presse libérale,

dit-il, recevait l'ordre d'imprimer tous les jours, au-dessous du titre, en lettres longues comme les doigts, cette phrase : « le peuple, c'est la canaille! » elle serait assez lâche pour obéir. Eh bien! que le peuple accepte ce terme d'ignominie et le change en un titre de gloire, comme ont fait les gueux des Pays-Bas, insurgés contre la tyrannie espagnole, ou les combattans de la commune de Paris succombant sous la rage des Versaillais! »

Ces combattans de la commune de Paris sont les héros du prolétaire allemand. Il faut bien dire au reste que ce parti du désordre cherche en France son appui et des exemples. Lassalle faisait dater du 24 février 1848 l'avénement du quatrième ordre, et Karl Marx veut que l'armée internationale attende pour signal du combat que le coq gaulois « ait chanté. » L'insurrection communiste avait été saluée par les applaudissemens des socialistes d'Allemagne; ils déplorent sa chute comme un des malheurs qui ont frappé l'humanité. Tous les ans, ils fêtent l'anniversaire de son avénement, et leurs journaux se recueillent à la fin du mois de mai pour réprouver les horreurs de « la sanglante semaine. » Le 31 mai dernier, *l'État populaire* remplissait ce devoir dans une page étrange où la légende de la commune est déjà toute faite. Il passe en revue sa trop courte histoire. Déjà l'affranchissement du travail était commencé : la Babylone moderne était purifiée; pas un crime, pas une débauche; les filles perdues avaient été ramenées au bien, ou renvoyées à leurs souteneurs de Versailles; Raoul Rigault, ce martyr calomnié, exerçait avec le plus scrupuleux respect de l'innocent son rôle de justicier. Cependant la commune, légiférant d'une main, combattait de l'autre, et sa défense improvisée s'imposait à l'admiration du monde. Il fallut pour la réduire la coalition infâme des ennemis de la veille. M. de Bismarck et M. Thiers, qui apparaissent dans ce drame sous des traits de réprouvés et de maudits, signent à Francfort le pacte des bourgeois de France et d'Allemagne. Pour avoir les 500 millions qui lui seront comptés après la soumission de Paris, M. de Bismarck dirige en foule les prisonniers français vers la ville assiégée. Le 20 mai, le pacte était ratifié, et le 21 les Versaillais entraient dans Paris. « L'assassinat en masse commença, 10,000 hommes tombèrent sur les barricades, 30,000 au moins, prisonniers ou blessés, furent égorgés par les vainqueurs; beaucoup de femmes et d'enfans, en tout 50,000 hommes avaient péri. Trente jours après, Thiers payait fidèlement à Bismarck les 500 millions pour 50,000 hommes, c'est-à-dire 10,000 francs par tête. Le prix du sang était gagné! »

III.

Tels sont les sentimens de la presse socialiste en Allemagne. Les victoires de nos voisins n'ont pu les préserver du mal que la

France vaincue porte dans son sein : de fausses théories, répandues à profusion, menacent de diviser la société allemande en deux classes irréconciliables. C'est, au milieu des joies du triomphe, un sujet d'anxiété pour leurs hommes politiques, et nous avons maintes fois recueilli en Allemagne cette opinion, que la question sociale y est plus redoutable qu'en France. Des citations de journaux ne suffiraient point à expliquer de telles craintes, car la violence du langage n'est point une preuve de force : il faut donc essayer de retracer l'organisation du parti, et de dénombrer l'armée qui marche derrière les meneurs dont nous connaissons les doctrines.

Au premier abord, il ne semble pas qu'il y ait lieu de tant s'alarmer. En effet, les associations que les socialistes de la chaire et les socialistes révolutionnaires s'efforcent à l'envi de développer ne sont parvenues jusqu'ici qu'à une médiocre prospérité. Celles de MM. Hirsch et Dunker comptaient 30,000 membres en 1863, elles n'en ont plus que 20,000 aujourd'hui, et cette décadence était signalée dès les premiers mois de l'année 1870 : or les deux fondateurs considèrent les associations comme le point de départ obligé de toute la réforme sociale. Les révolutionnaires qui voudraient en faire des « bataillons d'exercice » n'ont point encore trouvé le nerf de la guerre, c'est-à-dire l'argent. La plus puissante des associations allemandes est celle des « travailleurs de métaux, » qui ne compte que 4,000 ou 5,000 membres, c'est-à-dire la petite minorité des ouvriers de cette profession; encore ne paraissent-ils pas très zélés à remplir leurs devoirs : les cotisations sont levées avec difficulté, et le conseil général reprochait naguère à ceux qui l'avaient élu de manquer « de sérieux et de zèle pour la cause. » Les prêts d'une association à une autre sont une opération très hasardée. Pendant la grève de Waldenburg, les « travailleurs d'or et d'argent » avaient avancé aux mineurs une somme assez considérable : depuis ils l'ont vainement réclamée. Ces questions pécuniaires ont plus d'une fois troublé les réunions socialistes. Quelle différence avec les *trades-unions* d'Angleterre, qui doivent précisément leur puissance à leur solidité financière !

La division des socialistes en deux fractions ennemies est d'ailleurs un très sérieux obstacle au développement des associations. Dans la guerre commune qu'elles font à l'état, elles se défient l'une de l'autre, s'accusent de trahison, et, disons le mot, se soupçonnent mutuellement d'être à la solde de quelqu'un. Les démocrates socialistes sont les plus ombrageux. Ils se nomment eux-mêmes « les honnêtes gens » par opposition à leurs adversaires. Quand ils se sont séparés de la « ligue générale, » celle-ci était dirigée par l'avocat Schweitzer, le second successeur de Lassalle. Soit qu'il fût séduit comme patriote et comme révolutionnaire par la politique de M. de

Bismarck, soit qu'il eût des raisons moins honorables de ménager le ministre prussien, Schweitzer publia en 1865 une série d'articles où il adjurait M. de Bismarck de reprendre « par le fer et par le sang » la politique de Frédéric. « La diète et l'Autriche, disait-il en terminant, les moyens et les petits états sont absolument impuissans dans la question allemande; deux facteurs seuls sont encore capables d'agir, la Prusse et la nation, la baïonnette prussienne ou le poing du prolétaire. » L'accusation de corruption ne se fit point attendre. On savait M. de Bismarck disposé à chercher un appui dans la classe ouvrière contre la bourgeoisie raisonneuse et libérale. Il avait, l'année précédente, introduit auprès du roi une députation des tisserands de Silésie, et les journaux officieux s'étaient à ce propos fort emportés contre la tyrannie des patrons. M. de Bismarck lui-même avait, du haut de la tribune, laissé tomber cette parole : « souvenez-vous que les rois de Prusse ont toujours été les rois des pauvres ! » Le langage du président de la ligue générale semblait dénoncer un complice du ministre, et les « honnêtes gens » firent une rude guerre au « socialiste impérial. » Quand il eut succombé, abandonné par les siens mêmes, et rayé des listes de la ligue générale, ils ne se départirent pas de leur défiance. Ils accusent leurs rivaux d'avoir choisi Berlin comme capitale de l'association, afin d'y être placés sous la main du maître, et d'y servir d'épouvantail aux bourgeois des chambres prussiennes et du *Reichstag*. Ils leur imputent les tapages de rue, et, par allusion aux émeutiers qui ont troublé les boulevards de Paris à la fin de l'empire, les appellent les « blouses blanches de Berlin. » Cependant la ligue n'est point à court de riposte. Elle reproche aux démocrates socialistes d'avoir jeté la division parmi les ouvriers au profit de la bourgeoisie, et d'être en même temps les agens du roi de Hanovre et de l'électeur détrôné de Hesse. On a plusieurs fois essayé de réconcilier ces frères ennemis. Nous avons vu au mois dernier à Francfort, dans une réunion de démocrates socialistes, où des membres de la ligue étaient venus mettre le désordre, un ouvrier se jeter entre les deux camps et s'écrier : « Pendant que vous vous disputez, les bourgeois se font servir d'excellens dîners au Jardin des Palmiers ! » Le conciliateur fut très applaudi, et l'évocation de l'ennemi commun ramena le calme dans les esprits; mais la polémique engagée entre les meneurs dans *l'État populaire* et *le Nouveau Démocrate socialiste* est si violente et si injurieuse qu'elle a empêché jusqu'ici tout accommodement définitif.

Il serait intéressant, mais il n'est pas facile de déterminer par des chiffres exacts la force relative des deux fractions socialistes. La guerre et le mécontentement causé par la conduite de Schweitzer semblèrent avoir porté un coup mortel à la ligue générale, et ses

deux journaux moururent d'inanition dans le cours de l'année 1871; mais elle ne tarda point à se relever. Dans l'assemblée générale tenue à Berlin au mois de mai 1872, le rapport sur la situation constate que la ligue a payé toutes ses dettes, et qu'elle est en mesure de consacrer un excédant de recettes aux « frais d'agitation. » Huit agitateurs furent en effet envoyés dans toutes les directions. A la même date, *le Nouveau Démocrate socialiste* annonçait que la ligue comptait 21,154 membres payant la cotisation réglementaire, mais il estimait que le nombre des ouvriers qui de cœur et d'âme marchaient d'accord avec elle était vingt fois plus considérable, de telle sorte qu'aux élections elle disposait d'au moins 200,000 voix. Ce qui est plus certain, c'est que le journal de la ligue voit croître régulièrement le nombre de ses abonnés. Il en avait 5,000 en octobre 1871, 8,056 en décembre 1872, et sa situation financière lui permet de distribuer gratuitement, comme moyen de propagande, bon nombre d'exemplaires. Les démocrates socialistes ont à peu près subi les mêmes vicissitudes. La guerre les a fort éprouvés, car leur comité de direction fut emprisonné à la suite d'un manifeste où il protestait à l'avance, au nom des travailleurs allemands, contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine; leur journal fut poursuivi, et ses deux principaux rédacteurs, Bebel et Liebknecht, sont encore dans une forteresse. Plus agressifs que la ligue et plus exposés aux procès, ils ont plus de difficulté à se réunir et à se compter. Aussi le chiffre des adhérens représentés à chaque assemblée générale varie sans jamais être très élevé. Au congrès de Dresde, en août 1871, on en comptait seulement 6,252; à celui de Mayence, en septembre 1872, le secrétaire constatait que depuis le mois de janvier le parti était en voie de progrès rapide; il avait recruté 4,000 nouveaux membres, et « fait pénétrer l'agitation socialiste dans des milieux où elle était encore inconnue. » La presse des « honnêtes gens » est d'ailleurs en pleine prospérité. *L'État populaire* avait au milieu de l'année 1871 3,212 abonnés, et le 31 mai 1873 il annonçait avec joie qu'il en comptait désormais 7,350 : le nombre en a donc plus que doublé en deux ans. Les doctrines du parti sont encore défendues par d'autres journaux, auxquels on peut attribuer au moins 10,000 abonnés. La presse des démocrates socialistes a donc plus de lecteurs que l'unique organe de la ligue générale, et l'on en peut conclure que le parti n'exagère pas sa puissance quand il déclare disposer des voix de plus de 150,000 électeurs.

Alors même qu'on admettrait sans conteste l'évaluation faite par les révolutionnaires de leurs propres forces, il faudrait conclure qu'ils ne sont point très redoutables : 400,000 électeurs forment une très modeste minorité dans le corps électoral de l'empire. Parmi eux, un très petit nombre sans doute répondrait à un appel insur-

rectionnel, car on professe en Allemagne le respect de la force, et, si l'on commence à y détester la police, on la craint encore. Les dissensions du parti seraient l'excuse toute naturelle de l'abstention des timides. A supposer que le signal vînt de Berlin, les *honnêtes gens* pourraient refuser de tremper dans une émeute ordonnée par M. de Bismarck, et la ligue générale, si les démocrates socialistes prenaient l'initiative, ne se soucierait point de travailler pour le roi de Hanovre. Voilà en vérité de faibles ennemis pour un des gouvernemens les plus forts de l'Europe. Cependant les progrès incontestables et rapides faits depuis deux ans par la propagande socialiste donnent à réfléchir et demandent une explication.

Ces progrès tiennent d'abord à l'activité de la propagande. C'est un sujet d'étonnement pour l'étranger que la fréquence des réunions publiques. Les murs des villes industrielles sont couverts d'affiches rouges qui convoquent les ouvriers à des discussions dont elles donnent l'ordre du jour. La plus nombreuse réunion à laquelle nous ayons assisté est celle qui fut tenue à Francfort le 24 mai dernier par la ligue générale. Plus de 1,000 personnes étaient réunies dans une salle immense. Des écussons portant des devises révolutionnaires ornaient les murs. Au centre pendait un énorme drapeau de soie rouge à franges d'or, offrande des dames et des jeunes filles de la ligue. La tribune, toute rouge, était décorée du triangle et du bonnet phrygien; on y lisait l'inscription : *liberté, égalité, fraternité*. Au-dessus était placé un portrait de Lassalle. L'auditoire, plus calme que celui de nos clubs, buvait tranquillement la bière autour de tables gigantesques. Quant aux orateurs, ils ont été formés à l'école des nôtres. Ils ont les mêmes métaphores : la sueur et le sang du peuple font les principaux frais de leur éloquence, et ils parlent à tous momens de l'*idée* et du culte qu'ils lui ont voué. D'ailleurs les longs cheveux partagés au milieu de la tête et retombant sur les épaules, les figures amaigries, osseuses, dont le sourire sans gaîté n'est qu'une contraction nerveuse, nous rappelaient les types de ces bourgeois déclassés ou de ces ouvriers, déserteurs de l'atelier, parmi lesquels se recrute le personnel des orateurs de clubs. Autour d'eux, quand ils descendent de la tribune, s'empressent les vrais travailleurs, qui ne parlent point, mais qui admirent les parleurs et se sentent tout fiers d'appuyer leurs mains calleuses sur l'épaule de ces Démosthènes. Pendant les discours, des hommes circulaient, tendant un plateau et une liste pour recevoir les offrandes et les inscriptions. C'est au moment où les passions sont échauffées de la sorte par une éloquence malsaine que la ligue procède à la levée de ses recrues.

Les sujets discutés dans ces assemblées sont très variés. Il y a deux mois par exemple, à Nuremberg, les démocrates socialistes étudiaient

cette question : le socialisme est-il ennemi de la révolution? Quelques jours après, ils étaient convoqués à venir entendre « la réfutation de la dernière calomnie dirigée contre le parti par le *Courrier de Franconie.* » L'affiche ajoutait : « Le rédacteur Stolz (l'auteur de la calomnie) est invité. Camarades, c'est affaire d'honneur à chacun de nous de répondre à l'appel! » D'autres fois on se réunit, sans objet de discussion, pour assister à une fête fraternelle. On joue la comédie, on déclame quelque grand morceau de poésie socialiste, on fait de la musique et l'on danse. Cette coutume est accueillie avec faveur par les ouvriers. On sait combien est répandu en Allemagne l'usage que les gens de même condition se rencontrent dans des réunions périodiques. Les ouvriers ont maintenant les leurs, et le quatrième ordre y prend conscience de lui-même. Ce sentiment se montre de mille manières dans les journaux socialistes, dont les annonces sont curieuses à lire. L'ouvrier y insère toutes les nouvelles qui peuvent intéresser ses camarades : succès d'une grève, fondation d'une société coopérative, etc.; l'émigrant y annonce son départ pour l'Amérique en envoyant à tous ses amis des adieux fraternels, et l'on y trouve quelquefois des avis comme celui-ci, qui est tiré de *l'État populaire :* « Monsieur et madame... informent les frères et amis qu'il leur est né un petit démocrate socialiste. » Déjà le quatrième ordre a sa littérature particulière; il ne convient point qu'un membre de l'Internationale lise ou chante les *lieder* allemands, tout pleins de sentimentalités ou de superstitions patriotiques; on lui en a fabriqué qui soient à sa convenance, et les journaux annoncent des recueils de *lieder* du prolétariat. Ainsi les ouvriers tendent à former comme une société à part : ils mettent en commun leurs joies et leurs peines; ils acquièrent tous les jours une idée plus nette de leur force et le sentiment de leur solidarité; leur esprit s'habitue aux théories les plus étranges et n'a plus de révolte contre l'absurde; enfin l'orgueil pervertit leurs cœurs : que l'on interroge les patrons de toutes les industries, les grands propriétaires et les fermiers, tous se plaignent du changement survenu dans le caractère de l'ouvrier, et déclarent qu'il est devenu arrogant et intraitable.

Nul doute que le parti révolutionnaire ne puise aussi de nouvelles forces dans l'unification de l'Allemagne. La suppression des frontières a rapproché les intérêts communs et les passions semblables. Or dix partis socialistes, qui ont affaire à dix gouvernemens, sont moins redoutables qu'un seul qui n'a plus qu'un adversaire. Le but des efforts révolutionnaires semble rapproché; le vœu de Néron est accompli : il n'y a plus qu'une tête à couper. L'instinct de Lassalle ne s'y était pas trompé. Un de ses premiers écrits politiques est une brochure, publiée en 1859, où il adjure la Prusse de laisser l'Au-

triche aux prises avec la France, parce que l'unité de l'Italie sera le commencement de l'unité allemande. Au milieu du découragement qu'il éprouvait, en 1864, à voir que le succès ne répondait point à ses illusions, une espérance le soutenait : il annonçait que de grands événemens allaient s'accomplir, et, comme cet agitateur de génie voyait clair dans la politique de M. de Bismarck, il prédisait qu'avant deux ans celui-ci imposerait à l'Allemagne le suffrage universel. Singulière destinée que celle de M. de Bismarck! le légitimiste intolérant, le *junker* provocateur, qui scandalisait la Prusse de 1850 par la fureur de ses passions réactionnaires, s'est rencontré en communauté d'idées avec les révolutionnaires les plus ardens. Au fond du cœur, tous lui rendent l'hommage que reçut un jour la mémoire de Richelieu dans la convention nationale. C'est que les destructeurs applaudissent toujours à la destruction, et que la révolution ne méconnaît jamais les siens, fussent-ils assis sur les marches d'un trône. De deux façons, l'unification a servi les projets des solialistes. Faite par la force et la ruse, elle a brusquement interrompu les traditions historiques de l'Allemagne, encouragé la hardiesse des rêveurs et prouvé l'efficacité des coups de main bien préparés. Enfin le théâtre de l'action s'est élargi pour les meneurs du parti. Aux élections de 1866, six d'entre eux sont arrivés au *Reichstag*. Il est vrai que deux seulement ont eu cette fortune en 1871; mais personne ne doute qu'ils ne reconquièrent l'an prochain le terrain perdu, car les élections ne se feront plus, comme les premières, dans l'enivrement de la victoire. Depuis longtemps, ils se préparent à la lutte; leurs candidats sont choisis, leurs émissaires colportent partout leurs programmes : suppression des armées permanentes, armement universel de la nation, etc. Ils savent bien qu'ils ne deviendront point les maîtres du premier coup, car « le suffrage universel, dit Liebknecht, ne peut être qu'un instrument de despotisme dans un état monarchique; » mais il ajoute que « les députés du peuple iront au *Reichstag* pour parler, par-dessus la tête de ce pseudo-parlement, au peuple, qui les entend! »

Quelque dédain qu'affectent les journaux socialistes pour les réformes politiques entreprises par M. de Bismarck dans l'état prussien, ils ne peuvent dissimuler qu'ils s'en réjouissent. La monarchie prussienne fait en ce moment une évolution très hardie. En 1866, elle ne ressemblait à aucun autre pays d'Europe. Le développement de son industrie et de son agriculture, la prospérité de ses écoles, étaient d'un état moderne; mais son régime économique et administratif rappelait l'état féodal. Les lecteurs de la *Revue* n'ont point oublié l'exact et pittoresque tableau qu'a tracé M. Cherbuliez de cette constitution originale. Depuis six ans, elle disparaît pièce à pièce, à l'aide d'un simple article du pacte de 1866, disposant que

les lois fédérales passeront avant les lois des états particuliers. M. de Bismarck a transformé le système économique de la Prusse en effaçant les derniers vestiges des corporations; il éluda ainsi, à l'aide du *Reichstag*, la résistance des conservateurs prussiens cantonnés dans la chambre des seigneurs. Plus tard, il s'est attaqué directement à celle-ci, et l'on sait qu'il a dû recourir à un subterfuge légal pour lui faire accepter la loi sur les cercles. Que ce soit une réforme depuis longtemps réclamée par l'opinion et conforme à l'esprit du temps, nul n'y contredira; mais il paraît qu'elle n'était pas désirée par les paysans, et il est certain qu'elle a mécontenté cette aristocratie campagnarde si laborieuse, si dévouée au roi, si honnête, et qui fournit à l'état, dans l'administration et dans l'armée, ses meilleurs serviteurs. Sans doute il est séduisant de marcher dans les voies du progrès, et partout en Prusse on répète avec orgueil que bientôt l'on sera débarrassé des débris du moyen âge. Hélas! il y a longtemps que ces débris n'encombrent plus notre route, et nous n'y marchons pas d'un pas plus sûr. N'est-il pas permis de penser que la Prusse a dû précisément sa fortune présente à quelques-uns de ces vieux abus et à cette forte organisation hiérarchique de la société, qui a conservé chez elle l'esprit de discipline et l'habitude du respect? Voici que déjà les révolutionnaires applaudissent à ces réformes; faites au nom de la raison pure, elles plaisent aux sectateurs de l'*idée*. « La constitution des cercles et la chambre des seigneurs étaient, dit le *Journal démocratique*, les dernières forteresses qui restassent à la monarchie. Qu'elles tombent, et leurs ruines enseveliront tout le système! » — « Le vieux monde s'en va, dit *le Nouveau Démocrate socialiste*. Allons! faisons flotter plus haut notre bannière rouge! » On dit que des mains adroites placent ces articles sous les yeux du vieil empereur. Les conservateurs qui l'entourent s'efforcent de réveiller ses terreurs bien connues. On ajoute même que les applaudissemens recueillis par la politique de M. de Bismarck parmi les représentans de la révolution cosmopolite le font, à l'heure qu'il est, beaucoup réfléchir.

Une autre cause, plus forte que la politique, vient encore troubler la société allemande. C'est le développement de la richesse publique. L'Allemagne, restée pauvre si longtemps, n'était point préparée, comme la France ou l'Angleterre, à ce phénomène redoutable; il y a produit des effets singuliers que M. Bamberger signale dans son livre. La petite noblesse, les employés, les universitaires, tout ce monde laborieux et pauvre, habitué à la considération publique et fier de son influence, a vu d'un mauvais œil naître la puissance nouvelle des enrichis. Ils ne comprennent rien à la transformation qui s'opère, parce qu'ils sont étrangers à la vie pratique. Ils croient encore qu'un individu ou bien une société ne peut prospérer

qu'aux dépens de quelqu'un, qu'il y a dans le monde une quantité déterminée de richesse, et qu'on n'emplit sa poche qu'en vidant celle d'autrui. Le grand industriel, le spéculateur, le banquier, sont à leurs yeux des accapareurs d'argent. Ils prennent contre eux la défense de l'ouvrier et mêlent à la question sociale une sentimentalité qui l'obscurcit encore. Parmi eux, les théories les plus fausses sont accueillies avec faveur. M. Bamberger nous explique d'ailleurs pourquoi les Allemands sont de tous les peuples celui où les doctrines socialistes ont le plus de chance de succès. « Nous prenons tout au sérieux, dit-il, les niaiseries au moins autant que le reste. De toute idée fausse naît chez nous une théorie, de chaque théorie un livre, et tout gros livre est assuré d'être traité avec respect. La manie des systèmes socialistes qui, de 1820 à 1848, se répandit en France dans un cercle restreint n'y obtint qu'un succès de curiosité, et ne recruta d'adhérens que parmi de jeunes rêveurs ou des têtes folles; elle est devenue chez nous une sorte de discipline académique. » Si l'on en croit le même écrivain, l'antipathie pour les riches aurait chez les nobles, les commis et les professeurs un autre mobile. « Nous nous sommes longtemps laissé raconter, dit-il, que la France est le pays de l'envie. Nous n'avons point connu cette basse passion tant que nos regards ne rencontraient, à de très rares exceptions près, que des existences modestes : aujourd'hui telles publications allemandes pourraient être mises à côté de celles qui parurent dans les plus mauvais jours de l'histoire de France. »

C'est beaucoup dire assurément que d'attribuer à la jalousie ou bien à l'ambition l'attitude prise, dans la discussion de la question sociale, par certains membres des classes élevées. Il se trouve parmi eux des esprits généreux, et leurs efforts pour résoudre l'insoluble problème valent mieux que l'indifférence ou cette sotte opinion que le canon suffit contre toutes les révoltes. Malheureusement ils ne sont ni adroits ni justes; leurs violences de langage contre la richesse et les riches ont pour premier effet d'irriter ceux qu'il faudrait disposer aux concessions. En même temps ils jettent un trouble profond dans l'opinion publique. Ces livres et ces brochures, empreints de sympathies socialistes, ces congrès de docteurs, où retentissent d'étranges maximes sur les devoirs de l'état envers l'ouvrier opprimé, énervent dans la majorité de la nation cet esprit de résistance aux utopies dangereuses qui devrait s'allier à la volonté de faire toutes les concessions justes. L'Allemagne n'a point d'aussi fortes digues à opposer au socialisme que l'Angleterre et la France. En Angleterre, l'opinion publique est éclairée depuis longtemps sur la lutte qui se poursuit en toute liberté entre les parties adverses. En France, nous avons du moins perdu toute illusion sentimentale depuis que nous avons vu les prolétaires à l'œuvre derrière les rem-

parts de Paris. La force des intérêts coalisés contre les passions révolutionnaires est d'ailleurs plus grande chez nous que chez nos ennemis. La population agricole représente en France 53 pour 100, en Prusse 46, en Saxe 25 pour 100 de la population totale. Dans ce dernier pays, l'industrie est en progrès continuels : en 1849, elle ocupait 51 pour 100; en 1865, date de la dernière statistique, 56 pour 100 des habitans. Encore la population agricole allemande n'a-t-elle pas les mêmes raisons que la nôtre d'être conservatrice. Tantôt la mauvaise qualité du terrain, tantôt le mauvais régime de la propriété, quelquefois ces deux causes agissant ensemble y empêchent le développement de la richesse. Le paysan court aux villes ou bien émigre, et l'émigration n'est point un remède au danger social, car la dernière assemblée des patrons agricoles, tenue à Berlin sous la présidence de M. de Goltz, constatait que ce sont les petits propriétaires, non les indigens, qui par milliers s'embarquent chaque année pour l'Amérique; les pauvres vont dans les centres industriels grossir le nombre des prolétaires.

La question sociale a donc sa gravité en Allemagne. Elle ne menace point assurément la tranquillité matérielle : que peuvent des révolutionnaires disséminés et divisés contre une armée fortement organisée, et contre la situation plus forte que les hommes que donnent à l'empereur et à son chancelier leurs services incontestables? Elle ajoute cependant à ces difficultés intérieures que met en pleine lumière en ce moment même la polémique engagée dans la presse allemande au sujet des élections prochaines. A lire les journaux officieux, on croirait que le nouveau Charlemagne est entouré de traîtres. Le parti catholique, qui s'est retrempé dans la persécution, le parti progressiste, qui, fatigué de voir la liberté ajournée ou compromise, élève de nouveau sa voix, naguère étouffée par la victoire, sont accusés de trahison formelle, comme le socialiste, qui renie Dieu, le roi et la patrie. On veut même qu'ils aient conclu entre eux une coalition monstrueuse; peut-être en effet sur quelques points l'urne électorale recélera-t-elle bientôt d'étranges secrets. Pour apprécier la véritable force du socialisme, il faut la placer ainsi dans l'ensemble des partis. Chacun d'eux est impuissant par lui-même, et leur attaque, même combinée, n'ébranlerait pas du premier coup le nouvel empire; pourtant cette lutte engagée contre lui au lendemain de son établissement par ceux dont sa politique blesse la conscience ou dont sa force contient les appétits est l'infaillible présage des graves embarras qui l'attendent dans l'avenir.

ERNEST LAVISSE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre 1873.

Au milieu d'une paix profonde s'accomplit un de ces événemens qu'on ne peut célébrer par des fêtes et des illuminations comme on célèbre les victoires, mais qu'une nation fière doit ressentir avec la sérieuse et patriotique émotion de la délivrance. A l'heure qu'il est, le dernier soldat allemand a quitté Verdun, demain il ne foulera plus le sol français. Le général de Manteuffel lui-même a donné le signal de la retraite en levant son camp et en partant pour Berlin. C'est la fin de l'occupation étrangère; la France est libre, et pour la première fois depuis longtemps elle peut respirer à l'aise, non cependant sans se souvenir qu'elle a payé cher cette indépendance reconquise, et qu'elle ne retrouve pas tout entière sa liberté. Il y a trois ans et deux mois maintenant que s'allumait cette guerre néfaste destinée à pousser notre pays de désastre en désastre jusqu'à cette extrémité douloureuse où une nation n'a plus qu'à se soumettre à l'implacable fatalité. Il y a deux ans et demi, trente mois et pas plus, qu'était signée à Versailles cette paix aussi nécessaire que cruelle, qui laissait la France atteinte dans son intégrité nationale par la perte de deux provinces, accablée sous le poids d'une indemnité de cinq milliards, soumise à une occupation temporaire en garantie des engagemens qu'on venait de contracter en son nom, et ce n'était pas tout encore. Au lendemain de cette paix, une effroyable guerre civile ajoutait aux épreuves de la guerre étrangère, comme pour mettre le comble à tant de malheurs en faisant désespérer de notre patrie, en rendant notre chute peut-être irréparable. Avoir l'étranger dans plus de trente départemens, une insurrection victorieuse dans Paris, le désordre et le découragement dans les provinces, une administration publique dans la confusion, toutes les ressources nationales paralysées et une indemnité de cinq milliards à payer, c'était là en vérité la situation au mois de mars 1871. Ces trente mois qui viennent de s'écouler ont suffi non pas pour guérir toutes les blessures et réparer toutes les ruines sans doute, mais du moins pour que ce pays si énergique et si souple

puisse se retrouver debout, assistant en quelque sorte à sa propre résurrection.

Ce qui semblait impossible a été réalisé. On a vaincu la plus formidable insurrection; patiemment, laborieusement, on a reconquis un peu d'ordre intérieur après avoir été obligé d'acheter par d'incomparables sacrifices la paix extérieure. On a rendu autant qu'on le pouvait la sécurité au travail et aux intérêts. On a pu procéder à des emprunts considérés comme irréalisables, tant ils dépassaient toutes les proportions connues jusqu'ici. On a fait reculer l'occupation étrangère de département en département, de ville en ville jusqu'à Verdun, puis maintenant jusqu'à la frontière. Bien mieux, on a pu hâter cette libération désirée en anticipant le paiement de ces sommes colossales qu'on avait presque imprudemment assumé l'obligation de réunir en si peu de temps. Le pays n'a rien refusé, il a tout accepté en échange de ce bienfait de la libération du territoire qu'on lui promettait. Ces immenses opérations financières, auxquelles il a fallu se livrer, se sont faites avec une ponctualité rare, sans bruit, sans un ébranlement trop sensible dans les conditions économiques de la France, et le dernier mot, le mot le plus éloquent de cette œuvre de récupération nationale était écrit l'autre jour en quelques chiffres dans une note officielle. — Le 5 septembre, à la date fixée par les conventions, le trésor a versé au trésor allemand la somme de 263 millions complétant en capital et en intérêts le paiement des 5 milliards de l'indemnité de guerre. On n'a pas eu besoin pour ce dernier paiement d'épuiser le crédit spécial de 200 millions légalement ouvert au trésor par la Banque de France; on a pris seulement 150 millions. Plus de 3 milliards versés sur le dernier emprunt jusqu'au 1er septembre ont mis à la disposition du trésor les ressources nécessaires, et à la fin de ces opérations gigantesques la Banque de France reste avec un encaisse métallique d'un peu plus de 700 millions, c'est-à-dire 150 millions de plus qu'à la fin de juin 1871. — Durant cette longue et terrible épreuve imposée au crédit français, le billet de banque n'a pas subi la plus légère dépréciation, et la prime de l'or est encore aujourd'hui insignifiante. Le monde commercial a suivi depuis deux ans avec un intérêt mêlé d'anxiété ou de curiosité cette œuvre surprenante où, avec la meilleure volonté, le peuple le plus énergique, le plus laborieux, pouvait succomber; le résultat a été au contraire une manifestation nouvelle de la vitalité française, et même, par un phénomène étrange, la crise née de ce colossal et brusque déplacement d'argent a peut-être des effets plus saisissans et plus dangereux en Allemagne qu'en France.

A quoi sert cette énorme et soudaine affluence de capitaux qui ne sont pas le fruit du travail? Elle n'a servi ni à supprimer des impôts, ni à diminuer les dettes, ni à développer le bien-être général en créant

des facilités nouvelles de production régulière. Elle a servi peut-être à des dépenses militaires dont on s'est fait une nécessité par une politique de conquête reposant uniquement sur la force, et en définitive la conséquence la plus claire de cette invasion de richesse factice a été de favoriser le plus dangereux esprit de spéculation, l'agiotage, de pousser à la hausse du prix de toute chose, et par suite d'augmenter le malaise des classes populaires, de grossir ce flot d'émigrans réduits à quitter chaque jour l'opulente Allemagne. Le gouvernement de Berlin peut avoir son trésor militaire bien garni, le peuple allemand n'y a rien gagné, il n'a point été enrichi par nos dépouilles. Assurément ce n'est pas sans de sérieux efforts et sans s'appauvrir elle-même que la France a pu suffire à une rançon si démesurée, à tout ce que lui a coûté la guerre. Pour longtemps encore elle devra supporter de lourds impôts, elle le sait; mais ces milliards dont elle s'appauvrit sans enrichir beaucoup ceux qui les reçoivent, elle les a puisés dans ce qui aide à payer les impôts et à renouveler les ressources momentanément diminuées, dans son épargne, dans son travail et dans son industrie. Ces sacrifices qu'elle s'est imposés sans y regarder, elle les a faits sous l'influence de la plus morale et la plus généreuse inspiration, pour reconquérir sa liberté. Elle a mis à régler ses comptes une exactitude dont les journaux d'outre-Rhin lui font aujourd'hui compliment avec la satisfaction un peu ébahie de créanciers qui en sont presque aux regrets de n'avoir pas demandé davantage, et la première récompense de son courage, de sa fidélité à tous les engagemens, même les plus onéreux, elle la trouve dans la sûreté de son crédit, dans ces conditions relativement régulières, quoique laborieuses, où elle reste. Voilà la vérité.

Que les Allemands, comblés de succès militaires et de milliards, célèbrent donc, comme ils l'ont fait l'autre jour, l'anniversaire de Sedan, en élevant à Berlin une colonne commémorative de leurs victoires : soit, ils sont dans leur rôle. La France n'a pour le moment à célébrer d'autre fête que celle de la libération de son territoire, de cette libération qu'elle a payée sans tomber dans une crise économique à laquelle bien d'autres n'auraient point échappé. Ce n'est pas une victoire des armes, non sans doute, c'est du moins le signe de ce qu'il y a toujours de vivace dans cette patrie française, et c'est en quelque sorte le commencement d'une période nouvelle où notre pays, n'ayant plus à compter avec l'étranger campé sur le sol national, retrouve la pleine indépendance de sa politique dans son existence intérieure comme dans ses relations avec le monde. On en dira ce qu'on voudra, un pays qui en trente mois sait triompher des fureurs de la guerre civile en même temps qu'il se dégage de l'étreinte d'une occupation étrangère, qui, au milieu de ces épreuves, garde assez d'énergie pour se remettre au travail, pour avoir un commerce d'exportation dépassant dans ces sept derniers mois le chiffre des années les plus productives, ce pays a de la

ressource; il prouve qu'il n'a pas dégénéré, qu'il a en lui-même tout ce qu'il faut pour se refaire une destinée nouvelle. Qu'on ne s'abuse pas, c'est l'affaire la plus sérieuse du moment; la question est de savoir si une politique d'intérêt national ralliera jusqu'au bout toutes les bonnes volontés au profit de la France, ou si la politique de l'esprit de parti, qui s'est réveillée depuis quelque temps, compromettra ce qui a été fait jusqu'ici.

Comment cette première œuvre de réparation et de renaissance a-t-elle été possible? Sans doute les élémens existaient; encore fallait-il savoir les coordonner, les utiliser, et le mérite de M. Thiers a été justement de retrouver en quelque sorte la vie de la France au milieu du plus effroyable chaos. Cette libération du territoire qui arrive à son terme aujourd'hui, M. Thiers ne l'a pas réalisée tout seul certainement, il l'a commencée, il en a préparé le succès, il l'a conduite jusqu'aux derniers traités qui en ont assuré le dénoûment, avec le concours de tout le monde, de l'assemblée et du pays lui-même. Les négociations qu'il y avait encore à poursuivre, les opérations de finances qui étaient nécessaires, il les a dirigées avec une habileté patiente et ingénieuse. Son honneur a été de se dévouer à cette cause du patriotisme, de la mettre au-dessus de tout, et qu'il soit au pouvoir ou qu'il n'y soit plus, qu'il voyage en Suisse au lieu d'être à Versailles, son nom est si naturellement, si justement attaché à cette œuvre généreuse, qu'il n'a certes pas besoin de toutes ces banalités prétentieuses des porteurs de toasts dans les banquets, des flatteries vulgaires des partis intéressés à se faire un bouclier ou un abri de sa popularité; mais à part cette initiative de M. Thiers dans tout ce qui a conduit à la libération du territoire, à part l'expérience et la supériorité de raison que l'ancien président de la république a mises au service de notre pays en détresse, sait-on comment la France s'est retrouvée elle-même si promptement, par quel miracle cette œuvre de réparation a marché avec une rapidité relative? C'est que pendant les premiers temps, sous la pression du malheur qui étreignait encore la France, on consentait à suspendre jusqu'à un certain point, dans une certaine mesure, la guerre des partis, pour ne s'inspirer que des souveraines nécessités publiques, en dehors de toutes les divergences d'opinions; on oubliait ou l'on ajournait les divisions. On ne s'occupait pas trop de savoir de quel nom ou de quel pavillon on décorerait la maison qu'on trouvait en ruine; on créait instinctivement, spontanément, cette société anonyme du sauvetage public qui s'est appelée le pacte de Bordeaux.

C'était le provisoire, dit-on. Provisoire, si l'on veut, c'était dans tous les cas la politique large, patriotique, nécessaire, d'un temps et d'une situation où l'intérêt national éclipsait tous les autres, où il y avait avant tout la France à relever, et où l'on ne pouvait la relever que par l'alliance de tous les efforts, par des sacrifices que les opinions

opposées n'avaient même pas beaucoup de mérite à faire, puisqu'elles n'avaient pas la puissance de se dominer mutuellement. S'il y avait eu un régime si nettement désigné, si impatiemment appelé, il se serait établi dès le premier jour, et, s'il ne s'est pas établi, c'est qu'on sentait qu'il y avait autre chose à faire. Que demandait le pays en réalité? Qu'il dût être sous la république ou sous la monarchie, il ne s'en inquiétait guère. Il demandait qu'on fît la paix d'abord, qu'on le préservât de l'anarchie où les sinistres idiots de la commune menaçaient de le plonger; il demandait qu'on pansât ces blessures par où s'échappait tout son sang, qu'on sauvât du désastre tout ce qui pouvait être sauvé, qu'on se mît aussitôt à l'œuvre pour réorganiser son armée, ses finances, son administration intérieure. C'était là le programme né en quelque sorte de l'extrémité de la situation, inspiré par le pays, accepté, avoué, par l'assemblée, par le gouvernement. Le programme n'a point été réalisé jusqu'au bout assurément; ce qui a pu être fait cependant prouve que c'était la vraie politique, puisque la France a pu bientôt respirer, s'apaiser, travailler, préparer la libération de son territoire. Il y avait donc quelque prévoyance et une certaine efficacité dans cette trêve dont le premier résultat était de remettre la France debout, et si quelque chose pouvait mettre plus vivement en relief ce qu'il y avait dans cette politique de salutaire, de conforme à l'instinct et aux intérêts du pays, c'est ce qui est arrivé le jour où les partis se sont agités, déployant leurs drapeaux, avouant bruyamment leurs prétentions exclusives, se disputant les bénéfices d'une situation pacifiée, améliorée sans eux, quelquefois malgré eux.

Qu'est-il arrivé en effet? Les partis ont cru être bien habiles en s'acharnant sur ce malheureux provisoire dont chacun d'eux naturellement veut hériter; ils n'ont été ni habiles ni bien heureux. Ce qui se passe en France depuis quelques mois est la manifestation la plus éclatante du danger de leurs ambitions agitatrices et de leur impuissance à fonder précisément ce définitif dont chacun prétend avoir le secret et le monopole. C'est une chose assez curieuse et qui n'est pas moins vraie, depuis quelque temps républicains et monarchistes sont occupés à prouver de leur mieux qu'il est aussi difficile de faire la république que de faire la monarchie. Les républicains se figurent toujours que le monde a été créé uniquement pour aboutir à la proclamation du régime qui a toutes leurs préférences; ils ont le fanatisme d'un mot et d'une forme, ils croient avoir tout dit lorsqu'ils ont pu répéter que le pays est de plus en plus républicain, que « l'idée républicaine se fortifie. » Ils ne voient pas, ils ne peuvent pas se faire à cette idée, que le pays n'a point de ces passions et de ces fanatismes, que tout ce qu'ils font ne peut que compromettre leur cause, par cette raison bien simple que la république n'a de chances sérieuses qu'à la condition d'être aussi peu républicaine que possible, c'est-à-dire si elle n'est plus la domination d'un

parti, c'est-à-dire enfin si elle reste l'œuvre et la propriété de tout le monde. Dès qu'elle apparaît avec ce qu'elle a d'étroit et d'exclusif, avec le caractère d'une victoire de coterie ou de secte, elle est obligée de reculer, elle perd du terrain.

C'est ce qui est arrivé récemment. Les républicains mettent aujourd'hui tout leur zèle, toute leur diplomatie à ménager M. Thiers, à l'attirer dans leur camp, à se servir de son nom et de sa popularité pour rétablir leurs affaires compromises. Ils auraient dû y songer plus tôt, lorsque l'ancien président de la république était au pouvoir et avait besoin de leur sagesse, de leur réserve, encore plus que de leurs flatteries et de leurs manifestes. C'était pour eux le moment de montrer un certain esprit politique plutôt que de se laisser aller aux impatiences et aux entraînemens de l'esprit de parti. Ils ne se sont pas tenus pour satisfaits de ce qui existait, ils ont voulu avoir leur république à eux, la garantie d'une proclamation authentique et définitive. Au lieu de se modérer, de s'effacer jusqu'à un certain point, ils ont mis leur orgueil à prouver qu'ils étaient les maîtres du scrutin dans les élections, sans s'inquiéter des embarras qu'ils créaient au chef du gouvernement. Ils ont trop laissé voir qu'ils étaient pressés, qu'ils ne soutenaient M. Thiers que pour essayer de le dominer, pour s'assurer son héritage, et en compromettant M. Thiers par des solidarités plus apparentes que réelles, en préparant sa chute, c'est la république elle-même qu'ils ont frappée. En réalité, le 24 mai a été dirigé bien moins contre M. Thiers que contre le radicalisme qui marchait à sa suite, ne cachant plus ses ambitions et ses espérances. La vraie signification de ces événemens, la voilà : la république existait, elle était aux mains d'un homme habile, du seul homme qui pouvait lui donner une bonne renommée et du crédit; les républicains, les vrais et purs républicains se sont montrés, l'esprit de parti a voulu avoir sa victoire, et du même coup la république, au lieu de devenir définitive, est devenue plus précaire, plus difficile.

Ce que les républicains ont fait avant le 24 mai pour la république, il y a des monarchistes qui sont occupés à le faire pour la monarchie depuis cette entrevue de Frohsdorf, qui reste une grande réconciliation de famille, mais qui n'a rien changé, rien préparé, et n'a eu jusqu'ici ni le caractère, ni les conséquences politiques qu'elle semblait promettre. Assurément l'idée même de la monarchie n'a rien qui puisse étonner ou froisser le pays; elle répond à des instincts, à des habitudes, à des intérêts, qui ont gardé leur puissance à travers les révolutions. D'où vient donc que ce qui semblait possible il y a un mois est déjà devenu plus difficile, et semble de jour en jour perdre des chances? C'est qu'on a laissé apparaître une monarchie de parti ou même de secte au lieu d'une monarchie nationale, constitutionnelle, la seule qui dans tous les cas pût être acceptée par le pays, et ici, qu'on nous passe le terme, les

légitimistes jouent en vérité gros jeu. Que M. le comte de Chambord, éloigné de la France depuis longtemps, accoutumé à vivre en tête-à-tête avec cette image de royauté idéale qu'il s'est faite et avec les inspirations d'une foi religieuse sévère, que M. le comte de Chambord ne connaisse pas bien exactement la réalité des choses, on ne peut pas s'en étonner. C'était alors aux légitimistes de faire tous leurs efforts pour l'éclairer. S'ils l'ont fait et s'ils n'ont pas réussi, tout est dit, la question est jugée. Si leur rôle se borne à recevoir les ordres et les instructions partant de Frohsdorf, ils peuvent être les serviteurs très fidèles du prince, ils ne sont plus même un parti, et la question est encore plus décidée. Les royalistes, imitant en cela les républicains, quoique dans un autre ordre d'idées, s'imaginent trop qu'il n'y a qu'à prononcer le mot de monarchie, que, cela dit, tout est accompli, que la France n'a plus rien à savoir, plus rien à demander. Les uns et les autres se figurent trop le pays comme une sorte de Pierre Schlemil à la recherche de son ombre. L'ombre, selon les partis, c'est la république ou la monarchie. Non, et c'est là un des traits caractéristiques de cette période où nous vivons, le pays n'a pas ces impatiences de se précipiter à la poursuite de son ombre, de vouloir sortir à tout prix d'un état où en définitive il reste maître de lui-même, où il a retrouvé un abri après la tempête. Il éprouve pour toutes les apparences et pour toutes les fictions un peu de cette indifférence sceptique qu'un journal légitimiste signalait assez naïvement en prétendant qu'un des gros embarras de la situation était cette partie flottante et éclectique de la nation qui hésite toujours lorsqu'on lui démontre qu'il faut se prononcer pour une forme définitive de gouvernement, et qui répond : « Nous sommes assez bien ainsi, pourquoi changer encore? » Est-ce donc que cette masse éclectique, qui forme l'immense majorité de la nation, soit absolument indifférente sur ses destinées ou même sur le caractère de ses institutions? Elle n'est point indifférente; seulement, lorsqu'elle se voit ballottée d'une extrémité à l'autre, entre la république conduisant au radicalisme et une monarchie pouvant conduire à une résurrection d'ancien régime ou de théocratie, elle se défend, et sans se refuser à ce qu'elle considérerait comme possible, à une monarchie libérale ou à une république constitutionnelle, elle se dit qu'elle n'est point tellement en péril, que rien n'est pressé, puisque dans les conditions où elle se trouve elle a pu commencer à se sentir revivre.

Au fond, c'est là qu'on en revient après ces confuses et stériles discussions qui se poursuivent depuis quelques jours, qui finissent par tourner dans un même cercle de monotones déclamations. Une chose reste certaine, elle est la moralité de ces derniers incidens. De toute façon désormais, si la monarchie renaît, elle sera nécessairement libérale; si la république se maintient, elle devra être fortement organisée, de manière à garantir tous les intérêts extérieurs et intérieurs de la France. Une majorité parlementaire ne pourrait plus même se former

en dehors de ces combinaisons, et, tout bien pesé, il n'est point impossible qu'au retour de l'assemblée la question ne reste simplement circonscrite sur le terrain conservateur où l'on s'est placé. C'est encore un dénoûment qui n'est même pas le plus invraisemblable. On décorera cette situation du nom qu'on voudra, on l'appellera provisoire ou définitive ; au bout du compte, ce sera toujours, ni plus ni moins, le pays restant maître de lui-même et continuant l'œuvre de réorganisation qu'il a commencée, dont il recueille déjà les premiers fruits. L'essentiel est que la France rendue à sa liberté puisse trouver dans une existence intérieure pacifiée et régularisée ce qu'il lui faut de force pour reprendre sa place dans le monde, pour renouer ses relations avec tous les peuples et suivre la politique que ses intérêts et les circonstances lui dicteront.

Que la France soit une monarchie ou une république, elle reste toujours la France; elle garde et elle gardera son rôle, pourvu qu'elle sache mettre de la suite, de la prévoyance dans ses affaires, et qu'elle offre des garanties aux puissances avec lesquelles elle peut avoir à traiter des intérêts de l'Europe et du monde. Pour le moment sans doute, elle a plutôt à observer qu'à s'émouvoir de tous les incidens qui se succèdent dans la vie européenne, qu'on grossit souvent par esprit de parti ou par une sorte de passion de commérage. On vient de le voir une fois de plus à l'occasion de ces rapports de la France et de l'Italie, qu'on représente souvent sous une si étrange couleur. C'est là évidemment le point délicat, et les nouvellistes en profitent. Un jour, voilà la grande nouvelle sûre et certaine dont M. le duc de Broglie est informé : au cas où M. le comte de Chambord remonterait sur le trône, le cabinet de Rome lui demanderait immédiatement la reconnaissance de l'unité italienne, et, s'il ne l'obtenait pas, il déclarerait non moins immédiatement la guerre à la France avec l'appui de l'Allemagne. Avant de dire de semblables choses, on ne se demande même pas si l'Italie peut avoir l'idée et a besoin de solliciter une reconnaissance nouvelle de la France, qui depuis longtemps vit en paix et en amitié avec elle. Un autre jour, c'est le voyage du roi Victor-Emmanuel à Vienne et à Berlin qui est l'objet de toute sorte de commentaires. Que va-t-il arriver? Le gouvernement français ne va-t-il pas voir un mauvais procédé dans la promenade du roi d'Italie? Non, le monde peut se calmer, les nouvelles sont tranquillisantes cette fois. M. le duc de Broglie s'est hâté de faire repartir pour Rome M. Fournier, qui jouissait paisiblement d'un congé en France, et il l'a chargé de rassurer le cabinet de Rome, de lui déclarer qu'il voyait au contraire avec la plus grande satisfaction le voyage du roi. C'est aussi vrai que la déclaration de guerre de l'Italie à la France. En quoi donc le gouvernement français peut-il se croire obligé d'entrer en explications avec le ministère italien au sujet de l'excursion de Victor-Emmanuel? En quoi même ce voyage peut-il sérieusement nous inquiéter et prendre tout à coup l'importance qu'on lui attribue? Que le

roi Victor-Emmanuel, allant à l'exposition de Vienne, se rende par la même occasion à Berlin, qu'il réponde à une invitation de l'empereur Guillaume, cela change-t-il les intérêts permanens des peuples et les conditions essentielles de leurs alliances? M. de Bismarck peut attacher du prix à maintenir ces dehors d'une intimité complète entre l'Allemagne et l'Italie, c'est un calcul politique dont il n'est pas difficile de pénétrer le secret. Il n'est pas moins vrai que, s'il peut y avoir entre les deux peuples des rapprochemens de circonstance, il n'y a ni affinité d'esprit et de traditions ni communauté d'intérêts nationaux. Que l'Allemagne veuille aller jusqu'au bout de ces destinées, dont la perspective la fascine et l'entraîne depuis quelques années, elle voudra nécessairement un jour ou l'autre toucher à l'Adriatique, avoir Trieste, qui appartenait à la confédération germanique. Est-ce là un des points sur lesquels Italiens et Allemands peuvent s'entendre et fonder des alliances permanentes?

Il y a mieux : dans cette question même qui semble devoir rapprocher aujourd'hui les deux pays, dans la question religieuse, ni les idées politiques ni les intérêts ne sont communs. L'Italie, dans sa politique à l'égard de l'église et du pontife qui a régné à Rome, n'obéit à aucune préoccupation religieuse; c'est pour elle une question essentiellement temporelle. La guerre dans laquelle M. de Bismarck s'est engagé avec l'église catholique d'Allemagne et avec le pape est au contraire toute religieuse, elle menace l'église dans sa constitution ecclésiastique, dans ses prérogatives spirituelles, de sorte que dans une affaire semblable l'Italie, sans y avoir un intérêt propre, sans y être portée par ses idées, serait exposée à n'être qu'un instrument entre les mains du tout-puissant ministre prussien. L'Italie n'a aucune raison de s'associer à une guerre de religion, à une croisade contre les catholiques. Si cette question crée jusqu'à un certain point un lien éventuel entre les deux pays, il n'y a et il ne peut y avoir qu'un motif, c'est que l'Italie en certains cas peut se sentir menacée dans sa situation à Rome. Elle n'en est pas là sans doute. Le gouvernement français qui existe aujourd'hui a su montrer la plus habile prudence et maintenir les meilleures relations avec le gouvernement italien. Un pouvoir nouveau, quel qu'il soit, pourvu qu'il soit libéral, agira de même; mais c'est ici qu'éclate le danger de cette politique de restauration pontificale dont on fait une obligation, une fatalité, à M. le comte de Chambord, s'il revenait. Lorsque le cabinet italien voit tous ces projets de croisade pour le rétablissement du pouvoir temporel du pape, lorsqu'un personnage considérable comme M. l'archevêque de Paris publie un mandement qui est une sorte de déclaration de guerre de l'église française à l'Italie, lorsque le cabinet de Rome voit cela, il s'inquiète et se replie vers l'Allemagne. M. l'archevêque de Paris aurait dû comprendre que, maître dans son église, il n'avait pas le droit de se livrer à des manifestations

acerbes de nature à compromettre les intérêts de son pays, surtout en ce moment, et à créer des embarras au gouvernement lui-même. Les évêques français et les légitimistes qui préconisent une telle politique ne s'aperçoivent pas qu'ils sont les meilleurs auxiliaires de M. de Bismarck, qu'ils s'exposent à rejeter vers l'Allemagne une nation qui, par ses goûts, par ses idées, par ses intérêts permanens, est une alliée naturelle de la France. Est-ce donc ce qu'ils veulent?

Dans ce tourbillon des peuples contemporains gagnant ou perdant tour à tour l'influence au jeu des batailles et de la politique, le succès est à ceux qui ont de la ténacité, qui savent poursuivre un dessein et marcher à leur but sans dévier. La Russie n'a cessé de grandir et de s'étendre par la puissance d'une idée fixe. Elle a sans doute ses revers et ses mécomptes comme les autres nations; elle attend les occasions, elle se recueille, comme elle le disait un jour, et bientôt elle se remet en marche. Elle a profité de la dernière guerre et du désarroi de l'Europe occidentale pour effacer les traces de ses défaites de Crimée; aujourd'hui elle s'avance en pleine Asie, jusqu'à Khiva, dépassant les étapes de Tachkend et de Samarkande, qu'elle a successivement atteintes et franchies. Elle occupe le khanat, elle campe sur l'Amou-Daria, non loin de la Perse et de l'Afghanistan, et, par une marque nouvelle de cette suite qu'elle met dans ses desseins, elle se trouve dans des régions qui attiraient déjà l'attention de Pierre le Grand il y a un siècle et demi. C'est le résultat de cette expédition qu'elle était obligée de préparer l'an dernier par des négociations diplomatiques pour ne pas trop exciter les ombrages de l'Angleterre, et qu'elle a résolûment accomplie dans ces derniers temps. Après tout, si les Russes y gagnent en influence, s'ils étendent le réseau de leurs suzerainetés sur ces contrées barbares, la civilisation en profite à son tour, elle trouve un chemin à demi frayé, elle pénètre avec plus ou moins de lenteur à la suite de ces énergiqnes explorateurs. La Russie a commencé sa campagne au printemps; elle a mis d'autant plus de soin à la préparer que déjà dans des entreprises semblables elle s'était vue arrêtée par toute sorte d'obstacles, faute de connaître suffisamment le terrain sur lequel elle s'engageait. Cette fois elle n'a pas voulu rester en chemin, et elle a réussi; elle a pu accomplir en pleine Asie ce que les Espagnols d'autrefois appelaient une « journée, » une marche qui n'a pas duré moins de quatre-vingts jours.

L'expédition était placée sous la direction supérieure d'un aide-de-camp de l'empereur, le général Kaufmann; elle devait s'avancer sur Khiva en trois colonnes, l'une composée du détachement du Turkestan, et partant de Tachkend, les deux autres se composent des détachemens du Caucase et d'Orenbourg, sous les ordres du général Vereuvkine. Les forces de terre devaient être appuyées par une flottille à vapeur pénétrant par le delta de l'Amou-Daria et remontant le fleuve. Battre les soldats khiviens une fois qu'on les joindrait, disperser ces

tourbillons de bandes barbares, Tourkmenes, Yomoudes, Imrals et autres errant en armes dans le khanat, ce n'était pas là sans doute le plus grand embarras de l'expédition. La question était d'arriver sans mourir en route de faim, de soif, ou par les maladies. Le détachement du Caucase, de son côté, avait à faire une marche longue et pénible à travers les contrées désertes, presque absolument privées d'eau, qui séparent les côtes de la mer Caspienne des frontières de Khiva. Le détachement du Turkestan, avec lequel marchait le chef de l'expédition, ne rencontrait pas moins d'obstacles à partir de Tachkend, en s'avançant sur le Syr-Daria. « La difficulté de ma tâche, écrivait le général Kaufmann lui-même dès le début, consiste en ce que, pendant deux mois et demi, je ne puis absolument compter sur aucun ravitaillement de vivres et de fourrages. » La colonne russe était obligée de traîner après elle près de 7,000 chameaux pour ses approvisionnemens. On avait à traverser des steppes immenses, dont l'une, la steppe dite « de la faim, » aboutit à des montagnes entre lesquelles s'ouvre une issue qui garde encore le nom de « porte de Tamerlan. » Pendant cette longue et difficile marche, les Russes avaient à subir, avec les privations les plus dures, des ouragans violens, bientôt des chaleurs accablantes. On était parti en mars, ce n'est que vers la fin de mai qu'on se rapprochait de l'Amou-Daria, de Khiva, et le général Vereuvkine, arrivant le premier, sachant d'ailleurs que le général Kaufmann, de son côté, n'était plus qu'à une petite distance, se disposait à l'attaque de la ville. Dès ce moment, les difficultés les plus graves étaient vaincues, puisque les Russes, chassant devant eux les bandes qu'ils rencontraient, tenaient maintenant l'ennemi sous leur canon, et pouvaient le saisir dans son dernier asile. Il y avait cependant une certaine résistance, un combat assez vif où les Russes faisaient quelques pertes et où le général Vereuvkine lui-même était blessé. Les bandes de Tourkmenes, de Yomoudes, qui s'étaient réfugiées dans la ville et qui la remplissaient de leur fanatisme guerrier, tentaient un dernier effort, puis elles se jetaient dans les campagnes ; le khan lui-même, effrayé ou entraîné par ses turbulens soldats, abandonnait un moment Khiva, et aussitôt une députation se hâtait d'aller rendre la ville au général Kaufmann, en le suppliant de suspendre les hostilités. C'est ce qui fut fait. Les négociations ne furent ni bien longues ni bien compliquées. Le général Kaufmann exigeait toutefois que le khan vînt à sa rencontre, et le prince khivien ne se fit pas beaucoup prier pour rentrer dans sa capitale, après s'être porté au-devant du représentant du tsar. Dès lors la soumission de cet étrange souverain et la prise de possession de la ville s'accomplissaient du même coup. Les Russes entraient en victorieux à Khiva, et la Russie comptait un vassal de plus.

Il avait fallu deux mois et demi pour arriver à cette région de l'Asie, jusque-là inaccessible, il fallait un ou deux jours pour s'emparer d'une ville médiocrement défendue par des forces barbares et indisciplinées.

Le général Kaufmann a naturellement dicté les conditions de la paix, une indemnité de guerre de 2 millions de roubles, l'entretien des troupes d'occupation aux frais du pays, une cession de quelques territoires de l'Amou-Daria, faite non pas directement à la Russie, qui seule en profitera, bien entendu, mais à l'émir de Bokhara, dont on a voulu récompenser les services pendant cette guerre. Le général Kaufmann, agissant dans un intérêt de civilisation et d'humanité, a de plus imposé l'affranchissement et le rapatriement des esclaves persans retenus dans le khanat, et même il a poussé l'amour du progrès jusqu'à exiger la suppression de la peine de mort, par où l'on voit que le souverain du petit état asiatique est devenu tout à coup un chef plus civilisé que la plupart des princes de l'Europe. Maintenant les Russes sont établis à Khiva, qu'ils occupent provisoirement, qu'ils occuperont sans doute tant que les circonstances l'exigeront, et le khan, replacé à la tête du pouvoir, semble vivre dans les meilleurs termes avec eux. Il échange des visites avec les chefs russes, et naturellement il ne fait rien que sous son bon plaisir. Le général Kaufmann est le vrai maître; c'est lui qui a reconstitué une sorte de gouvernement, éloignant ceux qui ont excité ou qui pourraient exciter encore le khan contre la Russie, appelant au pouvoir les partisans de la paix, ceux dont on peut s'assurer plus ou moins l'alliance ou la soumission. Que les Russes aient eu la fantaisie de faire abolir la peine de mort dans l'état de Khiva, ce n'est pas sans doute le progrès le plus sérieux qui restera de leur expédition. Ce qui peut avoir des conséquences plus pratiques et plus profitables pour eux d'abord, puis pour tout le monde, c'est le travail d'exploration et d'étude auquel ils se livrent depuis qu'ils sont établis dans le pays. Ils ont fait relever les plans de l'Amou-Daria, et il est certain qu'ils sont intéressés à s'assurer par ce fleuve un chemin vers l'Asie centrale. Ils songent avant tout à tirer parti de l'expédition hardie et difficile qu'ils ont exécutée.

Combien de temps encore durera l'occupation? C'est là justement la question qui peut entretenir ou réveiller les susceptibilités et les défiances de l'Angleterre. Les prétextes peuvent ne pas manquer aux Russes pour prolonger leur séjour à Khiva. Quoiqu'ils soient désormais en mesure de faire face à toutes les difficultés, ils peuvent avoir des insurrections à réprimer, il y en a eu déjà, dit-on, il y en aura encore. Toutes ces peuplades guerrières et fanatiques qui s'agitent dans les steppes ne sont pas faciles à désarmer et à pacifier; au moindre incident dans les explorations que les troupes russes accomplissent, l'occupation peut se prolonger. La campagne de Khiva est de celles dont on peut toujours dire qu'on sait bien de quelle façon elles commencent, on ne sait pas comment elles finissent. Si les Russes ont trouvé le poste bon à prendre, ils peuvent le trouver bon à garder, et c'est là ce qui fait de cette expédition un élément désormais essentiel de cette ques-

tion plus générale des relations de la Russie et de l'Angleterre sur ce théâtre lointain et mystérieux de l'Asie centrale. CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

La Machine animale. — Locomotion terrestre et aérienne, par M. J. Marey, professeur au Collège de France; Paris 1873.

Il y a deux siècles que Borelli, dans son célèbre traité *de Motu animalium*, entreprenait d'appliquer les principes de la mécanique ordinaire aux mouvemens que l'on observe chez les animaux, et en particulier aux efforts physiques de l'homme. Dès cette époque, on avait très bien compris que l'organisme animal est un appareil composé de leviers, de poulies, de cordages, de pompes et de soupapes dont le jeu, merveilleusement combiné, exécute sur-le-champ les ordres de la volonté. Le rapprochement est devenu bien plus saisissant après l'invention des moteurs à feu et depuis qu'on sait que la chaleur de combustion des alimens se transforme dans nos organes en force physique, comme la chaleur du charbon se change dans la machine à vapeur en travail de toute sorte. A mesure que la science approfondit cette comparaison en la justifiant, des perspectives inattendues s'ouvrent sur l'avenir. Le mécanicien qui cherche laborieusement la solution de tel problème le trouve résolu par la nature elle-même avec une admirable simplicité, et n'a qu'à s'inspirer du modèle, qu'il découvre enfin après l'avoir eu si longtemps sous les yeux. D'un autre côté, le point de vue nouveau introduit dans la biologie aide à comprendre et à classer certains phénomènes de la vie animale qui autrefois étaient des énigmes. On s'aperçoit alors qu'à chaque fonction se trouve attaché tout un appareil compliqué et spécial : la circulation du sang, la respiration, la locomotion, mettent en jeu des mécanismes qui forment un tout complet et en quelque sorte indépendant.

M. Marey, dans le savant ouvrage qu'il vient de publier, se borne à étudier un groupe particulier de ces mécanismes, dont l'ensemble constitue ce qu'on peut appeler « la machine animale. » Son titre est trop compréhensif, car il n'est guère question dans son livre que des moyens par lesquels les animaux se meuvent sur la terre et dans l'air. Il est vrai que sur cette question de la locomotion il apporte des vues neuves et fécondes, soutenues par des faits précis et des expériences frappantes. Nous avons déjà exposé ici même la méthode employée par M. Marey pour analyser le mécanisme du vol chez les insectes et chez les oiseaux (1); on a depuis appliqué les mêmes moyens

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er avril 1870, l'étude sur *le Vol des oiseaux*.

à l'étude des allures diverses du cheval et de l'homme. Le principe de la méthode consiste dans la transmission des pressions par le moyen d'un tube de caoutchouc fermé aux deux bouts et rempli d'air. Les deux bouts du tube étant fermés par deux membranes, à chaque pression qui s'exerce sur l'une correspond instantanément un gonflement de l'autre, et c'est ainsi que les mouvemens des muscles peuvent agir à distance sur des leviers qui les inscrivent le long d'une bande de papier enfumé. C'est là une application nouvelle de cet admirable procédé qui, sous le nom de *méthode graphique*, commence décidément à se généraliser et à dominer toutes les sciences d'observation, — procédé automatique et pour ainsi dire impersonnel, qui force les phénomènes à livrer eux-mêmes leurs secrets, qui donne un langage à la pluie et une écriture au vent.

L'allure la plus simple de l'homme est la *marche* : c'est le mode de locomotion où le corps ne quitte jamais le sol, tandis que dans la course et dans le saut il s'en détache entièrement et reste suspendu pendant un certain temps. Quand nous marchons, le poids du corps passe donc alternativement d'un pied sur l'autre, et se trouve porté en avant pendant que les jambes se dérobent sous lui comme les rais d'une roue qui se succèdent et se remplacent sous le moyeu. L'intensité de la pression des pieds sur le sol varie avec la vitesse de la marche et avec la grandeur des pas. D'autre part le corps éprouve, sous forme d'oscillations horizontales et verticales, la réaction des appuis alternatifs des deux pieds, il subit un véritable tangage compliqué d'une torsion autour de la colonne vertébrale, tandis que le bassin se balance dans une sorte de roulis. Pour débrouiller ces effets divers, un des élèves de M. Marey, M. G. Carlet, a eu recours à une série d'appareils ingénieux. C'est d'abord la *chaussure exploratrice*, dont la pièce essentielle est une forte semelle de caoutchouc qui recèle une chambre à air; quand le pied appuie sur le sol, l'air est comprimé dans la semelle, et un tube transmet la pression aux leviers indicateurs. Chaussé de ses bottes exploratrices, l'expérimentateur se promène d'un pas régulier autour d'une table où il a installé l'appareil enregistreur, et voit s'y dessiner la pression alternative de ses pieds. M. Carlet a constaté de cette façon que même dans la marche ordinaire l'effort qui écrase la semelle est supérieur au poids du corps, qu'il dépasse quelquefois de 20 kilogrammes; dans la course et dans le saut, cet excès de pression est beaucoup plus considérable, ainsi qu'on devait s'y attendre, puisqu'on mesure ici l'effet d'un poids qui retombe après avoir été soulevé.

Pendant la course, les tubes de caoutchouc destinés à transmettre la pression qui s'exerce sur les semelles sont fixés le long des jambes, et l'expérimentateur tient à la main un enregistreur portatif. En même temps, il est coiffé d'une calotte à levier mobile qui enregistre les os-

cillations verticales du corps. L'aspect des tracés ainsi obtenus démontre que le caractère essentiel de la *course* est un temps de suspension pendant lequel, entre deux appuis des pieds, le corps reste en l'air. Comment se produit cette suspension périodique? On pourrait croire d'abord que c'est l'effet d'une espèce de saut qui projette le corps de bas en haut pendant que les pieds se détachent du sol. Il n'en est rien : les ascensions verticales du corps coïncident avec les appuis, et il retombe pendant que les jambes quittent le sol. On retrouve ces phénomènes dans les *allures hautes* du cheval.

Parmi les caractères des diverses allures bipèdes ou quadrupèdes, l'un des plus frappans est le rhythme des appuis. Les battues sur le sol font entendre des bruits dont l'ordre de succession suffit à une oreille exercée pour reconnaître le pas, le trot, le galop. Il est facile de figurer ces rhythmes à l'aide d'une sorte de notation musicale qui marque la durée des appuis pour chaque pied aussi bien que la durée des temps de suspension. S'agit-il de l'homme, deux portées suffisent pour écrire cette musique si simple, où il n'y a que deux notes qui s'appellent *pied gauche, pied droit,* et qui sont séparées par des *silences* correspondant aux momens où le corps quitte le sol. La notation des allures du cheval exige quatre portées et quatre notes; c'est le mode de représentation imaginé au siècle dernier par Vincent et Goiffon pour rendre le rhythme des sabots qui frappent la terre en cadence :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Cette musique quadrupède est plus difficile à débrouiller; mais la clarté se fait lorsqu'on a recours à l'ingénieuse comparaison de Dugès, qui regarde le cheval comme formé de deux êtres bipèdes marchant l'un derrière l'autre. Tout le monde a vu au cirque ou dans une féerie ces simulacres d'animaux dont les jambes sont fournies par deux hommes dissimulés dans le corps de la bête. Cette imitation grotesque approche d'autant plus près de la vérité que les mouvemens des deux marcheurs sont mieux coordonnés. En effet, selon que ces derniers posent les pieds simultanément ou à contre-temps, ils reproduisent avec fidélité les allures si variées du cheval, l'amble, le pas relevé, le traquenard, le pas normal, le trot franc et le trot décousu, l'allure normande, le galop à deux, à trois, à quatre temps. Comme l'oreille est en général plus sensible au rhythme que l'œil, quelques expérimentateurs avaient déjà essayé d'observer les allures du cheval en attachant aux jambes de la bête quatre sonnettes de timbres différens. M. Marey les a étudiées à l'aide de quatre ampoules exploratrices fixées sous les sabots et communiquant avec un enregistreur que le cavalier tient à la main.

La discussion des expériences qui ont été faites dans un manège à l'aide de ces appareils, et l'étude des *pistes*, conduisent à des résultats

précis et curieux. Les tableaux des diverses allures du cheval forment une série naturelle dont le premier terme est l'amble. Dans l'amble, les mouvemens de l'avant-main et de l'arrière-main sont concordans : les deux membres d'un même côté frappent le sol au même instant, et l'oreille n'entend que deux battues à chaque pas (1). A partir de l'amble, le passage de chaque allure régulière à la suivante consiste dans une anticipation de l'action des membres postérieurs : le bipède de derrière avance de plus en plus sur le bipède de devant. C'est d'ailleurs ainsi que se fait la transition lorsque le cheval passe du pas au trot. La transition du trot au galop est plus compliquée, mais cependant facile à définir : dans le trot, le sol est battu tour à tour par les deux bipèdes diagonaux; dans le galop à trois temps, un bipède diagonal reste uni, l'autre se dédouble. L'allure de course est un galop à quatre temps où les battues du bipède diagonal sont légèrement désunies. — En s'appropriant ces résultats et en étudiant les tableaux qui les expriment, les artistes éviteront les attitudes fausses qui rendent parfois si invraisemblables les chevaux représentés par eux.

Après avoir analysé un phénomène compliqué, ainsi qu'on démonte un rouage, il est bon d'essayer de le reproduire par la synthèse dans des conditions artificielles; c'est une contre-épreuve pour la théorie qu'on a formulée, et une démonstration *ad oculos*. Voici comment cette reproduction des allures de l'homme et du cheval a été obtenue. L'instrument connu sous le nom de *zootrope* fait défiler devant l'œil une série d'images figurant un être animé dans les diverses attitudes qui correspondent aux phases successives d'un même mouvement, et la rapidité avec laquelle ces images se succèdent produit l'illusion d'un être vivant. C'est par ce moyen que M. Mathias Duval, professeur à l'École des Beaux-Arts, a essayé de reproduire avec précision les allures des bipèdes et des quadrupèdes, chaque pas étant représenté par une suite de seize positions ou phases dessinées avec soin.

Si ces recherches n'ont pas encore résolu tous les problèmes que soulève la théorie de la locomotion terrestre, elles ont cependant porté la lumière sur plus d'un point obscur. Elles méritent d'être encouragées, ne fût-ce qu'en vue des conséquences pratiques que l'on peut s'en promettre. Si l'on savait d'une manière précise dans quelles conditions s'obtient le maximum de vitesse ou de travail d'un être vivant, on éviterait bien des tâtonnemens, et l'on gaspillerait moins de force en efforts stériles. On saurait à quelle allure un animal fournit le meilleur service, soit qu'on lui demande la vitesse, soit qu'il traîne un fardeau; on

(1) M. Marey appelle *pas* la série de mouvemens compris entre deux positions semblables d'un *même* pied, c'est-à-dire l'ensemble de deux pas d'après la manière de compter ordinaire. Cette innovation très rationnelle assimile le pas aux mouvemens ondulatoires.

connaîtrait le mode d'attelage qui permet d'utiliser le plus complétement la force des chevaux. On ne condamnerait plus les jeunes gens à des exercices qui les fatiguent sans profit réel, on n'écraserait pas les soldats sous une charge ridicule qui diminue leur ressort.

L'étude approfondie de la locomotion des animaux aquatiques ne serait pas moins féconde pour la navigation. On a fait cette remarque, que la carène du navire était taillée sur le patron de l'oiseau nageur, et que la voile imitait l'aile du cygne gonflée par le vent. Borelli, en prenant pour modèle le poisson, traçait, il y a deux cents ans, les épures d'un bateau plongeur qui était un véritable *monitor*. Tout récemment d'ingénieux constructeurs, parmi lesquels nous citerons M. Ciotti, ont tenté d'employer comme propulseur un appareil qui fonctionne à la manière de la queue du poisson, et leurs premiers essais ont été couronnés de succès. En tout cas, il semble *a priori* fort rationnel de s'engager dans cette voie, où nous avons la nature elle-même pour guide. Parlons enfin de la navigation aérienne. Au lieu de frapper toujours à la porte des mathématiciens, qui se déclarent impuissans à trouver la formule pour réaliser ce rêve, ne vaut-il pas mieux s'adresser aux créatures ailées qui sous nos yeux pratiquent avec tant d'aisance le vol plané et le vol ramé? Il y a dans cette simple réflexion l'espoir, je dirais presque la certitude du succès : il ne s'agit que de surprendre le secret de l'oiseau, il n'y aurait plus alors qu'un pas à faire pour entrer en lutte avec lui. Les recherches de M. Marey sur le vol des insectes et des oiseaux ont déjà beaucoup contribué à éclairer les abords du problème, et les tentatives qu'il a faites pour reproduire artificiellement les effets des battemens d'ailes ont prouvé que ses conclusions théoriques reposaient sur une base sérieuse. Tout récemment M. Alphonse Pénaud a obtenu dans cette direction des résultats encore plus satisfaisans. Il faudra évidemment comparer sans cesse ces automates à l'oiseau véritable en les soumettant avec ce dernier aux mêmes procédés d'analyse, et chercher à rapprocher de plus en plus les mécanismes artificiels de celui que la nature a inventé pour arriver à ses fins. On peut dire hardiment dès à présent que le problème n'est point insoluble, et la grandeur du but soutiendra le zèle des chercheurs. Déjà certaines expériences de M. Pénaud ont fait entrevoir la possibilité de réduire dans une très forte proportion le poids des moteurs par rapport au travail effectif qu'ils peuvent fournir; or c'est là le point capital, car jusqu'à présent l'application de l'hélice à la navigation aérienne rencontrait un obstacle en apparence insurmontable dans le poids des machines qu'il aurait fallu enlever et soutenir en l'air.

R. RADAU.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.